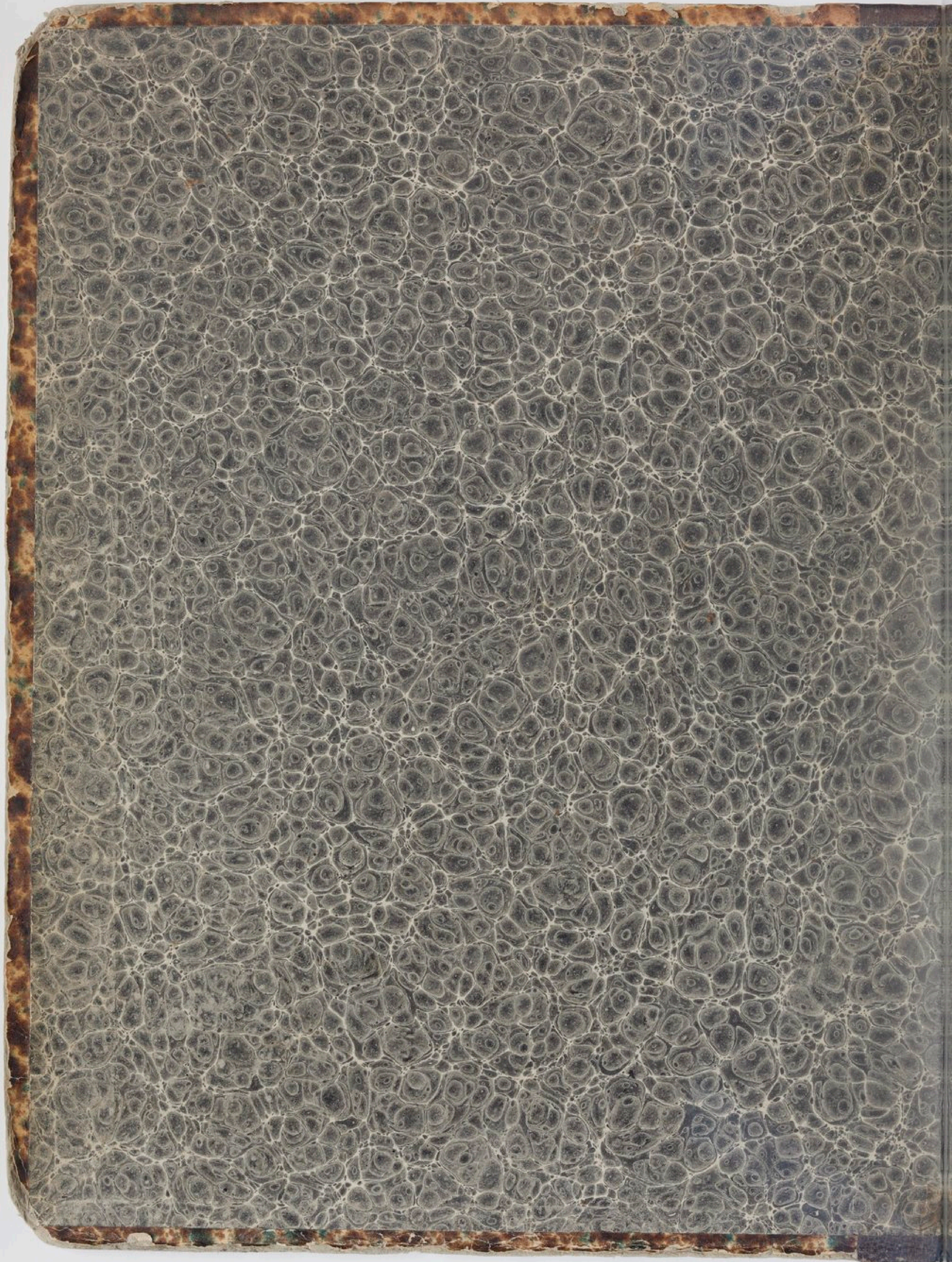
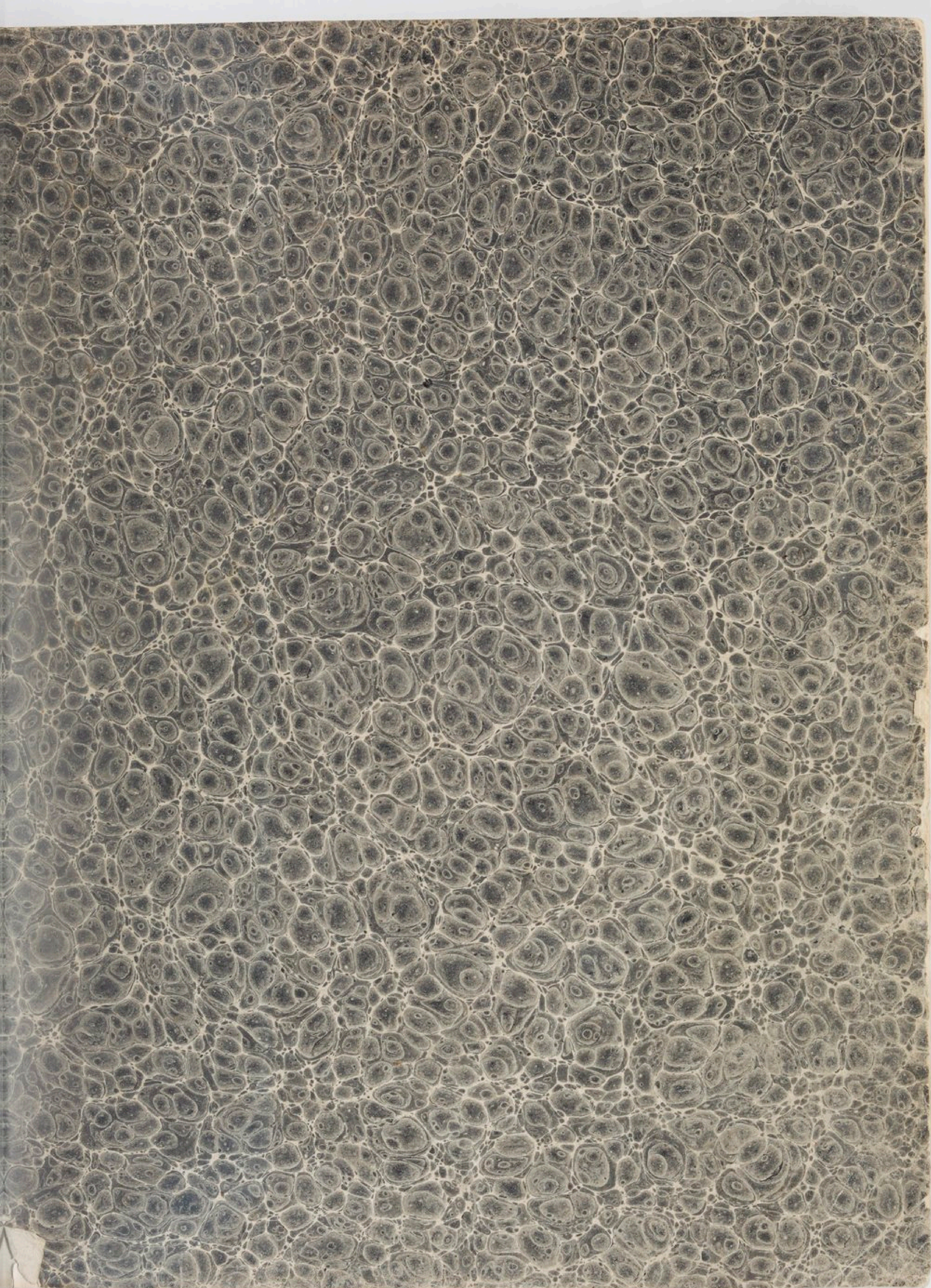
Monumens religieux, militaires et civils du Poitou. 1re Série. Deux-Sèvres. Dessins d'après nature, par Baugier, [...]







MONUMENS RELIGIEUX, MILITAIRES ET CIVILS DU POITOU.

—

DEUX-SÈVRES.

NIORT,
IMPRIMERIE DE ROBIN ET Cie,
LITHOGRAPHES.

MONUMENS RELIGIEUX, MILITAIRES ET CIVILS DU POITOU.

—

DEUX-SÈVRES,

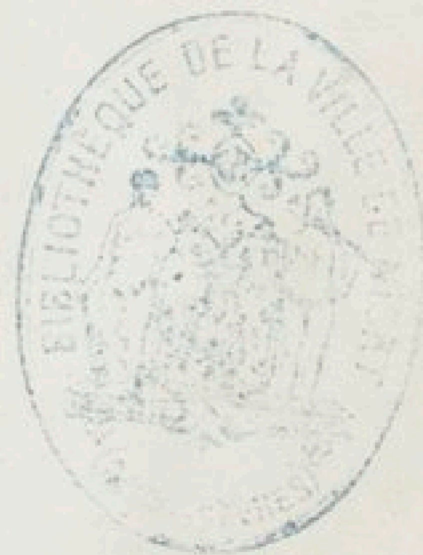
Dessins d'après Nature, par Baugier,

Lithographiés par E. Conte.

TEXTE HISTORIQUE, PAR CH. ARNAULD,

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

PREMIÈRE SÉRIE.



NIORT.

ROBIN et Cie, Éditeurs de la Bibliothèque poitevine,

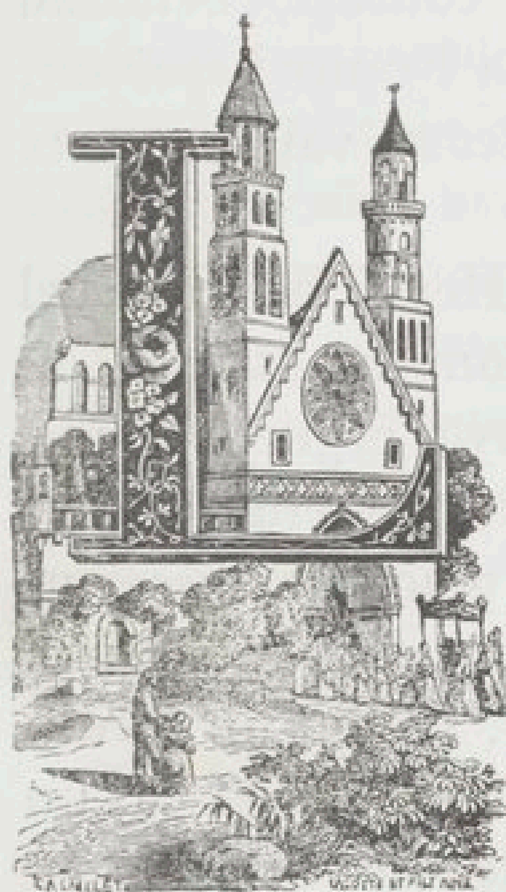
RUE SAINT-JEAN, N° 6.

—

1843.

Introduction.





Les beaux-arts ont suivi les destinées des peuples, et ils ont eu, comme toutes les choses de ce monde, et leurs jours de pompes, et leurs jours d'adversités. La terre des Deux-Sèvres prit part à toutes ces vicissitudes; aussi, parmi les monumens que nous possédons encore, les uns sont debout, et les autres s'en vont où d'autres sont allés, dans les ruines et l'oubli!

Tout près de La Mothe-Saint-Héray, dans la commune de Bougon, nous avons des tumulus aux pierres amoncelées, où furent ensevelis des colliers, des vases et des haches; car aux habitans de la Gaule il fallait, dans la mort comme dans la vie, des alimens, des parures et des armes. Les dolmens, les tumulus élevés sur le sol des Deux-Sèvres

furent longtemps ignorés; que leur a-t-il donc manqué? les landes de la Bretagne, le désert peut-être, ou les flots de la mer océanique?

Après ces œuvres gigantesques et sans art, le génie de Rome plana sur nos contrées : point de temple ni d'arène pour ce pays sauvage; seulement des routes qui le traversent, des colonnes et des chiffres pour indiquer l'espace, et des stations pour reposer sa tête. Les voies romaines, construites pour l'éternité, ne sont point effacées ; on les retrouve encore dans les lieux où les soldats, partis du Capitole, s'arrêtèrent tant de fois. Bien souvent, fatigués d'une course trop longue, ils y déposèrent pour toujours leurs casques et leurs épées, maintenant on les retrouve aux rayons du soleil, exposées par le soc de la charrue et par les hommes, qui cheminent et moissonnent à toute heure.

Les barbares passent et repassent ; tout s'en va; mais enfin le système féodal s'organise. Quelques hommes, fatigués de voir le sol qui les a vus naître ravagé par les barbares du Midi, de l'Orient et du Nord, se groupent, se réunissent, et, pour se défendre contre les incursions des farouches Normands, ils élèvent des palissades, des tours et des donjons. C'en est fait maintenant, l'impulsion est donnée, la France va commencer, et bientôt les arts, à leur retour, embelliront ces vieilles forteresses où les comtes et les barons ont fixé leurs demeures. De ces vieux châteaux le souvenir doit nous être sacré. A l'ombre de leurs tours massives le courage revint au monde, les troubadours préludèrent à leurs chants; et la France héroïque, avec ses fiers paladins, ses croyances et sa foi, fut porter sa vaillance aux luttes du désert.

Le donjon de Niort, qu'il ait été construit par Henri ou Richard d'Angleterre, appartient à ces temps où les forteresses sont imposantes, où les tours sont arrondies, où les châteaux se montrent avec orgueil, car ils ont dans leur marche rapide suivi les progrès de l'architecture religieuse. La forteresse qu'on voyait parmi nous avait une immense place d'armes, une église, des ponts-levis, et des tours où les soldats veillaient pour sa défense. A la révolution, la place d'armes, inutile, encombrée, devint un jardin botanique, un riant parterre. Mais tout lasse, tout finit, tout s'efface; un jour, le jardin fut détruit, les arbres, réunis avec tant de soin, disparurent avec les ombrages, les frais gazons, les bassins délicieux.

Encore sur les bords de la Sèvre, mais plus haut, l'on trouve une autre

forteresse dont l'histoire mystérieuse et voilée est presque sans passé, sans souvenir. Le château Salbard, si connu par les amis des vieux temps, est pour tous un long rêve où l'imagination volontaire et sans bornes peut errer en liberté de songe en songe; car ses voûtes qui s'écroulent, ses échos tant de fois éveillés par les oiseaux de la nuit, ses tourelles qui s'affaissent, n'ont rien appris du malheureux captif qui vint pour un moment y reposer ses douleurs et ses chaînes.

C'est à la période romane, pendant laquelle la vie circulait avec tant d'énergie, que nous devons la plupart des édifices religieux qui couvrent notre sol, du moins leur origine remonte à cette époque. C'est ainsi qu'à Champdeniers nous avons une église dont les chapiteaux sont garnis de moulures qui glissent et se cachent pour se montrer encore. C'est ainsi qu'à Parthenay l'on rencontre Notre-Dame-de-la-Coudre, où des femmes pieuses prièrent et s'inclinèrent tant de fois; il en reste aujourd'hui des chapiteaux épars, de longues robes, des boucliers, des épées qui se plongent et détruisent; là sont aussi des arcades, des jambes, des éperons; puis enfin dans le jardin qui l'approche, un cheval, des guerriers mutilés; Charlemagne, saint Guillaume peut-être.

Il faut distinguer ensuite Saint-Pierre d'Airvault; à la vue de ses colonnes, de ses chapiteaux, de sa vieille poussière soulevée, agitée par les pas de tant de siècles, à la vue du clocher qui tinta si souvent, l'imagination est profondément saisie, et l'âme, attentive et surprise, écoute avec un saint respect le bruit léger qui semble s'agiter le long de ses murailles; ce murmure, c'est le dernier bruit des générations passées qui venaient avec tant de recueillement s'agenouiller sur des dalles vieillies, c'est le dernier souffle de ces âmes pieuses dont la vie toute entière se livrait à la pensée de Dieu.

Il faut citer aussi Saint-Jouin-des-Marnes, car c'est dans les cloîtres bénédictins que vivaient et se formaient les maîtres-maçons, les tailleurs d'images, qui produisaient des chefs-d'œuvre, et qui, pour prix de leur gloire, voyaient leurs noms disparaître et s'effacer comme l'ombre qui passe sous les voûtes antiques, leur ouvrage et leur dernier asile.

N'oublions pas Saint-Hilaire de Melle; là, des entrelacs, des rinceaux serpentent sur ses murs, où l'on voit de délicieux oiseaux, un énorme cheval, un puissant cavalier, mais détruits : là, des chasseurs, des monstres, des marguerites, des pommes de pin, des diamans, des moulures qui se

brisent autour des colonnes; là, une longue procession, des livres, des bâtons pastoraux.

Dans les environs de Melle il faut remarquer, au modeste hameau de Vérine, des restes bien précieux, mais bien tristes; des murs renversés, des chapiteaux battus par les vents, un clocher découvert, une tourelle où grimpent et s'élancent des rameaux qui voudraient la défendre; puis à l'entour, des fossés, des remparts et des tours, emblêmes de cette vieille France où s'agitaient jadis tant d'héroïsme et tant de foi. Ce sont ensuite les églises de Parthenay-le-Vieux, de Saint-Généroux, de Javarzay, qui se distinguent par leur antiquité, par des voûtes élevées, par une coupole dont l'exemple est si rare.

Après, la main des hommes se repose; elle est lasse, elle a tant remué; elle a prodigué partout tant de force et de vie : aussi le treizième siècle, qui créa dans le nord de la France de magnifiques épopées, le treizième siècle, dont les chefs-d'œuvre ont surpassé peut-être les merveilles et de Rome et d'Athènes, nous a laissé de vagues souvenirs : c'est à Parthenay, la porte Saint-Jacques, peut-être, avec ses tours elliptiques, ses machicoulis, ses créneaux.

Au siècle suivant, dans nos contrées tant de fois ravagées par les guerres de l'Angleterre, peu de monumens s'élèvent; durant ces tristes jours, la pensée de l'homme songeait seulement à guérir ses blessures, à réparer le toit de ses pères. Cependant on peut citer à Niort le chœur de Saint-André, ses fenêtres ogivales. Il ne faut pas oublier non plus Notre-Dame de Bressuire, dont une partie fut sans doute construite à cette époque; il faut parler aussi de sa tour élancée, dont le clocher répéta jadis un long cri d'alarme quand Duguesclin s'approcha de ses murs.

Vers ces temps, Pierre de Frottier, pour braver en paix et le duc de Bretagne et le duc de Bourgogne, fait élever, dans les environs de Melle, le château de Melzéard. Quand Richemont promit d'accepter l'épée de connétable, Frottier, proscrit et chassé, se retira dans ce formidable asile qu'il avait préparé.

Puis après sur la lisière de la Gâtine s'élève, au commencement du quinzième siècle, une curieuse forteresse. Celle-ci du moins n'est pas sombre et triste comme un donjon du douzième siècle; c'est un beau pavillon, des tours poétiques, d'élégans machicoulis où l'affreux badigeon

ne vint jamais déposer ses couleurs; les pierres, rembrunies par la main du temps, sont splendides et pures comme les pieds de ces remparts qui se plongent et se baignent dans l'eau qui les entoure. A Cherveux, les pas des écuyers ont retenti souvent. Plus d'une fois sans doute de galans pages y parlèrent, y rêvèrent de gentilles damoiselles, de riches fourrures, de robes de brocart; car de belles marraines avaient promis pour eux d'être fidèles à Dieu, fidèles à l'amour.

Cette époque doit nous être chère, car ce fut alors que s'éleva Notre-Dame de Niort et sa flèche admirable; ce fut alors qu'on prépara pour elle de curieuses dentelles, des festons, des bouquets.

Dans la sauvage Gâtine, au milieu de ses champs solitaires où les pas de l'homme s'impriment pour s'effacer; au milieu des landes, des ajoncs et des bruyères qui croissent et périssent ensemble, l'on érige ensuite l'une des plus curieuses compositions de l'architecture religieuse. Saint-Marc-la-Lande n'est plus une église; les voûtes sont enfoncées, les prêtres dispersés, et la voix des fidèles n'y retentit jamais; pourtant quelle délicieuse façade; partout des broderies, des festons; là, des plis et des replis qui veulent enlacer les colonnes et craignent de les quitter.

Nous touchons à une période qui, sur la terre des Deux-Sèvres, a laissé des châteaux remarquables, une élégante église. Au commencement du seizième siècle, Gabrielle de Bourbon, voulant imiter la Sainte-Chapelle de Paris, fit construire l'église du château de Thouars. Ce curieux monument renferme quatre églises qui s'élèvent les unes sur les autres. La plus basse recevait la dépouille de ces puissans comtes qui trônaient comme des rois. La quatrième, ou chapelle ducale, est le chef-d'œuvre de cet élégant édifice, qui nous montre l'architecture ogivale dans toute sa perfection, dans toute sa grâce; la principale porte, dont le travail est achevé, conserve encore des feuilles de vigne, des raisins, de jolies statues.

Maintenant nous sommes à la renaissance, à cette admirable époque qui fut si féconde. Alors de tous côtés se construisent, sur le sol de la France, de grâcieuses compositions; car les grands seigneurs dédaignent les donjons, les détruisent ou les laissent. Aussi d'Estissac, qui voulait imiter tant d'orgueil, fit construire le château de Coulonges, où l'on peut remarquer encore des sculptures charmantes, un escalier rempli d'élégance, de jolies voûtes qui commencent à fléchir et qu'on tremble de ne plus revoir. Le

château de Javarzay, plus heureux que Coulonges, a conservé, dans leur intégrité, ses machicoulis, ses tourelles.

Dans les environs de Thouars se trouve ensuite Oiron, dont le magnifique château, bâti sous François Ier, rappelle toutes les splendeurs de sa somptueuse époque. Ce superbe édifice fut destiné, sous Louis XIV, à de royales amours. C'est alors que le grand roi voulut prodiguer à la terre du Poitou ses pompes et ses largesses; dans son faste et sa puissance, il semblait dire : Tout pour la fille des Rochechouart, pour la belle Athénaïs. Alors de splendides plafonds chargés d'or et d'azur, des statues, des noms entrelacés, des tableaux, une galerie dont les fresques poétiques rappelaient en même temps les dieux de la Grèce, ses fables et ses vers.

Auprès du pompeux édifice s'élève une église élégante et parée, trop mondaine peut-être; sous ses voûtes sont des pavés tumulaires, des tombes fastueuses, de riches bas-reliefs; car c'est là qu'ils reposent, les Gouffier, les d'Oiron; car c'est là qu'il repose, le fameux Bonnivet, le célèbre amiral qui sut si bien mourir.

L'Hôtel-de-Ville de Niort, par ses tourelles et ses machicoulis, rappelle la vieille forme de ces hôtels, où délibéraient jadis des hommes tout armés. Les fenêtres semblent aujourd'hui modernes, plus de traverses, plus de croix, de vitres coloriées pour briller au soleil. A l'un des angles du monument s'élève un modeste beffroi; il est lourd, il est massif; qu'importe; c'est le vivant témoin des libertés passées.

Encore, sur les bords de la Sèvre, à la place d'un donjon féodal, un édifice construit au commencement du dix-septième siècle. Le château de La Mothe-Saint-Héray est flanqué de tourelles, entouré de fossés où viennent dormir des ondes toujours limpides : partout l'isolement, le silence et le vide; partout des peintures qui pâlissent, des portraits mutilés, des plafonds qui murmurent seulement au bruit des voyageurs qui passent pour ne plus revenir.

C'est à Saint-Loup qu'on trouve la jolie construction du cardinal de Sourdis. Ce favori des femmes, dans son imagination brûlante, voulut imiter le palais de l'Amour; il le voulut par des peintures qui semblaient dire : Malgré ma mitre, malgré ma crosse, j'ai le droit de tout dire, j'ai le droit de tout faire.

Puis, sur la route de Saint-Maixent à Parthenay, le château de la

Meilleraye s'éleva dans le sein d'une vieille forêt. Alors, c'est Hortense Mancini, la plus belle des femmes; c'est un peintre célèbre qui rêve aux grâcieuses images qu'a tracées son pinceau; c'est la statue de Mazarin, fastueuse et blanche. Maintenant des murs qui s'écroulent, des serpens qui s'y glissent, des pierres qui s'amoncèlent; et le soir, de funèbres oiseaux qui viennent sur le salon des grâces jeter, à la vue des pavillons déserts, un long cri de douleur et de mort.

Le château de Mursay n'offre rien de remarquable; mais les souvenirs s'y foulent et s'y pressent. En effet, Françoise d'Aubigné, toute petite, y fut apportée par madame de Villette, et plus tard, à son retour d'Amérique, après avoir, pauvre teigneuse, mangé le pain de la misère, elle revint à l'ombre des grands arbres, des sauvages coteaux. Alors, madame de Villette est au comble de la joie; c'est Françoise qui dirige tout, qui préside à tout; cependant, triste jeune fille, il lui fallut bientôt, pour la dernière fois, se reposer sur le pan de rochers qui lui semble si cher; assise dans la grotte creusée dans la colline qui descend sur les bords de la prairie, elle regarde son grand chêne, les flots qui roulent si paisibles; elle écoute le murmure lointain de la chaussée des Loups, regarde, écoute encore, s'éloigne et disparaît.

Maintenant nous allons visiter, sur les bords du Thouet, le château commencé, en 1635, par Marie de la Tour-d'Auvergne, épouse de Henri de la Trémouille, duc de Thouars. A la pensée de Richelieu, la fière duchesse dont l'orgueil et la jalousie étaient immenses, prodigua sans regrets les domaines de ses pères et l'amitié du peuple; il fut pressuré; toujours du travail, toujours des corvées nouvelles : aussi pour dérober le pompeux édifice à la guerre mortelle que lui livrèrent les hommes de la révolution, le district fut obligé d'y transporter le lieu de ses séances et l'orageux séjour de la liberté nouvelle.

A présent il faut arriver à la fin du dix-septième siècle, et nous arrêter à l'abbaye de Celles, où Louis XI fit bâtir une église. C'est là qu'il vint autrefois, fanatique pélerin, s'agenouiller et prier. Après lui les hommes, qui, dans nos contrées, amoncelèrent tant de ruines, vinrent aussi, mais pour voir les voûtes s'écrouler, leur poussière voler au vent. Plus tard un célèbre architecte, un fils de l'Italie, François Le-Duc, surnommé Toscane, répara l'église qui se distingue par de vastes chapelles, des piliers

élancés, des voûtes élégantes dont les nombreuses nervures, qui se coupent et se croisent, sont remplies çà et là par des guirlandes, des fleurs et des fruits.

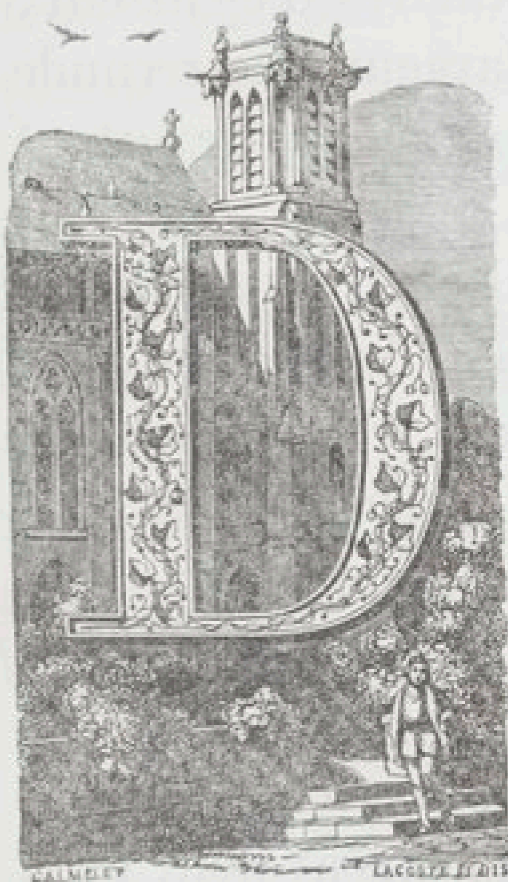
Déjà le terme approche, encore une église, celle de Saint-Maixent et tout sera fini. Là, où elle repose, bien des pierres ont été préparées, élevées, renversées; car la noble abbaye fut souvent exposée aux plus rudes attaques; abandonnée, trahie par l'un de ses abbés, elle passa tour-à-tour du plus fort au plus riche. Longtemps son front voilé tomba de chûte en chûte, de douleurs en douleurs; longtemps foulée aux pieds, elle resta pantelante et détruite; mais enfin les hommes du travail et de la puissance, les religieux de la congrégation de Saint-Maur, debout sur ses débris, les ranimèrent au souffle de leur inspiration. Alors un riche crucifix, de remarquables peintures, de curieuses boiseries, un jubé solitaire où les nuages d'encens fument et tourbillonnent.

L'église de Saint-Maixent semble appartenir à des temps plus anciens; mais par ses pierres taillées avec tant de soin, par ses détails si polis, élégante et coquette, peut-être, elle semble dire : Je suis jeune, bien jeune encore; voyez ces contours, examinez ces parures, elles sont fraîches, elles sont blanches, elles sont si jolies; ne me vieillissez pas.

Tels sont les monumens qui restent dans le département des Deux-Sèvres, et dont je vais tâcher de raconter avec détail les vicissitudes de gloire et de deuil.



Monumens de l'Ère celtique.



Des tombes séculaires, des fragmens de roches debout, alignés, suspendus ou couchés par la main des premiers peuples, tels sont les monumens que je vais d'abord examiner. On peut affirmer sans crainte qu'ils sont l'image des choses les plus antiques ; ce sont les plus anciens représentans de l'art humain ; ils ont survécu à toutes les révolutions, à toutes les tempêtes ; ils ont vu passer tous les siècles, tous les hommes. Quand les habitans primitifs de la Gaule voulaient rendre hommage à la mémoire des guerriers, quand ils voulaient dresser des autels pour y déposer les victimes qu'ils offraient aux dieux de leur pays, ils allaient à la roche voisine chercher des débris informes, pour les élever et les amonceler. Ces

monumens, connus par les savans, sous le nom de monumens celtiques, sont très nombreux sur la terre du Poitou; on en rencontre du côté de Loudun, dans l'arrondissement des Sables-d'Olonne, on en voit plusieurs sur la butte de Château-Larcher, il en existe à Champigny-le-Sec, arrondissement de Poitiers; et ensuite près de cette ville, chef-lieu de l'ancienne circonscription poitevine, se trouve la fameuse Pierre-Levée, dont Rabelais a popularisé l'histoire.

La partie du pays des Pictons, qui porte aujourd'hui le nom de département des Deux-Sèvres, comptait, aussi elle, un grand nombre de pierres consacrées par la religion des druides; il y en avait au sein de ses forêts, non loin de ses rivières. Plusieurs ont péri, plusieurs sont restées; je vais successivement raconter leurs positions, leurs formes, les faits, les croyances qui s'y rattachent.

Dans la commune d'Amuré, non loin de ces lacs où s'agitent tant de roseaux, de fleurs et d'insectes aux brillantes couleurs, les Celtes ont déposé deux pierres qui sont dignes d'attention, elles attestent que les bords du marais furent habités dans les temps les plus reculés; elles sont curieuses, elles prouvent que des cérémonies religieuses furent accomplies par les hommes à demi sauvages, dont les barques sillonnaient les grands lacs formés par les eaux de la Sèvre. La première pierre est placée à l'orient, elle s'élève très peu au-dessus du sol, elle a 65 centimètres d'épaisseur, 4 mètres de longueur et 3 mètres 90 centimètres de largeur. La seconde est presque ronde, elle a 3 mètres 90 centimètres de longueur, sur autant de largeur.

Les pierres d'Amuré ont dû venir de loin, car il n'en existe point d'autres dans cette localité qu'on puisse leur comparer; longtemps elles ont été l'objet d'un culte presque sacré, autrefois même les âmes pieuses ne se contentaient pas de leur apporter de ferventes prières, elles leur offraient encore de petites pièces de monnaie, pour rappeler à leur crédulité de merveilleuses traditions. En effet, écoutez à la veillée du soir la grand'mère qui file et qui chante au foyer domestique, elle vous dira: Les pierres qui sont là-bas au-delà du ruisseau, dans le champ solitaire, ce sont les premiers fondemens de notre église, mais les maçons avaient beau travailler, chaque matin, leur ouvrage avait disparu; alors dans son découragement l'un d'eux jeta son marteau bien loin, en lui disant: Va-t-en

chercher la place où nous pourrons travailler; le marteau s'arrêta sur l'emplacement de notre pauvre église, qu'il fut alors facile de bâtir et d'achever. Une autre tradition rapporte qu'autrefois on attacha tous les bœufs du village à ces blocs grossiers, mais leurs efforts furent impuissans et les pierres sont restées où on les voit encore.

Sur le chemin de Saint-Jouin à Thouars, sur une hauteur, vis-à-vis le village de Noizé, il existe deux autres pierres posées, dont l'une est beaucoup plus grosse que l'autre. La plus forte a son plan incliné vers l'orient, et de ce côté elle touche à terre, de l'autre elle s'élève sur deux ou trois supports si faibles, que l'on doit, comme je l'ai déjà dit, la regarder plutôt comme une pierre posée que comme un dolmen. Elle a 1 mètre d'épaisseur, 3 mètres 10 centimètres de largeur, et 4 mètres de longueur. La plus petite, qui n'a pas 2 mètres de largeur, sur 4 mètres de longueur, se soulève un peu du côté du sud; elle n'est point soutenue par des piliers, la partie inclinée s'enfonce dans le sol. Une autre pierre qui se trouve sur le chemin d'Oiron à Saint-Jouin n'a rien qui puisse attirer l'attention.

A peu de distance de l'Absie, en sortant du village de la Chapelle-Seguin, sur les bords de la Sèvre-Nantaise, dans une vallée où l'on rencontre à chaque pas d'énormes granits, que les gens du pays nomment Chirons, se trouve une pierre bien curieuse; placée tout auprès de la Morelière, cette pierre est montée sur un large rocher sombre et uni, il suffit d'un homme pour donner un léger mouvement d'oscillation à cette masse puissante, qui conserve toujours son équilibre, et revient au bout de quelques secondes, dans sa solennelle immobilité. Cette pierre branlante ou berçante a 14 mètres 15 centimètres de tour, et 2 mètres 25 centimètres de hauteur.

Près de là, dans la même commune de Largeasse, l'on rencontre un autre bloc non moins remarquable par sa forme et sa grosseur; il est situé aussi sur les bords de la Sèvre, tout près de la métairie connue sous le nom de Chevalerie. Cette pierre, qui a 20 mètres de circonférence, est haute de 4 mètres 20 centimètres; par sa base, elle ressemble à la carène d'un vaisseau; elle ne s'appuie sur celle qui la supporte que par une partie étroite, angulaire : on dirait qu'elle va tomber et rouler dans le fond du vallon; cependant elle est ferme, immobile, et le sera sans doute longtemps encore.

Il existe dans cette contrée une singulière tradition, partout et çà et là

dans les champs, dans les bois, sur le penchant des collines, sur le bord des ruisseaux, l'on remarque des pierres énormes. Autrefois, me dit mon guide, ces Chirons poussaient et croissaient; mais un jour quand tout s'arrêta, les uns étaient enfouis dans les entrailles de la terre, les autres en sortaient à demi, et d'autres enfin, parvenus à leur grosseur naturelle, sont étendus sur le sol. Dans la vallée de la Sèvre-Nantaise, c'est un spectacle imposant de voir tous ces géants de granit, groupés, amoncelés; les uns sont debout, les autres renversés; les uns se sont plongés dans les eaux du torrent, d'autres sont restés sur ses bords; les uns reposent sur la terre, d'autres sur un large plateau. Les ondes qui gémissent en passant, quelquefois les contournent, quelquefois elles ont creusé leur lit sous leurs masses pesantes.

A 8 kilomètres de là, dans la commune de la Chapelle-Saint-Laurent, l'on peut visiter un rocher très renommé connu sous le nom de Chiron de la Vierge, il a 33 ou 34 mètres de longueur sur 21 à 22 mètres de largeur. Sur ce massif qui va toujours en s'amoindrissant du côté du nord-ouest, se trouve une petite excavation que l'on nomme le Pas de la Vierge. Du côté où le roc sauvage se montre au-dessus du sol, il y a quatre ou cinq cavités, car jadis le rocher, dit-on, s'amollit à l'approche du diable poursuivant la vierge, les griffes de son ennemi s'y enfoncèrent et il ne put point monter. Par une matinée d'automne, froide, sombre et pluvieuse, après avoir mesuré ce rocher célèbre qui, dans sa plus forte épaisseur, a 1 mètre 25 centimètres, je regardais et rêvais à ces fortes croyances des temps passés, à ces hommes qui s'agenouillaient partout, quand tout-à-coup un vieux pâtre aux cheveux plats et longs s'approcha de moi, et me dit: Autrefois on venait en foule au Chiron de la Vierge, la ferveur était grande, il s'accomplissait toujours des miracles, aujourd'hui le zèle a cessé, aussi plus de miracles; tout çà depuis les *bleus*.

Les pélerins, qui vont à Notre-Dame-de-Pitié pour y porter leurs vœux, n'oublient jamais le Pas de la Vierge, toujours ils viennent, fervens ou crédules, s'agenouiller en passant aux pieds de son rocher grisâtre, rempli pour eux de religieux souvenirs.

Après avoir de nouveau traversé un pays couvert de granits qui gisent à l'ombre des chênes, au milieu des ajoncs, des bruyères, on arrive dans le village de Hérisson; c'est là, tout auprès d'une petite rivière murmurante et limpide, que mes regards furent frappés par une pierre branlante

connue sous le nom de Merveille de Hérisson. Ce monument est composé de deux roches sombres et noires, vieilles comme le sol qui les porte; sur la première qui s'enfonce dans la terre d'un champêtre verger, s'élève la seconde dont la forme est alongée; aussi quand la main du passant lui imprime un mouvement, elle frémit, se soulève, s'abaisse et se soulève encore pour retomber ensuite dans son habituel repos. Cette pierre branlante ou berçante qui touche seulement, par son milieu, à la pierre qui la supporte, est presque ronde; elle a 4 mètres 90 centimètres de largeur, sur 2 mètres 50 centimètres de hauteur. Sa circonférence est de 16 mètres. Un enfant, de douze ans, peut la faire mouvoir avec assez de facilité. Une tradition rapporte que ce fut un mouton qui, le premier, en fit connaître la mobilité en s'y frottant.

Vainement l'on voudrait dire que les pierres branlantes ont été disposées par la main du hasard, vainement voudrait-on dire que les révolutions, qui ont si souvent bouleversé la face du globe, ont mis à découvert deux roches, disposées d'une manière si heureuse, que l'une d'elles pouvait facilement rester en équilibre et ne jamais tomber. Cette pensée ne peut être admise; en effet, ce n'est pas une seule pierre branlante que l'on peut citer, mais plusieurs; ce n'est pas seulement au milieu de la Vendée, aux bords de ses torrens, au fond de ses vallons, que l'on peut les contempler. On en compte plusieurs en France, en Angleterre, dans la sauvage Écosse.

Ces pierres branlantes frappèrent, en tous temps, les regards. Les savans des temps anciens, tous ceux qui s'occupèrent des choses merveilleuses, tous ceux qui songèrent à décrire les objets remarquables de ce monde, n'ont pas oublié d'en parler. Quelle fut la destination de ces pierres placées ainsi les unes au-dessus des autres : il est impossible de l'indiquer d'une manière positive; les renseignemens nous manquent? Ce passé de tant de siècles est enseveli, pour toujours, dans la tombe où repose le dernier des druides, le dernier des bardes. Cependant quelques antiquaires ont pensé que ces masses énormes étaient, chez les Celtes, les interprètes du ciel. Les druides, pour en imposer à la foule, les consultaient quelquefois; et, dans les cas difficiles, le grand-prêtre s'empressait de les pousser, pour connaître, au nombre de leurs mouvemens, la volonté des dieux.

Selon d'autres, les pierres branlantes servaient de juges. Plus d'une fois, des femmes jeunes et belles vinrent, les yeux en pleurs, frémir et trembler

aux pieds de ces masses accusatrices. Celle qui était assez heureuse pour leur imprimer un léger mouvement, pouvait rentrer, la tête haute, dans la cabane de ses pères; mais si la pierre restait immobile, malheur à elle.

Maintenant je vais parler des dolmens, et commencer par celui qui se trouve placé dans la commune de Montbrun, près Thouars, et qui est connu sous le nom de Pierre-Levée d'Orbé : c'est un demi-dolmen, de 4 mètres 10 centimètres de longueur, sur 3 mètres 90 centimètres de largeur; sa table va toujours en s'inclinant vers le midi, de ce côté il repose sur le sol. Cette pierre, qui a, dans sa plus forte épaisseur, 45 centimètres, est supportée seulement par trois appuis. A côté se trouvent les débris d'un autre monument celtique; il ne représente plus qu'un amas informe de pierres qui sont les unes debout, les autres à demi couchées, en attendant qu'une destruction plus grande les fasse disparaître. Le dolmen qui existe encore, et les débris de celui qui l'avoisine, ne sont séparés que par un chemin qui traverse la plaine d'Orbé. Plus d'une fois, sans doute, les voyageurs se sont reposés sur ces sombres rochers; plus d'une fois, sans doute, ils ont raconté les frivolités de la terre à ces vieux témoins qui virent tant de choses changer et passer.

Sur le chemin de Thouars à Saint-Jouin, quand on aperçoit à gauche le parc d'Oiron, et à droite, la butte Montcoué, il faut laisser la route bordée de noyers, et s'enfoncer dans la plaine, où reposent les pierres antiques dressées jadis par la main des druides. Bientôt on découvre près de soi, un curieux dolmen qui se lève majestueux et sombre, tout près des trois autres, qui par leurs médiocres dimensions, semblent former ses satellites; il a 6 mètres 30 centimètres de longueur sur 4 mètres 30 centimètres de largeur, il est haut de 2 mètres 10 centimètres, aussi a-t-il fallu composer la table, qui le couvre, de deux grandes pierres, dont les surfaces bosselées et rudes sont garnies de petits trous. L'ouverture de ce remarquable dolmen est à l'orient, pour laisser au soleil qui se lève, la facilité de réchauffer de ses rayons la cendre des morts qui reposent peut-être sous la grotte soutenue par sept pierres d'inégale grosseur. Pour rendre l'édifice plus solide, entre les pierres qui lui servent d'appui, on en a placé de plus petites, il en est d'autres qui servent ensuite à consolider la table. Dans l'un des angles de la grotte factice, on remarque une espèce

de réduit, maintenant encombré de pierres; à l'entrée de l'édifice repose un bloc à demi couché, apporté par le bras vigoureux des Celtes, il n'aura point trouvé de place et il sera resté comme un témoignage de la munificence de ceux à qui nous devons l'un des plus beaux dolmens de nos contrées. Près de lui, l'on en voit trois autres; l'un de 3 mètres de long sur 2 de large, est soutenu par trois ou quatre petits supports; l'autre est brisé, renversé, ses modestes débris jonchent la terre, les laboureurs se sont plu à amonceler sur ses ruines les pierres qui gênaient le soc de la charrue, qui passe et repasse aux pieds de ces vieux monumens. Le dernier, dont les dimensions sont ordinaires, 4 mètres de longueur sur 1 mètre 60 centimètres de largeur, est soutenu par quatre piliers, et placé sur une espèce de tertre composé de cailloux amoncelés. Les quatre dolmens dont nous venons de parler, forment entre eux une espèce de carré, ils sont composés de grès et de calcaire, et viennent de la butte Montcoué, c'est elle qui a fourni il n'en faut pas douter, les pierres des édifices dont nous avons raconté la forme et les dimensions. Après avoir atteint cette hauteur, après avoir parcouru du regard les rochers qui la couvrent, après avoir contemplé un vaste horizon, on descend la colline, et l'on voit, dans une vigne, vis-à-vis un bouquet d'arbres verts, un demi dolmen soutenu par deux pierres. Ce demi dolmen dont les dimensions sont médiocres, a plus d'une fois servi d'asile aux vendangeurs, et retenti de leurs joyeux refrains. Quand je le visitai à la fin de l'automne j'y trouvai çà et là des débris, des noix et des raisins.

Non loin de là, sur les bords du Thouet, à l'ombre de grands noyers, qui maintenant y remplacent les chênes druidiques, s'élève un très beau dolmen, cependant il est moins élevé que celui de la route de Thouars à Saint-Jouin. Supporté seulement par quatre pierres, il s'ouvre aux rayons du soleil levant; sa table, qui s'incline vers le couchant, a seulement dans sa plus forte épaisseur 70 centimètres, elle a 3 mètres 60 centimètres de longueur, sur 3 mètres 55 centimètres de largeur. Pour ce dolmen point de butte ni de hauteur, il est dans un champ, aux pieds de deux collines, et tout près d'une rivière, dont le bruit et les ondes ont servi peut-être au culte druidique.

A Limalonges, arrondissement de Melle, sur la route de cette ville à Civray, se trouve un autre monument des Celtes; les habitans du pays le

nomment Pierre-Pèse; en effet, le poids de ce dolmen doit être énorme, car sa table a 7 mètres 30 centimètres de longueur, sur 3 mètres de largueur, l'épaisseur varie d'un mètre à 55 centimètres. La table, qui s'incline du sud-ouest vers le nord-ouest, a d'un côté 1 mètre 45 centimètres de hauteur, de l'autre, il s'élève seulement au-dessus du sol de 70 centimètres, sa forme est très curieuse, elle va toujours en s'amoindrissant; aussi peut-on la comparer par sa forme au soufflet d'un forgeron, elle est composée de cinq couches calcaires et soutenue par quatre piliers; il y en a eu réellement six, mais l'un d'eux est brisé et l'autre est trop petit. Sous l'administration du préfet Dupin, en 1808, M. Jozeau, le savant secrétaire de la Société d'Agriculture, a fait des fouilles sous la pierre de Limalonges; à quelques pieds de profondeur, il a trouvé des ossemens humains, entr'autres un humérus, une clavicule et plusieurs rotules. Tous ces débris étaient assez bien conservés, on remarqua surtout l'os d'une mâchoire inférieure, il était absolument intact, les dents n'avaient pas subi la plus légère altération. Au milieu de ces ossemens, on découvrit des armes et des instrumens, c'est-à-dire des os d'une grande dureté, très pointus, tous de grosseur différente, puis deux casse-têtes, aux tranchans aigus, dont les Celtes aimaient à s'armer dans les jours de combats. Ces deux haches sont taillées en forme de coin, l'une est en quartz commun, l'autre plus petite est en espèce de jaspe.

Au milieu, et sur le point le plus élevé d'une vaste plaine, entre la commune de Vanzais et celle de Messé, s'élève ensuite un dolmen connu dans le pays sous le nom de Pierre-Folle, sa longueur est de 3 mètres sur 1 mètre 8 décimètres de largeur, son épaisseur n'est que de 50 centimètres. La table, qui s'incline de l'ouest à l'est, était autrefois supportée de chaque côté par une seule pierre, et formait une grotte impénétrable. Aussi pour procéder aux fouilles qui ont été faites sous ce monument, comme sous celui de Limalonges, M. Jozeau a-t-il été obligé d'enlever quelque chose à l'intégrité du monument. Une fois l'un des supports renversé, les recherches ont été faciles, mais elles ont produit peu de choses; point de haches, point de flèches, seulement quelques débris humains, de petits os tombant en poussière, les autres avaient été dévorés par le temps, détrempés par des terres humides, car la plaine qui les renfermait dans son sein, est souvent inondée par les eaux des hivers.



Baugier del. — Lith. Robin et Comp. à Niort. — F. Conte lith.

DOLMEN DE LIMALONGES.

Après les monumens dont je viens de parler, l'antiquaire doit visiter avec soin les environs de Nanteuil, de Saint-Eanne, de la Ville-Dieu, de Bougon, d'Exoudun, de Brieuil; car tous ces lieux furent, dans les temps les plus reculés, foulés par les pas des hommes. C'est aussi dans ces contrées qu'ils prièrent et qu'ils moururent, et que l'on trouve encore aujourd'hui leurs autels et leurs tombes.

A trois kilomètres de Saint-Maixent, près du village de Nanteuil, commence la longue suite des monumens celtiques, dont l'existence resta si longtemps dans l'ombre et dans l'oubli; la première pierre que je vais décrire, a 2 mètres 10 centimètres de longueur, et 3 de largeur; d'un côté elle s'élève au-dessus du sol, de l'autre elle disparaît sous terre aux pieds d'un buisson qui l'ombrage de ses rameaux. Ce monument est placé sur un tertre peu élevé, à quelques pas de la nouvelle grande route. Tout près de là, sur les bords d'un chemin vicinal, l'on rencontre un demi-dolmen qui a 3 mètres 70 centimètres de longueur sur 2 mètres 15 centimètres de largeur. Sa plate-forme, qui s'incline vers l'est, pour s'enfoncer en terre, repose sur un épais coussin qui, du côté du nord-ouest, se soulève d'environ 50 centimètres. En laissant Nanteuil à droite, et en parcourant la plaine de la Croisanière, on arrive à un dolmen incliné, dont les dimensions sont assez remarquables; la table est soutenue par un très petit coussin; elle, aussi, s'élève vers le nord-ouest. Ce monument est placé sur un tertre qui forme un mamelon, d'où l'on plonge dans la vallée de la Sèvre, dont les prairies sont si fraîches et si belles; on voit également près de soi la riche abbaye de Saint-Maixent, au sein de laquelle vécurent autrefois les religieux de la congrégation de Saint-Maur. Debout, sur la pierre de Nanteuil, on peut donc rêver en même temps au culte des druides et aux pieux cénobites dont l'influence, jadis, a remplacé la leur. Sur la surface de ce bloc imposant, se trouve un petit enfoncement où les druides versèrent peut-être bien des fois, du lait, de la bière, ou du cidre, pour les bons génies, qui la nuit, venaient se désaltérer à ces breuvages sacrés.

A une petite distance, on rencontre une pierre posée, de calcaire siliceux, qui n'offre rien d'intéressant; après elle, tout près de l'une des grandes vallées qui creuse si profondément le pays, non loin du chemin qui conduit de Saint-Maixent à la Mothe, les habitans primitifs de la

contrée ont placé, il y a bien des siècles, une pierre excessivement curieuse, pour elle point de piliers; mais à son centre s'élève un espèce de mamelon formé par une rainure évidemment tracée par la main des hommes; cette rigole qui a été faite d'une façon bien irrégulière (sa largeur varie de 25 à 40 centimètres), communique à un petit déversoir qui penche au midi comme le monument. Cette pierre ayant une forme arrondie, malgré une échancrure en forme d'angle qui la traverse d'un côté, doit être considérée comme un symbole; c'est là qu'on offrit, peut-être, en l'honneur de la lune, des libations et des victimes, dont le sang coula par la rigole que je viens d'indiquer. A côté de cette pierre mystique se trouve une petite construction qu'il est bon de signaler : c'est un mur en pierres sèches et d'appareil en feuilles de fougère; cette manière de construire, après avoir disparu dans les monumens depuis tant de siècles, se rencontre fréquemment dans les modestes murailles qui, de Saint-Maixent à la Mothe-Saint-Héray, entourent de rians enclos.

Ensuite, avant d'arriver à Saint-Eanne, il faut visiter un demi-dolmen, en calcaire siliceux, qui s'incline au sud, et s'appuie sur une seule pierre couchée à plat. Ce monument, qui touche presque à terre, n'a rien pour fixer l'attention; aussi, peut-on le laisser assez vite, pour traverser de profondes vallées, d'où viennent, il n'en faut pas douter, les pierres consacrées par la piété des Celtes. Tout près de là, vis-à-vis Saint-Eanne, on rencontre une pierre posée, dont la surface est couverte de rocailles. Cette pierre, sans support, sans appui, a été placée là pour perpétuer, sans doute, un grand souvenir, pour rappeler, peut-être, un traité de paix, un combat célèbre. Ainsi, comme on le voit, bien des faits se sont accomplis dans cette contrée; c'était le pays favori d'une grande peuplade, puisqu'on y rencontre des monumens de tous les genres, des pierres symboliques, des tombeaux, des autels.

Autrefois, vis-à-vis Saint-Eanne, il y avait un bloc horizontal de calcaire siliceux; sa forme était triangulaire; son angle le plus aigu s'inclinait vers le sud; on l'appelait Pierre-Kerelle. Enviée par un fermier avide, elle a été, il n'y a pas longtemps, profanée, enlevée; mais sa masse s'est trouvée si pesante, qu'il a fallu la laisser sur la route, dans le fond d'un fossé. Maintenant, loin de la terre qui la soutint si longtemps, elle y reste cachée par les feuilles si vertes, par les fleurs si

blanches de l'aubépine. Aujourd'hui que la Pierre-Kerelle a perdu sa place, tout est fini pour sa renommée; cependant elle avait quelque importance, puisqu'elle indiquait un lieu qui fut longtemps sacré.

Sur les hauteurs de la Ville-Dieu-de-Comblé, dans un champ qui domine la vallée, apparaît un dolmen, dont la plate-forme majestueuse et sombre s'élève de plus d'un mètre au-dessus du sol. Elle a 5 mètres de longueur, 2 mètres 40 centimètres de largeur, et 70 centimètres dans sa plus forte épaisseur; elle est soutenue par cinq pierres; les autres supports ne lui touchent plus. Le dolmen de la Ville-Dieu est un monument du plus haut intérêt; par sa position, par sa forme, par sa masse, on peut le considérer comme la métropole du pays, comme l'autel où les druides ont accompli les cérémonies les plus imposantes, comme le piédestal d'où le grand-prêtre pouvait dominer la foule environnante et lui faire connaître sa volonté puissante. Ce monument a de belles proportions; puis, pour ajouter à sa grandeur, on y arrive par une avenue de pierres verticales qui lui servent de porche, ou, si l'on veut, de pérystile. Ce temple est bien grossier, bien informe; mais il est consacré par le souvenir de nos premiers pères, consacré par tous les siècles qui ont passé sur sa face mousseuse.

Ensuite, sur la route de la Ville-Dieu à Soudan, l'on doit visiter un autre monument qui, fatigué par la main des hommes ou par celle du temps, repose sur ses débris. Quelques-uns de ses soutiens sont debout, les autres sont renversés et gîsent sous la pierre supérieure qui semble les écraser de son poids énorme. Ce dolmen, connu sous le nom de Pierre-Chèvre, est dans une vigne et sur un petit tertre : il a 4 mètres de longueur sur 2 mètres 60 centimètres de largeur. Ces monumens ont été pris tout près de là, dans des escarpemens de roches, sur les bords de la rivière. La Pierre-Levée et la Pierre-Chèvre ne sont pas les seuls monumens celtiques de la contrée : le bois de la Ville-Dieu en renferme qui sont vraiment dignes d'attention. D'abord, c'est un bloc assez vaste qui, d'un côté, s'appuie sur la terre, et de l'autre s'élève sur deux petits supports; puis c'est une autre pierre qui repose près d'elle, et pour ainsi dire à ses pieds. La première, porte l'empreinte évidente du travail des hommes; elle a, du côté du levant, une échancrure en forme de fer à cheval. Pour arriver aux deux pierres que je viens d'indiquer, il y avait une petite allée tournante formée par des pierres debout. Ainsi, par les monumens de la Ville-Dieu, par le

dolmen qui s'élève sur les bords du Thoué, et par l'un de ceux que l'on rencontre sur la route de Saint-Jouin à Thouars, tout près de la butte Montcoué, il est facile de voir que l'existence des voies sacrées est incontestable. Si les avenues, qui conduisaient aux autels druidiques, n'existent presque nulle part, c'est qu'elles étaient formées par des pierres d'une médiocre dimension. La culture les a renversées, détruites presque partout; cependant les dolmens qui se sont trouvés dans des lieux incultes et dans les bois, ont pu les conserver d'une manière assez complète. Le dolmen de la Ville-Dieu, placé tout près d'un long tumulus qui forme, à l'ombre des chênes, une espèce de carré assez peu élevé, mais long, était, sans doute, un autel funèbre; ses lignes ont été brisées par des fouilles qui ont fourni beaucoup de belles pierres. Les Gaulois rendaient, il n'en faut pas douter, de grands honneurs aux morts, puisqu'on trouve presque toujours des autels et des menhirs auprès de leurs monumens funéraires; ils les élevaient pour indiquer aux passans que là reposaient des cendres regrettées; ils les élevaient pour venir eux-mêmes y faire des cérémonies et des libations.

Maintenant il faut parler de Bougon, de cette mine féconde qui renferme les monumens les plus remarquables. A l'extrémité de l'une des tombelles dont je vais bientôt parler, se trouve un beau monument composé de trois pierres debout et d'une pierre horizontale. Ce dolmen fut un autel en même temps qu'un tombeau; jadis, on y a fait des fouilles, et les antiquaires des temps passés ont trouvé, dit-on, un vase, des charbons et des cendres. Après avoir laissé, pour un moment, les tumulus de Bougon, il faut traverser le village et donner quelques regards à une pauvre chapelle dont les voûtes sont enfoncées, mais dont la porte romane se distingue par des moulures brisées, des billettes, des étoiles et des pommes de pin. Le petit clocher est tout-à-fait pittoresque.

Non loin de lui, tout près d'un moulin à vent, l'on rencontre deux dolmens : l'un d'eux est encombré de pierres; il y en a dessus, dessous et à l'entrée, sa table est brisée; l'un des fragmens repose à terre.

A quelques pas de là, dans un épais buisson, il reste à visiter un autre dolmen qui semble vouloir se dérober aux regards : depuis quelques années il avait presque entièrement disparu sous les épines et les rocailles; pour le découvrir, il a fallu consulter de vieilles traditions. Un peu plus loin, dans une plaine assez vaste, mais toujours dans la commune de Bougon,

les Gaulois ont érigé, jadis, un autel composé d'une pierre horizontale, soutenue par trois piliers verticaux qui pénètrent profondément dans le sol. Il y a quelques années, on a fait sous cette pierre antique, dont l'ouverture est à l'est ainsi que l'inclinaison, des fouilles qui n'ont rien produit. Cependant elles ont fait connaître que les supports pouvaient s'enfoncer en terre d'environ 1 mètre 30 centimètres. Après avoir porté des regards d'intérêt sur cet élégant dolmen, il faut entrer dans des vignes, où repose une pierre problématique. Fut-elle placée là par la main des Celtes? J'en doute; il est plus croyable qu'elle est l'œuvre du hasard et du temps.

Quand on arrive à Exoudun par la plaine, en venant de Bougon, on rencontre, à gauche, à l'entrée du village, un monument en ruine; la pierre qui le recouvrait a perdu ses supports; elle semble avoir glissé, car elle gît aux pieds de l'un de ses appuis restés debout. Le dolmen d'Exoudun a 4 mètres 40 centimètres de long sur 4 mètres de large.

Malgré la longue énumération que je viens de faire, la série des monumens celtiques n'est pas encore épuisée : pour la terminer, il faut citer la pierre d'Avon et le demi-dolmen situé dans une plaine, un peu au-delà de Brieuil, dans les environs d'un moulin à vent, et tout près du chemin qui conduit à Chenay. Ce dolmen incliné, dont la longueur est de 2 mètres 80 centimètres, se soulève, au midi, de 80 centimètres, et se compose de trois pierres verticales et d'une autre qui s'appuie sur elles. D'après les renseignemens fournis par les auteurs de l'antiquité, le demi-dolmen de Brieuil fut, sans doute, arrosé par des flots de sang; c'est du haut des autels inclinés que les Gaulois frappaient leurs victimes.

Quelle fut la destination des monumens celtiques que nous venons d'examiner, leur usage le plus spécial? D'après les recherches de plusieurs antiquaires, quelques-uns ont reçu la dépouille mortelle d'illustres guerriers; presque tous ont servi d'autels, et le sang des victimes les inonda souvent. Des fouilles ont été faites sous les dolmens; qu'ont-elles produit en France, en Angleterre? Quelquefois rien; mais quelquefois aussi des haches de silex, des flèches et des ossemens humains. D'ailleurs, les motifs et les circonstances qui firent élever les monumens de ce genre, durent souvent changer, comme semblent le prouver les formes différentes que l'on observe dans leurs constructions. En effet, en examinant de nouveau, par la pensée, les monumens que l'on peut visiter de Saint-Maixent à

Brieuil, on verra qu'ils se distinguent tous par quelque différence. La table des uns est horizontale, celle des autres est inclinée; sur la surface de l'un on voit un cercle, une rigole; sur la surface de l'autre les inégalités causées par le temps; l'un est supporté par plusieurs piliers, l'autre repose sur la terre. Tout prouve que ces diverses pierres furent érigées pour des causes différentes, et virent s'accomplir des cérémonies qui durent souvent varier et changer. Ce qu'il y a de certain, c'est que les dolmens servaient, dans la Gaule, à l'accomplissement des cérémonies sacrées. C'est sur leurs tables agrestes que les druides consultaient les victimes qu'ils venaient d'immoler; c'est de là qu'ils parlaient au peuple pour le frapper et l'émouvoir. Presque tous ces monumens que nous voyons aujourd'hui en plein air, aux rayons du soleil, étaient autrefois placés à l'ombre des chênes, dans l'immense forêt qui portait le nom de Vauclair : c'est là qu'ils entendirent la grande voix des cérémonies religieuses; c'est là qu'ils virent de nombreuses assemblées; maintenant ils sont seuls.

L'érection de plusieurs dolmens remonte aux temps les plus éloignés; car les premiers autels, élevés à la divinité, furent presque partout des pierres sans travail et sans art. Il est dit dans l'Exode : « Si vous élevez un autel, « vous ne le bâtirez point de pierres taillées, ou, si vous employez le ciseau, « il sera souillé. » 1500 ans avant Jésus-Christ, Moïse recommandait aux Hébreux : « Lorsque vous passerez le Jourdain, vous érigerez de grandes « pierres, vous les éleverez sur le mont Hebel et vous les enduirez de chaux; « vous dresserez là au Seigneur, votre Dieu, un autel de pierres que le fer « n'ait point touchées; qu'elles soient brutes et non polies; et vous offrirez « des victimes à Dieu. » Cette loi fut religieusement suivie par Josué : il chercha des rocs informes qu'il dressa sans les tailler. Les faits que nous venons de rappeler attestent, de la manière la plus authentique, que les peuples anciens dédaignaient les pierres façonnées; il fallait un rocher sauvage pour obtenir leur préférence et leur choix.

Longtemps les pierres grossières obtinrent aussi, parmi les Grecs, un culte sacré : au temps même des Colonis, des Phydias, au temps où les dieux de la Grèce étaient représentés par des chefs-d'œuvre, les hommes de la campagne, toujours plus crédules, portaient leurs prières et leurs hommages à des blocs informes. Aussi, quand le Christianisme vint inspirer au monde des croyances plus pures, la religion des pierres fut un obstacle immense;

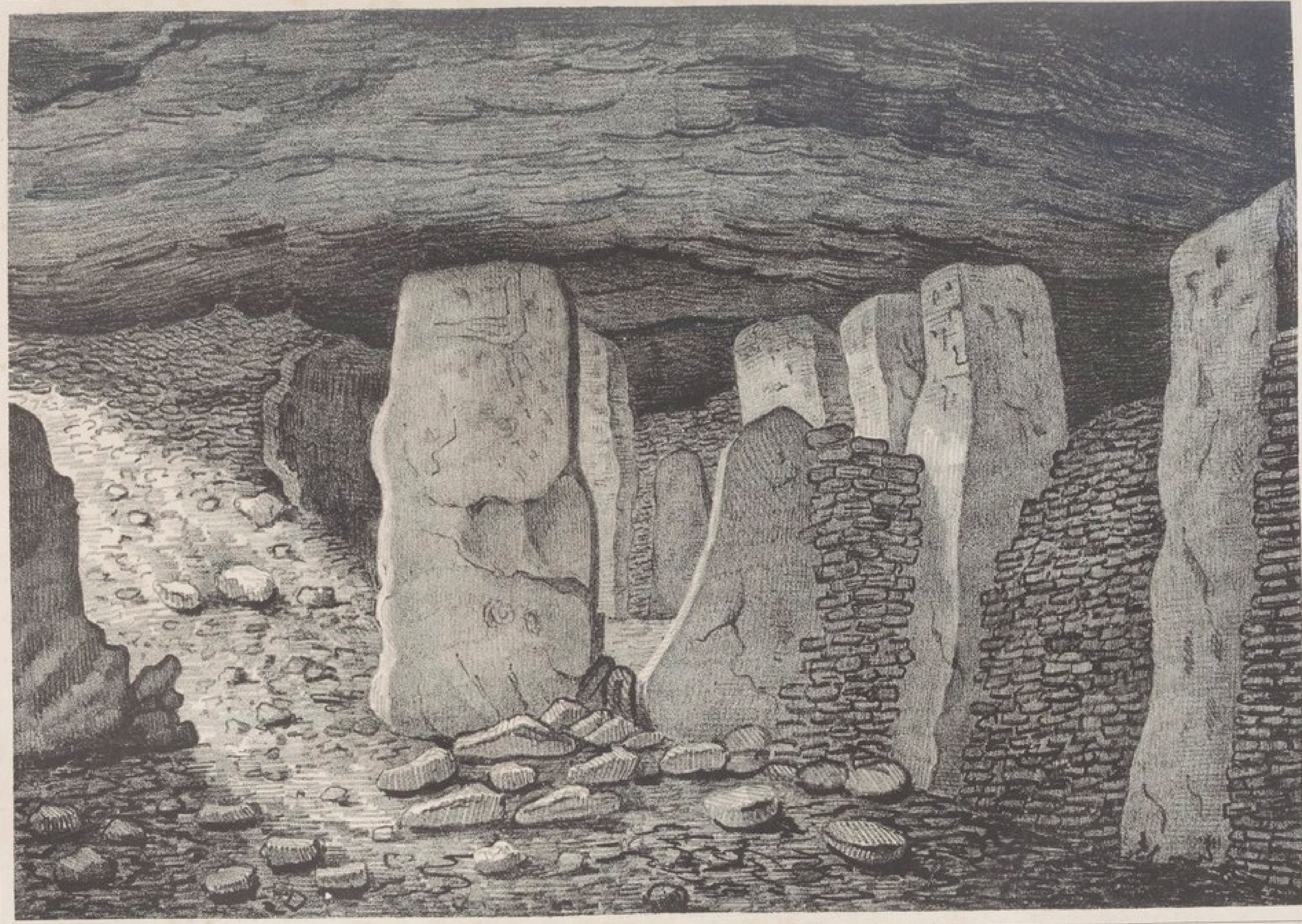
toujours les hommes voulaient, par habitude, retourner à elles pour les couvrir d'huile, pour les couronner de fleurs. Devenus chrétiens, ils y portaient des cierges pour continuer leurs vieilles croyances. Aussi, les prélats, assemblés en concile, s'en occupèrent souvent; en 452, ce fut, à la deuxième réunion d'Arles, l'objet de graves inquiétudes et d'un décret. Deux siècles après la lutte était grande encore : les peuples tenaient à leurs anciens souvenirs, et ils se rendaient, comme leurs pères, à des blocs séculaires pour leur porter leurs vœux et leurs offrandes. Le deuxième canon du concile de Nantes, tenu en 658, prouve surtout, d'une manière évidente, que les habitans de nos contrées ne pouvaient renoncer aux habitudes qui leur avaient été longtemps si chères. Il y est dit : « Les ministres et les évêques doivent employer tous leurs soins « à faire extirper et consumer par le feu ces arbres consacrés au démon, à « qui le peuple rend des hommages superstitieux, et pour lesquels il a « tant de vénération, qu'il n'oserait en couper une branche ou un seul « rejeton. Il y a aussi, dans des lieux abandonnés et couverts, certaines « pierres à qui le menu peuple, trompé par les mauvais esprits, rend ses « adorations, apporte ses vœux et ses présens : il faut les enlever toutes, « jusqu'à leurs bases qui sont enfoncées en terre, et les jeter dans des « endroits où les adorateurs ne puissent plus jamais les retrouver. » Deux capitulaires de Charlemagne, l'un de 789 et l'autre de 794, défendent également aux peuples d'adorer les arbres et les pierres. Dans l'un d'eux il est dit : « A l'égard des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques « insensés vont allumer des flambeaux et pratiquer d'autres superstitions, « nous ordonnons que cet abus si criminel et si exécrable aux yeux de « Dieu, soit aboli et détruit partout où il se trouvera établi. »

Néanmoins ce culte s'est conservé jusqu'à nos jours, malgré l'influence des siècles, malgré les lumières réunies par des luttes diverses; en effet, comme je l'ai déjà dit, chaque année de nombreux pélerins vont s'agenouiller au rocher connu sous le nom de Pas-de-la-Vierge. A la révolution, les vieilles femmes d'Amuré portaient leurs offrandes aux deux pierres qu'on y voit. Les cérémonies druidiques se sont également continuées longtemps dans les environs de Saint-Maixent. Au seizième siècle, les habitans de cette petite ville pratiquaient encore les plus antiques cérémonies : c'est ainsi que, la veille du mois de janvier 1579, « il y eut, dit Guillaume

« Leriche, grande congratulation au peuple plus qu'au dernier, *au guy* « *l'an neuf*, pour un peu de pain qu'il y avait. » L'année suivante, on se lassa, sans doute, des abus commis au nom des cérémonies de la Gaule; il fut défendu de chanter et d'aller aux portes demander des étrennes, en criant : *Au guy l'an neuf*. Le 1er janvier 1583, dit encore Leriche dans ses mémoires restés manuscrits : « D'après la défense de courir, la nuit, « pour aller demander l'*au guy l'an neuf*, il n'y a eu ni querelles ni « noises parmi les enfans de cette ville. »

Le culte des fontaines, ce vieux souvenir de la Gaule, exista, aussi lui, pendant plusieurs siècles, ou plutôt il existe encore, comme on peut s'en convaincre en songeant aux pélerinages qui s'accomplissent, chaque année, dans l'Ile de Magné, à la chapelle de Sainte-Macrine, près Niort. La religion des druides s'est conservée parmi nous avec une facilité d'autant plus grande, qu'elle y avait un grand nombre de monumens. Indépendamment de ceux que nous avons passés en revue, il en existait plusieurs autres dans le département des Deux-Sèvres, comme l'indiquent, d'une manière évidente, les noms de plusieurs localités. Parmi les dénominations qui rappellent les plus anciennes constructions, on peut citer celles de Pierre-Fitte, de Pierre-Mauvaise et de Pierre-Levée. Il est certain que les Gaulois avaient érigé quelque monument dans ce dernier endroit, puisqu'on y a rencontré assez souvent des haches de silex. Il y avait également quelques pierres sacrées dans les environs d'Ardin; car on a trouvé, dans cette localité, douze ou quinze haches : elles étaient en bronze, par conséquent beaucoup moins anciennes que celles en caillou.

Maintenant je reviens à Soudan, pour visiter un cimetière gaulois, nommé Carneillou par les antiquaires; il était formé par des pierres brutes, posées sur la surface du sol. Le champ funéraire de Soudan n'existe plus; les pierres ont été presque toutes détruites ; cependant le souvenir en restera longtemps encore, car ce lieu conserve une désignation qui rappelle un peu sa première destination; il est connu, dans le pays, sous le nom de Cimetière du Diable. Les monumens de ce genre sont loin de remonter à une époque aussi éloignée que les buttes de terre factices connues sous le nom de tumulus : ils ont immédiatement précédé les tombeaux de l'époque gallo-romaine; c'est pourquoi l'on a trouvé quelquefois sous ces blocs des objets très précieux.



Baugier del. *Lith. Robin et Comp. Niort.* *E. Conte lith.*

INTÉRIEUR DU TUMULUS DE BOUGON,

Vue prise de l'angle.

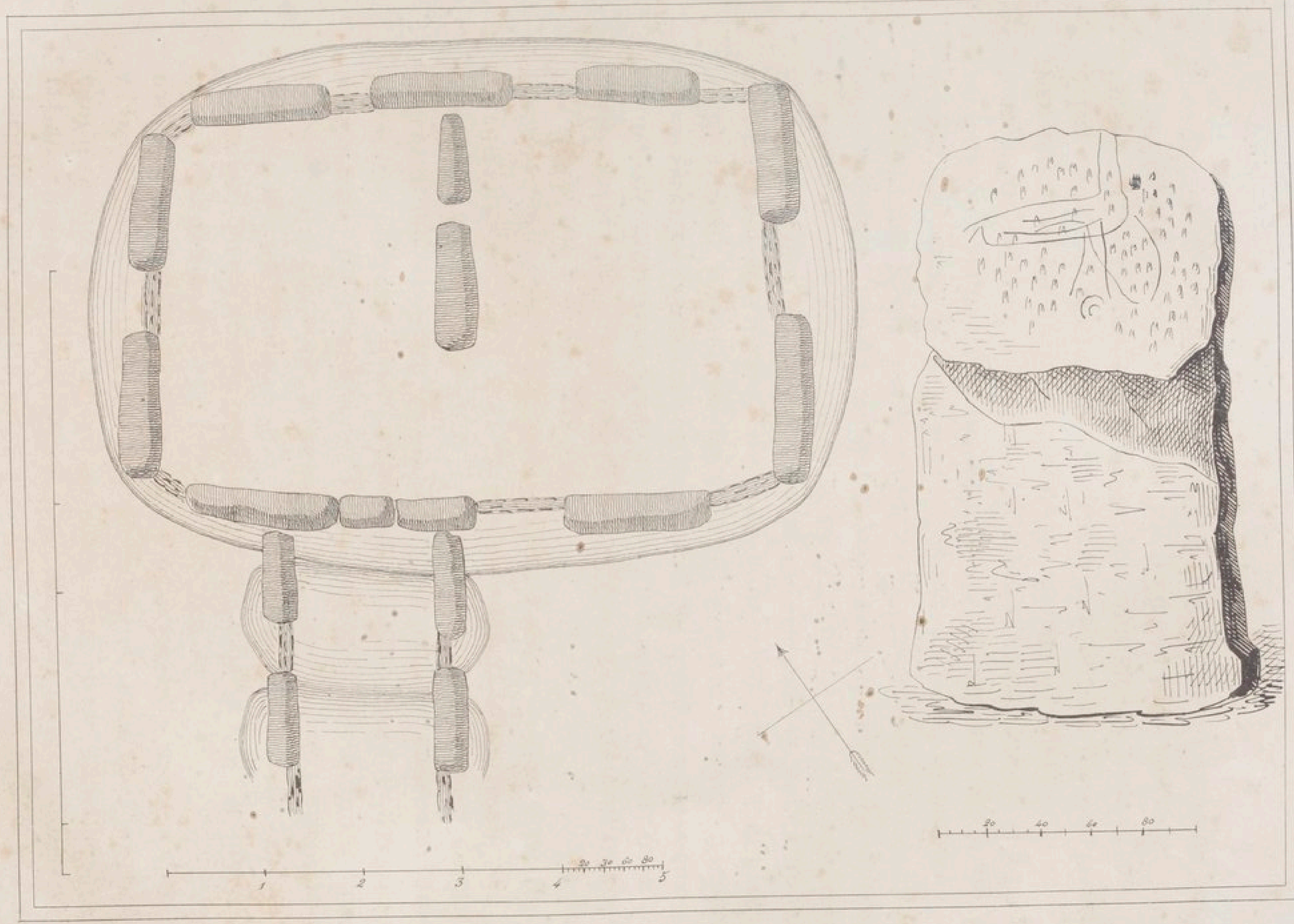
Il faut revenir encore aux tumulus, à ces monticules factices élevés pour conserver la mémoire des morts. Les monumens de ce genre se trouvent en général dans les contrées sauvages, dans les terres que le soc de la charrue n'a jamais visitées; cependant quelques-uns par leurs masses imposantes ont pu se dérober à toutes les menaces, à toutes les ruines. C'est ainsi que les tombelles de Bougon, près la Mothe-Saint-Héray, arrondissement de Melle, sont restées debout; combien il eût fallu de pénibles travaux pour les renverser et les détruire! Les monticules dans lesquels on a fait des fouilles sont situés au nord-est de Bougon; ils sont au nombre de trois. Le premier est une petite butte allongée dans laquelle on n'a rien trouvé. Le deuxième tumulus, dont la hauteur est de 6 mètres, et la circonférence d'environ 200 mètres, gît à l'ombre des rameaux d'un groupe de chênes séculaires; à ses pieds, du côté du nord-ouest, s'enfonce une petite vallée creusée probablement par les hommes dont la puissance érigea ces monumens funèbres. Près de là, se trouvent, à fleur de terre, les débris d'une allée formée par des pierres alignées : ce sont, je pense, les restes de l'avenue qui conduisait aux tombeaux; c'est, peut-être aussi, la voie sacrée parcourue par les grands-prêtres, qui venaient accomplir des cérémonies, et faire des libations en l'honneur des morts.

Le troisième tumulus, celui qui renfermait des choses si précieuses, s'élève à quelques pas de là; il est haut de 5 mètres 40 centimètres, et sa circonférence est seulement de 150 mètres; l'amoncelement qui le forme, est beaucoup moins considérable du côté du midi que du côté du nord. Depuis quelque temps il attirait toute notre attention : aussi, de concert avec M. Baugier, je résolus de tenter la fortune et d'essayer des fouilles. Le deuxième jour, après les lentes alternatives de l'espoir et de la crainte, les ouvriers percèrent une couche de moellons amoncelés, dans laquelle nous aperçumes une pierre énorme, longue, épaisse. Tout-à-coup la terre s'éboule; on cherche, on creuse encore; l'ouverture est prête, on s'y glisse. Partout des os, des cadavres et des vases; les uns brisés, les autres intacts; là, des piliers debout, des piliers renversés, des murailles en pierres sèches, dont quelques-unes sont écroulées, ruinées par les pluies et le temps; sous les pieds, de la terre humaine, sur la tête, un bloc énorme. Quelle construction gigantesque! que de siècles sont passés sur elle!

Enfin, revenus de notre surprise, j'examinai ce curieux tombeau qui

ressemble à une grotte; il est formé par plusieurs pierres debout, deux à l'est, deux au nord, deux à l'ouest, deux au midi; et deux autres, placées vers le milieu de la caverne, la divisent en deux parties. Quelques-uns de ses supports, tous séparés par des pierres sèches, ont beaucoup souffert; autrefois on arrivait à la porte de la grotte par une allée formée par des pierres debout et des pierres horizontales. Cette grotte, qui a 7 mètres 48 centimètres de l'est à l'ouest, et 5 mètres 40 centimètres du nord au sud, est couverte par une pierre unique, de calcaire siliceux, dont l'épaisseur est de 90 centimètres. La hauteur intérieure est de 2 mètres 25 centimètres. Ce qu'il faut remarquer encore, avant de passer à l'examen des objets qu'elle renfermait, ce sont quelques lignes tracées sur l'un des piliers qui soutiennent la grotte et la séparent en deux. Ces dessins, placés dans le compartiment de droite, au haut de la pierre qui touche à la voûte, représentent peut-être une figure allégorique; mais comment débrouiller cette page si vieille, tracée par les druides, qui seuls la connaissaient, et qui enveloppaient toujours d'un silence profond leur savoir et leurs sciences.

Cette tombe sauvage, où la mort avait amoncelé tant de victimes, fut autrefois le somptueux charnier que les chefs d'une puissante peuplade élevèrent, pour servir d'asile et de repos à tous les cadavres que nous avons rencontrés sur une couche épaisse de terre grasse et noire, formée par les premiers morts déposés dans l'antique sépulcre. Cette terre humaine remonte à la plus haute antiquité; il a fallu, pour la former, réunir bien des hommes; aussi, l'on peut dire qu'elle représente les sociétés humaines les plus éloignées de l'époque où nous vivons. Les squelettes d'hommes, qui reposaient sur elle, étaient placés tout autour de la grotte, la tête appuyée le long de ses parois. Après un examen attentif, nous avons vu que les cadavres reposaient sur des dalles de pierre, et que les jambes avaient été repliées sur le corps; les os des pieds et des mains étaient mêlés, confondus ensemble. Presque toutes les mâchoires ont des dents cariées; ainsi, les premiers habitans des Gaules avaient, comme nous, à supporter d'incroyables douleurs. Un fragment de crâne offre une assez large blessure, dont les bords sont parfaitement cicatrisés; quand on songe aux désordres qui durent en résulter, il est facile de voir que la chirurgie des temps les plus reculés n'était pas impuissante, et qu'elle avait des moyens efficaces pour détruire les inflammations du cerveau, pour réparer les fractures les plus graves.



Baugier del. Imp. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

PLAN HORIZONTAL

et coupe verticale de la grotte du tumulus de Bougon.

FIGURE

tracée sur l'un des supports du milieu.

Un habile médecin, avec la sagacité et l'érudition qui le distinguent, a comparé tous les os; il a établi les rapports qui existent entre eux et le squelette entier. Pour arriver à ce but, il a mesuré tous les fémurs, tibia, péronés, humérus, cubitus et radius trouvés dans le sépulcre de Bougon, d'où il résulte que les Celtes de nos contrées avaient, terme moyen, 5 pieds 2 pouces. Ainsi se trouvent détruites, quant à notre pays, les suppositions par lesquelles on voulait prouver que les hommes avaient autrefois une taille gigantesque.

Sur les têtes du pays de Bougon, dit M. Sauzé, le nez a toujours de belles proportions, les pommettes sont peu saillantes, et les dents sont implantées perpendiculairement sur les mâchoires; d'après la manière dont les incisives sont placées, il est visible que le menton était plus rentrant que saillant. Le cervelet était très petit; les lobes postérieurs et moyens du cerveau étaient bien développés; ces derniers présentent toujours un renflement considérable à la partie latérale inférieure. Ce sont, surtout, les lobes antérieurs qui fournissent le caractère le mieux dessiné; le front n'est pas fuyant, surbaissé; il est assez élevé, au contraire, mais il est retréci latéralement et très étroit.

Parmi les fragmens humains se sont trouvés les os d'un enfant, et près de lui, ceux d'un chien, son ami, le compagnon de ses jeux, de ses premiers plaisirs; car les Celtes avaient pour habitude d'inhumer avec eux les objets qu'ils avaient aimés, tous les animaux qui leur avaient été chers. Cette coutume provenait des croyances inspirées par leurs prêtres, qui regardaient seulement la mort comme un passage : en sortant de ce monde, ils croyaient partir pour une autre patrie, dans laquelle ils devaient retrouver leurs forêts antiques, leurs fontaines sacrées; aussi voulaient-ils emporter, au jour du grand départ, des chiens de chasse, des vases, des instrumens, des armes, des chevaux de bataille. Le dogme d'un autre monde était si profondément empreint dans les idées celtiques, que, plus d'une fois, les hommes de la Gaule se prêtèrent de l'argent, avec la seule condition de le remettre dans cet autre monde qu'ils allaient habiter.

Les vases que l'on avait placés çà et là, tout près des cadavres, dont l'un gisait, à l'entrée de la grotte, sur une grosse pierre, sont tous de forme très variée. Il y en a quatre parfaitement conservés; l'un d'eux ressemble à une petite gamelle de 10 centimètres de hauteur sur 15 de

largeur; il est, à l'intérieur, légèrement coloré de rouge; la pâte en est très noire, et l'on voit, à sa surface, deux petites cavités laissées par l'empreinte des doigts. Un autre pot, de même forme et de même grandeur, est couvert, sur toutes ses surfaces, d'une couleur de rouille, dont les tons sont assez vigoureux. Ce vase, qui est, d'un côté, légèrement ébréché, est composé d'une terre qui semble moins grossière; aussi la cuisson en est plus achevée. Le plus beau de tous est le numéro 6, qui ressemble à une large gourde, dont on aurait coupé la portion supérieure; dans sa partie sphérique, ses flancs se soulèvent beaucoup plus, pour s'abaisser ensuite simultanément du côté de la base et de l'orifice. Le numéro 4, dont l'ouverture est très prononcée, va toujours en diminuant du côté de la partie inférieure; dans le haut il est entouré de deux lignes, tracées sans doute par la pointe de quelque instrument en os. Le numéro 3 se distingue par des formes plus élégantes dans les contours; le bourrelet, qui lui reste, est percé d'un trou horizontal, ce qui fait supposer qu'il fût suspendu, et servît à contenir des parfums. Le Musée de Niort renferme, en outre, un vase très élevé, qui va toujours en s'élargissant du côté de l'orifice; il a 25 centimètres de hauteur sur 19 de largeur : c'est le numéro 2.

Le curieux gobelet, numéro 1er, qui fut, je le pense, plongé bien des fois dans les fontaines de la Sèvre, n'est pas plus large en haut qu'en bas; son diamètre est de 9 centimètres, sa hauteur de 11; au lieu d'anse, il a deux cavités pour y placer les doigts, afin d'empêcher à la coupe, qui servit peut-être aux libations funèbres, de glisser et de tomber. Parmi les fragmens il faut remarquer celui qui ressemble à nos pots à fleur. Depuis sa base jusqu'à son orifice, il va toujours en s'élargissant; sa hauteur est de 15 centimètres, et son diamètre le plus grand a la même dimension; il a, de l'un et de l'autre côté, une proéminence qui semble annoncer le commencement des anses. Un autre vase rappelle par sa forme l'enfance de l'art; ses flancs sont peu prononcés; il est tout de côté, chargé d'une épaisse couche de chaux, et sur ses bords s'élèvent des stalactites : s'il avait des anses, il ressemblerait à ces pots domestiques, dans lesquels on fait chauffer l'eau ou cuire les légumes; il a 15 centimètres de largeur sur 17 de hauteur. Parmi les débris de quelques vases, il ne reste que des fragmens qui sont couverts de petites bandes, et qui forment des intervalles remplis par des points. La poterie parée de quelques ornemens était la plus précieuse,



Baugier del. — Impr. Robin et Comp. à Niort. — E. Conte lith.

POTERIE du TUMULUS de BOUGON.



Baugier del. Impr. Robin et Comp. Niort. E. Conte lith.

ARMES, USTENSILES, INSTRUMENS ET ORNEMENS,

trouvés dans le Tumulus de Bougon.

et, en général, fort petite; elle servait à recevoir des aromates, des parfums, de la verveine odorante, qui jouaient un rôle dans les cérémonies celtiques.

Près du collet de deux autres débris, on voit un bourrelet, percé de haut en bas d'un petit trou circulaire, par où l'on devait passer une corde ou tout autre lien, qui servait à le suspendre. Il ne faut pas oublier, non plus, un petit fragment qui ressemble aux restes d'une assiette, et dont les bords se distinguent par des moulures et des points : la terre de tous ces vases a été recueillie et préparée sans soins; aussi de petits cailloux se montrent à tout instant dans les cassures, qui sont si peu cuites qu'elles retournent en poussière après un léger frottement. Aucun de ces vases n'a subi les apprêts du tour qu'on ne connaissait point encore; ils ont été faits à la main, et unis par des instrumens grossiers; aussi les facettes sont loin d'être toujours bien lisses.

Après cette précieuse poterie, le tumulus de Bougon renfermait deux haches en silex (numéros 11 et 12). Pour s'en former une idée exacte, il faut songer à un coin qui finit, d'un côté, par une pointe arrondie, et de l'autre par un tranchant en forme de courbe. Leur fini n'a rien de remarquable; ni l'une ni l'autre n'a reçu les derniers soins de ces mains patientes qui donnaient à ces pierres des contours si polis; on y voit même plusieurs inégalités et la place des fortes écailles enlevées par les coups du marteau. Les haches de la Gaule ressemblent parfaitement aux casse-têtes de l'Amérique : aussi ce sont eux qui, les premiers, ont fait penser aux antiquaires que des cailloux, tranchans par un bout et pointus par l'autre, avaient servi dans les premiers combats livrés sur la terre des Gaules. Dans ces temps primitifs, les instrumens étaient si peu variés, que l'on peut supposer facilement que les haches de silex furent employées non seulement dans un jour de bataille, mais encore dans toutes les occasions où l'on avait besoin de couper ou de trancher.

Parmi les objets rencontrés dans nos fouilles, il faut citer l'instrument, numéro 13 : d'un côté, il s'aplatit en forme de hache, et de l'autre il s'arrondit absolument comme un marteau d'aujourd'hui; dans la partie supérieure, il est percé d'un trou par où passait le manche, à l'aide duquel on pouvait s'en servir. La perfection de cet instrument, son élégance, si je puis me servir de cette expression, le tranchant qui se trouve à l'une de ses extrémités, l'espèce de masse que l'on aperçoit à l'autre, me font croire qu'il

fût autrefois un instrument sacré. La massue servait à frapper les victimes, le tranchant à diviser ses restes : alors on devrait croire que, dans la tombelle de Bougon, reposait un grand-prêtre qui conservait avec lui le marteau sacré, à l'aide duquel il devait, dans une autre vie, immoler de nouvelles victimes. Les haches de Bougon avaient, à n'en pas douter, leurs manches; sans cela, elles n'auraient pu être utiles à cette vie nouvelle dans laquelle les Celtes étaient censés les reprendre. Si les tumulus, si les dolmens, où l'on a découvert des instrumens de ce genre, ne renferment jamais de manches, c'est qu'ils ont été détruits par le temps.

Parmi les richesses découvertes à Bougon, il faut remarquer des instrumens en os, terminés en pointe; l'extrémité opposée est arrondie pour appuyer dans la paume de la main, sans la blesser (numéros 8 et 9); les autres sont aussi ronds à l'une de leurs extrémités, de l'autre ils sont aplatis et tranchans (numéro 10) : ils sont au nombre de 12 ou 13. Un autre instrument, également en os et long de près de 33 centimètres, est très mince et très grêle. Il faut citer encore une dent d'ours, percée d'un trou à sa naissance, et qui servit, sans doute, de pendant d'oreille; plusieurs dents de sanglier qui prouvent, peut-être, que des chasseurs furent enterrés dans la tombe que nous examinons. Avant de passer aux instrumens de silex, il faut mentionner aussi deux grains en nacre, et un os inconnu percé d'un petit trou circulaire.

Dans le nombre des instrumens de silex, trouvés à Bougon, l'un d'eux ressemble à une scie (voir le numéro 4) : ses deux tranchans sont garnis de petites dents; les autres (numéros 1 et 2) sont des couteaux unis et plats d'un côté; la pointe est émoussée, mais les tranchans sont très aigus; leur forme est elliptique, et, sur leurs revers garnis chacun d'une nervure, sont deux plans inclinés. Après ces couteaux, il existe plusieurs petits fragmens de silex qui furent tous employés par les Celtes, mais dont il est impossible d'indiquer l'usage particulier; leurs formes sont très diverses : les uns sont triangulaires, les autres allongés; tous sont tranchans (numéros 3, 5, 6 et 7).

Il faut distinguer ensuite un collier, composé de plusieurs coquilles apportées sur les rives de la Gaule par les flots de l'Océan. Ce collier prouve que, pour paraître dignement dans l'autre monde, il fallait apporter avec soi non seulement des vases et des armes, mais encore des parures. Il faut

remarquer aussi que les coquilles du collier n'ont point été percées par un instrument; les trous ont été faits par le frottement, ce qui atteste l'époque éloignée à laquelle il remonte (numéro 15). Le tumulus de Bougon renfermait un autre collier (numéro 16), dont les grains sont formés par des anneaux d'une poterie très molle; ils sont au nombre de 10 ou 12.

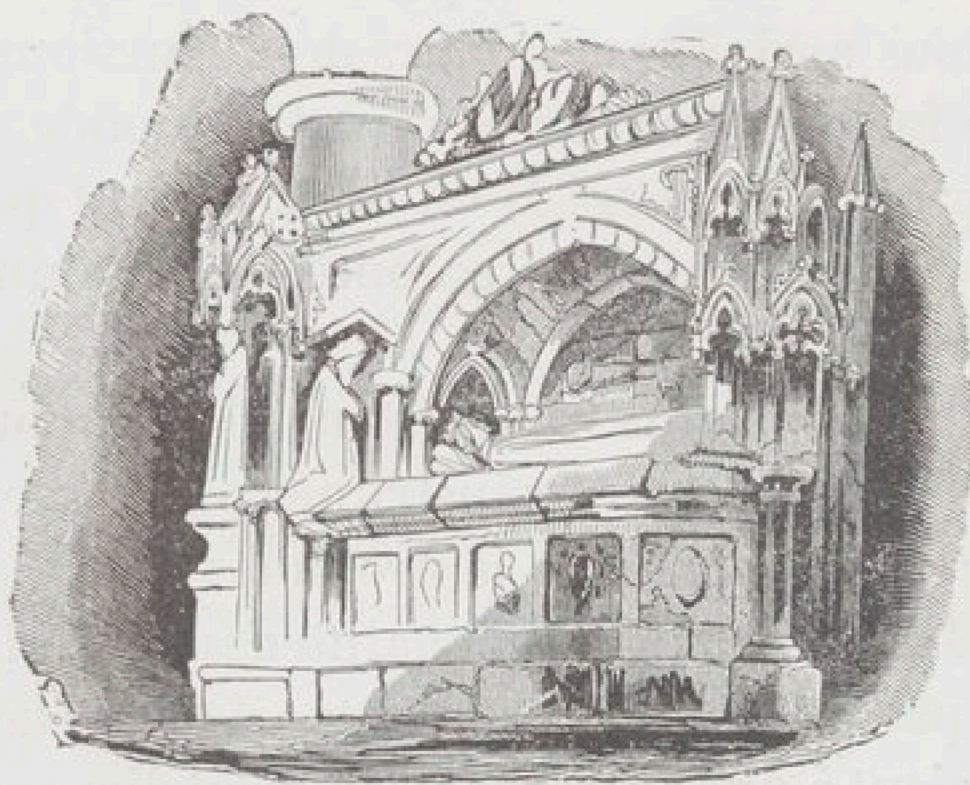
Rien ne manquait aux Celtes ensevelis dans la tombelle de Bougon, puisqu'on y a trouvé l'oursin fossile, cet œuf si célèbre, nommé par les Romains *Anguinum*. La rencontre de cet amulette prouve, d'une manière évidente, que les anciens habitans de la Gaule croyaient continuer dans l'autre monde les contestations commencées dans celui-ci, puisqu'ils emportaient le puissant protecteur qui, selon leurs croyances, faisait gagner les procès de celui qui pouvait le porter avec lui.

Ainsi, dans la grotte funèbre, reposaient ensemble, sur un pavé formé de plusieurs dalles assez bien unies et posées à la surface du sol environnant, de la terre humaine, des cadavres, des instrumens de pierre, des vases de forme différente, des couteaux de silex, des parures en terre, et en coquillages; pas une médaille, pas le plus petit fragment de bronze ou de fer. Tout prouve que cette construction sépulcrale remonte aux temps les plus anciens. Si de là nous arrivons aux jours des incursions, au temps où les Gaulois, armés de fortes épées, parcouraient le monde, que d'années! que de siècles ont dû passer et passer! Il est donc évident que l'époque, où fût élevé le monticule de Bougon, est si enfoncée dans la nuit des temps, qu'il est impossible de la fixer.

La découverte de ce tumulus est d'autant plus importante, qu'elle fait connaître non seulement les arts, les instrumens de toute une époque, mais encore une nombreuse peuplade et le profond respect qu'elle portait à la cendre des morts. Il est donc certain maintenant que le pays de Bougon fût, jadis, occupé par une nation puissante; il est certain que ceux qui la composaient, croyaient à une autre vie. L'on peut dire ensuite: « L'état non « civilisé de ces hommes ne les sauvait point de cruelles souffrances; leur « taille n'était pas plus élevée que la nôtre; ils avaient des vases grossiers, « des haches de cailloux, mais d'habiles médecins pour guérir leurs « blessures; ils possédaient assez de force, de patience ou d'adresse, pour « élever une masse gigantesque comme la pierre qui forme la voûte de leur « tombeau. » Si par la pensée on se reporte aux jours de la construction,

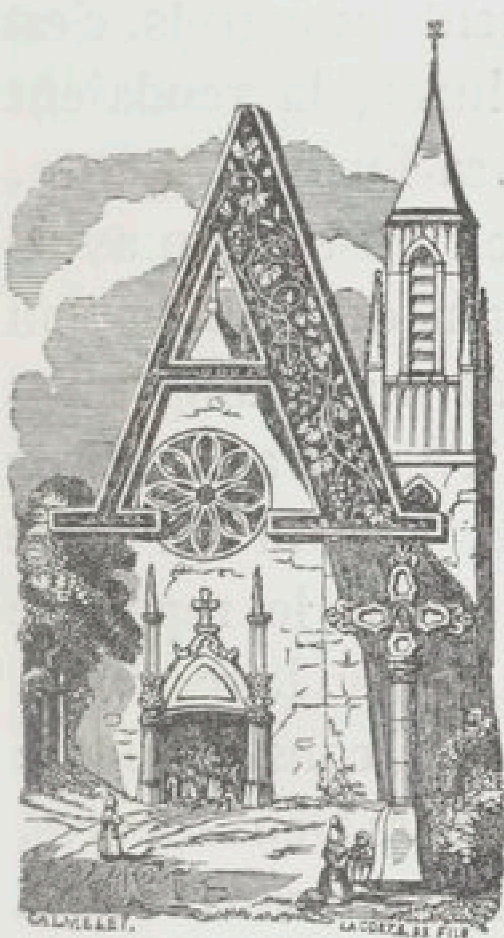
si l'on voit toute une nation traînant, élevant ces pierres énormes avec d'incroyables efforts, une invincible persévérance; si l'on se représente les druides visitant ces monumens, ces buttes, ces cavernes; si l'on songe que ces lieux étaient, jadis, placés dans l'immensité des bois, à l'ombre des vieux chênes, dont les vastes rameaux se balançaient dans les airs et dominaient ces champs funèbres; si l'on pense que les premiers habitans de nos contrées venaient y déposer leurs compagnons détruits, et leur porter avec un soin religieux des vases, des instrumens, des parfums, la hache des sacrifices, un chien fidèle, on éprouve, malgré soi, de vives émotions.

Il existe, en outre, beaucoup d'autres tumulus dans les environs de Bougon, de la Mothe et de la Ville-Dieu; il y a aussi dans d'autres parties du département quelques monticules qui sont peut-être des tombeaux celtiques.



Epoque Romaine.





APRÈS l'invasion des Romains, après ce duel terrible dans lequel périrent vainement tant de guerriers et tant d'héroïsme, les fils de la Gaule virent s'élever de tous côtés les impérissables chemins qui devaient imprimer sur le sol de la conquête la terreur et la civilisation. La circonscription territoriale dont je m'occupe dans ce moment, avait eu part, comme toutes les autres, aux largesses des vainqueurs; elle était traversée par la route de Saintes à Poitiers et par celles de Poitiers à Nantes, et de Nantes à Angers. Il en existait aussi quelques autres moins importantes qui servaient à parcourir la Gâtine et à gagner les bords de l'Océan.

La grande voie romaine de Saintes à Poitiers entrait par Aulnay dans

l'ancien pays des Pictons; de là elle se dirigeait vers Brioux, aujourd'hui chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Melle. Brioux était un lieu de repos, et plus d'une fois les légions romaines y laissèrent des malades et des morts. Avant la révolution, l'archéologue pouvait visiter avec intérêt la cour de l'ancien prieuré, où on lisait sur une large pierre :

QUINTUS-JULIUS
Q. F. TER CETRUS
DOMO ARE MILES
LEG. XVIII. VOL.
H. S. E.

De temps en temps on découvre à Brioux des objets qui rappellent le passage du peuple-roi; tantôt c'est un tombeau cloisonné en briques romaines et à plusieurs compartimens, qui renferme des cadavres tous séparés les uns des autres; tantôt ce sont des épées, des médailles, des vases et des boucles, qui prouvent qu'on rendait aux morts de grands honneurs, et qu'on leur laissait leurs vêtemens et leurs armes. Ces formidables épées, jadis si brillantes aux rayons du soleil, sont maintenant sombres et ternes : rongées par le temps et la rouille de tant de siècles, elles se brisent dans la main de celui qui les touche. Ce qui doit surtout exciter vivement les regrets, c'est la perte d'une magnifique armure : ses curieuses ciselures, la rendaient digne d'attention; mais, au bout de quelques jours, sa forme élégante, ses précieux dessins brisés et vendus, ont disparu dans le creuset d'un avide fondeur. Au temps des Romains, Brioux portait le nom de Mansion ou Station; c'était une importante localité où passèrent bien longtemps beaucoup d'hommes et de chevaux; longtemps elle servit d'asile aux soldats qui parcouraient l'empire; c'est là qu'ils s'arrêtaient, c'est là qu'ils se reposaient; les courriers y trouvaient aussi non seulement le repos de quelques heures, mais encore des relais, pour continuer leur route. Les mansions étaient toujours placées dans des lieux assez considérables : aussi, dans le pays que l'on nomme à présent département des Deux-Sèvres, nous en trouvons seulement trois : Brioux, Rom et une autre sous le nom de Ségora; mais aujourd'hui l'on ignore où elle était placée.

Outre les mansions toujours établies à des distances égales, il y avait des

mutations représentées par nos postes et nos relais; c'est là que les chefs de l'empire trouvaient à leur disposition tous les moyens de traverser avec une incroyable rapidité le pays des vaincus. Ces lieux de change et de mutation, si utiles à ceux qui voulaient parcourir l'empire, furent établis, selon quelques historiens, par Auguste. Quelques autres prétendent qu'ils commencèrent seulement sous l'empire d'Adrien et de Trajan.

L'espace compris entre les mansions était toujours disposé de manière à ce qu'on pût le traverser en un jour; aussi, dans les anciens auteurs, le mot *mansio* signifie quelquefois journée. Quand les envoyés des empereurs parcouraient les provinces, ils s'arrêtaient souvent dans les mansions; car c'est là qu'ils trouvaient des chars, des chevaux, des bêtes de somme, en un mot toutes les choses indispensables à ceux qui voyagent.

En sortant de Brioux, par la grande route qui conduit à Melle, il faut tourner à droite, dans un chemin qui porte le nom de Chemin-Chaussé; c'est là que commence pour nous la voie romaine de Saintes à Poitiers; après des traces incertaines, on rencontre, vis-à-vis le château de Melzéard, une ligne droite formée par plusieurs pierres qui sont alignées et debout, pour soutenir l'antique chaussée; elles sont au nombre de 15. Après une petite interruption, elles recommencent pour disparaître et reparaître de temps en temps. Vis-à-vis Pezay-le-Tort, j'ai pu examiner la route et la creuser: la couche la plus profonde, que j'aie pénétrée, est composée de pierres mises au hasard et sans mortier; la seconde est une couche de ciment, de 33 centimètres d'épaisseur environ, garnie d'un peu de sable. Ainsi la chaussée de ce grand chemin était formée de cailloux, de ciment et d'un *summum dorsum* en sable. Cette voie qui suit presque toujours le point le plus élevé de la plaine, n'a laissé que de bien faibles traces de Puyberland à Sainte-Soline; mais en sortant de ce dernier village, on rencontre en même temps, à droite et à gauche, les larges pierres qui servaient à soutenir la chaussée; j'ai donc pu mesurer sa largeur. J'ai trouvé qu'elle avait seulement 6 mètres environ; c'était d'ailleurs la largeur ordinaire. A commencer de Sainte-Soline, la voie romaine se nomme indistinctement Chemin-Chaussé, ou Chemin des Romains. Un peu plus loin, les traces de la voie sont assez bien conservées: on voit des deux côtés les pierres qui formaient la bordure; aujourd'hui elles sont dans les champs, ce qui semble prouver que ces anciennes routes ont été souvent détruites par le soc de la charrue.

Près du bourg de Rom, dans lequel passait la voie romaine, se voyait jadis un vaste cimetière rempli de tombeaux, pareils par la forme à ceux de Civeaux; comme eux ils étaient destinés à des chrétiens morts depuis longtemps. Ce qui le prouve d'une manière évidente, c'est que l'on voyait sur un grand nombre de ces tombeaux des croix à traverses fort larges : quelques-unes de ces tombes étaient faites en dos d'âne; la plupart étaient plates. L'une portait les empreintes d'une cognée de charpentier, avec une doloire à côté, sans aucune inscription : sur une autre on avait gravé une équerre, un marteau, un compas et une règle. Toutes les tombes chargées d'inscriptions n'étaient pas anciennes; il est probable que les premières avaient disparu; des mains paresseuses ou avares les avaient effacées pour recouvrir, sans tribut, les restes de leurs parens, pour y graver quelques lignes de regrets et d'adieu.

Un archiprêtre de Rom ayant fait défricher une partie de ce cimetière pour le livrer à la culture, plusieurs tombeaux furent enlevés à la terre qui les renfermait depuis si longtemps. Le dépôt mortuaire de Rom était bien vaste, car les rues et les jardins du bourg étaient autrefois remplis de tombeaux; aujourd'hui encore, dans les environs de l'église, on en trouve sous les murailles des vergers et des maisons. On a donc eu tort de tant parler des tombeaux de Civeaux, comme si ce bourg eut été le seul endroit du Poitou qui renfermât un grand nombre de ces sarcophages, dont la découverte exerça souvent sur la foule tant de surprise et d'étonnement.

En arrivant à Rom, la voie romaine se doublait, sans doute : l'une de ses branches se dirigeait vers Poitiers, en passant dans nos contrées, par les villages de la Chaussée, de la Forêt; l'autre allait à Couhé. De Rom il partait un autre chemin qui se dirigeait vers les hauteurs de la Mothe-Saint-Héray; il laissait Vançais sur la gauche, et passait par Bagnaux, Exoudun, Exireuil. Avant d'arriver à Vançais, j'ai trouvé des traces très fréquentes de cette voie romaine; après ce village, on en trouve encore dans plusieurs endroits. La bordure des deux côtés de la chaussée est assez bien conservée : j'ai mesuré sa largeur; elle varie de 3 à 4 mètres; aussi doit-on la regarder seulement comme une voie secondaire : à Rom elle se nomme Chemin-Chaussé; à Bagnaux, Grand-Chemin de Rom. De la Mothe-Saint-Héray elle allait à Saint-Georges de Boismé, à la Boucherie, à la Fontaine, commune de Saint-Pardoux, à Lingrimière,

à la Caillerie et à l'Absie; elle passait dans la forêt de Chantemerle et à Saint-Pierre-du-Chemin. Cette voie romaine, qui traversait toute la Gâtine, porte dans le pays le nom de Chemin-Ferré; elle n'abandonne jamais les hauteurs, et tâche toujours d'éviter les ruisseaux. On a reconnu qu'elle était formée par un cailloutage, des pierres et du ciment: un rang de pierres debout soutenait la chaussée; c'est de là que viennent, il n'en faut pas douter, les noms de Chemin-Haussé, de Chemin-Chaussé. Du côté de l'Absie, la bordure était formée par des blocs de terre cuite ressemblant à des tuiles par la couleur et la consistance. Aujourd'hui encore, sur la place de l'Absie, partout où l'on cherche, partout où l'on creuse, l'on trouve des restes qui rappellent que les Romains y passèrent, que les Romains y restèrent; car là sont des blocs de ciment, des briques et plusieurs autres débris.

L'autre chemin qui traversait la portion du Poitou, qui se trouve dans les Deux-Sèvres, était un fragment de la grande voie romaine qui conduisait de Poitiers à Nantes; elle passait à Airvault, qui formait, peut-être, la mansion connue sous le nom de Ségora, et que les antiquaires ont placée tantôt à Airvault, tantôt à Bressuire, et même à Secondigny. En sortant d'Airvault, la voie de Poitiers à Nantes traversait le Thouet sur un pont qui n'existe plus; après l'avoir franchi, la grande route gagnait Bressuire par la direction la plus directe. Au temps du savant bénédictin dom Fonteneau, les traces de ce chemin subsistaient presque partout. Entre Bressuire, Châtillon et Mortagne, il n'en était pas ainsi: la route était dans un état déplorable et presque détruite; cependant, au quinzième siècle, on s'en servait encore: à cette époque elle fut parcourue par le frère de Louis XI, lors de son voyage de Poitiers à Nantes.

L'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne sont muets sur la voie romaine de Poitiers à Angers; néanmoins son existence est certaine, elle est prouvée par les débris qui subsistent encore et par des chartres qui la nomment le Grand-Chemin de la Chaussée. Cette voie passait au village des Marnes, non loin de la célèbre abbaye de Saint-Jouin; elle allait ensuite au moulin de Montguinier, situé dans la paroisse où l'on voit aujourd'hui la vieille église de Saint-Généroux. Après avoir traversé tous ces lieux, dont les noms sont si connus dans l'Histoire du Poitou, elle arrivait aux endroits nommés la Roche-de-Luzay et Monceau

Après être parvenue au gué de Thouarcé qu'elle franchissait sur un pont aujourd'hui détruit, elle passait du côté de Coulonges-en-Thouarçais, puis se dirigeait sur Angers.

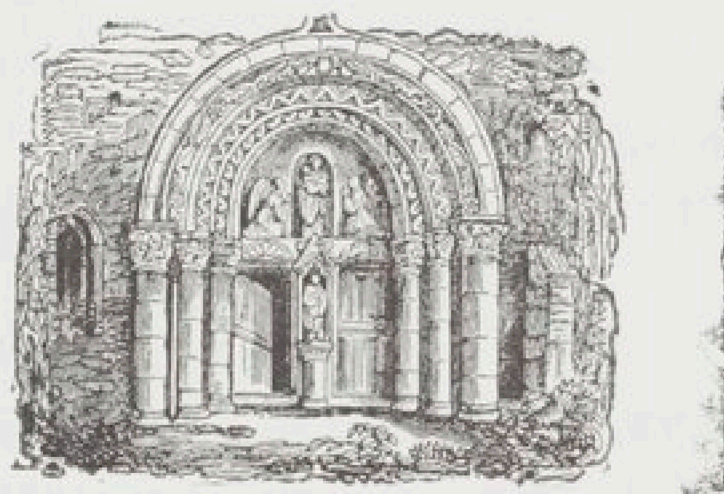
Un aveu du 6 mars 1568 parle en ces termes de cette voie romaine et de son pont : « Item, Mathurin et Guillaume les Audouars, tiennent de moi « sous ledit hommage, une pièce de terre plantée en bois, assavoir, au « Monceau, contenant six boisselées environ, tenant d'une part au chemin « appelé le Grand-Chemin de la Chaussée, par lequel on va dudit lieu du « Monceau au pont de Volubine (à présent Vaulebine). »

Il existait ensuite une autre voie de traverse, ou grand chemin de communication, qui venait du côté de Saint-Maixent et conduisait vers Fontenay : on en trouve des traces assez fréquentes dans le village de Breloux, où souvent l'on a rencontré des restes légués par la puissance romaine; tantôt ce sont des briques, des monceaux de ciment, tantôt des restes de colonne. De Breloux la voie romaine suivait sa première direction, et passait par Saint-Maxire, Villiers-en-Plaine et Saint-Pompain.

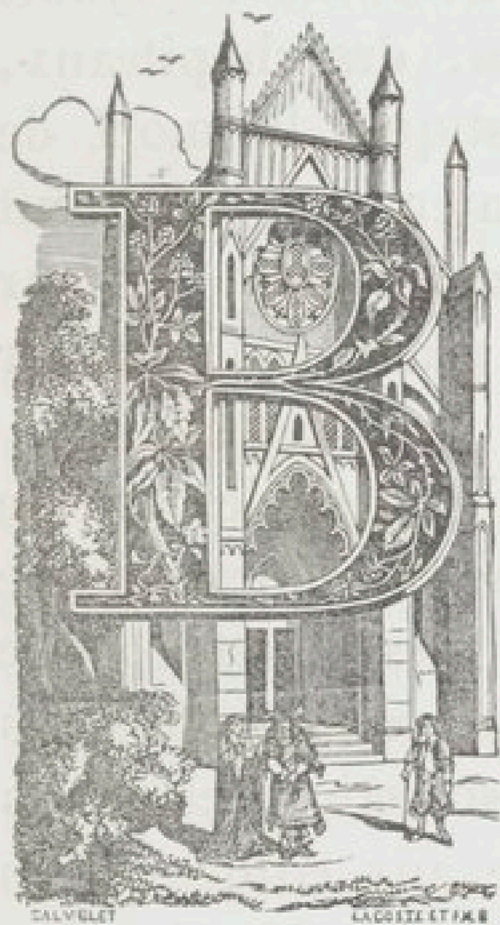
Il y avait un autre chemin, qui partait de celui-ci, entre Fontenay et Saint-Pompain; il passait par les communes de Coulon et de Magné, traversait un bras de la Sèvre au gué de Menevaut, et se dirigeait vers le pont près d'Épannes et vers Usseau. M. Lary, à qui nous devons la découverte de cette nouvelle voie qui conduisait à Saintes, a rencontré dans plusieurs endroits des vestiges qui prouvent son existence d'une manière incontestable. C'est ainsi qu'au-dessus de Coulon, près de la métairie appelée Maupasset, il a découvert, sous le sol d'une vaste prairie, une chaussée d'environ 10 mètres de largeur.

Les voies romaines étaient construites avec le plus grand soin : après avoir creusé le sol à 1 mètre 40 centimètres, on mettait de larges pierres pour servir de base aux futures constructions. Cette première couche s'appelait, chez les Romains, *statumen;* la deuxième couche renfermait des cailloux, de la chaux et des briques qu'on mêlait ensemble; la troisième était un mélange, non moins solide, de gravier, de cailloux, de chaux ou de terre grasse; enfin, la dernière, ou *summum dorsum*, était composée de larges dalles; mais, quand ce n'était que des pierres brisées et de la chaux mêlées ensemble, elle portait le nom de *pavimentum*.

Sur les bords de ces vastes chemins qui parcouraient l'empire, on voyait, de mille en mille pas, des bornes milliaires pour indiquer les lieux parcourus et les noms de ceux qui les avaient élevées. Ces routes militaires, dont les rayons s'étendaient si loin, sortaient toutes de Rome pour rentrer dans Rome et au milieu du *forum*, leur commune origine. C'est là que s'élevait la plus célèbre des colonnes milliaires : elle était splendide, couverte d'or; elle reflétait les rayons du soleil; aussi la nommait-on *milliarum aureum*.



Époque Romane.



Bientôt les hommes qui avaient créé les immenses chemins, connus sous le nom de voie romaine, sentirent quelque chose qui tremblait, qui craquait sous leurs pas. Leur civilisation avait tout usé, et sur la face de leur monde vieilli, les cœurs se dissolvaient; plus de foi, d'énergie, de croyances. Quelques hommes, venus d'un coin de la Judée, avaient bien semé çà et là des germes d'avenir, mais leurs disciples étaient tombés sur la route, détruits, martyrisés. Enfin, de vigoureux athlètes étant sortis des entrailles de la terre, deux géans, le passé, l'avenir, se ruèrent l'un contre l'autre. L'étreinte fut terrible; dans la lutte, la religion nouvelle s'empara tout-à-coup de la pourpre impériale; alors son

front si longtemps voilé, brilla d'une victorieuse auréole, et toutes les existences qui vivaient et disparaissaient sans espoir, se ranimèrent au souffle d'émotions plus saintes.

A tous ces hommes qui avaient créé un nouvel univers, à toutes ces âmes qui surgissaient si jeunes et si vivaces, il fallut des autels et des temples; alors les rudes travailleurs qui avaient tant souffert, tant lutté, se précipitèrent vers les lieux qu'on nommait basiliques, car leur grandeur convenait au culte, qui convoquait à ses fêtes le peuple tout entier. Parvenue à la porte de ces temples improvisés, la foule se sépara; d'un côté l'on vit les hommes et de l'autre les femmes. Au milieu, dans l'allée principale, se placèrent les catéchumènes, les néophites, en un mot tous ceux qui venaient s'abreuver à des sources plus pures. Au-dessus, dans les galeries, les veuves et les vierges s'agenouillèrent pour prier et pleurer. Dans l'espace compris entre les allées et l'hémicycle, se mirent les ecclésiastiques et les chantres pour y faire entendre des hymnes admirables. Dans l'hémicycle, ou le fer à cheval, qui se trouvait à l'extrémité de l'édifice, se posèrent ensuite les évêques et les prêtres : cependant les basiliques ne suffirent pas longtemps. Quand des convictions ardentes eurent pétri, façonné tout un monde, il fallut à leur conquête universelle des édifices plus grands; dans les villes, dans les hameaux, dans le fond des forêts, au sommet des rochers, les pierres, façonnées avec une incroyable rapidité, formèrent partout des allées, des colonnes, des chapiteaux, des églises. Ensuite, pour rappeler à ces âmes mystiques la mort de Jésus-Christ, sa gloire et son martyre, les murs latéraux s'élargirent à l'extrémité des allées; c'est alors que les temples représentèrent par leur forme la croix immortelle sur laquelle avait péri le puissant fondateur de la religion catholique.

Ce fut seulement pendant les cinquième et sixième siècles que le christianisme éleva, sur le sol des Gaules, des monumens religieux d'une assez grande importance. Malheureusement, tous les édifices de cette époque ont disparu; l'âge, le temps, les révolutions les ont renversés, roulés dans la poussière. Au septième et au huitième siècle, la construction des églises rappelait encore l'architecture des Romains; comme aux édifices bâtis par leurs mains puissantes, partout des fenêtres et des portes, dont les arcs arrondis retombaient sur des pilastres; partout aux murs extérieurs le



Baugier del. — Impr. Robin et Comp. à Niort. — E. Conte lith.

FAÇADE LATÉRALE DE S^t.-GÉNÉROUX.

petit appareil, des losanges, des carrés, des triangles; là, des pierres aussi hautes que larges; là, des pierres plus larges que hautes; puis, pour ajouter au contraste, partout une épaisse couche de ciment colorié pour leur servir de cadre, pour briller autour d'elles. Les premières constructions du christianisme ont une si grande ressemblance avec les édifices bâtis par les fils de l'Italie, que leur architecture fut nommée par les écrivains du temps *opus romanum;* de là le nom d'architecture romane. En effet, l'appareil était le même; la forme seule avait un peu changé par l'addition de deux absides vis-à-vis les allées et par l'élargissement des murs latéraux, pour former les bras de la croix, que l'on nomme transsepts, de deux mots latins *trans septum*, environné au-delà.

Les antiquaires de notre temps, et à leur tête M. de Caumont, ont donné à l'architecture religieuse des premiers temps le nom de roman primordial. Cette période qui s'étend du cinquième au dixième siècle a laissé peu de monumens; cependant la terre des Deux-Sèvres peut offrir aux archéologues une église qui, par sa forme et son appareil, doit exciter le plus vif intérêt, car elle remonte à une époque bien éloignée; elle est placée dans l'arrondissement de Parthenay, et porte le nom de Saint-Généroux.

Eglise de Saint-Généroux.

Le monastère d'Ansion, si connu depuis sous le nom de Saint-Jouin, renfermait, aux cinquième et sixième siècles, de pieux cénobites, dont les âmes ardentes regrettaient les luttes du désert, les douleurs du martyre. En 499, il y avait à peu près dix ans que l'un de ces fervens cénobites s'agenouillait sur les dalles de son église; son front, qui conservait quelque chose de sa noble origine, se plissait sous le poids des pensées, car il fallait à cette âme romaine des bois sauvages et silencieux; son front se vieillissait, car il désirait un lieu solitaire pour bâtir une cellule, car il aurait voulu, par de longs sacrifices, ressembler à ces vigoureux athlètes, qui, les premiers, étaient allés s'enfoncer dans le creux d'un rocher ou lutter sur la grève déserte.

Décidé par de nouveaux efforts, saint Généroux laissa tout-à-coup l'église de Saint-Jouin et le cloître qui l'abrita si longtemps; il partit au

commencement du sixième siècle, pour aller, loin des hommes, du bruit et des regards, ensevelir dans quelque coin désert sa glorieuse vie qu'il voulait user, goutte à goutte, au service de Dieu. Sa course fut peu longue; bientôt il fallut qu'il s'arrêtât sur les bords d'une rivière qui murmurait à ses pieds; frappé par le bruit monotone et paisible du Thouet, charmé par les sombres rochers qui s'élèvent sur sa tête, il se repose un moment et dépose sans regrets son bâton voyageur. Maintenant il est seul; il peut, sur les coteaux déserts, écouter les vents qui murmurent; il peut se livrer, en paix, à de nobles méditations, à de saintes extases.

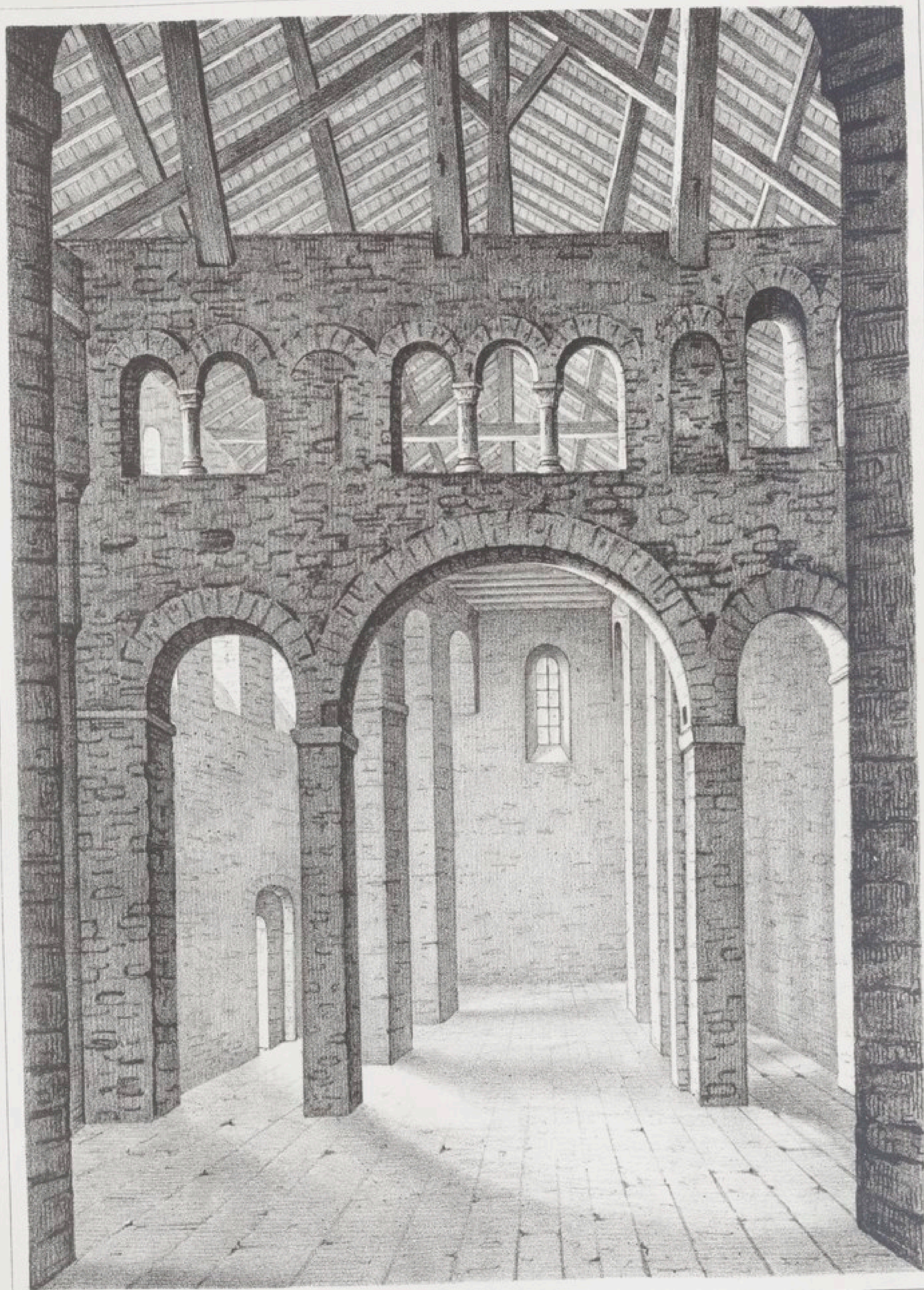
Bientôt de pieux pélerins vinrent le visiter pour vivre sous sa loi et s'abreuver, comme lui, aux sources de la solitude. Quand il eut donné à ces nouveaux prosélytes des cellules, une église, il fallut, malgré lui, les abandonner et revenir à Saint-Jouin, pour édifier, par son exemple, son premier monastère.

Quand saint Généroux fut sorti de ce monde, les pieux compagnons de sa solitude réclamèrent sa dépouille : ils l'obtinrent et la rapportèrent dans l'église élevée par ses soins; les miracles qui s'opérèrent, dit-on, sur la cendre du saint abbé, la rendirent célèbre; aussi des maisons s'élevèrent bientôt autour de la miraculeuse relique, et formèrent un petit bourg, chef-lieu d'une paroisse, qui porte le nom du pieux cénobite, dont j'ai raconté l'histoire.

C'est là que s'élève maintenant l'église la plus ancienne du département des Deux-Sèvres; elle est, à l'intérieur, divisée en trois parties, par des piliers absolument carrés; ce sont des prismes sur lesquels on n'aperçoit pas la plus petite trace de chapiteaux, mais seulement des corniches, qui forment des saillies du côté des travées. Pour tout ornement, l'un des piliers porte, à deux de ses angles, des moulures rondes, surmontées à 2 mètres 50 centimètres de hauteur, d'une tête et d'un petit chapiteau.

Les six arcades, qui séparent le chœur de la nef et forment une galerie à jour entre les deux corps de l'édifice, ne se rencontrent pas habituellement dans les églises; elles produisent dans la pensée de celui qui les contemple de singulières images; c'est ainsi qu'à une certaine distance on pourrait les prendre pour un arc de triomphe

Les arcatures, qui se trouvent à l'extrémité de la nef et du latéral de droite, sont surmontées de petites arcatures, divisées par des colonnettes,



Baugier del. Impr. Robin et Comp. Niort. E. Conte lith.

INTÉRIEUR de L'ÉGLISE de St.- GÉNÉROUX.

dont les chapiteaux sont des cônes renversés; les corbeilles sont si chargées de badigeon, que l'on distingue à peine les ornemens qui les couvrent. L'arcade, qui se trouve à la fin du collatéral de gauche, est également surmontée d'une arcade double, qui n'est pas divisée par une colonne, mais par un simple massif.

Les murs latéraux ne sont point soutenus par des contre-forts ou des colonnes, qui montent ordinairement vers les voûtes; cependant, en arrivant aux transsepts, on peut voir deux massifs carrés, qui font partie des murs extérieurs. Ces massifs sont surmontés de tailloirs presque unis, sur lesquels retombe l'arcature, qui termine les latéraux. Le mur du nord est tout nu et entièrement plein; celui du midi est percé de fenêtres sans moulures, sans cordons; point de voûtes aux parties latérales, point de voûtes non plus pour la nef; seulement, au-dessus d'elles, des planches et des poutres.

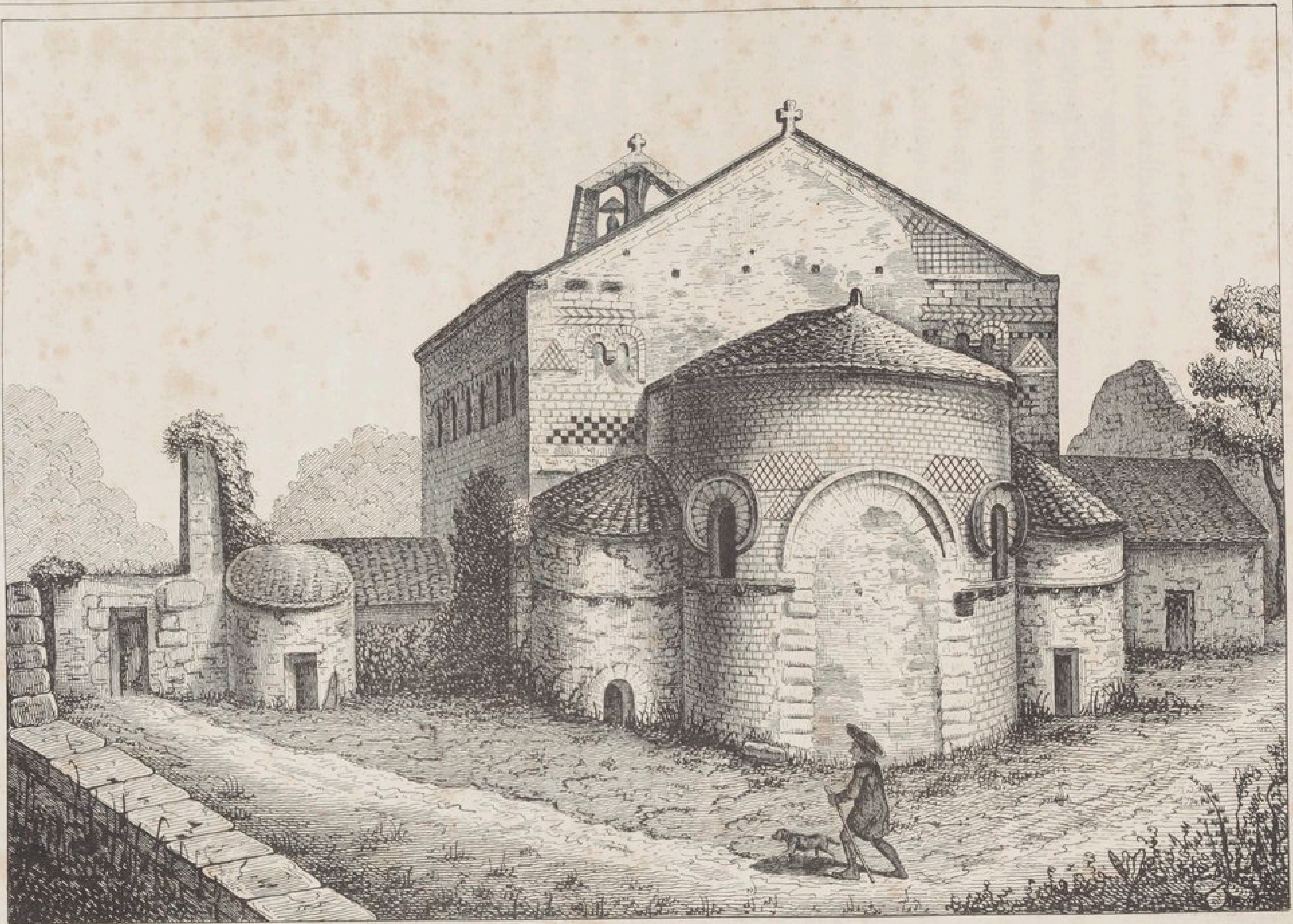
Les bras de la croix ont été faits après coup, et n'ont plus le cachet original : celui de droite est en ruines; celui de gauche se soutient encore. On y entre par une grande ouverture cintrée, retombant sur des corniches unies; c'est au-dessus que s'entrouvrent deux fenêtres rondes, pareilles à celles que l'on voit au mur du midi.

Les murs latéraux de l'abside principale, à l'intérieur, sont soutenus, de l'un et de l'autre côté, par des contre-forts saillans seulement de 10 centimètres; ils sont couronnés par de simples corniches, qui parcourent ensuite toute l'étendue de l'abside. Les deux ouvertures primitives des absides latérales ont été bouchées : on n'aperçoit plus que leurs cintres; on entre cependant dans celle de gauche par une porte moderne, qui ouvre dans le chœur; elle sert de sacristie.

La curieuse église de Saint-Généroux n'a, dans son intérieur, que 28 à 29 mètres de longueur sur 11 mètres 60 centimètres de largeur. La porte, par laquelle on y pénètre, se touve dans le mur du midi; cette porte est tout-à-fait simple, sans moulures, sans colonnes, sans chapiteaux. L'appareil de ce côté de l'église est sans intérêt jusqu'aux fenêtres; c'est là que commencent trois rangs de pierres longues et peu épaisses, qui sont séparées par des couches de mortier. Entre chaque fenêtre il faut remarquer des incrustations qui composent un triangle entouré de pierres assez fortes, qui forment les jambages des fenêtres. Chacune de ces ouvertures

est cintrée, sans colonnes, sans ornemens; elles sont seulement surmontées d'un cordon soutenu par des billettes et de petits modillons. Entre chaque couronnement de fenêtre, se trouvent des triangles, dont plusieurs ont beaucoup souffert; ils ressemblent à ceux que l'on voit à Poitiers, dans le petit monument si connu sous le nom de temple Saint-Jean. L'espace, compris entre ces triangles et le cordon des fenêtres, est d'appareil réticulé; les pierres sont séparées les unes des autres par du ciment rouge qui produit un effet pittoresque. Cet appareil est surmonté d'un rang de pierres plus longues que hautes, sur lesquelles reposent deux rangs en feuilles de fougère; puis ensuite viennent deux rangs de pierres qui supportent une corniche, dont quelques parties sont ornées de losanges de dents de scie: c'est dans cette façade, un peu avant d'arriver aux ruines de la croix, que l'on a mis un carré long, entièrement rempli d'appareil réticulé.

Les deux absides latérales de Saint-Généroux n'offrent rien de remarquable; elles ont beaucoup souffert; d'ailleurs, cette addition au monument primitif n'a jamais été soignée; celle du milieu, qui s'élève beaucoup plus haut que les autres, est digne d'attention. Son extrémité était autrefois percée d'une grande arcature surmontée d'un cordon. Les deux ouvertures latérales sont entourées d'une saillie ronde, qui jadis les encadrait dans tout leur entier. Ce fut là, sans doute, le commencement, l'origine des roses qui devaient, plus tard, occuper de si belles places dans l'architecture du moyen-âge. Les trois arcades dont nous venons de parler, sont placées dans un mur très orné et chargé de figures diverses, placées entre ces mêmes arcades et au-dessus du cordon qui parcourt les trois absides. On y voit l'appareil réticulé dont on croirait, au premier coup d'œil, toutes les pierres séparées par du mastic rouge qui rappelle les briques. L'abside est entourée par une large zône formée par quatre rangs de pierres qui paraissent toutes taillées de la même manière. Au-dessus s'élèvent trois rangs de petites pierres qui sont semblables et rangées avec beaucoup de soin, beaucoup d'ordre, mais elles sont séparées par du ciment ordinaire; le reste du mur jusqu'à la corniche est composé d'appareil en feuilles de fougère : il faut en excepter pourtant la rangée sur laquelle retombe la corniche. Il est une chose qu'il faut remarquer dans l'église de Saint-Généroux, c'est que les dessins ne sont pas tous formés de pièces distinctes; ils sont souvent tracés sur des pierres de moyen appareil par des



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

ABSIDE de L'ÉGLISE de St-GÉNÉROUX.

rainures remplies avec du ciment rouge, de manière à dessiner de petits contours. Il est évident que la partie circulaire des absides est une addition moins ancienne; car il est facile de voir qu'elles ne se lient pas d'une manière complète avec les murs qui les commencent.

Le mur qui ferme l'église, au-dessus des absides et qui se termine en pignon triangulaire, contient, à ses deux extrémités inférieures, un petit triangle rempli d'appareil réticulé; il renferme aussi, tout à côté, deux petites arcatures cintrées et géminées, dont l'intérieur est bouché. Au-dessus de ces arcs, l'architecte avait placé un rang de briques, deux rangs d'appareil en feuilles de fougère, puis enfin trois rangs de pierres peu épaisses mais allongées : au sommet du fronton, de chaque côté seulement, se trouve le petit appareil au-dessus duquel on aperçoit encore quelques pierres symétriquement rangées. La partie du milieu appartient à quelque mauvaise réparation.

Le mur qui clôt l'église nord est pareil à celui du midi, mais il est beaucoup plus dégradé, plus mutilé; les saillies qui forment les triangles et les ornemens des fenêtres ont presque partout disparu.

Telle est la petite église de Saint-Généroux dont quelques savans font remonter la construction jusqu'à l'époque qui précéda l'invasion des Normands : cette opinion est celle de dom Fonteneau, de cet infatigable bénédictin qui compulsa si longtemps les chartes du Poitou. Il prétend que cette curieuse église fut la seule dans nos contrées qui se déroba aux destructions de ces hordes du nord qui vinrent sur le sol de la France, pour tout ravager, pour tout détruire. D'autres archéologues pensent que l'église de Saint-Généroux fut seulement construite dans le dixième siècle; quant à moi, en comparant Saint-Généroux avec les autres monumens religieux de nos contrées, je crois que cette église doit remonter au septième ou au huitième siècle. En effet, l'église de Saint-Pierre de Melle, dont les curieuses absides sont surchargées d'ornemens, fut construite au onzième siècle; l'église d'Airvault qui montre, dans quelques-unes de ses parties, d'admirables proportions, fut commencée en 1095 et achevée peu d'années après. Quelle différence pourtant entre les trois églises que je viens de citer! Ce qu'il y a de certain, c'est que l'église de Saint-Généroux est, avec les débris si précieux dont je vais parler tout-à-l'heure, le plus ancien monument religieux de notre pays.

Eglise de Tourtenay.

La petite église de Tourtenay, placée à l'extrémité septentrionale du département des Deux-Sèvres, possède, dans quelques-unes de ses parties, les restes les plus curieux : c'est un fronton triangulaire, dont l'appareil est digne de toute l'attention. A sa base, ce fronton commence par des briques et des pierres ; mais ensuite l'on voit symétriquement posées des pierres et des briques taillées en rond ; les espaces, laissés par ces briques et ces pierres, sont remplis par d'autres pierres qui ressemblent à des croix. Après, ce sont des briques debout ; puis ensuite recommencent, au sommet du pignon, les compartimens ronds qui sont tantôt en pierres, tantôt en briques. L'espace, laissé par les cercles, est encore occupé par des moulures en croix.

Le mur du nord offre ensuite beaucoup d'intérêt : la partie du bas a été refaite ; mais la partie supérieure, comprise entre les contre-forts, est vraiment remarquable, et remonte au sixième ou au septième siècle. Les pierres n'y sont pas toujours uniformes ; elles sont séparées par une épaisse couche de ciment rouge. Les fenêtres sont cintrées, peu larges, mais longues.

L'église de Tourtenay, qui n'a qu'une seule nef, n'avait point d'abside dans l'origine ; c'était un carré long, de 13 à 14 mètres de longueur, sans voûtes, ce qui prouve sa vieille origine. Par la suite, l'édifice a été allongé, repris, et par conséquent gâté ; on lui a donné, en outre, un clocher, dont la forme et la construction sont tout à fait modernes. La façade du couchant a été reconstruite en entier, et n'offre rien que l'on puisse regarder. Le mur du midi est en petites pierres taillées, et disposées avec assez de soin. Puisse l'amour des innovations ne pas détruire ce qui reste d'ancien dans l'église de Tourtenay ! Puisse la terre des Deux-Sèvres conserver ce vieux débris et celui de Saint-Généroux, qui nous font connaître comment les premiers chrétiens construisaient les monumens qu'ils élevaient ! Ces églises primitives n'avaient point d'absides, par conséquent point de chapelles autour du chœur ; elles formaient des carrés longs, dont les murs n'étaient point soutenus par des contre-forts. Les fenêtres étaient rondes, les murs en petit appareil. Le ciment, qui séparait les pierres et les différens dessins, produisait un effet tout-à-fait pittoresque.

L'église de Saint-Généroux et les restes de Saint-Fort, à Tourtenay, sont les seuls monumens qui rappellent parmi nous le roman primordial. Ce genre d'architecture n'avait, comme je l'ai déjà dit, dans les premières églises de nos contrées, ni absides, ni transsepts : je pense, toutefois, qu'il n'en était ainsi que dans les chapelles et les églises de campagne, les seules qui nous restent. Cette première période architectonique, qui s'étend du cinquième au dixième siècle, n'est représentée, dans toutes les parties de la France, que par de rares fragmens. Il en est ainsi, parce que les monumens de cette époque ont disparu, presque tous, sous la main du temps; il en est ainsi, parce que les temples primitifs ont péri durant les invasions des Normands.

ROMAN SECONDAIRE. — STYLE BYSANTIN.

La période, pendant laquelle les barbares du nord se ruèrent sur nos contrées pour tout renverser, pour tout détruire, les villes, les monumens et les produits des arts, jeta dans l'esprit des peuples le plus profond découragement. A la vue de tant de ruines, la désolation fut grande, et la foule pensa qu'on allait bientôt arriver à la destruction universelle.

Vers la fin du dixième siècle, l'on croyait donc que la terre était déjà décrépite et vieille : cette pensée était alors naturelle, car tout semblait se réunir pour la propager de plus en plus. Une peste effroyable et terrible moissonnait à pleines mains les hommes de l'Aquitaine : des chairs fétides et pourries se séparaient des os et tombaient en lambeaux; partout l'on courait aux églises pour prier Dieu et pour invoquer les saints. Malgré tant de zèle, l'affreuse maladie continuait, tout périssait. Pour comble d'adversités, la disette se joignit à tous ces maux : la faim frappait à toutes les portes; les pauvres se mouraient, les entrailles des riches se torturaient, et leurs fronts amaigris s'inclinaient vers la terre.

Effrayés par tant de chûtes et par tant de misères, les populations pensaient que la fin des temps était arrivée; on y croyait à l'ombre des épaisses murailles construites par les seigneurs; on y croyait dans les cloîtres, dans les villes, dans les hameaux, au fond des riches abbayes, dans les cabanes bâties par la gente corvéable. Le désespoir était si grand,

que partout l'on donnait aux églises, partout l'on déposait sur la table des autels des dons de toute sorte. Toutes ces chartes de donation étaient faites de la même manière : « Le soir du monde approche, y disait-on ; « chaque jour entasse de nouvelles ruines; moi, comte ou baron, je « donne à telle église, pour le repos de mon âme, des rentes, des prés, « des maisons. » Ou bien l'on disait : « Considérant que le servage est « contraire à la liberté chrétienne, j'affranchis un tel, mon serf de corps, « lui, ses enfans et ses hoirs (MICHELET, tom. II, p. 138). »

C'est ainsi que les hommes ne songent plus aux choses de la terre qu'ils sont obligés de quitter; ils ne pensent qu'à donner aux moines, aux abbayes, aux églises, les biens qu'ils ne doivent plus garder; ils veulent, par des offrandes, préparer leur arrivée dans le monde nouveau qu'ils vont visiter bientôt. Aussi, à la fin du neuvième siècle et pendant le dixième, le flambeau des arts s'éteignit : plus de chapelles, plus d'églises; à quoi bon se fatiguer, se peiner, le jour du départ est si proche.

Cependant, malgré l'attente universelle, le moment de la destruction ne vint pas : le dixième siècle passa, et cette terre que l'on croyait si vieille, n'avait pas chancelé; alors l'espérance fit place aux douleurs; les hommes sortirent de leur longue agonie pour se jeter avec ivresse dans l'avenir qui semblait leur sourire.

Autant le sommeil avait été profond, autant le réveil fut rapide; tout s'agite, tout s'émeut à la voix de ces hommes si longtemps découragés; ils travaillent en même temps aux arts et à la civilisation. Tout marche, de concert, à la création d'un nouvel univers. En effet, comme le dit M. Guizot dans son Cours d'Histoire moderne professé en 1829, c'est à partir de la fin du dixième siècle que l'être social, qui porte le nom de France, est, pour ainsi dire, formé; il existe, on peut assister à son développement propre et extérieur. Ce développement mérite, pour la première fois, le nom de civilisation française. Jusque-là, on n'aperçoit encore que la civilisation gauloise, franque, gallo-romaine et gallo-franque. C'est du cinquième au dixième siècle que s'est opéré le travail de fermentation et d'amalgame des trois grands élémens de la civilisation moderne, l'élément romain, l'élément chrétien et l'élément germain; et c'est seulement à la fin du dixième siècle que la fermentation a cessé, que l'amalgame a été à peu près accompli.

Si la civilisation se forme, si la littérature se ranime, le réveil architectonique n'est pas moins sensible; partout on voit s'élever avec une incroyable persévérance des monumens religieux, dignes de l'attention de tous les siècles par leur nouveau genre et par leurs proportions beaucoup plus étendues. Non seulement on construit des édifices, là où il n'y en eût jamais, mais encore on renverse les anciens pour les rebâtir suivant la méthode plus jeune.

La rénovation fut universelle, car les écrivains du temps, les chroniqueurs toujours si peu prodigues de ces sortes de souvenirs, se sont empressés de signaler le mouvement du onzième siècle en faveur des arts. « Voyez, dit « Guillaume Malmesbury, s'élever de tous côtés des églises et des monastères « dans un nouveau style d'architecture. » L'enthousiasme était si grand, que les hommes puissans croyaient n'avoir rien fait et avoir perdu leur journée s'ils n'avaient ordonné quelque chose en faveur d'une église, d'un monastère. « Aussi, dans ces temps, dit Guillaume de Jumièges, les « prêtres étaient entourés d'un profond respect; les riches et les grands se « disputaient l'honneur de bâtir des églises et d'enrichir les moines qui « priaient pour eux. Le mouvement fut si grand en faveur des nouvelles « constructions, que près de trois ans après l'an 1000, dans presque tout « l'univers, surtout dans l'Italie et les Gaules, les basiliques des églises « furent renouvelées, quoique la plupart fussent encore assez belles pour « n'en avoir nul besoin; et cependant les peuples chrétiens semblaient « rivaliser à qui éleverait les plus magnifiques. On eut dit que le monde « se secouait et dépouillait sa vieillesse pour revêtir la robe blanche des « églises (GLABER, liv. III, ch. IV, *apud Script. rer. Franc.*, tom. X, p. 29). »

La terre du Poitou prit part à ce mouvement universel qui surgissait non seulement en France, mais encore en Angleterre. Ce fut alors que l'on vit, dans nos contrées, employer pour toutes les églises le système bysantin, c'est-à-dire le mode de construction employé par les architectes du Bas-Empire, dont le siége était à Bysance; de là le nom d'architecture bysantine qu'on pourrait également nommer gréco-romane. C'est ainsi que M. Ludovic Vitet explique l'origine d'un système qui a doté nos contrées de monumens si curieux, si riches de détails.

D'où vient et comment naquit cette architecture nouvelle? Peut-être pourrait-on l'apprendre en étudiant l'histoire et l'esprit des peuples de la

Syrie, de la Perse, et surtout de l'Ionie, cette terre si féconde en inventions, et, dès les anciens temps, plus d'une fois rebelle aux règles du goût sévère et symétrique. Mais ne nous arrêtons pas à cette recherche. Disons seulement qu'au temps de Constantin, le génie oriental commençait à secouer ses aîles; déjà, vers le deuxième siècle, il s'était joué, comme un enfant timide, dans les colonnades incorrectes, mais brillantes de Balbek et de Palmyre; puis, grandissant chaque jour, il avait peu à peu conquis son indépendance. Libre, hardi, original, il s'affranchit enfin sous Justinien, lorsque, d'après les dessins d'Isodore de Milet, on vit s'élever à Constantinople le temple de Sainte-Sophie. De ce jour le goût oriental reçut sa sanction dans l'empire bysantin. L'architecture romaine, délaissée depuis longtemps, fut désormais proscrite, et le style néo-grec régna sans rival dans toutes les contrées de l'Orient. Sous cette nouvelle forme qui, à la vérité, fait gémir les admirateurs exclusifs de la pureté antique, mais qui a droit aux hommages plus indulgens des vrais amis du beau, le génie des vieux architectes de la Grèce se réveille, moins correct, moins sévère, mais brillant de jeunesse et de vie, plus téméraire, plus merveilleux. Pour la seconde fois les Grecs prirent le sceptre de ce grand et bel art de bâtir. Ce fut d'eux que les Arabes en reçurent le secret, ce fut par eux que les premières leçons en parvinrent à l'Europe entière.

Saint-Pierre de Melle.

Ce monument est une curieuse construction qui rappelle dans toute son exactitude le style qui nous fut apporté de l'Orient, et que les archéologues connaissent sous le nom d'époque bysantine. La porte principale de Saint-Pierre de Melle est placée dans la façade du midi; elle a des voussures et des archivoltes unies; elle est surmontée d'une saillie supportée par de curieux modillons. L'espace compris entre ces modillons est rempli par quelques signes du Zodiaque; on y voit, entre autres, deux Sagittaires qui sont placés à chaque extrémité; on peut distinguer encore le Bélier, les Poissons; les autres signes ne sont pas reconnaissables. Les modillons sont les symboles des quatre évangélistes, avec leurs noms : le premier évangéliste, à gauche, est saint Luc que l'on reconnaît à un bœuf assez grossier, dont la



Baugier del. — Impr. Robin et Comp. à Niort. — E. Conte lith.

Portail latéral de St Pierre de Melle.

tête est entourée d'une auréole; le deuxième est saint Jean, représenté par un oiseau nimbé qui ressemble bien peu à un aigle. Le troisième modillon, qui se trouve au milieu des quatre évangélistes, est horriblement mutilé; cependant j'ai cru deviner que c'était la statue d'un Christ, dont la main était élevée vers le ciel. Saint Mathieu est un ange revêtu d'une robe avec des diamans; il porte aussi des ailes, et autour de sa tête la glorieuse auréole. Saint Marc est un lion qu'il est assez difficile de reconnaître. La frise qui s'élève sur ces modillons est ornée de feuillages entrelacés.

Au-dessus de la porte s'entr'ouvre une arcature qui renferme une statue de Jésus-Christ entouré de deux anges. Les formes du Christ sont excessivement plates; les draperies sont raides et semblent presser le corps; la tête, qui a été brisée, était entourée d'un nimbe. Jésus-Christ est assis; ses bras sont abaissés; il a sous ses pieds la chaufferette dont il est parlé dans les livres saints. La statue de Jésus-Christ était, jadis, accompagnée de deux anges debout, dont il ne reste plus que les corps; les têtes et les jambes ont disparu. Quand ce religieux tableau fut composé, la statuaire était encore dans l'enfance; néanmoins il est intéressant, puisqu'il fait connaître quel était l'état de l'art dans nos contrées, au onzième siècle. De chaque côté de la niche sont de petites colonnes garnies de moulures qui se brisent; les corbeilles de leurs chapiteaux sont ornées de feuillages; les voussures sont unies; l'archivolte est entourée d'un cordon, où l'on a mis des losanges et des ornemens en reliefs, qui ressemblent à des têtes de clous, ou plutôt de diamans.

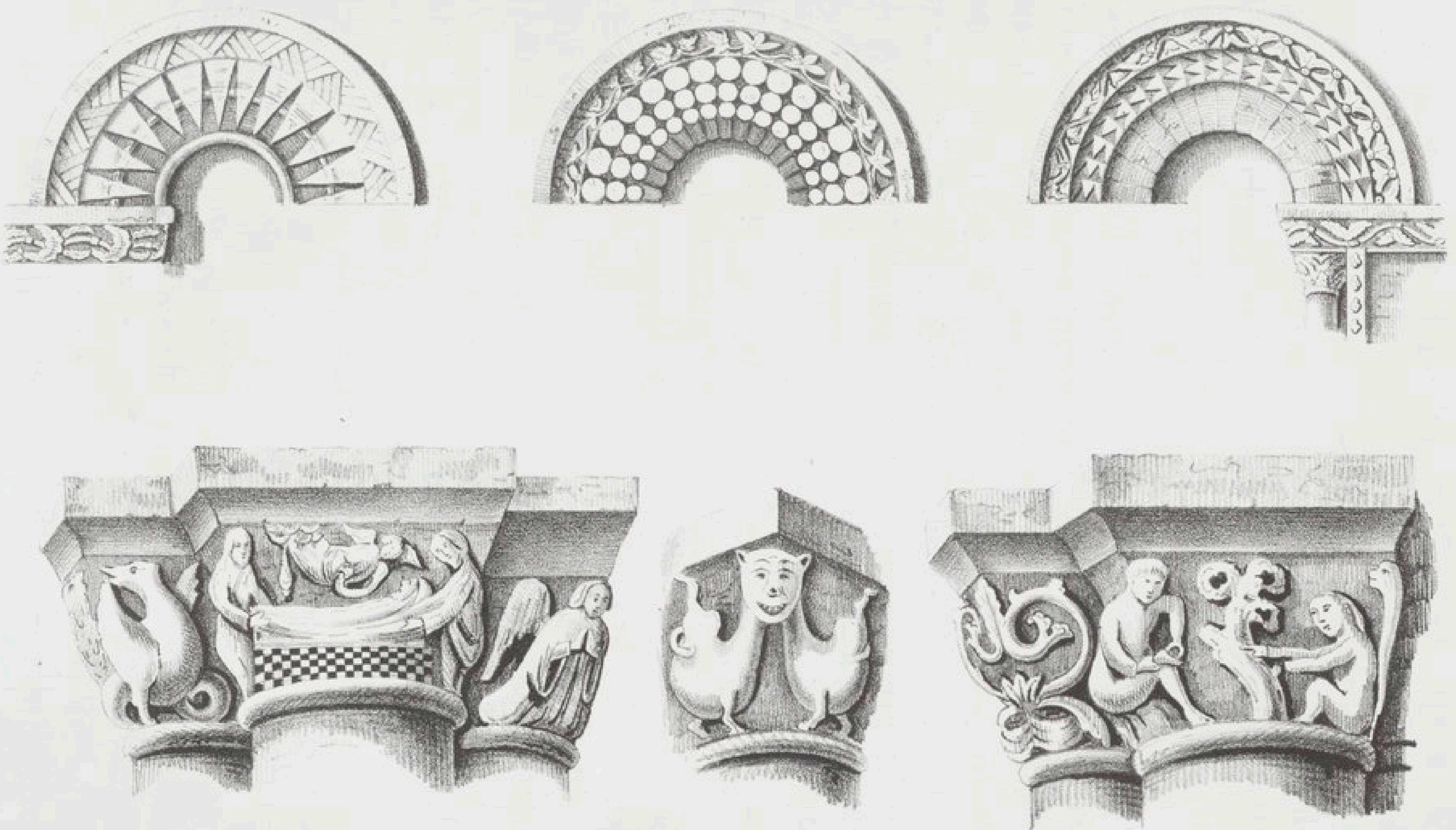
Dans la façade où se trouve la porte que je viens de décrire, les fenêtres sont petites; elles ont seulement 60 centimètres de large, sur 2 mètres 15 centimètres de hauteur. Le cordon, qui encadre la première, dans sa partie supérieure, est orné d'une moulure très rare : ce sont de petits triangles aigus, dessinés alternativement en creux et en relief. Le couronnement de la deuxième fenêtre porte de petits animaux, qui ouvrent la gueule et montrent les dents, et sur lesquels passe une moulure qui n'est que la continuation de la queue du premier animal. Leur file commence à chaque extrémité du cordon sur lequel ils semblent marcher les uns vers les autres; aussi se rencontrent-ils face à face à son centre. Les ornemens qui entourent les deux autres fenêtres sont des feuillages et des ondulations.

Dans cette partie de l'édifice, les modillons qui soutiennent une corniche

unie, n'ont point d'ornemens. Les contreforts sont peu saillans; la fenêtre de la croix est plus large et plus haute que les autres; il y a des colonnes, des chapiteaux, des tailloirs garnis d'ondulation, de feuillages, de têtes de diamans; les voussures et les archivoltes sont unies; l'encadrement est paré de petites moulures rondes placées les unes à côté des autres.

L'église est terminée par trois absides ou chapelles : c'est là que l'architecture du temps a prodigué toutes ses richesses. La première abside latérale est percée de fenêtres cintrées, de 30 centimètres environ de large; la première arcature est flanquée de quatre colonnettes, surmontées de chapiteaux, dont les angles se terminent en boule ou volute; l'on y voit aussi des têtes de clous, de petits ornemens en relief, dont les moulures semblent se tordre. La fenêtre est surmontée de plusieurs tores ou boudins séparés par trois rangs de têtes de diamans. La deuxième fenêtre n'a que deux colonnes à ses parois latérales; elle est décorée de billettes et de plusieurs rangs de tores. Les deux fenêtres dont je viens de parler sont séparées l'une de l'autre par des colonnes cylindriques. Le toit retombe sur une corniche unie, soutenue par des modillons, où l'on distingue des têtes diverses, des billettes, et un personnage jouant de la harpe.

L'abside principale a cinq fenêtres très petites qui sont ornées de colonnes; de chapiteaux, tous de feuillage, excepté un seul qui est historié; elle a ensuite pour parure des dessins très variés. La fenêtre du milieu est surtout remarquable par la richesse, l'abondance et la profusion de ses nombreux détails; cependant ils pèchent par défaut d'élégance; il y a quelque chose d'un peu lourd et de maniéré. La quatrième fenêtre est décorée à peu près de la même façon. La largeur de ces fenêtres varie; elle est tantôt de 48, tantôt de 60 centimètres, et la hauteur est un peu au-dessous de 2 mètres. L'archivolte de la cinquième fenêtre que l'on aperçoit à peine, est composée de petits rouleaux montés les uns au-dessus des autres; ils sont disposés de façon à présenter, à la surface de l'archivolte, des espèces de ronds. Cette abside est surmontée d'une corniche ornée de moulures, en forme de fer à cheval, qui tombent sur des billettes. Les modillons sont fantastiques : ce sont de petits personnages, dont l'un a la tête en bas, un autre porte une longue barbe, des moustaches; son voisin tient son menton dans sa main près d'un autre qui joue de la harpe. Les murs sont soutenus par des colonnes surmontées de chapiteaux : à l'un d'eux il faut remarquer



Baugier del. Impr Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

Ornemens de l'abside et Chapitaux de la nef de St. Pierre de Melle.

deux paons qui font la roue. La troisième abside n'a qu'une fenêtre : elle est ornée de deux rangs de tores, dont l'un est coupé par des langues aigues, en forme de coins, qui semblent presser ses diverses parties. A cette abside comme aux autres ce sont des colonnes rondes, des chapiteaux de feuillage, des modillons bizarres. Le mur du nord n'offre absolument rien à voir : la corniche est unie; les modillons sont comme des bouts de soliveaux; l'appareil est semblable à celui que l'on voit à la façade du midi; les contreforts sont peu saillans.

Il y a peu de chose à dire de la façade qui regarde le couchant. De ce côté, depuis le bas jusqu'au haut, les surfaces sont unies : cette simplicité est seulement brisée par les cordons des fenêtres et par les contreforts. De ce côté encore se trouve une porte flanquée de deux colonnes et de deux chapiteaux, dont l'un est historié.

L'intérieur de l'église de Saint-Pierre est divisé en trois parties : c'est une croix latine, dont les piliers sont formés par des colonnes groupées par huit, et dont les bases attiques sont très remarquables; quelques-uns des chapiteaux de ces colonnes sont tout-à-fait unis, d'autres ont à leurs angles des feuilles retournées; on y voit aussi des sujets de bas-reliefs; c'est là que se trouve couché, dans son cercueil, un mort tenu par deux porteurs; un ange est placé au-dessus de lui pour recevoir son âme et l'emporter dans les bras du Seigneur. A d'autres chapiteaux, les sculpteurs ont dessiné des entrelacs, une énorme figure, un monstre, un ange aux longues ailes : on peut voir encore, à l'une des corbeilles de la nef, Adam et Ève dans le paradis terrestre. Les chapiteaux de la principale abside sont si badigeonés, qu'on y distingue avec peine des têtes d'hommes, des corps d'animaux. L'espace compris entre les travées varie de 2 mètres 40 centimètres à 2 mètres 50 centimètres.

Les voûtes de la nef sont un peu ogivales : elles n'ont point de nervures; elles sont seulement soutenues par des arcs-doubleaux qui retombent sur des tailloirs et des chapiteaux unis.

Les bas-côtés, comme dans toutes les églises romanes, sont très étroits; à droite ils ont 1 mètre 90 centimètres, 1,95 et 2,10. La largeur du latéral de gauche varie de 2 mètres 10 centimètres à 2 mètres 50 centimètres. Les fenêtres, à l'intérieur, n'ont pas le plus petit ornement. Les murs des bas-côtés sont soutenus par des colonnes rondes, dont quelques chapiteaux

sont dignes d'attention. Dans le latéral de gauche, les voûtes sont en berceau et renforcées, de distance en distance, par des arcs-doubleaux assez larges : c'est à l'un des chapiteaux de cette partie de l'église que grimacent des monstres attachés par le milieu du corps; ils sont remarquables par leurs énormes griffes.

Le clocher de Saint-Pierre est placé sur le chœur : c'est un carré percé de fenêtres sur chaque face, si ce n'est du côté de l'orient, où le mur, qui a été refait, est entièrement plein. Sur les autres faces, il y a trois arcatures cintrées, deux bouchées et une ouverte. Les arcatures sont séparées par des colonnes rondes : il y en a une plus grosse à chaque angle de la tour; les chapiteaux sont variés; la corniche est unie ainsi que les voussures et les archivoltes.

Telle est la curieuse église de Saint-Pierre : elle appartient presque tout entière au onzième siècle. C'est le type le plus complet, dans nos contrées, du style bysantin; outre le mérite de son architecture, elle se fait distinguer par son ensemble; on dirait que tout l'édifice a été construit par les mêmes ouvriers, et il est rare de trouver un monument religieux qui n'ait pas subi d'altération. Avant de laisser cette église, il faut visiter un tombeau placé dans le mur extérieur, du côté gauche. Longtemps les restes ensevelis dans cette tombe furent négligés : ils étaient dans le cimetière voisin de l'église; mais enfin Jacques-René-Marie Aymé, élu capitaine-bachelier en 1808, les ayant fait transporter sous les voûtes de Saint-Pierre, leur consacra les 14 vers qu'on va lire :

QUEM TEGIT ALBENTI TUMULO LAPIS ISTE SEPULTUM?
NON OMNIS PERIIT, QUAMVIS POST FUNERA MELLÆ,
NEC SOBOLEM CÆLEBS, NEC NOMEN LIQUERIT ULLUM;
VIVET IN ÆTERNUM SOLEMNI MUNERE NOTUS,
VERE NOVO, QUOTIÈS VETERUM DE MORE PARENTUM
INUPTI JUVENES, LEGATA AD PRATA VOCATI,
TER SALICE OBLATA, REGEM SACRARE PARABUNT;
ET QUOTIÈS AD FESTA, CHORIS SALTANTIBUS IBIT
ÆQUALES DUCENS VIRGO REGINA PUELLAS,
NOS MEMORI AD TUMULUM VENIEMUS VOCE CANENTES :
SALVE, O LÆTITIÆ DATOR, O PATER ALME JOCORUM,
SALVE ITERUM; DUM VINA VIRI CHOREASQUE JUVENTUS,
DUM PATRIAM CIVES, DUM PROLEM MATER AMABIT,
SEMPER ERUNT CELEBRATA PIÆ TUA MUNERA MELLÆ.

Telle est l'inscription que l'on voit sur les restes du fondateur de la bachelerie de Melle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était riche, et qu'en digne représentant des temps passés, son âme indépendante et libre se livrait avec une égale ardeur aux joies de la terre et aux croyances religieuses; aussi, dans son testament, les hommes de la prière et les hommes de l'allégresse ne furent point oubliés; dans ses largesses il leur légua tout : aux uns sa fortune entière; aux autres le produit d'un pré, qui par la suite porta le nom de Bachelier. C'est dans ce pré que se réunissent, chaque année, les jeunes gens du pays : là, le héros de la fête écoulée se promène, une branche d'arbre à la main, sans toutefois l'offrir à personne; mais celui qui veut remplir le vœu du fondateur, saisit le rameau, le fixe en terre, fait dire une messe le jour de la Pentecôte; et, ce devoir accompli, tous les jeunes gens se livrent aux plaisirs de la danse. Si, une fois seulement, les cérémonies consacrées par l'usage n'étaient pas observées, la fondation ne pourrait plus exister : c'est ainsi qu'à la fin du dix-huitième siècle, les jeunes filles de Melle ont perdu, par leur négligence, le droit qu'elles avaient à une charretée de foin dans le pré Bachelier; ce foin servait à payer les joueurs de violon.

Le nom de bénédictin, qui se rencontre si souvent dans les Annales poitevines, doit se répéter encore au sujet de Saint-Pierre-de-Melle, car cette église était celle d'un prieuré desservi par les disciples de Saint-Benoît; aujourd'hui, il ne reste plus rien de leur antique demeure, elle a disparu durant les guerres de religion sous la main de ces hommes qui ont tant détruit et qui n'ont pas craint de s'attaquer à la statue du Christ dont j'ai raconté l'état déplorable; c'est par eux que la tête du Sauveur a disparu de la porte de Saint-Pierre, c'est par eux qu'ont été mutilés les deux anges qui sont à ses côtés, c'est alors aussi que la tour a perdu le toit pyramidal qui s'élevait au-dessus d'elle.

Eglise de Chiché.

Après Saint-Pierre-de-Melle, le département des Deux-Sèvres renferme des monumens qui rappellent encore l'époque du onzième siècle; c'est,

par exemple, l'église de Chiché, près Bressuire. La partie ancienne commence aux quatre faisceaux, composés de quatre colonnes cylindriques, qui s'engagent à demi sur des piliers carrés dont les angles ressortent. Les chapiteaux de ces colonnes sont tout-à-fait unis ainsi que les tailloirs sur lesquels retombent des arcs cintrés que surmonte une petite voûte en forme de dôme qui s'élève au centre des transsepts. Au-delà de ces massifs sont placées deux colonnes sans chapiteaux ; un simple tailloir uni les couronne; ce sont ensuite des colonnes engagées qui soutiennent le mur qui termine l'église du côté de l'orient; la corbeille de l'un des chapiteaux est ornée à ses angles de grosses figures; les chapiteaux de gauche sont décorés de feuillages. Les murs des bas-côtés sont soutenus par des colonnes cylindriques à demi engagées. Dans le latéral de gauche percé de deux fenêtres, les chapiteaux et les tailloirs sont sans moulure, les voûtes sont cintrées, des arcs doubleaux vont des piliers latéraux aux piliers de la nef. Dans le latéral de droite (partie ancienne) la disposition n'est pas tout-à-fait la même; il y a trois fenêtres, deux chapiteaux historiés. La tour, qui domine l'église de Chiché, fait, je crois, partie de la construction primitive; c'est un massif carré, percé de chaque côté de deux petites fenêtres cintrées, entourées de tores. Le reste de l'édifice est presque tout-à-fait moderne. C'est non loin de là que campèrent, à la révolution, les soldats de la république; c'est du pied de ses murailles que s'élança le général Westermann, lorsqu'il alla porter au château de l'héroïque Lescure l'incendie et la désolation; c'est là qu'il repassa bientôt, mais vaincu dans de terribles combats, dans des luttes de géans.

Saint-Romans-lès-Melle.

C'est une nef simple, dont la voûte, qui a disparu, s'appuyait sur des pilastres à tailloirs unis. De chaque côté les fenêtres cintrées sont très étroites et n'ont aucun ornement. La nef forme un étranglement près du chœur; de chaque côté de cet étranglement s'élève un pilier orné d'une petite colonnette et d'une colonne qui s'engage. A droite, le chapiteau est couvert d'un dessin réticulé; à gauche, de feuilles enlacées. La voûte du chœur est un berceau en petit appareil; l'abside circulaire est relevée par trois fenêtres.

La façade de ce petit édifice est basse, à fronton triangulaire, détruit en

partie. Deux contreforts carrés, peu saillans, la soutiennent; le portail, en tiers-point, a changé d'archivolte, et celle qui existe aujourd'hui retombe sur des colonnes engagées, dont les chapiteaux offrent une suite de feuilles, d'animaux, de figures d'un travail grossier. La corniche, qui est unie, est surmontée d'une petite fenêtre; elle est soutenue par huit corbeaux, dont quelques-uns sont ornés de volutes seulement, les autres de têtes grimaçantes. De chaque côté, on distingue, ajustés dans le mur, des écussons, dont les armoiries sont effacées, mais sur l'un desquels on peut lire : Jean de Poix.

La tour est carrée; le sommet en a été réparé, et les fenêtres cintrées sont plus larges que celles de la nef; on a ajouté à sa base une autre petite tour quadrangulaire, dont la porte, aujourd'hui bouchée, est en ogive relevée, on y voit un écusson portant une croix et trois coquilles de pélerin. Cette tour est percée de plusieurs meurtrières.

A l'extérieur, l'abside est ornée de quatre colonnes, à demi engagées, dont les chapiteaux n'ont pour toute sculpture que des dents de loup sur le tailloir. Les modillons, qui soutiennent la saillie, sur laquelle retombe un toit couvert de dalles de pierres, sont coupés en triangle. Cette église, par sa construction, me semble appartenir au commencement du onzième siècle. Cependant il faut signaler, à l'intérieur, une fenêtre ogivale; mais c'est une addition faite en même temps qu'une arcade qui dessine dans le chœur la chapelle des Choiseul-Praslin.

Eglise de Limalonges.

L'église de Limalonges est aussi très ancienne : elle avait une seule nef; il n'y a plus maintenant que le chœur qui soit entièrement de l'époque bysantine. Dans cette partie de l'église, les corbeilles des chapiteaux sont sculptées, mais les tailloirs sont unis; ils supportent des arcs-doubleaux qui renforcent des voûtes cintrées. Les fenêtres primitives du mur du midi sont très étroites, et ressemblent à des meurtrières. De ce côté les chapiteaux des colonnes engagées sont unis; ce sont seulement des cônes renversés. Il n'y avait pas, je crois, de voûte dans cette partie de l'église; le collatéral est une addition qui ne remonte pas à une époque éloignée.

La porte est tout-à-fait cintrée : il faut y remarquer deux chapiteaux; à celui de gauche, c'est un homme dont la figure et le cou sont dévorés par des serpens qui l'entourent de leurs longs replis; à droite, des bons hommes se tiennent par la main. La première archivolte seule est ornée; au-dessus sont de mesquines réparations. De ce côté, l'une des fenêtres est entourée d'un rang de têtes de diamans; l'autre, de plusieurs rangs de billettes. Les fenêtres de l'abside ont 20 centimètres de largeur sur 1 mètre 40 centimètres de hauteur. Le clocher n'a rien que l'on puisse citer, il s'élève sur le chœur, qui est couvert en dalles de pierres comme l'abside.

Notre-Dame de Champdeniers.

L'église de Champdeniers appartient, je crois, presque en entier au style roman du onzième siècle. La façade est ornée d'arcades, dont les chapiteaux sont grossiers et tout mutilés; les archivoltes sont garnies de tores; le pied droit, qui se trouve à gauche, est orné d'entrelacs et de jolis rinceaux; au-dessus sont de mauvaises réparations. L'intérieur est divisé en trois parties par des piliers formés de quatre colonnes groupées; point de divisions prismatiques jusqu'aux transsepts. Les chapiteaux sont, en général, d'un travail médiocre; cependant il y en a quelques-uns de curieux : par exemple, à l'un des piliers engagés dans le mur de la façade, ce sont deux gros rouleaux surmontés de trois autres; les deux de dessous sont liés ensemble par des cordes; l'autre chapiteau est formé de deux pièces de bois ronds, placés l'un à côté de l'autre et surmontés de moulures qui se terminent en volutes. Les chapiteaux qui viennent après, et qui appartiennent aux colonnes groupées de la nef, ont des corbeilles chargées, en général, de figures d'hommes et d'animaux grossièrement travaillées. Là, c'est un monstre qui ouvre la gueule; ici d'autres monstres qui mordent des têtes d'hommes, des têtes d'animaux; ce sont des bêtes, aux gros nez, aux longues oreilles; plus loin des bons hommes; puis des bêtes, dont les formes sont à peine indiquées; mais ensuite, à côté de ces chapiteaux si peu soignés, on en voit de remarquables formés par des entrelacs, d'élégans rinceaux, par des feuilles qui se recourbent.

Les voûtes de la nef sont cintrées, et elles sont, de distance en distance, soutenues par des arcs-doubleaux qui retombent sur des tailloirs et des chapiteaux unis. L'espace compris entre les travées varie de 2 mètres 60 centimètres à 2 mètres 80 centimètres.

Les bas-côtés sont assez spacieux; ils ont, à droite, un peu plus de 3 mètres de largeur, et, à gauche, un peu moins; les voûtes sont séparées les unes des autres par des arcs-doubleaux. Les murs latéraux sont parcourus par des colonnes engagées, dont les chapiteaux sont très grossiers; presque tous ont seulement, à l'angle de leurs corbeilles, quelque chose qui ressemble à une feuille faiblement indiquée. L'un d'eux cependant est historié; un autre est garni de ces jolies nattes qui glissent et se mêlent les unes avec les autres. Les fenêtres sont cintrées, sans colonnes : à gauche, elles ont 1 mètre 80 centimètres de haut, sur 50 centimètres de large; à droite, elles sont un peu plus grandes. Dans un cadre de pierre, placé sur l'un des piliers qui se trouvent à la fin de la nef, sur le côté qui donne dans le latéral de droite, on lit l'inscription suivante :

GAVFREDVS : A : BERNARDO :
SCVTIFER · DVM : VIVET : DN̄S · DE :
PRECHAPON ; HIC · SVAM : TERRE :
PARTEM : REDIDIT . DIE . 28 . MARTII :
ANNO . DN̄I : 1535 : TANDEM : RESV̄P :
TVRVS · DVM : INTERIM : CORPORIS ·
CONTAGIA : EXPIAT · SPV̄S · COĒM :
IVDICEM : O : VIATOR : PLA
CATO :
MARCESCIT · OTIO : VIRTVS :

On voit en bas, dans un coin du tableau, un écusson chargé d'une cotte de mailles et de trois étoiles, deux au-dessus et une au-dessous.

L'ancienne abside a disparu. Le mur qui termine l'église, est une réparation ogivale : il en est ainsi depuis les transsepts. Les armoiries de la maison de Rochechouart, que l'on voit suspendues à la clef de l'une des voûtes, prouvent, d'une manière évidente, que les reconstructions ne peuvent pas remonter au-delà du quinzième siècle; c'est à cette époque seulement que les Rochechouart devinrent seigneurs de Champdeniers,

par le mariage de Jean de Rochechouart avec Anne de Chaunay, dame de Champdeniers. (ANSELME, tom. IV, p. 655, 656.)

L'édifice religieux que je viens de décrire est dédié à la Vierge : il renfermait autrefois beaucoup de reliques et une confrérie du Saint-Sacrement. Les reliques ont disparu comme bien d'autres durant les guerres de religion. Avant la révolution les amis des arts pouvaient y contempler avec plaisir une pierre tumulaire : elle était placée dans l'un des transsepts, et représentait, sans doute, quelque seigneur de la famille des Rochechouart. C'était un guerrier couvert de ses armes; ses pieds s'appuyaient sur un lion; malheureusement il n'y avait point d'inscription pour faire connaître le nom et les gestes de celui qui reposait dans ces lieux.

L'église de Champdeniers, dans sa partie primitive, produit un bon effet; elle ne manque ni d'élégance, ni d'harmonie. Ce monument éprouva souvent des désastres; souvent il fallut venir à son aide et le réparer : d'abord, au temps des guerres de religion, ensuite à la fin du dix-huitième siècle. (*Affiches du Poitou.*)

Je n'ai point encore parlé de ce qui se trouve de plus intéressant dans l'église de Champdeniers : elle possède une jolie crypte ou église souterraine, divisée, elle aussi, en trois parties, par de petites colonnes qui supportent des chapiteaux, dont quelques-uns ont beaucoup souffert : ce sont des entrelacs, des rinceaux. Les voûtes sont soutenues par des arcs-doubleaux qui retombent sur des tailloirs unis. Les chapiteaux des piliers latéraux ont moins souffert; ils sont même très bien conservés : la pierre est différente et d'une pâte beaucoup plus ferme. Il y a deux colonnes latérales de chaque côté, qui sont engagées, et six autres colonnes pour former la nef et les bas-côtés; les anciennes voûtes, du côté de l'orient, ont disparu. Cette chapelle souterraine a seulement 7 mètres 90 centimètres de longueur, et pas tout-à-fait 5 mètres de largeur; sa hauteur est de 3 mètres 38 centimètres; elle s'étend jusqu'au chevet actuel de l'église; elle était, sans doute, plus grande autrefois.

Les cryptes sont d'autant plus curieuses, qu'elles servaient d'asile aux reliques des saints : c'est là qu'on les déposait pour les montrer, de loin en loin, à la foule enthousiasmée; c'est là qu'on les cacha pour les dérober aux ravages dont elles avaient été si longtemps menacées par les invasions des Normands. Ces chapelles, creusées dans les entrailles de la terre,

rappelaient aussi à la ferveur des fidèles les premiers temps de l'église, les jours de persécution. En y pénétrant par une porte dérobée, par un escalier pénible, il était impossible de ne pas songer aux catacombes, il fallait bien penser à ces premiers chrétiens qui, le soir, se dérobaient aux joies de la famille, et se glissaient dans les rues de Rome pour aller aux souterrains qui les enveloppaient de leurs voûtes séculaires. C'est là que tous les élus des croyances nouvelles se racontaient leurs efforts, que tous ces hommes, éprouvés par tant de souffrances et tant de tortures, s'encourageaient les uns les autres, se préparaient à des luttes plus grandes, et souvent à la mort. Les cryptes sont donc dans une église, non seulement un curieux accessoire, mais un souvenir qui rappelle de nobles courages, d'incroyables douleurs, et les tombes où l'on venait ensevelir les restes des premiers chrétiens.

Le clocher de Champdeniers est une tour, à plusieurs pans, qui porte des colonnes à chacun de ses angles. Chaque face est percée d'une arcade cintrée, flanquée de colonnes et de chapiteaux; le toit, qui s'élève sur elle, est pyramidal. C'est là le commencement des tours élancées, nommées flèches; leur origine remonte au onzième siècle.

Eglise de Saint-Pompain.

Dans cet édifice, il n'y a de remarquable que la porte. La façade est divisée en deux ordres par un cordon de modillons variés : elle est ouverte par une seule arcade, entourée de trois archivoltes retombant sur des tailloirs; ceux de droite sont ornés de rinceaux perlés, ceux de gauche de moulures triangulaires. Les chapiteaux effacés s'appuient sur des colonnes séparées par des triangles. L'archivolte intérieure est couverte de guerriers, armés d'épées et de boucliers; ils foulent, d'un air paisible, des monstres qui grimacent. Au sommet de l'archivolte, deux anges semblent les encourager du regard et de la main. Les guerriers et les monstres représentent, il n'en faut pas douter, les vertus et les vices, ou la religion domptant les monstres de l'hérésie. La deuxième archivolte est ornée de quatre signes du Zodiaque : le premier que l'on distingue, à droite, est, peut-être, la Balance; il m'a semblé la reconnaître à un homme

debout et penché, dont le bras étendu soutient quelque chose. Le deuxième signe est la Vierge, auprès de laquelle on voit des hommes préparant des tonneaux. Puis ensuite c'est un berger gardant des troupeaux devant le Lion, qui semble rugir et battre ses flancs de sa forte queue. Le symbole, qui vient après, est représenté par un homme qui porte à la main un panier clissé et de forme allongée. Dans le compartiment qui renferme le Scorpion, se voient des maisons à deux pans, avec plusieurs ouvertures et des pignons triangulaires. Au-dessous du Scorpion, l'artiste du moyen-âge a placé un épisode du nouveau Testament : c'est, sans doute, Jésus-Christ et les disciples au village d'Emmaüs; ils sont à table.

Le premier signe que l'on reconnaît du côté droit, à l'archivolte principale, est le Capricorne; au-dessus est un homme vêtu d'un manteau de poil de bête; il se chauffe à un petit feu placé devant lui. Le Verseau est représenté par un personnage assis, dont les jambes sont croisées; il tient un vase très allongé, d'où l'eau s'écoule à grands flots : l'emblême de ce signe est un homme monté sur un arbre pour éviter les inondations. C'est après que viennent les Poissons, l'un est brisé, perdu. Puis l'on voit un homme et un enfant, tous deux sont assis : ce sont peut-être des pêcheurs. Le signe du Bélier est tout à côté, ainsi qu'un voyageur à cheval, car le temps des courses peut recommencer. Ensuite, c'est le Taureau et un faucheur debout; malgré de nombreuses mutilations, l'on reconnaît encore la lame de son instrument et quelque chose du manche. Au-dessous se trouvent les Gémeaux; ils s'embrassent pour donner à tous l'exemple de la concorde et de la bonne intelligence; le reste est effacé. Il faut remarquer que les signes, qui représentent les Constellations, ne sont pas dans leur ordre; il en est de même du calendrier.

Les Zodiaques, ainsi représentés sur les portes des églises, avaient pour objet de rappeler à la foule la succession des temps et les travaux qui devaient répondre à ces différens signes. Originairement, le Zodiaque fut une figure vivante de l'olympe ou de la demeure des dieux; il ne représenta ensuite que le ciel ou les douze mois de l'année : de là sa présence dans l'architecture religieuse. D'ailleurs, les signes du Zodiaque, dans les églises, ne sont, sans doute, qu'une imitation des temps passés, imitation apportée par les architectes de Bysance qui les connaissaient si bien; aucune représentation, en effet, ne fut aussi répandue, et n'eut autant de vogue

dans les derniers jours de l'architecture romaine. Ce sujet si populaire fut également traité par les peintres et par les architectes. Ces signes si connus, et qui ne pouvaient plus indiquer, au temps du christianisme, que les douze mois de l'année, ont pris place dans les façades de nos églises comme des ornemens, et pour dire à la foule que chaque époque, que chaque journée avait son emploi fixé d'une manière irrévocable. Elles semblaient dire aussi que les saisons de soleil et de pluie existaient depuis longtemps, et devaient durer longtemps encore, puisqu'on s'empressait de les offrir aux regards dans un temps où l'on croyait que le monde s'était repris à la vie et ne devait plus finir.

Un souvenir précieux se rattache à l'église de Saint-Pompain. Au commencement du dix-huitième siècle, le célèbre Grignion de Montfort, missionnaire rempli de courage et de persévérance, monta dans la chaire modeste de cette église, qui a retenti presque de ses derniers accens : il en descendit pour aller à Saint-Laurent-sur-Sèvre, où bientôt son zèle finit avec sa vie. Avant de laisser ce monument religieux, il faut noter qu'il peut appartenir au commencement du douzième siècle comme à la fin du onzième.

Eglise de Rohan-Rohan ou Frontenay-l'Abattu.

Quelques restes de Rohan-Rohan sont aussi du onzième siècle : cette église fut fondée ou dotée, en 1015, par Hildegarde, comtesse du Poitou; cet édifice fut renversé, sans doute, dans des jours mauvais; il n'existe plus de ses constructions premières que le clocher et le narthex; on y descend par six ou sept marches; il est formé par quatre piliers, dont les colonnes sont engagées dans des pilastres. Les chapiteaux sont horriblement fatigués par le temps; néanmoins à quelques-uns on reconnaît des feuillages, des entrelacs, des animaux, un bélier avec de fortes cornes recourbées. On entrait dans l'église par une arcade cintrée; au-delà de cette ouverture il ne reste plus que deux massifs qui soient de la construction primitive. Il n'y a que bien peu de chose de l'ancienne façade : la partie inférieure est une réparation du quinzième siècle, où l'on remarque d'assez jolis détails, des feuilles frisées, des aiguilles, des bouquets. Au-dessus règne un cordon

horizontal, garni d'étoiles : il existe aussi là une arcature cintrée, dont les chapiteaux de feuillage n'ont plus leurs colonnes. L'archivolte est ornée de deux tores; la gorge, formée par eux, est remplie de têtes de diamans. Au-dessus sont deux machicoulis, qui semblent dire qu'on a voulu, jadis, défendre cette église contre les attaques de quelque ennemi; à gauche des machicoulis, dans l'angle d'un encadrement entouré de feuilles de vignes, se trouve un écusson soutenu par deux anges.

La tour de Rohan-Rohan, qui s'élève sur le narthex, est très élégante; elle est carrée et percée, sur l'une de ses faces, de deux fenêtres cintrées; sur les trois autres les ouvertures sont un peu ogivales. Ces fenêtres sont séparées les unes des autres par des assemblages de colonnes; celles qui montent jusqu'aux toits sont groupées par deux et parées, à leur sommet, de remarquables chapiteaux.

C'est ainsi qu'aux onzième et douzième siècles, des tours pittoresques furent élevées aux centres des transsepts, au-dessus des narthex, pour y placer les cloches, qui devaient par leurs sons apprendre aux fidèles l'heure des cérémonies; on les construisit hautes et élégantes pour paraître de loin, au-dessus des arbres et des maisons, afin d'indiquer aux voyageurs la place où se trouvait une église, par conséquent un lieu de refuge, de prières et de repos. Les tours servaient encore à défendre les églises; car, dans ces temps, ce n'était qu'en montrant de la force qu'on pouvait espérer la tranquillité. Cette destination des tours, dit le savant Mérimée, est suffisamment prouvée par les entraves que les rois et les communes apportèrent souvent à leur érection, craignant, sans doute, qu'elles ne devinssent des instrumens de rébellion ou de tyrannie.

Saint-Savinien de Melle.

L'église de Saint-Savinien, qui sert aujourd'hui de prison, est digne d'attention; la façade est percée d'une porte cintrée, flanquée par quatre colonnes, dont deux seulement ont conservé leurs chapiteaux; celui de droite est garni d'entrelacs; celui de gauche, de lions grossièrement travaillés; les tailloirs sont garnis de palmes et de petits tores qui forment des ronds; l'encadrement est orné de dents de loup. Le linteau de la porte est

remarquable; au centre se trouve un médaillon qui renferme, il me semble, la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. De l'un et de l'autre côté du médaillon, sont placés deux lions, dont les têtes se retournent en arrière. La présence de tous ces lions, à la porte de Saint-Savinien, est tout-à-fait caractéristique; ils sont là, pour imprimer à la façade de cet édifice un air plus solennel. En effet, la présence de ces rois du désert, dans l'architecture du moyen-âge, annonce qu'on procédait souvent, à la porte des églises, à des actes émanés de la puissance royale. Il est donc à présumer qu'on rendit, à la porte de Saint-Savinien, des jugemens au nom du roi; car ce monument était, au moyen-âge, la seule église comprise dans l'enceinte de Melle; de là une tradition fautive qui dit : L'église de Saint-Savinien était celle du château; c'est là que priaient et s'inclinaient les chefs de Melle. Pour expliquer cette croyance, il faut songer que par le mot de château, on entendait quelquefois dans nos contrées, non seulement un donjon entouré d'une cour et de hautes murailles, mais encore toute une ville enceinte de fortifications. La porte de Saint-Savinien est flanquée de deux petits contreforts et surmontée d'une saillie ornée de moulures, elle est supportée par des têtes d'animaux, longues et informes. L'espace compris entre les modillons est rempli de différens sujets, grossièrement travaillés. Il est assez difficile de les deviner; ce sont, je pense, quelques signes d'un Zodiaque : la façade se termine en fronton triangulaire.

L'intérieur est en forme de croix; à l'extrémité de l'un des transsepts, qui donne, aujourd'hui, dans une petite cour, s'entrouvre une porte curieuse flanquée de deux colonnettes couronnées de feuillages et de tailloirs pareillement ornés. L'archivolte intérieure est parée de fleurons parfaitement exécutés; la deuxième archivolte est ornée de deux tores séparés par une gorge assez profonde, dans laquelle il y a des têtes de diamans. La saillie très prononcée, qui s'avance au-dessus de cette porte, est garnie de remarquables moulures; ce sont des cordons, des entrelacs, des feuilles, des palmes. Les modillons ont beaucoup souffert, plusieurs sont détruits. C'est à l'entrée de ce transsept que se trouve une inscription; qui rappelle un étrange souvenir, c'est celui de messire Pierre-Saturne Houlier, conseiller du roi, et président au siége royal de Melle. En 1644, un cas douteux s'étant présenté au tribunal de ce juge, il prit une résolution qui mérite d'être rappelée. — « Les parties ayant fait plusieurs et divers

« sermens, chacun à ses fins, et voyant que la preuve des faits étoit « impossible, messire Houlier ordonna que le sort seroit présentement « jeté. A cet effet, il prit d'office deux courtes pailles ou bûchettes entre « ses mains, enjoignit aux parties de tirer chacune l'une d'icelles, et « pour savoir qui commenceroit à tirer, il jeta une pièce d'argent en « l'air, et fit choisir pour le demandeur, l'un des côtés de ladite pièce, « par son serviteur domestique; lequel ayant choisi le teste de ladite « pièce, et la croix au contraire étant apparue, il donna à tirer à la « défenderesse l'une des bûchettes, qu'il avoit serrée entre le poulse et le « doigt index, en sorte qu'il ne paraissoit que les deux bouts par en haut, « en déclarant que celle des parties qui tireroit la plus grande des bûchettes, « gagneroit sa cause.

« Étant arrivé que la défenderesse a tiré la plus grande, Houlier, « déférant le jugement de la cause à la Providence divine, envoya « la défenderesse de la demande du demandeur. » C'est ainsi qu'au dix-septième siècle, l'on rendait quelquefois la justice; il faut convenir qu'on était alors par momens régi par des lois singulières, et par des magistrats plus singuliers encore. (Boncenne, tom. II, p. 503.)

Les chapiteaux du chœur de Saint-Savinien sont magnifiques. Ils sont ornés de petites statues debout, que malheureusement on n'aperçoit plus qu'à peine; elles sont presque en entier cachées par les murs qui forment les chambrettes de la prison. Les tailloirs sont très ornés, mais couverts de badigeons. Le clocher, qui s'élève sur une jolie coupole, n'a rien de remarquable; il lui reste bien peu de chose de l'ancienne construction. Il faut remarquer que l'orientation de cette église n'est pas normale; elle est sud-est, nord-ouest, ce qui tient sans doute à des circonstances de localité.

Comme tout change sur la face de ce monde, l'édifice qui fut autrefois l'asile des morts, et dans lequel on entendit si longtemps les paroles de l'Evangile, est maintenant occupé par de malheureux accusés. Ces hommes blasphêment et maudissent dans les lieux témoins des plus nobles cérémonies, ils blasphêment tout près de cette porte, où la piété exerça, sans doute bien des fois, le plus charitable de ses offices; car il est dit dans les vieilles chroniques : « Nous avons recueilli devant l'église un petit enfant « qui n'avoit point de nom; dans tout le peuple nous n'avons pas trouvé « ses parens. » (Ducange.)

Saint-Laurent de Parthenay.

Quelques parties de l'église Saint-Laurent remontent assurément au onzième siècle; il faut assigner à cette époque le bas de la façade où l'architecte a placé trois arcatures ; celle du milieu seule est ouverte ; elle est ornée de tores et de billettes, et flanquée par deux colonnes dont les chapiteaux présentent de bizarres compositions ; dans le tympan de l'arcade de gauche se trouve un grossier bas-relief. Le mur du midi est aussi très ancien, il est soutenu par des contreforts dont les premiers sont peu saillans; à la deuxième fenêtre l'on remarque des billettes et des têtes de diamans. Le mur est surmonté d'une corniche soutenue par des corbeaux avec des têtes. Le clocher, qui s'élève à l'extrémité de la nef, est un carré peu élevé, chaque face est percée de deux arcatures flanquées par des colonnes, les archivoltes sont parées de quelques moulures, et entourées d'un cordon. Le toit se repose sur une corniche composée d'arcs en anses de paniers qui retombent sur des modillons. La première partie du mur du nord est disposée comme celle du midi, et remonte elle aussi au onzième siècle, elle est soutenue par des contreforts peu saillans, les fenêtres sont petites, cintrées; l'une d'elles est assez ornée. De ce côté le reste de l'église appartient au style ogival, ce sont des crosses nombreuses, des gargouilles, mais tout est lourd et sans grâce.

Le vestibule intérieur, dont les voûtes sont peu élevées, est carré, il renferme quatre chapelles cintrées; les arcs doubleaux de ce narthex, qui remonte au onzième siècle, retombent sur des colonnettes aux chapiteaux faits sans art. L'église Saint-Laurent n'offre que peu d'intérêt, elle a subi de grands changemens; originairement elle était formée d'une seule nef à laquelle on a ensuite ajouté des absides et le collatéral qui se trouve du côté du nord. Les piliers, qui soutiennent les voûtes de la nef, sont formés par deux pilastres rectangulaires superposés, sur le milieu desquels ressortent des colonnes cylindriques. Plusieurs chapiteaux sont composés de feuilles recourbées, cependant il faut en remarquer un qui se trouve à l'extrémité de la nef, il représente une scène curieuse, c'est le pèsement des âmes. Des corps remplissent les bassins d'une informe balance; d'un côté se

trouve l'archange saint Michel, l'arbitre des destinées du genre humain; puisse la balance pencher de son côté, car il attend les élus! de l'autre côté est un affreux démon qui fait tous ses efforts pour attirer à lui l'un des bassins, tant il est impatient d'avoir toutes ces âmes. Aux autres chapiteaux du même pilier, l'on distingue des personnages debout et des têtes informes. Les voûtes sont parcourues par des nervures qui vont se grouper à la clef des voûtes où l'on a dessiné le gril de Saint-Laurent.

Le collatéral du nord commence après le vestibule, il appartient sans doute au quinzième siècle; on y rencontre partout les moulures anguleuses et prismatiques qui indiquent le style ogival tertiaire.

Dès le douzième siècle, l'église Saint-Laurent avait pour chef un prieur; après l'érection de l'évêché de Luçon, elle fit partie de ce nouveau diocèse. Ce fut en 1418 que saint Laurent fut érigé en prévôté; c'était le prévôt qui nommait le curé.

Saint-Paul de Parthenay.

La façade de cette église est certainement du onzième siècle, les bandeaux de la porte sont garnis de billettes, d'un tore épais, et de palmes peu habilement sculptées, le tout est encadré d'une bordure, ornée à gauche de moulures brisées, à droite de fleurons. L'ordre supérieur, qui s'élève au-dessus d'un cordon de modillons mal travaillés, renferme une arcade flanquée de colonnes dont les chapiteaux sont entrelacés : le tailloir de droite est paré de dents de scie. Cette église est en forme de croix; mais le corps de l'édifice est dans un état pitoyable, il n'a pas de voûtes; par sa couverture et ses murs il ressemble à une grange.

L'église Saint-Paul se détruit chaque jour, cependant elle possède encore, mais pour bien peu de temps sans doute, sa curieuse abside qui est éclairée par deux fenêtres cintrées. Toutes les arcades sont flanquées de colonnes surmontées par d'élégans chapiteaux, par des feuilles, des entrelacs, des têtes et deux oiseaux qui sont dans une baignoire, et boivent dans un calice. A l'extrémité de la nef il y a des chapiteaux qui ont quelque chose de corinthien. A l'extérieur, l'abside principale est à son sommet couronnée par des corbeaux avec des têtes; les contreforts sont

peu saillans; ils ont seulement 40 centimètres d'épaisseur. Les fenêtres sont ornées de cordons, de billettes et de bandes qui flottent comme des rubans. L'église Saint-Paul est une propriété particulière, et par conséquent menacée d'une destruction complète; la ville de Parthenay aurait pu acquérir à peu de frais ce vieux monument et en faire un édifice d'utilité publique, par là on aurait sauvé la plus belle abside qui existe à Parthenay. Saint-Paul est placé dans l'un des faubourgs de la ville, au bas d'une colline d'où l'on aperçoit les murailles, les tours qui rappellent l'antique importance de Parthenay. Au commencement du douzième siècle, un frère du seigneur de la ville féodale donna plusieurs redevances au prieuré de Saint-Paul, qui relevait de l'abbaye de Corméry.

Eglise d'Echiré.

La nef unique d'Échiré et les bras de la croix appartiennent au style roman, et sans doute aussi au onzième siècle. Les murs de la nef sont soutenus par des colonnes dont les chapiteaux à droite sont de feuillage, les chapiteaux de gauche sont des animaux à peine ébauchés, des losanges en reliefs. Les tailloirs sont sans ornemens; les fenêtres sont cintrées, et au nombre de trois de chaque côté; il ne faut pas compter la plus grande qui est à droite, elle a été ouverte il y a peu de temps. Les voûtes sont plus jeunes que les murs et les colonnes qui les soutiennent; elles sont parcourues par des nervures rondes retombant sur des tailloirs soutenus dans quelques endroits par de grosses têtes formant consoles.

Les faisceaux, qui supportent le dôme du clocher, ont des chapiteaux où l'on remarque un homme entre deux bêtes, qui le menacent, qui se précipitent sur lui; mais calme, il les prend à la gorge et les repousse. Cette composition représente le péché qu'il faut combattre de toutes ses forces, de tout son courage. Dans ce chapiteau symbolique, l'homme a une longue jaquette et des manches qui retombent à l'extrémité du bras. Le chapiteau suivant renferme un sujet qui n'est pas moins curieux; la corbeille présente aux regards un arbre et deux animaux furieux qui montrent les dents et se dévorent les pattes, ce sont les vices pressés, torturés par leurs remords. Vis-à-vis, un animal se promène tranquillement sous

un arbre, à l'ombre de son feuillage, c'est peut-être une allégorie de la vertu, de la paix. Les autres chapiteaux sont composés d'ondulations, de bêtes fantastiques avec des ailes et des queues de serpens ; l'un d'eux est tout uni ; sous l'angle du tailloir sont placées des têtes d'animaux

La partie de l'édifice, au-delà de la croix, est une reconstruction ogivale. La fenêtre du chevet, est divisée par des nervures qui rappellent le style anglais ; il y a deux ogives inscrites dans l'ogive principale. L'intérieur des ogives secondaires renferme une petite arcature cintrée, en anse de panier, avec des nervures trifoliées. Le chevet est droit ; les fenêtres latérales de gauche se font aussi remarquer par l'arcade trifoliée qui se trouve au milieu.

La façade est une mauvaise reconstruction : la porte est ogivale et entourée de moulures assez profondes, formées par des nervures qui l'entourent. On remarquera à l'extrémité du transsept méridional, une fort jolie fenêtre qui réunit la richesse à la variété du style byzantin. Cette fenêtre est flanquée de colonnettes, de chapiteaux historiés, où l'on distingue un animal dévorant un serpent qui le tient par la patte. Les tailloirs sont ornés par des feuilles. La voussure et l'archivolte sont décorées par des roues ; l'encadrement est formé de têtes de clous. De ce côté, la corniche qui termine le monument, est soutenue par des corbeaux dont les têtes sourient, grimacent, montrent les dents, tirent la langue. La tour, flanquée d'une élégante tourelle, est carrée ; sa corniche est supportée par des corbeaux dont les têtes sont grosses et variées.

Saint-Hilaire de Melle.

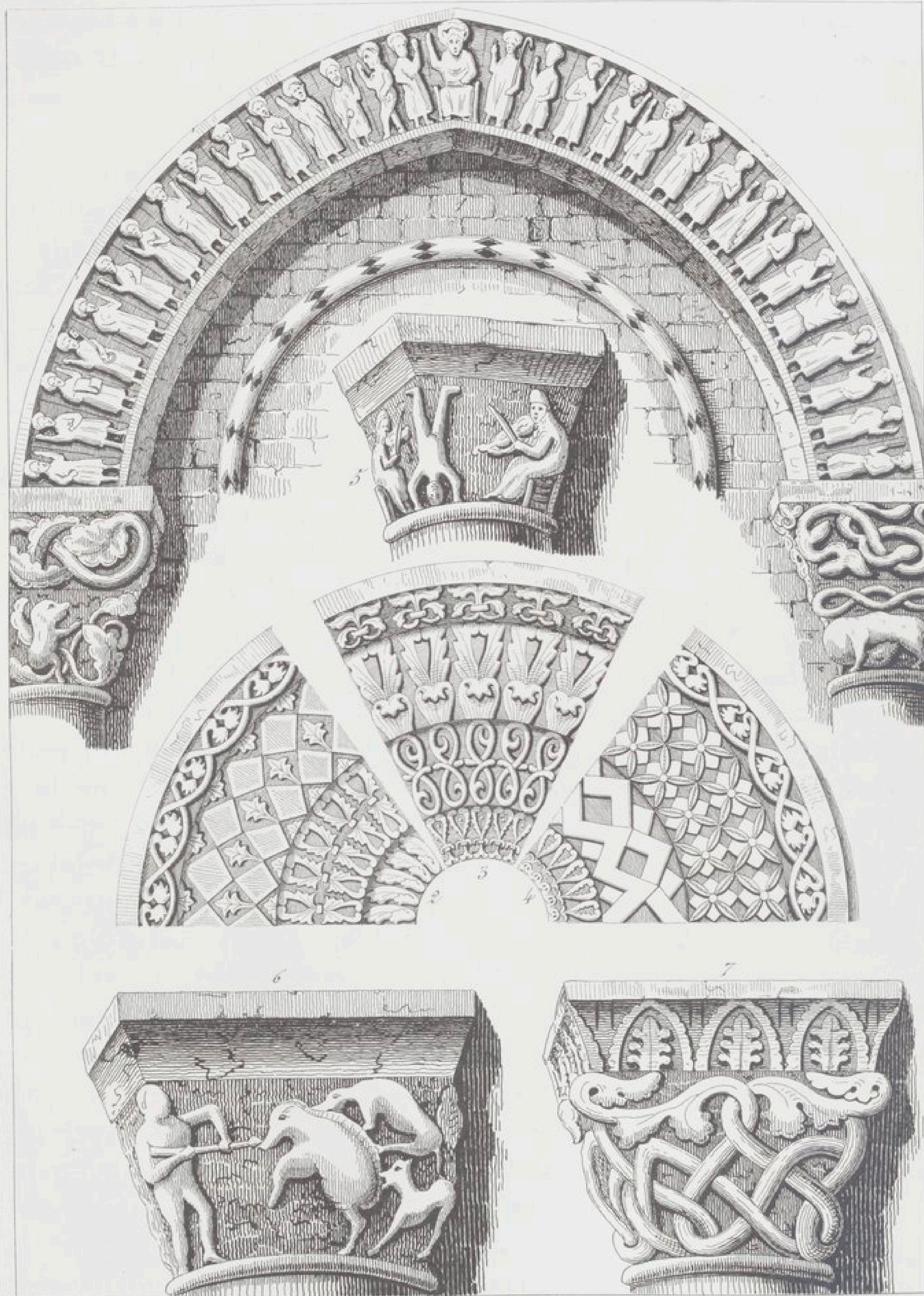
Comment suivre cette église dans tous les méandres de feuillages qui s'épandent sur ses chapiteaux, ses tailloirs et ses corniches, avec tant de richesse, d'abondance et de variété? Comment parler avec détail de toutes les fleurs, de toutes les perles qui couvrent sa façade? Comment décrire, à l'intérieur, tous les animaux fantastiques qui s'attachent aux chapiteaux, les hommes qui jouent de divers instrumens, les colombes qui boivent, les chiens qui poursuivent un sanglier.

En pénétrant dans ce noble édifice, dans cette brillante création de



Baugier del. | Impr. Robin et Comp. à Niort. | E. Conte lith.

St. HILAIRE DE MELLE.



Baugier del. Imp. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

St.-HILAIRE de MELLE.

1. Arcature dans l'intérieur. — 2, 3 et 4 Archivoltes des fenêtres de gauche, du milieu et de droite du 1er étage de la façade. — 5 Chapiteau du latéral de droite. — 6 et 7 Chapiteaux de la nef.

l'époque bysantine, on a devant soi une nef du onzième siècle, des bas-côtés un peu moins anciens, et l'on peut, comme à Saint-Hilaire de Poitiers, qui lui servit de modèle, marcher autour du chœur. Le chef-d'œuvre de Melle, divisé en trois parties, comprend, jusqu'aux bras de la croix, six travées; il est enfoncé dans le sol; on y descend par plusieurs marches. Le narthex intérieur est indiqué par une faible différence dans la composition des deux premiers piliers de la nef, qui sont formés chacun par quatre grosses colonnes séparées par une petite. L'espace compris entre les piliers du vestibule intérieur ou narthex est de 2 mètres 90 centimètres.

Les piliers de la nef sont formés par des colonnes qui se groupent par quatre, et qui sont de pareille grosseur; ils sont sans bases et semblent sortir de terre, parce que le sol a été, sans doute, exhaussé. L'espace, qui les sépare, est d'abord de 3 mètres 35 centimètres. Les travées suivantes ont toutes, à peu près, 4 mètres; les chapiteaux, sur lesquels retombent les arcs qui forment ces travées, ont leurs corbeilles diversement parées: là, d'élégans entrelacs, des feuilles qui se courbent; ici, c'est une scène de chasse, où l'on voit un sanglier poursuivi par des chiens qui se jettent sur lui, le saisissent et le mordent. L'un des chasseurs, celui qui se trouve en arrière, sonne de l'oliphant pour exciter les chiens, pour soutenir leur ardeur; l'autre est devant, et, à l'aide de sa lance, qu'il plonge dans la tête de l'animal, il semble décider sa chûte et sa défaite. Le costume de ce chasseur intrépide mérite d'être décrit: son corps est couvert d'une jaquette; les jambes sont entourées de plusieurs bandelettes. Sur un autre chapiteau ce sont des espèces de vampires qui se jettent sur des animaux fantastiques, les saisissent à l'aide de leurs griffes, de leurs becs, et les sucent au cou. Tout près de là se voit un chameau, cet enfant du désert, souvenir de quelque pélerin. Les colonnes, demi-engagées sur lesquelles retombent les arcs-doubleaux des voûtes, ont aussi de bizarres chapiteaux; ce sont deux gros chiens assis sur leur derrière; leurs têtes sont tournées vers un arbre chargé de fruits, qui semble confié à leur garde. La corbeille du chapiteau opposé est garnie de nattes ondulées, sur lesquelles il y a des fruits ronds, qui ressemblent à des pommes. Les autres chapiteaux sont, pour la plupart, décorés de feuilles retournées; cependant, en arrivant à la croix, il y en a deux d'historiés. Les tailloirs sont tous unis; les voûtes sont semi-ogivales. Le latéral de gauche a 2 mètres 55 centimètres de large,

et celui de droite a 2 mètres 45 centimètres; ces deux ailes n'ont plus qu'un mètre en arrivant à l'arcade qui pénètre dans les transsepts, parce que dans cette partie les piliers sont plus gros. Les chapiteaux du latéral de droite sont presque tous de feuillage; les plus voisins de la façade principale sont bien curieux; ils sont pleins d'élégance et d'originalité.

Quelques-unes des colonnes, engagées dans les murs latéraux, sont, à une certaine hauteur, parées de grâcieuses moulures, dont les jolis contours sont parfaitement dessinés. Les fenêtres, toutes en plein cintre, sont sans ornemens. Au latéral de gauche, elles ont 2 mètres 25 centimètres de haut, sur 65 centimètres de large; elles sont séparées les unes des autres par des colonnes groupées alternativement par quatre, par deux, toutes de même grosseur. Dans le latéral de droite il n'en est pas ainsi : les colonnes sont réunies par deux, par quatre et par trois; ces dernières sont beaucoup plus fortes que les autres, celle du milieu surtout. De ce côté, les fenêtres ont 2 mètres 50 centimètres de haut, sur 65 centimètres de large. C'est à la onzième fenêtre que l'on voit un chapiteau symbolique, qui nous offre deux oiseaux buvant dans un calice; ils ont leurs pattes sur les bords de la coupe; un peu plus loin, il faut distinguer encore un autre sujet que je n'ai vu qu'à Saint-Hilaire; il représente trois personnages, dont deux, assis, jouent du violon, et le troisième, sous l'angle du tailloir, la tête en bas, paraît faire des tours de force. C'est du même côté que se trouve, vis-à-vis la porte latérale, une niche cintrée, profonde de 30 centimètres; la voussure est couverte d'oiseaux et de petits animaux. Sur l'archivolte est une longue file de personnages, avec des nimbes : leurs bras sont levés; ils tiennent des livres; l'un d'eux porte une clef, un autre une crosse, et tous ont leurs mains sur leur poitrine. C'est là toute une suite de saints, parmi lesquels on peut reconnaître saint Pierre et Jésus-Christ au milieu. Cette remarquable archivolte retombe sur des tailloirs garnis de rinceaux. Ces tailloirs reposent sur des chapiteaux historiés. Le long des murs latéraux quelques restes rappellent l'époque ogivale, ce sont des niches qui, jadis, ont renfermé des tombeaux, mais rien aujourd'hui n'y peut piquer la curiosité, point de dais grâcieux, point de fines dentelles, tout est lourd et sans grâce.

A l'intersection des transsepts s'élève une coupole soutenue par quatre piliers, qui sont beaucoup plus gros que ceux de la nef; ils sont formés

de deux pilastres superposés sur lesquels s'engagent quatre colonnes rondes; les chapiteaux, qui les surmontent, sont de feuillage, excepté un seul. Les tailloirs sont diversement ornés; on y voit, entre autres, des dents de scie.

L'église est terminée par cinq absides ou chapelles dont trois seulement rayonnent autour du chœur, les deux autres donnent dans les bras de la croix. Les chapelles du chœur sont éclairées par de petites fenêtres qui ont de 25 à 45 centimètres de largeur; leur hauteur est d'un mètre 25 à 55 centimètres. Les colonnes qui entourent le chœur étaient primitivement, je crois, de simples prismes carrés comme à Saint-Généroux, les colonnes cylindriques qu'on y voit aujourd'hui, ne sont probablement que des réparations; c'est au tailloir de l'un des chapiteaux du mur extérieur à gauche, que l'on a découvert l'inscription suivante: *Facere me Aimericus rogavit.* Ces mots, dont il est impossible de retrouver aujourd'hui le véritable sens, s'appliquent peut-être à un Aimery de Melle, qui aurait secondé les efforts des pieux cénobites de Saint-Hilaire, et serait parvenu, de concert avec eux, à ériger l'un de nos plus beaux édifices. Peut-être aussi le nom d'Aimery est-il simplement celui d'un pieux pélerin qui vint à Saint-Hilaire lors de sa construction, et fit faire pour cette église le chapiteau qui nous a conservé son souvenir. Dans ces temps de zèle et de ferveur, les édifices, qui font aujourd'hui notre admiration, s'élevaient à frais communs; l'un faisait bâtir une travée, un autre s'empressait d'offrir du bois, de fonder une chapelle, et un autre enfin ordonnait de faire une colonne, quelquefois un simple chapiteau.

Les absides et le chœur de Saint-Hilaire sont très anciens; ils remontent, comme la nef à la construction première, et représentent le onzième siècle. L'exhaussement du sol dans le chœur, auquel on n'arrive qu'après avoir monté cinq marches, indique, d'une manière évidente, qu'il y a une crypte ou chapelle souterraine, dont l'entrée est maintenant inconnue. La largeur, hors d'œuvre, de cet édifice est de 15 mètres 20 centimètres; la longueur de 48 mètres 35 centimètres, et la hauteur de la nef de 11 mètres 22 centimètres.

La principale façade renferme des portions qui sont remarquablement belles; cependant la partie inférieure a beaucoup souffert: à la place de ses voussures, de ses archivoltes si lisses, il y avait, sans doute, autrefois de jolies statuettes, d'élégans rinceaux, de curieuses dispositions;

malheureusement il n'en reste plus rien. Si l'ordre inférieur est pauvre, celui qui le surmonte est très riche; il repose sur une corniche dont la saillie est très prononcée. Cette corniche est soutenue par des corbeaux, où l'on remarque de grosses têtes et des poissons.

La fenêtre du milieu est d'une rare élégance : elle est entourée d'un tore, et flanquée, de chaque côté, par deux colonnes qui séparent des entre-colonnemens garnis de feuilles retournées. La première colonne latérale de gauche est décorée de petites bandelettes qui se brisent et qui sont ornées de perles, l'autre colonne est parée de bandelettes plus larges qui la contournent et l'enlacent tout entière. A droite, l'une des colonnes est garnie de zigzags, l'autre est entièrement couverte de jolis fleurons, à huit pétales, avec des perles; les chapiteaux sont composés d'entrelacs, de feuillages, de pommes de pin. La fenêtre est entourée d'un tore et de feuilles allongées en palmes : la première voussure et son archivolte sont décorées d'enroulemens qui semblent presque former des 8. La deuxième voussure est unie; l'archivolte extérieure, garnie de feuillages allongés, est surmontée d'un riche encadrement.

La fenêtre de droite est entourée d'un tore ou boudin et de palmes élégantes. La voussure intérieure et l'archivolte qui l'accompagne, sont ornées de petites pierres, de formes différentes, qui présentent des dessins tantôt en creux, tantôt en relief. A l'archivolte principale, on remarque de larges fleurons, dont le cœur est entouré de grandes pétales, au nombre de huit; elles sont couvertes de perles. Les entre-colonnemens présentent des fleurons en forme de roses; le tout est encadré de riches ornemens. Cette fenêtre est flanquée de quatre colonnettes rondes et lisses, dont les chapiteaux portent des pommes de pin et des feuilles; les tailloirs sont enlacés de grâcieux enroulemens.

La fenêtre de gauche est aussi très belle; on y voit des colonnes aux chapiteaux de feuillage, aux tailloirs garnis de palmes; mais pour elle point de perles, de pommes de pin, de fleurons; des espèces de palmes s'appuient sur le tore qui entoure l'ouverture de la fenêtre. Les archivoltes présentent des ornemens groupés, réunis par le milieu, et des losanges en relief, sur lesquelles il y a des dessins qui ressemblent un peu à des fleurs de lis. Les entre-colonnemens sont ornés.

Les trois arcades ouvertes et cintrées, que je viens de décrire, sont



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

St.-HILAIRE DE MELLE,

Chapiteaux des fenêtres de la façade latérale.

surmontées d'une corniche très saillante, car dans l'architecture bysantine les lignes horizontales sont fortement marquées; les corbeaux qui la soutiennent sont à têtes grimaçantes; les intervalles sont remplis par des figures d'animaux et des roues. Le galbe est uni, c'est un fronton triangulaire, qui est divisé en trois parties, par les colonnes géminées qui partagent de la même manière les ordres inférieurs de la façade. A droite, le fronton est flanqué d'un clocheton à jour, formé par de petites colonnes, groupées par trois, et surmontées d'un toit conique, dont les pierres imbriquées descendent en dents de loup; la partie supérieure n'existe plus; ce clocheton, qui accompagne très bien l'édifice qu'il relève, est, à sa base, entouré d'un rang de têtes de diamans. Parmi ses autres ornemens, on remarque des fleurons, des chapiteaux de feuillage, et des têtes d'hommes et d'animaux. Le clocheton de gauche est malheureusement détruit. Toute cette façade est construite en grand appareil; elle est flanquée de deux massifs composés de plusieurs colonnes.

Au mur extérieur du midi, ce sont des colonnettes dévorées par le salpêtre, des chapiteaux plus ou moins mutilés; à l'un d'eux, il faut remarquer des sirènes. Les tailloirs sont décorés par des dents de scie, des feuillages, des entrelacs : c'est là que l'on rencontre des traces de l'incendie qui dévora le prieuré de Saint-Hilaire au temps des guerres de religion.

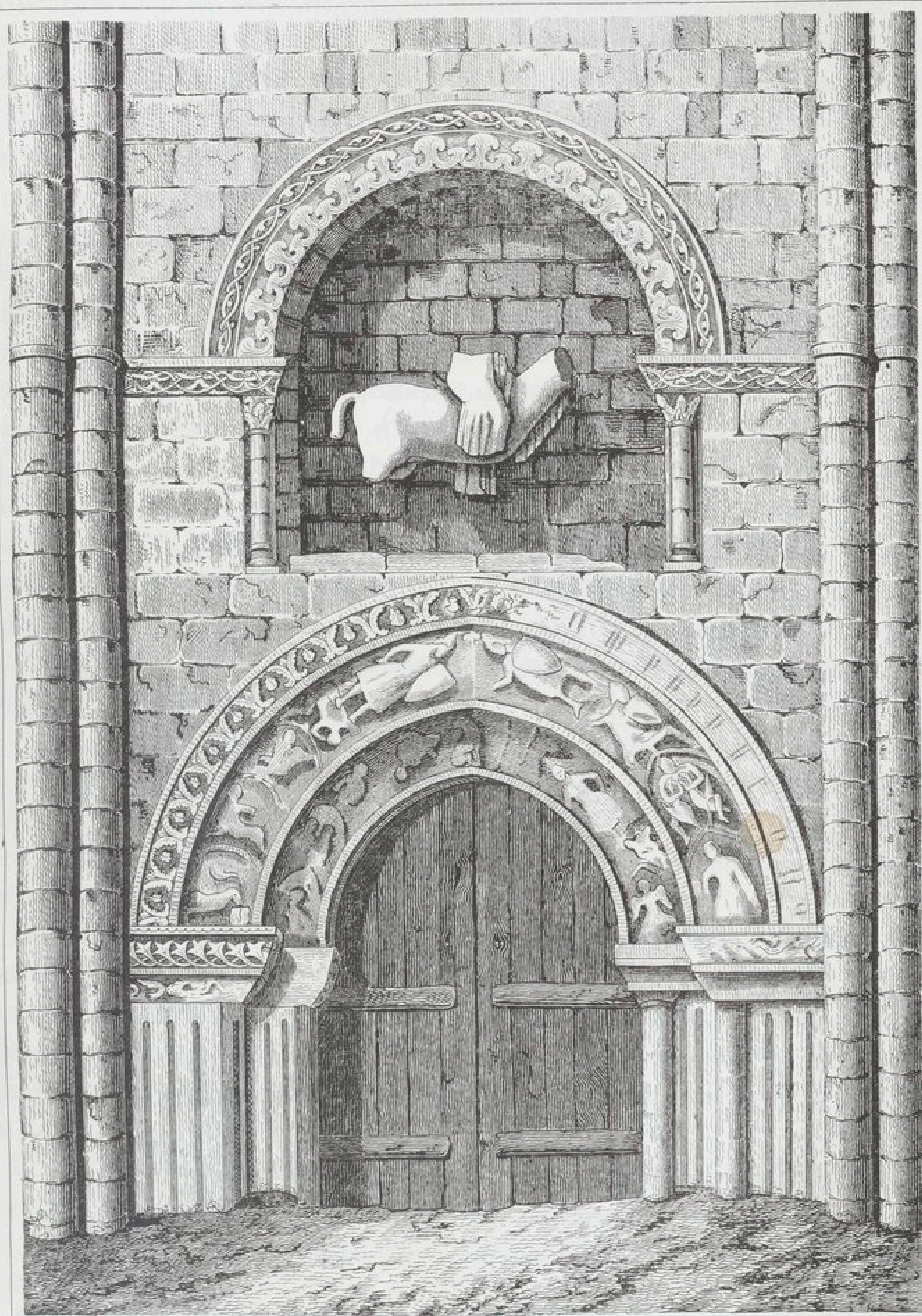
Du côté du nord ou du chemin, l'église de Saint-Hilaire déploie un luxe étonnant. La porte devait être autrefois d'une grande richesse de sculpture; maintenant elle est rongée par le salpêtre. Les pilastres, qu'on y voit encore, sont cannelés : c'est le seul exemple qu'on trouve dans nos contrées, tandis que ce genre d'architecture est fréquent dans la Bourgogne; tant il est vrai que chaque province avait non seulement son individualité politique et de race, mais encore des différences dans ses goûts, dans les arts qu'elle cultivait, puisque les architectes, qui se nommaient tantôt maîtres de l'œuvre et tantôt les logeurs du bon Dieu, se plaisaient à élever des monumens, dont les ornemens ne se rencontraient plus, quand on était sorti de leur province et des domaines où ils étaient si libres d'imposer à la pierre leurs fantastiques pensées, leur poétique imagination.

A la première archivolte de la porte septentrionale, j'ai cru reconnaître,

du côté droit, un homme qui se penche; un autre est debout dans une niche. Le centre de l'arcade est occupé par un lion assez bien conservé. A la deuxième archivolte ce sont des guerriers armés de longs boucliers, qui leur couvrent une partie du corps; ils portent des casques qui se terminent en pointes. Ces guerriers foulent des monstres, symboles de l'hérésie, des péchés, des crimes de la terre. Dans la zône de droite, sur la même archivolte, est une femme nue, sculptée d'une manière peu soignée; il semble qu'elle soit assise; ses cheveux descendent sur sa poitrine; elle s'appuie sur la pointe des pieds, ses bras sont croisés horizontalement, les mains se soulèvent un peu, les seins sont dévorés par deux animaux dont la forme est singulière. Par le corps ils ressemblent à des oiseaux aux longues pattes, aux ailes relevées; par leurs têtes et leurs queues, on les prendrait pour des serpens : ce tableau est l'image de la femme coupable rongée par les remords.

La porte est surmontée d'un encadrement ou d'une bordure étroite qui est ornée d'un enlacement de feuillages, presque entièrement détachés de la pierre; ils forment une gorge assez profonde. Dans une niche cintrée, qui s'élève au-dessus, il y a un cheval, dont les jambes, une partie du cou et de la tête, ont disparu au temps des guerres de religion; on reconnaît encore les housses et quelques restes d'un personnage vêtu d'une longue robe. La crinière du cheval a conservé des traces de peinture. Ces statues équestres sont un type particulier à nos contrées; on ignore leur origine: leur rencontre, sur les façades de nos églises, prouve que chaque contrée aimait à signaler son individualité architecturale par la reproduction de certains sujets, qui jouissaient d'une faveur spéciale sur une circonscription territoriale plus ou moins étendue : c'est ainsi que, dans notre pays, les chevaux commencent à Lusignan pour finir à Surgères. Les chapiteaux de cette arcade sont garnis de feuillage, les tailloirs d'entrelacs; l'archivolte est ornée de feuilles de lotus en forme de palmes.

A gauche de la porte, les chapiteaux sont historiés: là c'est un personnage à cheval sur un monstre; ici, des oiseaux qui plongent leurs becs dans la gueule de deux chiens; plus loin, des animaux qui dévorent un homme. Les tailloirs se distinguent par leurs moulures entrelacées, les archivoltes par d'élégantes bordures; à l'une, ce sont des chiens qui partent de droite



Baugier del. Lith. Robin et Cie à Niort. E. Conte lith.

Porte latérale de St-Hilaire de Melle.

et de gauche et se rencontrent nez à nez; à un autre, ce sont des fleurons. Un peu plus loin, à la partie extérieure du transsept, les corbeaux ont de grosses figures qui ne grimacent pas toutes; l'une d'elles même semble sourire. A droite de la porte, il y a six travées, formées par des colonnes, groupées par deux; sur les chapiteaux de ces colonnes, sur les tailloirs, sur les cordons qui encadrent les fenêtres, les tailleurs d'images ont déployé tout leur art, toute leur habileté. Chaque travée diffère de celle qui la précède, et partout la richesse est la même. Le crayon seul pourrait fidèlement reproduire toute cette diversité d'entrelacs, de rinceaux, de feuillages qui courent sur les parois de cette façade. Pour juger de sa richesse, voyez ces chapiteaux si variés, ces colombes d'un travail exquis, ce monstre qui tient dans sa gueule la tête d'un homme, symbole du démon, dévorant le pécheur. Regardez ces deux monstres ailés, aux queues de serpens, se mordant l'un et l'autre; puis des oiseaux, dont les longs cous, passés entre leurs jambes, se relèvent pour se réunir bec à bec. Partout des perles, des feuillages, des liens qui les unissent, des cordons qui les enlacent; comme tout cela est fini, achevé! Aussi, comment dire la finesse et la pureté avec laquelle toute cette ornementation est refouillée. Il est fâcheux que l'histoire ne nous ait pas transmis le nom du prieur ou du maître d'œuvre qui a tracé le plan de Saint-Hilaire, et dicté à ses tailleurs d'images tant de jolies choses; il est triste qu'il se soit dérobé à notre admiration, à notre reconnaissance. Ce côté de l'église jusqu'aux transsepts, et la façade principale appartiennent au roman fleuri, c'est-à-dire au commencement du douzième siècle.

L'église est terminée, du côté de l'orient, par cinq absides soutenues par des colonnes, mais leurs fenêtres ne sont pas, comme à Saint-Pierre, chargées de parures; elles sont unies. Cette portion de l'église est ancienne, elle est du onzième siècle. Les absides souffrent beaucoup, les bases ont besoin de réparations, elles deviennent indispensables; qu'on se hâte de les faire.

Le clocher est un massif carré, sans distinction, il s'élève au centre des transsepts; point d'ornemens aux fenêtres qui sont très peu larges, les chapiteaux sont presque unis, les corniches sont très simples, ainsi que les modillons.

Le bel édifice dont je viens de faire la description fut longtemps desservi

par des moines bénédictins et par un prieur. Ce fut au seizième siècle, durant les tribulations de l'église, que le prieuré de Saint-Hilaire qui était à bénéfice simple, éprouva les malheurs de la guerre; alors le toit pyramidal de la tour fut détruit, la charpente de l'église fut brûlée, le monastère renversé. Ces désastres furent consignés dans un procès-verbal fait à la prière des religieux de l'abbaye de Charroux, qui étaient alors prieurs de Saint-Hilaire de Melle. La pièce, qui consigna les malheurs de cette église, fut longtemps possédée par un habitant de Melle; mais un jour il s'en lassa, et la remit au chartrier de l'abbaye de Saint-Maixent; depuis elle vint à Niort, pour s'enfouir dans les archives de la Charité, et y périr dans le violent incendie qui eut lieu dans la nuit du 19 au 20 décembre 1805.

(MM. de dom Fonteneau.)

Eglise de Secondigny.

L'église de Secondigny est assez remarquable. On y reconnaît deux époques différentes; de l'ancienne il ne reste plus que la nef et une partie de la croix. Les piliers de la nef sont composés de quatre demi-colonnes, cantonnées en croix, et séparées par des nervures prismatiques; les chapiteaux sont presque tous de feuillage plus ou moins soignés, excepté un seul où l'on voit deux animaux affrontés, et au-dessus un homme couché; il est en jaquette. Les voûtes de la nef sont en berceau et en ogive, ainsi que les arcs-doubleaux qui la soutiennent. Les murs des bas-côtés, dont les voûtes sont des quarts de cercle, ont pour soutien des colonnes engagées. Les chapiteaux sont bien simples, les corbeilles des uns sont unies et ont seulement un enroulement en forme de boule sous l'angle du tailloir, les autres ont des feuilles légèrement indiquées. Des arcatures ogivales sont figurées sur le mur du collatéral de droite; elles renferment de petites fenêtres cintrées. Au latéral de gauche, on a dessiné des arcs cintrés et des arcs en ogive, dans lesquels s'entr'ouvrent des fenêtres.

Après la nef et les latéraux, s'élèvent quatre piliers composés de demi-colonnes et de pilastres superposés. Parmi les chapiteaux, les

uns sont historiés, les autres n'ont que des volutes; partout les tailloirs sont unis. Les voûtes de cette partie de l'église ont été refaites, car elles ne sont pas dans le système des autres. Les reconstructions sont également prouvées par les fenêtres ogivales du chevet et les chapiteaux qui sont à gauche; ils sont de feuillage, mais beaucoup plus parfaits, beaucoup plus soignés. Dans cette partie de l'édifice, les voûtes sont parcourues par de nombreuses nervures rondes de la fin du douzième siècle. Parmi elles, il en est qui s'appuient sur des statuettes formant consoles. Les clefs de voûte représentent différens sujets; à l'une c'est l'agneau et la croix; dans un autre Dieu le Père est représenté une main levée, et l'autre sur un livre. Le transsept du midi appartient à l'ancienne église en grande partie, c'est sur lui que repose le clocher qui est un gros massif, surmonté d'une petite tour peu élevée, octogone, dont chaque face est percée d'une fenêtre cintrée. Chaque angle de la tour est flanqué d'une colonnette; les modillons, tout-à-fait sans art, qui supportent une corniche unie, sont de granit qu'il est si difficile de tailler.

La porte du couchant n'a rien, je crois, que l'on puisse citer; celle du midi est beaucoup plus ornée; ses chapiteaux sont soutenus de chaque côté par cinq colonnes, dont l'une est beaucoup plus grosse que les autres; à droite, les corbeilles sont garnies de feuillages et d'entrelacs; à gauche, il y en a deux historiées; à celle du milieu, il faut remarquer deux oiseaux buvant dans un calice : ce chapiteau, ainsi que le voisin, repose sur deux colonnes. Les voussures sont unies, les archivoltes d'un bon goût. Un tore, de grâcieux rinceaux, des losanges en relief, percés de petits trous, en forme de damier, présentent une élégante ornementation.

Eglise de Clussay.

Il existe dans le pays une ancienne tradition qui dit: On voulut bâtir cette église à la Pommeraye, mais l'ouvrage du jour disparaissait la nuit; il fallut donc y renoncer et venir au village de Clussay; alors la Merlusine, cette fée du Poitou qui, dans les idées du peuple, créa tant

d'églises, bâtit tant de châteaux, se mit à l'œuvre pour ériger l'édifice que je vais décrire. Pendant sa construction, qui ne dura que peu de jours, Merlusine portait dans son tablier les pierres et la terre dont elle avait besoin; mais une fois le tablier céda sous le poids, il craqua et laissa échapper une grande quantité de pierres et de terre; ce sont ces matériaux abandonnés qui, dans les traditions du pays, ont formé la butte qui s'élève tout près de là, et que l'on aperçoit à sa gauche : malgré cet accident, l'église de Clussay s'éleva; elle existe encore. Sa façade est assez bien conservée, la partie inférieure est occupée par trois arcades ogivales; celle du milieu seule est ouverte, les deux autres sont bouchées et sont entourées de tores qui accompagnent ordinairement les arcs du douzième siècle. La porte n'a pas plus d'ornemens que les arcatures maçonnées, elle a seulement comme elles des dents de scie et des moulures en zigzag. Les trois arcades sont flanquées de colonnettes, surmontées de chapiteaux aux feuilles retournées, aux tailloirs unis.

La tour qui s'élève au-dessus de la porte et du narthex intérieur est divisée en deux parties; elle est quadrangulaire et elle porte sur chaque face de son premier étage quatre arcatures ogivales, dont les deux du milieu sont ouvertes, les parois latérales sont flanquées de colonnettes, l'étage supérieur est percé de fenêtres rondes, il est surmonté d'une couverture à quatre pans. Ce petit clocher est couvert de tuiles, tandis que le reste de l'édifice est couvert de dalles de pierres.

L'église de Clussay a une seule nef, le porche des cathécumènes est représenté par deux massifs formés par des prismes carrés, sur lesquels s'engagent des colonnes dont les tailloirs supportent des arcs en ogive, dessinés sur les murs. Au-dessus de ces arcs, sont des consoles qui soutiennent de petites colonnes surmontées de chapiteaux et de tailloirs, qui reçoivent les nervures rondes, sur lesquels s'appuie une coupole divisée en huit parties. Cette coupole est l'une des plus remarquables du département des Deux-Sèvres.

Les voûtes de la nef sont semi-ogivales, renforcées par des arcs-doubleaux, l'abside est éclairée par quatre petites fenêtres. A l'extérieur, ces ouvertures sont flanquées de colonnettes, dont les tailloirs sont embellis par des dents de scie et des perles. Les encadremens ont, je crois, des têtes de diamans; les corbeaux soutiennent des bêtes ouvrant de larges gueules : l'une

d'elles, qui représente sans doute la gourmandise, tient entre ses dents un objet qui ressemble a un gâteau; l'on voit à d'autres modillons un baril et un personnage qui porte quelque chose à la main.

Eglise de Vaussais.

Il ne reste de cette église que les transsepts et le chœur. Au centre des transsepts, s'élève une voûte ovoïde soutenue par quatre faisceaux, dont les colonnes engagées sont surmontées par des chapiteaux, dont pas un seul n'est historié. Autant qu'il est possible de le conjecturer, il me semble qu'il y avait de doubles bas-côtés. Les piliers du chœur sont formés par des colonnes groupées par quatre, les chapiteaux sont garnis de feuilles et de tailloirs unis. Les arcatures qui viennent s'y reposer sont semi-ogivales, les fenêtres des bas-côtés sont très petites; elles ont 60 à 70 centimètres de largeur sur 2 de hauteur. Au-dessus des arcades du chœur et au-dessus des fenêtres des bas-côtés, il y a un cordon soutenu par des corbeaux unis, c'est sur cette saillie que viennent s'appuyer les voûtes; les murs latéraux sont parcourus par des colonnes engagées, dont les chapiteaux sont de feuillage. Il est à remarquer que dans ce curieux débris, il n'y en a pas un seul historié.

Le mur qui termine l'église présente un chevet droit, il est percé de trois fenêtres remarquables; elles sont flanquées de colonnettes garnies de moulures qui se tordent et se contournent, leurs chapiteaux sont de feuillage, les tailloirs, les archivoltes, les voussures sont unis, deux des couronnemens sont garnis de têtes de diamans.

La tour est carrée et ouverte sur chaque face de trois petites baies longues et étroites; elle est flanquée d'une tourelle ou cage d'escalier, dont les murailles renferment quelques débris de briques.

L'église de Vaussais fut ruinée pendant les guerres civiles; les seigneurs de Pui-d'Anché la rétablirent et en devinrent par là les seconds fondateurs; c'est ce qui leur avait donné le droit de banc dans le chœur. Il y avait deux chapelles, dont l'une appartenait au seigneur de Pui-d'Anché, et l'autre à la famille de Traversai. Cette dernière avait le droit de banc et de sépulture dans sa chapelle, mais à condition qu'elle en demanderait la

permission au seigneur de Pui-d'Anché qui, aux termes de la transaction, pouvait refuser s'il le jugeait à propos.

(MM. de dom Fonteneau.)

Eglise de Verrines.

L'aspect de cet édifice a quelque chose de féodal. Autour de lui se creusent des fossés, s'élèvent des murailles qui semblaient destinées, jadis, à défendre ses colonnes, ses chapiteaux, sa coupole. Les pieux cénobites, les fils de saint Benoît qui l'élevèrent et qui le possédèrent, l'avaient ainsi disposé, afin de l'avoir en tout temps, à toute heure. Malheureusement ses remparts ne l'ont pas toujours défendu, car il en reste seulement le clocher, les bras de la croix, les absides. Cette église, sans d'horribles dévastations existerait dans toute son intégrité, car les parties échappées au marteau destructeur sont solides, et semblent pouvoir braver pour quelque temps encore les pluies et les orages; cependant l'on s'attriste en voyant sa jolie tour suspendue sur des arcades, dont chaque moment détruit quelque pierre; on tremble que le jour de la destruction ne vienne emporter trop tôt le précieux débris qui nous atteste que l'église de Verrines fut autrefois l'un des édifices les plus élégans, les plus remarquables de nos contrées.

Les piliers, qui soutiennent les arcades et les voûtes, sont formés par quatre colonnes engagées et séparées les unes des autres par la double saillie des pilastres intérieurs. Les chapiteaux qui les couronnent sont très riches. Plusieurs des corbeilles à galbe corinthien sont d'une grande élégance, avec leurs feuilles qui s'élèvent en gerbes et leurs volutes grâcieusement recourbées. Il faut remarquer aussi à l'un des chapiteaux un hibou, et à chaque angle du tailloir, deux hommes qui semblent soutenir avec peine le poids qui retombe sur eux. Parmi les autres chapiteaux, ceux qui sont au commencement de l'abside principale méritent d'être signalés. Là, ce sont des hommes qui ont une corde au cou, et semblent se traîner sur leurs mains et leurs genoux; puis ici deux personnages, se renversant sur la tête, attachés par une corde, qui les presse par le milieu du corps; on en voit deux autres assis

vis-à-vis l'un de l'autre, pieds contre pieds; ils tiennent une corde qu'ils s'efforcent de briser. Le chapiteau, qui forme le pendant de celui que je viens de décrire, est aussi garni de personnages; l'un a la tête appuyée sur un coussin, ses mains sont jointes; un autre, à l'angle du chapiteau, est presque à genoux, les bras tendus vers celui qui repose. Par son geste, il semble l'exhorter à une bonne mort de peur qu'il ne soit enlacé, garotté comme ses voisins, s'il meurt et s'endort comme eux dans le péché. C'est ainsi que les artistes du moyen-âge se plaisaient à retracer par des symboles d'effrayantes vérités; ils les mettaient dans le sanctuaire même, afin d'avertir qu'à toute heure il faut être prêt, car à toute heure la vie peut nous laisser.

L'abside principale est éclairée par trois petites fenêtres flanquées chacune de deux sveltes colonnettes. Au centre de la croix, au-dessus des piliers dont les colonnes sont habilement agencées, au-dessus de ces chapiteaux, dont plusieurs ont été refouillés par des taille-pierres si heureusement inspirés; au-dessus de ces tailloirs, dont quelques-uns sont unis et dont les autres se distinguent par des rinceaux, des guirlandes, s'élève une coupole.

Rien n'est plus distingué que la tour carrée qui surmonte ces nobles ruines; sur chacune de ses faces, elle est percée par une petite fenêtre ornée de plusieurs colonnettes; les chapiteaux sont formés par des feuilles qui s'épanouissent en gerbes. La tour, qui est surmontée d'une corniche à modillons, dont quelques-uns sont d'un assez bon goût, est accompagnée d'une tourelle ou cage d'escalier qui produit un effet pittoresque. A l'extérieur, les absides se distinguent par de jolis détails; l'abside principale seule avait un peu d'importance, les deux latérales sont très petites. Les chapiteaux dans cette partie de l'église sont de feuillage; l'un d'eux est garni d'entrelacs. De ce côté, l'on aperçoit partout des lierres; ils embrassent la tourelle qui conduit au clocher; ils enlacent les murailles, car les églises qui tombent, ont toujours pour compagnes les feuilles dentelées qui croissent dans la solitude et dans les ruines.

Eglise de Javarsay.

Cet édifice est bien orienté; la façade, qui a beaucoup souffert, est divisée en deux ordres. La partie inférieure est ouverte par une porte

unique, entourée de plusieurs zônes ou archivoltes qui retombent sur des tailloirs ornés d'étoiles à six lobes, de rinceaux perlés et de petits cercles avec un fleuron au milieu. Quelques-uns des chapiteaux sont de feuillage, d'autres sont historiés, mais le travail est tout-à-fait médiocre; les colonnes ont disparu. L'encadrement de la porte est garni de demi-cercles opposés par la circonférence. L'arcature de droite n'existe plus, les encadremens de l'arcature de gauche ont été conservés dans les reconstructions. Le premier ordre est surmonté d'un rang de corbeaux; ces supports, dont la partie ornée offre si souvent les objets les plus divers et les plus singuliers, nous présente ici un fleuron, là une longue feuille, une tête affreuse; plus loin on aperçoit un oiseau de nuit, une tête aux oreilles de bêtes. L'espace compris entre les modillons est très orné; c'est un voyageur portant sur son épaule un bâton qui soutient un petit panier, derrière le voyageur est son chien qui aboie en se détournant; ce sont des fleurons à plusieurs pétales, des feuilles longues, des cercles remplis de dessins variés, des étoiles, des losanges et au milieu l'agneau surmonté d'une croix : ces sculptures sont d'un travail peu soigné.

Dans l'ordre supérieur s'entr'ouvre une fenêtre cintrée, flanquée de colonnettes dont les chapiteaux sont feuillés et les tailloirs unis; dans le sommet du fronton on voit une fenêtre carrée. Le mur extérieur du midi jusqu'au chœur est de la construction première. Les contreforts sont peu saillans, les fenêtres plus étroites à l'extérieur qu'à l'intérieur, où elles descendent en escalier, diffèrent toutes par leurs dimensions; l'une d'elles a 2 mètres de hauteur et 20 centimètres de largeur. Les bordures sans ornemens qui les entourent, sont interrompues par les contreforts qui séparent les travées. La plupart des corbeaux qui soutiennent la corniche sont d'une grande simplicité, cependant quelques-uns portent différens objets : trois rouleaux, un baril, une face grossière. A l'extrémité du transsept s'entr'ouvre une fenêtre cintrée, flanquée de deux colonnettes, les chapiteaux sont feuillés, les tailloirs sont lisses.

Ce qui suit appartient à des reconstructions du quinzième siècle, aussi l'on y rencontre une niche hérissée de crosses, des contreforts étagés, de grandes fenêtres ogivales, des meneaux flamboyans. Le chevet de l'église appartient au même style; il est droit, soutenu par des contreforts pareils aux autres; il est percé de trois fenêtres; celle du milieu est la plus grande.

En entrant dans l'église de Javarsay, les regards sont frappés par une belle architecture. On reconnaît sur-le-champ qu'un habile maître d'œuvre a présidé à sa création; on voit qu'une direction puissante a groupé tous ces assemblages de demi-colonnes, élevé ces voûtes, disposé cette nef, ces bas-côtés et un chœur qui malheureusement n'existe plus, mais qui devait un peu dévier vers la gauche pour rappeler aux fidèles, qui venaient prier, la tête tournée vers l'orient, qu'au moment d'expirer, la tête du Sauveur fléchit et s'inclina. Les travées jusqu'aux transsepts sont au nombre de quatre, elles sont indiquées par des piliers formés par des demi-colonnes qui se groupent par huit, quatre grosses, quatre petites. L'espace compris entre les travées se différencie à chacune d'elles; il commence par 3 mètres 10 centimètres, et finit, en augmentant toujours, par arriver à 4 mètres 20 centimètres. Il faut remarquer à la troisième travée, des autels de pierre qui s'appuient sur des piliers : l'un est à droite, l'autre est à gauche. S'il existe si peu de ces anciens autels, c'est qu'au seizième siècle on les a démolis et remplacés par des tabernacles : depuis, les objets qui servaient à conserver les hosties ont été négligés et sont devenus très rares. Le vase contenant les hosties était quelquefois suspendu à un crosse; il en était ainsi à l'église de Saint-Maixent.

Le commencement du latéral de gauche a 1 mètre 80 centimètres de largeur; cet espace diminue en approchant vers les transsepts, à leur entrée il n'y a plus qu'un mètre, ce qui provient de la grosseur des piliers qui soutiennent la tour; le latéral de droite commence par 1 mètre 50 centimètres, plus loin il a 1 mètre 30 centimètres, et, à son extrémité, il n'y a qu'un mètre.

Les piliers qui reposent sur des piédestaux élevés, sont formés par une réunion de huit colonnes, quatre grosses et quatre petites. Les chapiteaux sont des feuilles recourbées, dont quelques-unes sont retournées en boule. On voit aussi aux chapiteaux de grosses têtes, des animaux à deux corps, on en peut reconnaître encore deux autres qui sont, je crois, des chiens mettant leurs pattes sur un lièvre qu'ils viennent de prendre. Quelques chapiteaux ont aussi leurs corbeilles sans moulures ou de simples crochets sous l'angle des tailloirs. Les voûtes sont demi-ogivales et en berceau; elles sont soutenues par des arcs-doubleaux retombant sur des tailloirs unis, sur des chapiteaux de feuillages assez grossièrement

indiqués. Aussi l'architecture de Javarsay l'emporte de beaucoup sur la sculpture ; les taille-pierres qui se hissèrent le long de ses colonnes, autour de ses chapiteaux, ne surent laisser, dans leurs différentes compositions, que l'empreinte d'un ciseau peu habile. L'inspiration, l'adresse ou le temps leur manqua : aussi l'on peut dire que l'église de Javarsay ne fut jamais complète. A ses nobles proportions, à sa grande nef, à ses belles voûtes, à ses piliers qui montent et s'élancent, il manqua toujours d'élégans détails, de grâcieuses compositions. Les murs latéraux sont soutenus par des demi-colonnes assez éloignées les unes des autres ; elles supportent des chapiteaux peu ornés, quelques-uns même sont tout-à-fait unis ainsi que les tailloirs ; entre ces colonnes sont des fenêtres qui s'ouvrent dans des arcatures de belle proportion. Les fenêtres sont encadrées de gros tores retombant sur des tailloirs sans ornemens, que supportent de petits chapiteaux et de petites colonnes : aussi l'on pourrait dire que les tores sont la continuation des colonnes. Les voûtes des bas-côtés sont cintrées, moins élevées que celles de la nef, et soutenues, de distance en distance, par des arcs-doubleaux qui marquent les travées. Dans le latéral de gauche, il faut signaler une petite armoire cintrée surmontée de jolies moulures.

Les transsepts sont du même style que la nef ; aussi les deux premiers faisceaux qui soutiennent l'élégante coupole de Javarsay sont formés par la réunion de douze demi-colonnes, quatre grosses et huit petites. La disposition n'est pas tout-à-fait la même pour les deux autres faisceaux. Sur ces quatre groupes de demi-colonnes repose une belle coupole percée à son centre, et soutenue par de grosses nervures rondes, au nombre de quatre qui, partant du point culminant des arcades inférieures, vont se réunir à son sommet. Les arcades dont je parle, sont semi-ogivales et surmontées d'une bordure ornée de dents de loups ; c'est là ce qui forme la base de cette coupole si svelte et si grâcieuse : c'est là que finit malheureusement ce qui reste de la construction primitive.

Viennent ensuite les constructions du quinzième siècle, qui brisent l'ensemble et l'harmonie qu'il y avait au temps où le monument appartenait tout entier à la même époque, à la même architecture. Le chœur est plus large que la nef, les voûtes sont ogivales et garnies de nervures sur toutes leurs arêtes, les piliers sans chapiteaux sont composés de moulures prismatiques. Dans les bas-côtés , ces nervures vont se

grouper au sommet des voûtes autour de plusieurs écussons entourés de guirlandes; l'un d'eux porte des fleurs de lys échappées aux destructions de 93. Le fond de l'église est éclairé par une grande fenêtre ogivale, parcourue seulement par deux montans. Il faut aussi remarquer une niche qui se creuse dans le mur latéral du midi.

La tour, qui s'élève sur la coupole, est divisée en deux étages; le plus élevé est percé d'une seule fenêtre sur chaque face; les modillons et la corniche, qui soutiennent une couverture à quatre pans, n'ont rien qui mérite d'être signalé; les fenêtres sont encadrées d'un tore ou boudin; il y a une tour ronde qui renferme l'escalier par où l'on monte au clocher.

Telle est l'église de Javarsay, l'une des plus intéressantes par ses belles dispositions, par la beauté de son architecture; malheureusement elle a perdu son homogénéité, et par conséquent son harmonie. Javarsay était un prieuré de l'ordre de saint Benoît, de 200 livres de revenu; il était dans la présentation de l'abbé de Saint-Liguaire. (FONTENEAU.)

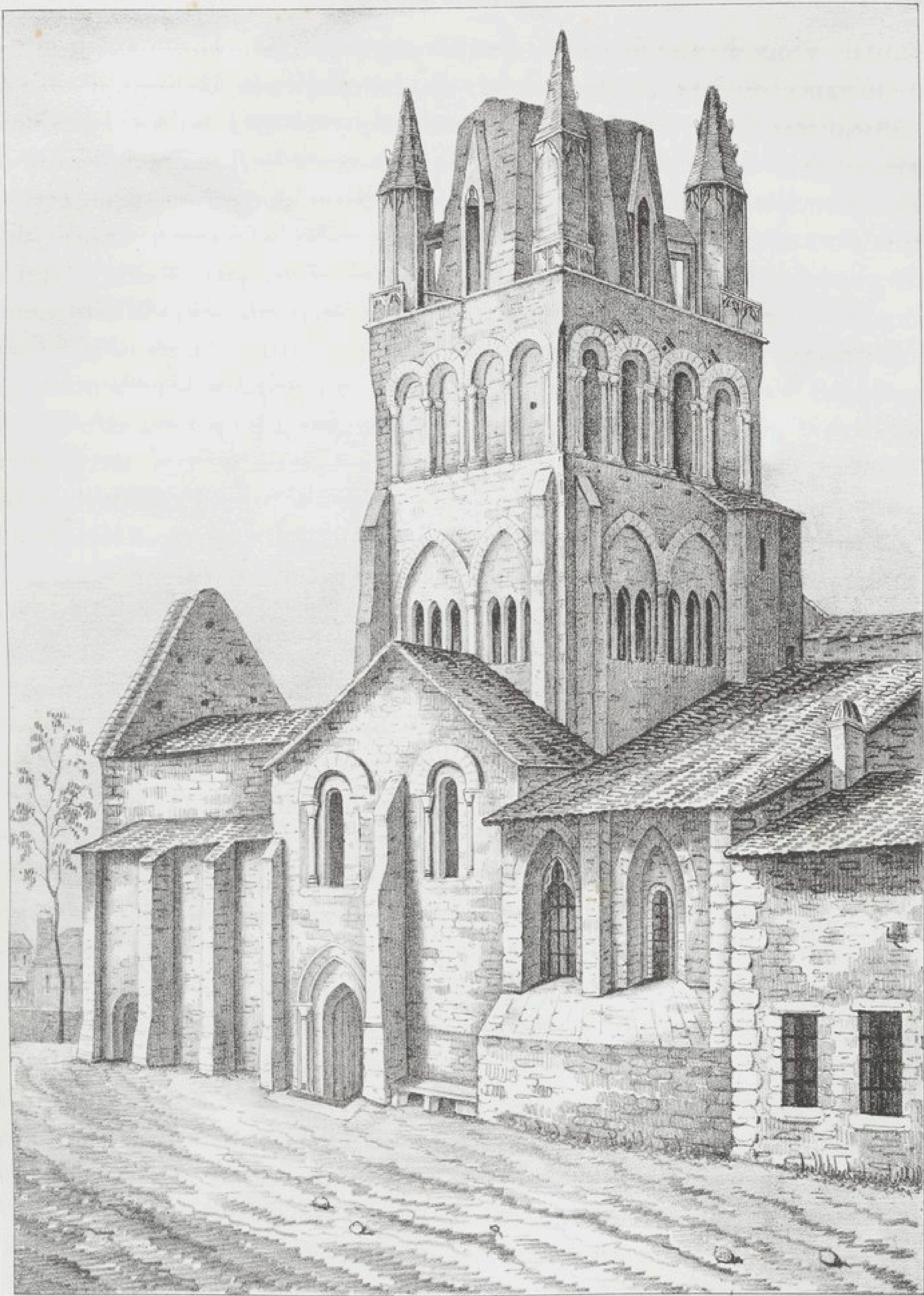
Javarsay possédait autrefois des reliques, dont la pieuse origine captiva pendant longtemps les respects de la foule. Autrefois on y venait de bien loin pour y déposer des offrandes, pour y demander la fin de ses douleurs, la réalisation de ses espérances; il faut croire qu'au seizième siècle la réputation de ces reliques se répandit partout, puisque Rabelais, dans son livre célèbre, nous a dit: « Les ungs se voüoient à sainct Jacques, les « aultres ès reliques de Javerzay. » (GARGANTUA, l. I[er], c. XXVII.) La renommée de tous ces ossemens était grande, car ils étaient venus de Rome vers 1504; ils avaient été religieusement déposés dans un coffre d'argent: c'étaient les restes de saint Chartier et de plusieurs autres saints; ils avaient été envoyés par un homme né dans les lieux qu'il s'empressait de doter, c'est-à-dire par le cardinal Raymond qui non seulement donna ces os, mais encore une image de la Vierge qui valait 1,200 ducats. Ces reliques furent en grande partie pillées dans les guerres de religion; la ferveur et le zèle n'en ont pas moins duré longtemps après.

L'église de Javarsay renfermait non seulement des ossemens de saints, mais encore des tombes précieuses. C'est sous ses voûtes que furent déposés les restes de plusieurs grands seigneurs. Jean de Rochechouart, chambellan du roi Louis XI, y fut enterré à la fin de l'année 1484. Dans la même église on creusa deux autres fosses, l'une pour Catherine de Rochechouart,

l'autre pour François de Rochechouart, premier chambellan du duc d'Orléans; ce dernier était mort au château de la Motte-de-Bauçay, le 4 décembre 1530. Blanche d'Aumont, son épouse, reposa près de lui. En 1549, on vint ensevelir dans les entrailles de cette église l'un des membres de la même famille; Christophe de Rochechouart y fut bientôt suivi de Louis de Rochechouart qui vint reposer auprès de son aïeul, tué dans les champs de Jarnac; lui-même était tombé, en 1590, des suites d'une blessure reçue dans les environs de Poitiers pendant les guerres du protestantisme (Anselme, t. IV). Ainsi Javarsay fut pendant longtemps le funèbre asile où l'on mit les représentans d'une illustre famille, qui compta dans ses rangs des hommes, et surtout des femmes « qui furent le centre de l'esprit et d'un tour si particulier, si « délicat, si fin, mais toujours si naturel et si agréable, qu'il se faisait « distinguer à son caractère unique. » (Saint-Simon, t. XIII, p. 92.)

Saint-Laon de Thouars.

Dans l'endroit où l'on voit maintenant cette église, il n'y avait au commencement du onzième siècle qu'une petite chapelle: la ville de Thouars était elle-même peu de chose, car les lieux occupés par l'ancien collége, les Jacobins, la grand'rue, l'église Saint-Médard, étaient, à cette époque, des champs et des jardins. Mais une fois les reliques de saint Laon transférées sur les bords du Thouet et placées dans la petite chapelle dont je viens de parler, la foule s'y pressa. Parmi elle, ceux qui craignaient les égaremens de la folie, ceux dont la raison était déjà perdue depuis longtemps arrivaient pour obtenir, à la vue de ces débris sacrés, la guérison de leurs tristes maladies. L'importance et la réputation de saint Laon s'augmentèrent et grandirent si vite qu'il fallut, vers 1107, lui donner une église plus grande et plus belle. Quand la modeste chapelle fut devenue un monastère de l'ordre de Saint-Augustin, quatre chanoines y furent établis par le fondateur Achard; quelques années plus tard, il y en eut douze; les évêques du Poitou, Isembert Ier et Isembert II, furent aussi les bienfaiteurs de Saint-Laon: pour augmenter ses richesses, pour contribuer à son importance, ils lui donnèrent des églises, des chapelles.



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

TOUR DE L'ÉGLISE DE S^{t} - LAON À THOUARS.

De la construction du douzième siècle il reste peu de chose, c'est une tour carrée digne de son époque : sur chaque côté du premier étage on a dessiné deux grandes arcatures qui en renferment d'autres qui sont murées comme les premières. Le deuxième étage est décoré, sur chaque face, de quatre arcatures, dont les unes sont ouvertes et les autres fermées. Cette partie de l'édifice mérite d'être considérée par la perfection de son architecture. Du côté de l'orient, la colonnade s'est conservée plus belle et plus pure; les colonnes sont charmantes et séparées par des nervures prismatiques. Parmi les chapiteaux les uns sont historiés, les autres ne le sont pas; les tailloirs sont garnis des plus jolies moulures, les archivoltes encadrées d'élégantes bordures. Au-dessus l'on voit les commencemens de la flèche, beaucoup plus moderne, qui dominait autrefois l'église. On aperçoit encore, à la base qui reste, quatre clochetons dégradés; ils étaient sur tous leurs angles chargés de crosses. Le 10 décembre 1711, les chanoines remplissaient leur office, quand un coup de tonnerre se fit entendre, frappa la flèche qui fléchit, tomba et perça l'une des voûtes; les autres frémirent un moment, mais résistèrent. Quand la flèche se fut écroulée, on vit une croix de fer de six mètres de hauteur, gîsant au milieu du cimetière qui touchait à l'église. Il était dans l'endroit où se trouve une petite place ombragée par des tilleuls. (Berthre de Bourniseaux, p. 67.)

L'intérieur de l'église Saint-Laon renferme seulement des constructions modernes parmi lesquelles on distingue à peine quelques vieux débris : ce sont des faisceaux de colonnes et de grâcieux chapiteaux. Près du chœur, il faut signaler la chapelle aux médaillons détruits, aux feuilles frisées, aux pilastres et aux petites aiguilles sans goût et sans art; il faut la citer, puisqu'elle fut construite par un abbé puissant, puisqu'elle fut érigée pour une femme renommée par son nom, ses douleurs et ses vertus. Au commencement du quinzième siècle, le fils de Charles VII, Louis, dauphin de France, vint demander à la terre du Poitou un asile et des armes. Avec lui se trouvait son épouse Marguerite d'Écosse. Cette femme, née sur la terre lointaine, se plut à Thouars et désira dormir, après sa mort, sous les voûtes de Saint-Laon; elle résolut donc d'y faire construire une chapelle; mais elle était pauvre, et pourtant cette idée du dernier pèlerinage, du repos éternel sur les bords du Thouet ne pouvait la laisser. C'est alors que pour croire un peu à son espérance, elle dit à l'abbé

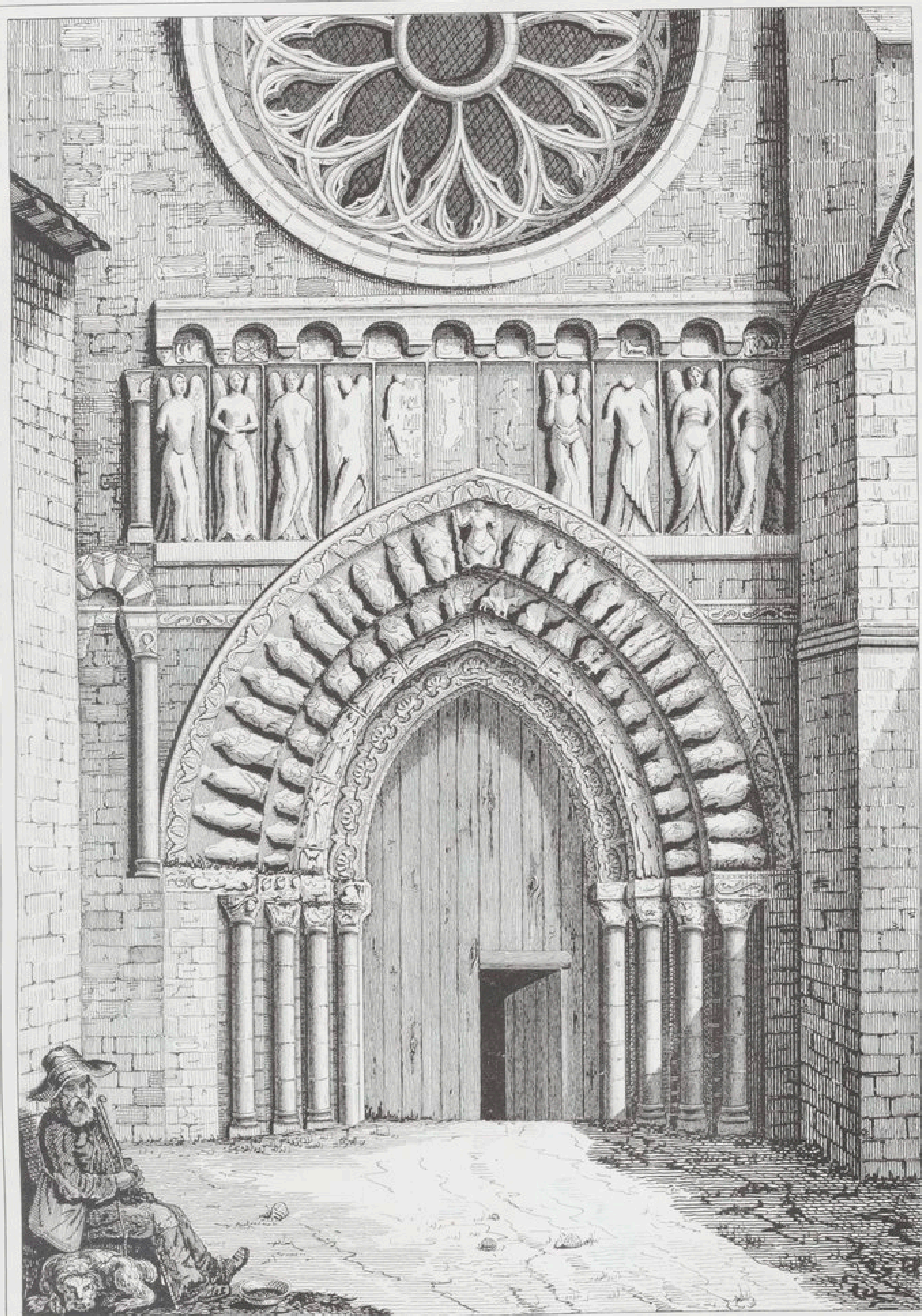
Gadard: Voici mon livre de prière, il est richement décoré; ces brillantes couleurs, ces vignettes si précieuses, je vous les confie comme un dépôt sacré; un jour je viendrai les reprendre, mais aujourd'hui je vous les laisse pour que vous puissiez, sans rien craindre, ériger une chapelle, mon asile funèbre. La chapelle était à peine terminée que Marguerite d'Écosse fut contente de mourir. Malgré sa demande, elle ne vint point à Thouars, aussitôt sa mort; elle reposa quelque temps encore dans la cathédrale de Châlons-sur-Marne. Enfin, l'abbé de Saint-Laon demanda les restes de la noble défunte; ce ne fut qu'après des peines infinies qu'il les obtint, et, le 13 novembre 1479, le convoi arriva à Thouars. Le corps était placé sur un corbillard paré de drap d'or; six chevaux avec housses noires traînaient la dépouille mortelle. Au bout de trente jours, le cercueil de plomb descendit dans le caveau creusé sous la chapelle; il y demeura longtemps, mais, en 1793, il fut détruit : les restes qu'il renfermait ont été dispersés. Pauvre Marguerite d'Écosse! elle avait un esprit élevé, de nobles sentimens, et pourtant elle fut tourmentée dans sa vie, tourmentée dans sa mort.

Ce fut dans le même édifice que l'on déposa Louis d'Amboise, vicomte de Thouars; son tombeau était placé dans le chœur. L'abbé Abraham Ribier, celui qui fit réparer l'église, celui qui construisit des voûtes là où il n'y en avait pas, le fit enlever parce qu'il gênait un peu.

Avant la révolution, on venait de tous les côtés à Saint-Laon faire des pélerinages. A l'autel de Saint-Martin on faisait des prières pour guérir de la fièvre, puis ensuite on allait adresser de nouvelles demandes aux treize statues qui représentaient Jésus-Christ et les douze Apôtres. Ces statues sans mérite existent encore; elles sont en bois et entassées pêle-mêle dans un coin de l'église.

Saint-Médard.

La porte de Saint-Médard, débris de l'ancienne construction, rappelle l'architecture bisantine dans ce qu'elle a de plus complet. Les cintres de ce beau portail retombent sur des chapiteaux horriblement mutilés; ils reposent sur des colonnes séparées par des nervures prismatiques.



Baugier del. *Impr. Robin et Comp. Niort.* *E. Conte lith.*

PORTAIL DE St.-MÉDARD A THOUARS.

Sous la première voussure l'on doit regarder avec soin des feuilles longues et larges, encadrées par d'élégantes moulures. A l'archivolte intérieure il faut remarquer des feuilles qui se réunissent par la base et ressemblent à des bouquets; ces feuilles se retournent un peu à leur extrémité. La deuxième voussure est garnie de pommes de pin. A la seconde archivolte, les nations et les tribus sont représentées par des statues qui tiennent des palmes dans leurs deux mains; les tiges sont appuyées sur la poitrine, les rameaux se divisent au sommet et encadrent la tête. La troisième voussure est ornée par des anges, dont le haut du corps se retourne; leurs cous sont ornés par des perles, leurs mains sont fermées et appuyées sur le côté; ils sont là pour entourer le trône du Tout-Puissant, suivant l'ordre de la hiérarchie céleste. A l'archivolte principale, plusieurs statues portent des livres de la main gauche; l'autre est souvent fermée, appuyée sur la poitrine et tournée vers la foule. Ces statuettes sont parées avec le plus grand soin, la plus grande élégance; leurs longues robes, leurs manteaux sont garnis de pierres précieuses. Le Père Éternel est placé au centre de ces personnages qui semblent former sa cour : il est au milieu de la foudre et des éclairs. L'architecte a fait sculpter ensuite huit statues, dont les contours vivement sentis, fortement dessinés, représentent des anges avec des ailes et des nimbes. Ces personnages n'ont pas la raideur de l'époque romane proprement dite; ils commencent par leurs poses plus faciles et leur aisance à représenter la nature. Toutes les têtes de ce curieux portail ont disparu sans exception. Ces huit statues d'anges sont surmontées d'un rang de modillons; les ornemens qui les séparent sont mutilés; cependant l'on y reconnaît des chimères et une rosace. Au-dessus s'entr'ouvre une grande fenêtre ronde ou rose; elle appartient au style gothique, elle est surmontée d'une colonnade sur laquelle retombent des ogives et des nervures trifoliées; la façade est terminée par un fronton triangulaire.

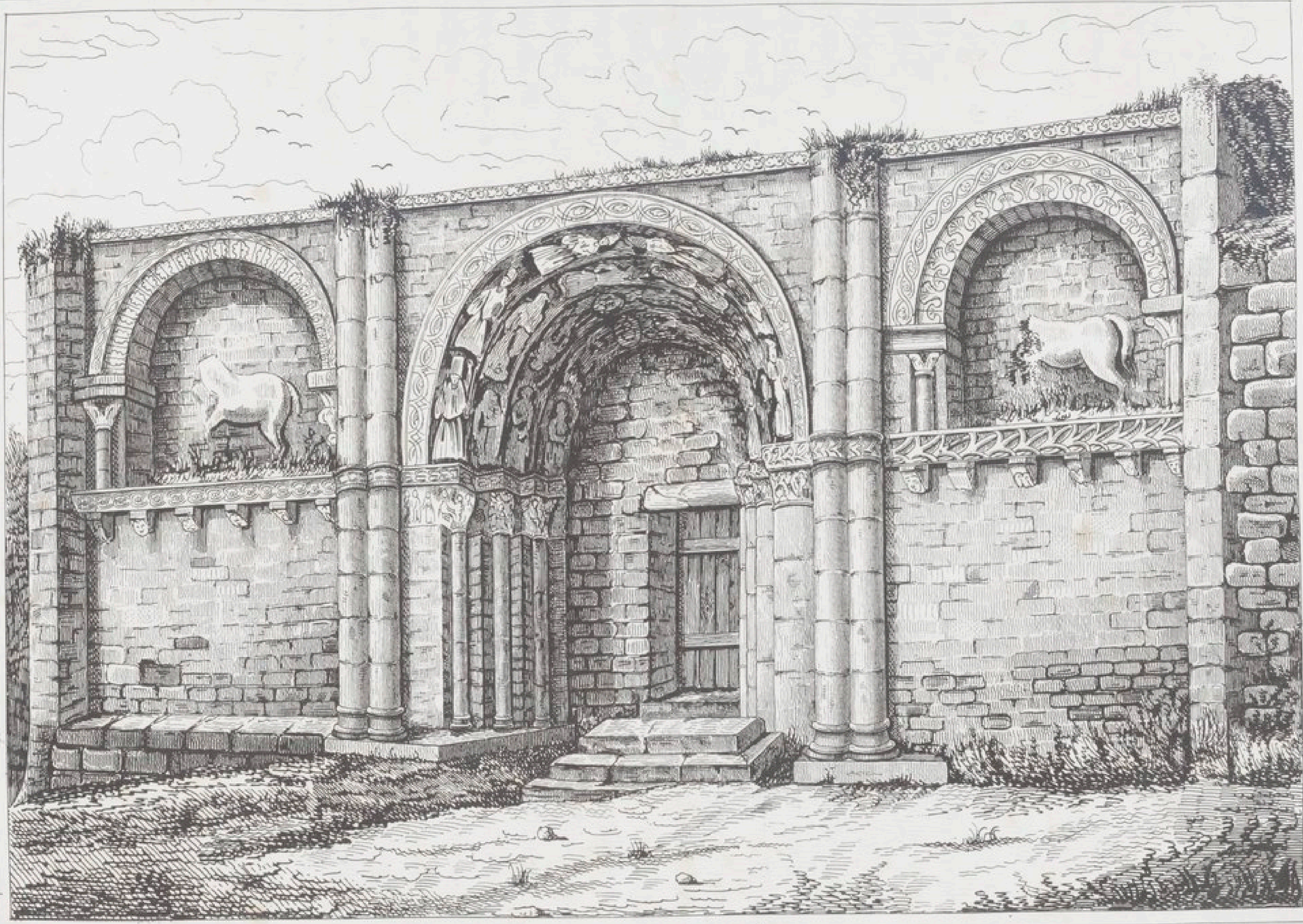
L'église est composée d'une seule nef, dont les voûtes sont soutenues par des arcs doubleaux très prononcés garnis alternativement de moulures rondes et prismatiques; les colonnes à demi engagées sont rondes et ornées à une certaine hauteur par des feuillages. C'est de là que partent les arcs doubleaux et les nervures qui vont soutenir les voûtes. Dans les murs latéraux s'entrouvrent plusieurs chapelles; il faut en distinguer une qui est très vaste; elle est à gauche; les voûtes en sont parcourues par des

nervures triangulaires. Cette chapelle fut construite en 1510 par Gabrielle de Bourbon qui lui donna le nom de chapelle Saint-Louis. Gabrielle ne pensait pas s'arrêter là ; elle voulait en construire une autre pour lui servir de pendant, mais le temps lui manqua. Surprise par la mort, elle ne put achever ses projets. (Berthre de Bourniseaux, p. 97.)

Saint-Médard est au fond éclairé par une grande fenêtre ogivale dont les meneaux se tourmentent beaucoup. Au sommet de l'édifice s'élèvent plusieurs frontons triangulaires et le commencement d'une tour dont les ouvertures sont en accolade et garnies de feuilles frisées. Cette église a 44 mètres de long, 17 mètres de large, et les voûtes sont à une hauteur de 20 mètres.

L'église ancienne a été construite par les vicomtes de Thouars, mais les dates manquent. Il est certain toutefois qu'elle fut érigée au commencement du douzième siècle, car une vieille charte de cette époque parle d'un Thibaud, curé de Saint-Médard. D'abord cette église servait aux habitans de quelques hameaux voisins : aussi dans les temps reculés on l'appelait Saint-Médard-des-Champs ; elle était seule au milieu des prés, des jardins et des cimetières des autres paroisses. Avant la révolution, trois chapelains étaient destinés à servir le curé, mais leur modeste rétribution les rendit négligens; aussi le vicaire et le curé étaient obligés de tout faire ; sa cure était une portion congrue qui lui venait du chapitre de Saint-Hilaire de Poitiers, décimateur de la paroisse. Le vicaire avait 450 livres et le curé 1,100 livres, y compris le casuel. C'était une femme, l'abbesse de Saint-Jean de Bonneval, qui avait la présentation du curé.

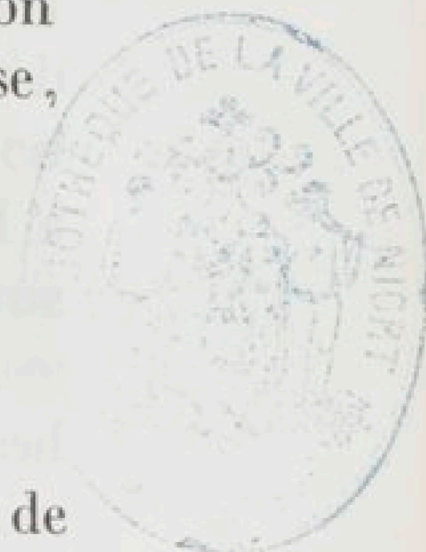
En 1561, la châtellenie de Thouars vit ruiner ses édifices religieux : les uns furent pillés, brûlés; les autres renversés; les reliques des saints furent prises, jetées et détruites. Deux églises seules furent à l'abri de ces dévastations : celle du château fut épargnée, parce qu'elle appartenait au chef de la châtellenie; celle de Saint-Médard, devint un prêche; elle servit aux chefs de la religion protestante. En 1561, une scène horrible s'y passa : quelques catholiques, inclinés aux pieds des autels, déploraient les malheurs de la chrétienté, quand tout-à-coup un ancien carme de Poitiers, qui avait épousé une femme dont le mari vivait encore, monta dans la chaire pour y prononcer les paroles les plus outrageantes



Baugier del. | Lith. Robin et Cie à Niort. | E. Conte Lith.

PORTAIL DE NOTRE-DAME DE LA COUDRE À PARTHENAY.

contre les personnes restées fidèles aux antiques croyances. L'indignation fut si grande qu'on se précipita sur lui; on l'entraîna hors de l'église, et il fut pendu aux acclamations de la foule.



Notre-Dame de la Coudre, à Parthenay.

Dans l'archivolte extérieure de la porte, on voit les vieillards de l'Apocalypse au nombre de six, vêtus de longues robes. Ils tiennent de la main la plus voisine du tympan une longue fiole remplie de parfum, ils ont de l'autre un violon, pour chanter au nom de l'agneau un cantique nouveau, car la musique est la prière des saints. Cette archivolte est surmontée d'une jolie guirlande en enroulement garnie de perles.

A l'archivolte inférieure, il y a deux personnages qui foulent des monstres dont l'un est percé d'une flèche. Ils ont les bras tendus, les doigts fermés, excepté l'index qui montre dans un médaillon un objet dont il ne reste plus que la place. C'était, dit-on, une femme voilée, ou la statue de la Religion. De chaque côté sont placés des guerriers, armés de boucliers très longs; l'un a une lance, les autres de longues épées qu'ils tiennent de la main droite; ces épées sont à deux tranchans et canelées au centre; ils les plongent dans la gueule des monstres renversés sous leurs pieds. L'un des monstres est saisi de rage, il serre de ses mains l'épée qui le blesse; un autre baisse la tête et succombe avec plus de résignation. Dans ce tableau symbolique qui rappelle les vertus et les vices, ou le triomphe de l'homme sur le péché, la foi est représentée par le bouclier, le salut par le glaive. Les statuettes qui tapissent ainsi les voussures et les archivoltes du Poitou, préludent à la magnifique ornementation qui doit briller dans tout son lustre aux portes ogivales du treizième siècle.

L'autre zône commence par deux anges qui avaient, comme on peut en juger encore, la tête levée pour écouter les avis de deux autres anges, dont les pieds sont en l'air et les têtes en bas. Aussi l'on dirait qu'ils descendent du ciel pour venir parler de foi, d'espérance et de Dieu, à ceux qui les écoutent. Au-dessus de ces deux anges aux grandes ailes, aux formes sveltes et aux nimbes, on en voit deux autres debout et penchés; il faut

remarquer les pieds de l'un d'eux. La pose et la perfection de leurs détails sont vraiment admirables pour ces temps que si souvent l'on a nommé barbares; ils soutiennent un médaillon qui malheureusement a beaucoup souffert. Il m'a semblé qu'au centre c'était l'agneau, le pied sur un livre.

L'archivolte centrale est garnie d'abord de deux statuettes qui ont beaucoup souffert; elles sont dans une niche ornée en dessus par des maisons divisées en deux ou trois ordres, l'ordre supérieur est terminé par des pignons triangulaires. Sur ces frontons aigus s'appuient deux anges parés avec le plus grand luxe; ce sont de grandes robes flottantes, de riches manteaux, des perles, des broderies, des guimpes autour du cou. Ce sont de larges bandes en forme d'écharpe qui passent sur les bras et retombent sur les côtés, sur la poitrine; ces bandes sont ornées de perles. Les deux anges, les bras élevés, soutiennent un médaillon circulaire richement orné dans lequel on voit Dieu le Père; sa main droite est levée, de l'autre, qui s'appuie sur sa poitrine, il tient un livre. La main, le livre, le médaillon, les anges dont les pieds se reposent sur les sommets des niches, en un mot tout l'ensemble de ce petit tableau est parfait et d'un travail exquis. Les tailloirs de toutes ces archivoltes sont garnis de feuillages et d'entrelacs qui s'appuient sur des chapiteaux historiés où l'on peut reconnaître des oiseaux, un homme à cheval, des joueurs d'instrumens assis, et différens autres sujets. Ces chapiteaux retombent sur des colonnes séparées par des moulures triangulaires. Cette porte est la plus belle de nos contrées; c'est un chef-d'œuvre qui fait beaucoup d'honneur à l'habileté de nos pères.

L'arcade latérale de droite ne commence qu'à une certaine hauteur au-dessus d'une saillie garnie de moulures et soutenue par des corbeaux qui sont ornés de têtes d'hommes et de bêtes. Cette arcature est beaucoup moins ornée que la porte; elle est supportée par de petites colonnes, dont les chapiteaux, d'un très bon goût, sont composés de feuilles recourbées; ils ont pour tailloirs des corniches unies. Cette arcade est garnie de larges feuilles, dont les extrémités se relèvent et se retournent. La guirlande qui les encadre est composée de deux bandes qui se croisent et qui passent alternativement l'une sur l'autre, elles sont garnies de perles. Dans le tympan de l'arcade de droite, il y avait autrefois Samson monté sur un

lion qu'il cherche à dompter; on ne voit plus aujourd'hui que le pied du cavalier qui se retourne sur la croupe de l'animal, dont la queue très mince indique bien le lion.

Dans le tympan de gauche, on reconnaît parfaitement les débris d'un cheval, la jambe d'un cavalier. Cette arcature qui ne commence comme celle de droite qu'au-dessus d'une corniche couverte de moulures entrelacées, s'appuie sur des tailloirs unis, sur des chapiteaux de feuillage et de petites colonnes. L'archivolte est garnie de palmes qui à leur sommet se retournent en volute. Cette arcade est surmontée d'un encadrement orné de bandes avec des perles.

Cette jolie façade est flanquée, à chaque extrémité, de contreforts peu saillans. La corniche qui séparait le premier ordre du second est décorée de feuilles parmi lesquelles on aperçoit des raisins, ensuite plus rien que des débris étendus sur le mur; cependant la nature est venue y semer quelques rosiers sauvages dont les fleurs retombent sur ces ruines pour leur offrir un mélancolique hommage. Le mur intérieur de cette élégante construction est en très mauvais état, il est bien à désirer que l'on puisse y faire quelques réparations, pour conserver ce qu'il y a de plus parfait dans l'architecture poitevine. Cette petite église était jadis divisée en trois parties; sa nef, ses bas-côtés servent maintenant de cour, elle est remplie de décombres. A en juger par quelques chapiteaux restés dans l'intérieur de l'église, je pense que la façade était plus jeune que le reste de l'édifice. Les absides sont encore debout; l'une d'elles sert de classe aux religieuses du Sacré-Cœur qui habitent le couvent de Notre-Dame.

Il existe épars çà et là plusieurs restes qui firent partie de Notre-Dame de la Coudre. Ainsi la grande porte du couvent est flanquée de deux chapiteaux carrés, vraiment remarquables par les sujets qu'ils représentent. Là, c'est Abraham au moment où il va frapper son fils Isaac qu'il traîne par les cheveux, un ange lui amène un bélier qu'il tient par les cornes; cet ange est représenté couché sur le bélier, la laine de l'animal ressemble à des mailles. Sur l'autre chapiteau est un cheval bridé et sellé, on voit la boucle de la sangle et les étriers. Un guerrier éperonné, couvert d'une cotte de mailles, est armé d'un bouclier oblong et d'une épée à deux tranchans; il tombe mortellement blessé par le coup d'un ennemi qui lui lance une pierre ronde enfermée dans une fronde, c'est le combat

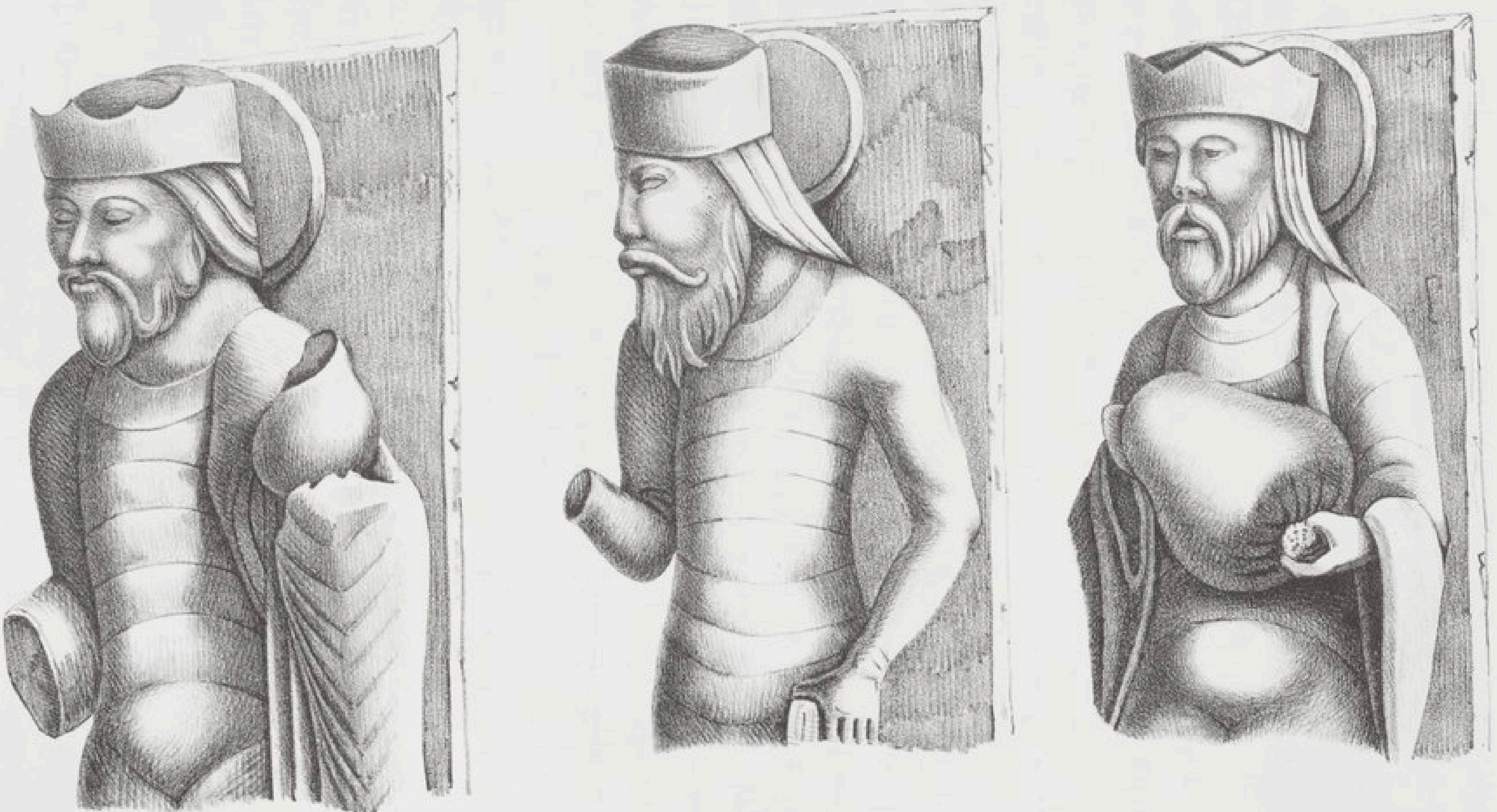
de David contre le géant Goliath. Dans le jardin des religieuses, l'on a conservé d'autres sculptures qui ne sont pas sans mérite : là, ce sont des statues couvertes de lierres, l'une d'elles porte une outre; ici, c'est l'entrée, à Jérusalem, de Jésus-Christ monté sur une ânesse. Tous ces débris appartiennent, comme la façade, au commencement du douzième siècle.

Notre-Dame de la Coudre est un petit édifice de 15 à 16 mètres de longueur en comprenant les absides; ainsi ceux qui prétendent que ce fût dans cette église si peu vaste, qu'eut lieu la conversion du duc Guillaume se trompent sans doute, car saint Bernard était accompagné de plusieurs évêques, les évêques de plusieurs ecclésiastiques et de personnages pieux; l'église de Notre-Dame de la Coudre, qui était très petite, n'aurait pas pu les contenir tous.

Ce fut au dix-septième siècle que cette église fut confiée aux religieuses Ursulines qui, à cette époque, étaient venues s'établir à Parthenay. C'est à la fin du dix-huitième qu'on l'a vendue au nom de la nation. Devenue propriété particulière, elle fut bientôt démolie et détruite en partie. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un débris, qu'une précieuse médaille qui rappelle l'habileté de ceux qui foulaient alors la terre du Poitou ; leur imagination était, il n'en faut pas douter, pleine de puissance, d'ardeur et de persévérance, car on connaît ce que furent les hommes à ce qu'ils firent, à ce qu'ils ont laissé.

Sainte-Croix de Parthenay.

Je parlerai peu de cette église, il n'y a rien à dire du mur du nord, rien de la façade qui n'est qu'une mauvaise réparation. L'intérieur est divisé en trois parties par deux rangées de piliers dont les demi-colonnes sont groupées par quatre. Celle qui fait face à la nef s'élève jusqu'à la retombée des voûtes; partout les chapiteaux sont modestes, leurs corbeilles sont seulement garnies de feuilles en volute. Les voûtes de la nef sont renforcées par des arcs-doubleaux qui retombent sur des chapiteaux dont les feuilles se recourbent à leur extrémité. Partout les tailloirs sont unis : les fenêtres sont inscrites dans des arcatures en tiers-point, les



Baugier del. Imp. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

PARTHENAY.

Pierres tumulaires de Notre Dame de la Couldre.

transsepts sont faiblement indiqués, leur partie centrale est flanquée de quatre faisceaux de colonnes, dont quelques-uns sont en encorbellement. Dans toute l'église on ne voit que chapiteaux de feuillage, car ils sont en granit avec lequel il est impossible de faire des détails variés. La pâte est serrée; un sable très dur s'y trouve mêlé; l'instrument ne peut rien couper. Il fait seulement voler des éclats, ce qui empêche de rien faire avec soin. Le seul chapiteau historié de Sainte-Croix est à gauche en entrant, il surmonte la colonne qui s'engage à demi dans le mur latéral de gauche; il porte des dragons.

L'abside dans laquelle on a placé l'autel, est entourée de colonnes qui se groupent avec assez de grâce et d'élégance; à leur sommet l'on peut regarder des chapiteaux qui attestent les progrès de l'art. Les voûtes sont parcourues par des nervures ogivales, car cette partie de l'édifice a été refaite et appartient à des temps plus modernes.

Le clocher est divisé en deux ordres par une corniche. Il est à côté de l'église, du côté du midi. Le deuxième ordre de la tour présente sur chaque face quatre arcatures, dont deux seulement sont ouvertes. Ces arcatures sont à leur sommet ornées d'un gros tore qui n'est que la continuation des colonnes qui flanquent les arcades. Le toit de la tour retombe sur une corniche soutenue par des modillons simples.

Au commencement du mur du midi, du côté du clocher, s'entr'ouvre une fenêtre assez remarquable par les ornemens de son archivolte, de ses chapiteaux, de ses colonnes. L'église de Sainte-Croix avait un chapitre, dont les membres étaient nommés par les seigneurs de Parthenay.

Au milieu du centre de l'église se trouve une table de marbre, dont l'inscription effacée rappelait autrefois les noms et les titres d'un seigneur de Parthenay, mort au dix-septième siècle. Il appartenait à la famille des La Meilleraye.

Chapelle du Château de Comines, à Argenton-Château.

La seule portion remarquable de cette chapelle, qui remonte à l'époque romane, est l'extrémité orientale. Dans cette partie, qui n'est aujourd'hui qu'un bûcher, il faut distinguer une fresque très curieuse qui représente

Jésus-Christ, entouré des quatre Évangélistes. Le Christ est de grandeur colossale et encadré dans un grand ovale, formé par trois larges bandes de couleurs différentes : il est assis; l'une de ses mains est élevée comme pour bénir, l'autre tient un livre couvert de parchemin : c'est le livre des Sept Sceaux. D'épais cheveux couvrent sa tête, une auréole brille autour d'elle; il est vêtu d'une longue robe verte à larges manches; elle est bordée de blanc. Sur cette robe retombe un manteau rouge, peu long sur le devant, mais par le derrière et le côté gauche il descend très bas. Autour du cou s'étend une large bande rouge d'où part une autre bande qui tombe sur la poitrine et qui va toujours en s'élargissant pour se terminer brusquement en pointe. Le Christ est entouré d'une ceinture rouge d'où part un autre vêtement qui semble se soulever au souffle du vent. Ses pieds qui sont nus reposent sur un tapis, entouré de petits cercles blancs et couvert de losanges de même couleur sur un fond un peu bleu. Le fond de l'ovale est orné, mais il s'efface fatigué par le temps. Hors de l'ovale, mais tout à côté, sont placés les quatre Evangélistes. Mathieu est debout, sa tête est entourée d'un nimbe; il porte de longues ailes comme un ange, son expression est douce et triste, il regarde le Christ. Une première robe blanche avec de longues raies rouges l'enveloppe tout entier. Au-dessus un autre vêtement rouge et vert couvre le côté gauche et seulement une partie du côté droit. Saint Marc est représenté par un lion ailé entouré d'un nimbe. Il a de longues ailes blanches et vertes, qui s'élèvent au-dessus de sa tête; ses pieds ressemblent à des griffes, sa gueule est entr'ouverte, son regard est tourné vers le Christ et semble dire : Malheur à qui pourrait le menacer. Saint Luc est représenté par un bœuf entouré d'un auréole; il mugit, et il est tourné, lui aussi, vers le Christ. Son corps est fond blanc avec des bandes rouges. Sa queue se retourne sur son flanc; le corps, le cou et la tête semblent vêtus. L'aigle a beaucoup souffert; il est rouge avec des ailes verdâtres, sa tête est entourée d'un nimbe, il regarde le Christ. Tout ce tableau est imposant par son ensemble, par la grandeur de ses formes et par l'époque éloignée à laquelle il remonte; mais quelle est-elle? je l'ignore.

La voûte de la chapelle était autrefois ornée de peintures qui existent, sans doute encore, sous le badigeon; les dessins que l'on y voit représentent des carrés longs avec un rond au milieu.

Eglise d'Argenton-Château.

L'église d'Argenton, dont toutes les parties sont presque modernes, conserve une porte excessivement curieuse ; elle est flanquée de chaque côté par onze colonnes sans séparations, qui supportent des chapiteaux historiés, mais horriblement mutilés. On y distingue cependant des oiseaux, de petites statuettes et des monstres. Les voussures de cette porte sont unies, mais les archivoltes comprennent les sujets suivans : A la zône intérieure, ce sont des anges, dont les longues ailes s'élèvent beaucoup au-dessus de leurs têtes. Au centre se trouve, je crois, l'Agneau, autant qu'il est possible de le deviner, car la pierre a beaucoup souffert. La seconde archivolte est occupée par les Vertus et les Vices. Les Vertus sont de nobles guerrières qui portent le bouclier très allongé du douzième siècle et foulent sous leurs pieds la Débauche, la Colère, l'Orgueil, l'Idolâtrie, l'Avarice et la Discorde. Les Vertus sont au nombre de six, ce sont : la Chasteté, l'Humilité, la Foi, la Concorde, la Générosité, la Patience. Toutes sont représentées par des femmes, parce que ce sont elles qui touchent les cœurs et les nourrissent. Ce tableau des Vices domptés par les Vertus, ou de l'homme triomphant du péché, était placé sur les façades des églises, pour dire à tous les fidèles qu'il fallait avoir un cœur pur pour entrer dans la maison de Dieu, et qu'il fallait, par conséquent, laisser à la porte les déplorables passions qui souillent les âmes. Si, souvent, des figures grimaçantes se trouvent dans l'intérieur des temples, c'est pour avertir que nul n'est à l'abri des mauvaises tentations.

Sur la troisième archivolte, les tailleurs d'images ont figuré l'allégorie du Royaume des Cieux, indiquée par les dix vierges invitées aux noces de l'époux. Il y en avait cinq qui étaient sages et cinq qui étaient folles. Ces dernières prirent leurs lampes, mais point d'huiles : les sages, au contraire, mirent de l'huile dans leurs vases. L'époux ayant tardé à venir, toutes s'endormirent ; cependant, vers minuit, on entendit un grand cri : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui ; aussitôt toutes les vierges se levèrent et prirent leurs lampes, mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes sont éteintes ; les sages répondirent : Nous n'en n'avons pas trop, allez chez les marchands.

Tandis qu'elles y allaient, l'époux arriva, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui. Les folles vinrent bientôt en disant: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous; mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité que je ne vous connais pas. A l'église d'Argenton, les vierges sages sont à gauche, elles tiennent à la main leurs lampes allumées et leurs regards sont tournés vers le Christ qui est au centre de l'archivolte. Les vierges sages ont au-dessus d'elles une inscription qui porte ces mots: *Hìc sunt prudentes quinque virgines adventum sponsi cum suis lampadibus expectantes venientis.* Sur l'autre côté de l'archivolte, sont également cinq statuettes représentant les vierges folles avec leurs lampes éteintes, leur inscription qui commence par ces mots: *Hìc sunt quinque fatuæ virgines*, se termine par les mots désolans: *Nescio vos.* A la troisième archivolte, l'on voit les douze Apôtres; Jésus-Christ est au milieu. Les Apôtres sont vêtus de longues robes; d'une main ils portent un livre, l'autre main est levée vers le Christ, qui est accompagné de deux Anges: au-dessus des Apôtres on peut lire leurs noms et leurs qualités. *Thomas apostolus*, *Mathæus evangelista*, *Andreas apostolus*, *etc.*

La dernière archivolte est décorée par les signes du Zodiaque et par leurs symboles; le premier devrait être le Bélier, qui représente le mois de mars, époque à laquelle on commençait alors l'année; mais ici c'est le mois de janvier qui se trouve le premier, car les artistes ne s'inquiétaient point de mettre les signes à leur place. Comme ces bas-reliefs étaient exécutés d'après des poncis dessinés sur des feuilles séparées, nécessairement l'ordre et l'arrangement devaient en souffrir, puisque les taille-pierres pouvaient tout mêler et tout changer suivant leur négligence ou leurs caprices. Le symbole du mois d'avril est bien conservé; au mois de juin l'on voit un homme debout, le reste est effacé jusqu'au mois d'août. La Balance est facile à connaître, ainsi que le Scorpion et le Sagittaire. On ne doit pas être étonné de voir ces Zodiaques sur la façade de nos églises. C'était un usage établi de temps immémorial chez les chrétiens, de placer à l'entrée des églises les signes du Zodiaque et des travaux agricoles, comme un calendrier rural qui devait servir à guider l'agriculteur pour chaque mois de l'année. Les architectes du moyen-âge suivaient en cela la coutume de leur temps et le goût des Égyptiens et des Indiens qui leur fut transmis par les Grecs et par les Croisades.

La porte est flanquée de chaque côté par plusieurs colonnes ; l'espace qu'elles renferment et qui se trouve compris entre les archivoltes que je viens de décrire et la corniche supportée par un rang de modillons fantastiques, est garni de différens sujets : ce sont des bas-reliefs complets. A droite, on voit un homme assis, il tient un bourdon à la main, un autre personnage est à genoux, les mains jointes devant lui; au-dessus, l'artiste a placé une scène du jugement dernier qui comprend une barque au milieu des flots et des âmes représentées par de petites statuettes; ce sont des condamnés et des diables qui s'empressent de les prendre, de les saisir, de les tourmenter. Tout à côté se trouve le contraire pour prouver que toutes les âmes ne sont pas perdues : c'est Jésus-Christ qui reçoit sur son sein les fidèles élus. Ce tableau était un avertissement assez généralement représenté sur les églises du douzième siècle. Par lui, on voulait fixer d'une manière plus énergique dans la croyance des peuples le dogme de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des morts, et leur montrer les joies des élus, les tourmens des réprouvés. A gauche, et vis-à-vis, se trouvent, dans un encadrement, trois niches dans lesquelles sont placés trois personnages : l'un d'eux tient une gourde, celui du milieu se dispose à prendre un pain sur une table placée devant eux, c'est Jésus-Christ au moment où, après sa résurrection, il fut reconnu par les deux disciples qui, le soir, s'arrêtèrent avec lui au village d'Emmaüs. De ce côté se trouvent encore quelques sujets, mais ils sont tellement mutilés qu'il est impossible de les lire. Au-dessus du cordon s'entr'ouvre une fenêtre cintrée, dont les parois sont garnies de tores.

En résumant la façade de l'église d'Argenton-Château, on verra qu'elle renferme un ensemble des plus variés et des plus complets. On y voit les Vices qu'il faut dompter, les Vertus qu'il faut pratiquer, représentées par de belles femmes élégantes et parées ; on y voit les vierges sages, les vierges folles. Ensuite ce sont les Apôtres, tous ces hommes qui ont répandu la foi, et dont plusieurs ont péri pour elle. Puis enfin, les signes du Zodiaque pour apprendre au peuple qu'il faut obéir aux règles des saisons, et une scène du jugement qui lui enseigne qu'il faut éviter la mauvaise route, car l'on est toujours puni, toujours récompensé selon ses œuvres.

Eglise de Marnes.

La tour carrée qui surmonte cette église, la tourelle qui renferme son escalier, l'autre tourelle qui se trouve aux pieds de la première, les pignons qui s'élèvent aux extrémités des transsepts et de l'abside, forment un ensemble pittoresque auquel contribuent les dalles de pierre qui couvrent l'édifice. A l'intérieur, quelques parties méritent l'attention. La voûte qui s'élève à l'intersection des transsepts est soutenue par quatre faisceaux de colonnes dont les chapiteaux, quoiqu'ils aient été mutilés, laissent néanmoins apercevoir encore des feuilles et une ou deux têtes. Ces colonnes usées par le temps, ces chapiteaux dont les sujets s'effacent, cette voûte antique au-dessus de laquelle s'agitait au moment de ma visite la cloche funèbre, inspirait de graves pensées; la foule priait pour les morts de tous les temps, de tous les siècles; moi-même voyageur d'un jour, je donnai quelques souvenirs aux ouvriers inconnus de cette église, aux taille-pierres qui disposèrent avec tant de soin les grosses nervures, les colonnes cylindriques qui doivent périr comme eux; car tout passe pour bien des hommes, leurs travaux, leurs tombes, leur mémoire.

Sous l'église de Marnes se trouvent plusieurs caveaux creusés dans le rocher; ils sont si peu vastes, et l'on y pénètre par des ouvertures rondes d'un diamètre si petit, qu'il est impossible de deviner leur ancienne destination. On a découvert dans les environs de cette église beaucoup de cercueils de pierre dans lesquels on a rencontré des vases de différentes formes qui renfermaient du charbon qu'on allumait toujours au moment de l'inhumation, pour faire brûler l'encens qui devait éloigner les odeurs fétides.

Saint-Jouin-des-Marnes.

Le monastère de Saint-Jouin est l'un des plus anciens du Poitou, puisqu'il existait au milieu du cinquième siècle. Il en est même qui font remonter son origine à l'an 425, mais cette date incertaine ne

s'appuie sur aucune charte, sur aucun titre. Le lieu où il fut établi, lui fit porter à son origine le nom d'Ension qui lui resta quelque temps, mais saint Jouin qui fut son fondateur ou l'un de ses premiers abbés devait un jour lui faire donner une autre dénomination. Pendant sa vie, ce pieux cénobite se distingua par une conduite exemplaire; après sa mort, les miracles qui furent, dit-on, opérés sur sa tombe, mirent le comble à sa renommée. Les nombreux pélerins qui venaient de tous les côtés au monastère que l'on voit non loin de Montcontour, ne songèrent plus à son premier nom; ils l'oublièrent, ils le négligèrent en parlant du pieux cénobite qu'ils venaient visiter, des secours qu'ils en avaient reçus ou de ceux qu'ils en attendaient. Ainsi peu à peu le mot d'Ension disparut, et l'on mit à sa place celui de Saint-Jouin qui finit par rester au monastère qui depuis fut surnommé des Marnes, à cause de son voisinage avec l'ancien bourg de ce nom.

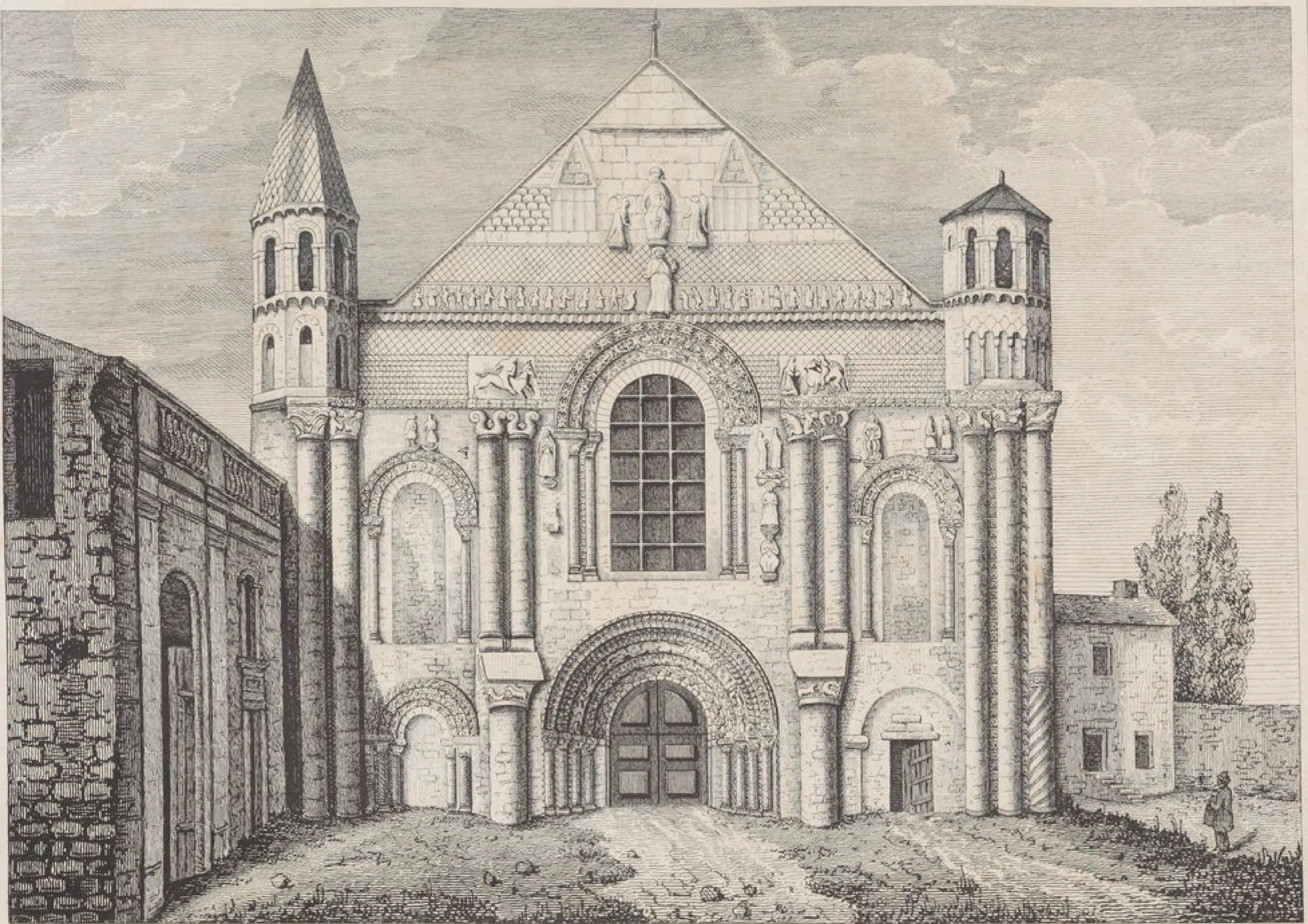
L'abbaye de Saint-Jouin renferma tout d'abord des hommes de mérite. Parmi eux, il faut citer saint Jouin; saint Paterne s'y distingua bientôt par son zèle et son savoir; aussi devint-il évêque d'Avranches. Saint Généroux vint ensuite; on sait son histoire et sa curieuse église. Saint Aicadre, l'un des abbés de la célèbre abbaye de Jumièges, fut élevé dans le monastère de Saint-Jouin qui était alors une pépinière de saints et de savans. (Dom Fonteneau.)

Pendant les guerres que les ducs d'Aquitaine soutinrent contre Pépin le Bref et Charlemagne, l'abbaye de Saint-Jouin fut ruinée. Alors des chanoines s'y établirent, mais Pépin, roi d'Aquitaine, les obligea, au commencement du neuvième siècle, à se faire moines ou à laisser leur place à des moines. Cependant l'importance et la prospérité ne revinrent à Saint-Jouin qu'après les invasions des Normands. Lorsque ces barbares furent arrivés sur les côtes de Bretagne, l'abbé de Saint-Martin-de-Vertou, près Nantes, laissa son abbaye et il vint avec ses religieux, ses reliques et sa fortune, demander un asile au monastère de Saint-Jouin; depuis l'abbaye de ce nom, qui n'était que la fille de Saint-Martin-de-Vertou, en devint la mère et celle-ci lui fut soumise. (Dom Fonteneau.)

C'est alors que l'on vit à Saint-Jouin les disciples de saint Benoît; alors il y eut de nouveaux saints, de nouveaux travailleurs; alors ces hommes dévoués copièrent des manuscrits, cultivèrent les terres et

répandirent autour d'eux l'amour du travail. « Car ce fut l'ordre de saint Benoît qui donna au monde ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple du travail accompli par des mains libres. Pour la première fois, le citoyen humilié par la ruine de la cité, abaissa ses regards sur cette terre qu'il avait méprisée ; il se souvint du travail ordonné au commencement du monde dans l'arrêt porté sur Adam ; cette grande innovation du travail libre et volontaire fut la base de l'existence moderne. » (MICHELET). Soutenir les hommes et les courages, cultiver la terre, par conséquent changer la face de ce monde, composer des chroniques, raviver le flambeau de l'histoire et des arts, telle fut la brillante époque de la vie cénobitique. Cependant ces nobles représentans du travail et de l'intelligence, ces nouveaux créateurs des travaux des anciens, seront confondus, malgré des règles si différentes, des conduites si diverses, avec d'autres moines qui ne faisaient rien pour leur époque, rien pour le monde social dans lequel ils étaient nés, et dont la vie inutile fut justement condamnée.

Ce furent les fils de saint Benoît qui firent construire la curieuse église de Saint-Jouin. La façade de ce beau monument, depuis sa base jusqu'au sommet du fronton triangulaire qui le couronne, est un bas-relief des plus curieux. La partie inférieure comprend trois arcades dont l'une est beaucoup plus grande que les autres ; elle est ouverte et rappelle par sa forme le style roman le plus pur. Cette porte est flanquée de colonnes rondes, séparées par des roses, par des cercles qui se touchent par la circonférence et par des rudimens de feuilles qui se retournent un peu par leur extrémité comme des crosses dont elles sont évidemment la première origine. Dans le nord de la France, on ne les trouve qu'au treizième siècle. Les chapiteaux qui surmontent ces colonnes sont, à droite, alternativement composés de feuilles et d'animaux qui se réunissent par la tête ; les voussures et les archivoltes qui viennent s'appuyer sur ces compositions offrent des tores, des rosaces, et différens sujets dont quelques-uns sont horriblement mutilés ; ils se composent de rinceaux, de figures aplaties, avec de longues barbes. La porte de Saint-Jouin est accompagnée de deux massifs, dont les colonnes peu élevées soutiennent des chapiteaux sur lesquels se meuvent et s'ébattent des animaux fantastiques. Au-dessus de ces chapiteaux, il y a une retraite



Baugier del. Impr. Robin et Comp. a Niort. E. Conte lith.

FAÇADE de L'ÉGLISE de St.-JOUIN des MARNES.

qui soutient de l'un et de l'autre côté deux colonnes engagées dans la façade, les chapiteaux sont remarquables.

Il n'y a rien à dire de la porte qui se trouve à droite; sa physionomie première n'existe plus; des réparations ont presque tout détruit. L'arcade de gauche est mieux conservée, elle serait encore reconnue par les ouvriers qui tressèrent des spirales à la base de ses colonnes. Si les chapiteaux ont beaucoup souffert, les autres ornemens qui couvrent les voussures et les archivoltes sont conservés: ce sont des tores, des moulures réunies par des liens; ce sont des segmens de cercle qui sont opposés les uns aux autres.

Les trois arcades inférieures sont surmontées par trois autres; les latérales sont bouchées aujourd'hui et beaucoup moins élevées que celle du milieu. Cette dernière, seule, est ouverte; elle est flanquée de chaque côté par deux colonnettes très élégantes; sur les deux faces de la moulure qui les sépare, sont tracés de petits cercles remplis par des moulures taillées en creux. Les chapiteaux que portent ces colonnes sont historiés; sur les tailloirs de gauche serpentent et courent des rinceaux; sur ceux de droite sont disposés des feuilles, des raisins et une tête. Les archivoltes ou voussures se distinguent par la variété de leurs parures: là des têtes plates, ici de petites statuettes aux formes élancées, sveltes; elles seraient entièrement nues si des jaquettes ne les couvraient pas de la ceinture aux genoux; plus loin, les taille-pierres se sont complus à de bizarres compositions; ils aimaient à créer des animaux sans formes et sans noms, et à retracer sur les pierres livrées à leurs caprices, les rêves et les délices d'une fantastique imagination. Au centre de l'archivolte principale, il y a deux cerfs qui s'élancent l'un vers l'autre. Le cordon qui encadre ces diverses compositions, est garni de fleurons à huit pétales perlées ou marguerites. Cette fenêtre est accompagnée, le long de ses pieds droits, de plusieurs statuettes dont la première ou la plus basse du côté droit, est peut-être saint Pierre. Il est assis, il porte quelque chose à la main; une auréole brille autour de sa tête, les formes sont roides, la robe n'est pas flottante, elle semble presser les contours de son corps. La statue placée au-dessus de saint Pierre tient un livre d'une main, l'autre est relevée sur sa poitrine; les cheveux de ces deux saints sont tressés, ils se séparent sur le front et se contournent sur les tempes. Le groupe qui surmonte ces deux statues est composé de deux anges vêtus de longues robes,

dont les plis reposent les uns sur les autres; on dirait qu'ils conversent ensemble. L'un d'eux, de sa main et de son doigt élevés, semble indiquer à l'autre le ciel, leur commune origine. Sur la même ligne, mais à gauche, une femme est debout, ses mains qu'elle appuie sur son sein se touchent par le bout des doigts, ses cheveux qui forment deux tresses retombent sur sa poitrine, les manches de la robe sont si amples qu'elles descendent jusqu'à mi-jambes. Cette statue de femme se fait distinguer par la perfection, l'élégance de ses contours; l'artiste qui la créa l'a fit dans un jour d'inspiration, il lui prodigua tous ses soins, tout son art.

L'arcature de droite a deux colonnes, deux chapiteaux, une seule archivolte ou voussure dont les sujets sont variés. Au-dessus de cette fenêtre, le moyen-âge a placé l'une de ses plus saisissantes créations; c'est une femme nue, des tresses de cheveux retombent sur ses épaules. D'une main elle cherche à éloigner l'un des serpens qui l'enlacent, mais ses efforts sont inutiles, les monstres la tiennent toujours et têtent toujours ses mamelles gonflées : aussi dans sa douleur et son désespoir, cette femme grimace affreusement et montre aux passans ses dents qui se heurtent et qui claquent. Cette image symbolique est vraiment effrayante; elle nous fait voir dans toute son horreur les horribles punitions réservées à la femme adultère qui n'aura pas rempli dans ce monde sa glorieuse mission d'épouse et de mère. Près de cette femme si horriblement punie, sont deux personnages en jaquette qui semblent porter quelque chose devant eux. L'arcade de gauche est comme l'autre, elle a deux colonnes, des chapiteaux, une seule archivolte avec des feuilles, des palmes et des pommes de pin; les moulures de l'encadrement sont des triangles. Sur ce cordon repose un autre symbole représenté par deux hommes en jaquette : l'un d'eux porte sur ses épaules un fardeau, c'est celui des douleurs; il est obligé de le soutenir de ses deux mains, car l'homme est souvent accablé par des chagrins si grands qu'il faut tout son courage, toute son énergie, pour ne pas succomber. Les deux colonnes qui séparent les fenêtres les unes des autres sont à gauche, surmontées de larges bandes dont l'extrémité se retourne en volute. A droite, les chapiteaux nous représentent de singulières compositions; d'un côté, ce sont deux singes avec cette particularité que pour deux corps il n'y a qu'une tête; de l'autre, ce sont des bêtes qui se renversent et qui sont attachées par le cou, par

le corps; des rinceaux se tournent et s'enlacent sur tous les tailloirs, c'est un peu au-dessus que deux compositions remarquables attirent les regards. Dans l'une, c'est une femme à la robe flottante, elle est debout devant un cheval monté par un homme dont le manteau vole au vent; dans l'autre, c'est un cavalier lancé au galop, il se penche sur le cou de l'animal qui l'emporte.

A partir des tailloirs dont j'ai parlé tout à l'heure, la portion inférieure de la façade est composée d'appareil moyen; mais après le cordon, dont les segmens de cercle opposés forment des espaces qui renferment une boule, l'appareil est très soigné; il commence par huit rangs de pierres obliquées ou zigzaguées, elles sont surmontées de plusieurs rangs d'appareil réticulé, c'est-à-dire que les pierres sont taillées de manière à former des losanges très aigus et à figurer une maille ou réseau. Ensuite un rang de l'appareil angevin supporte une longue file de petites statuettes, au milieu desquelles s'élève avec une noble majesté la statue de la Religion; sa figure est grave, elle porte un long voile, ses cheveux s'épandent sur ses épaules, l'une de ses mains qui se relève porte une globe surmonté sans doute autrefois par une petite croix, afin d'exprimer l'abondance de la grâce eucharistique. Les deux premiers personnages, à droite, sont à genoux; ils semblent attendre la bénédiction de la femme céleste qui va leur donner l'espérance. Les personnages qui s'avancent vers la Religion pour prendre part à la grande initiation, sont si élevés qu'on les distingue à peine: ce sont des pélerins qui marchent. Les uns sont vêtus de jaquettes, les autres de longues robes, ils représentent les hommes du peuple et les grands. Le noble sujet que je viens de raconter est bien rare dans l'architecture religieuse; on ne le rencontre presque nulle part. Au-dessus de la statue de la Religion, il y en a trois qui représentent Jésus-Christ, et deux Anges debout; Jésus-Christ est assis, il est dans le calme de sa puissance, ses mains sont abaissées sur ses genoux, ses pieds reposent sur un tabouret. Dans la partie la plus élevée de l'édifice qui se termine en triangle, il y a quelques portions d'un appareil dont les pierres rondes d'un côté s'amincissent de l'autre pour se terminer en pointe mousse. A droite, la façade est flanquée de deux contreforts composés de colonnes groupées, au nombre de cinq; les entrecolonnemens sont occupés par des moulures

qui se retournent et commencent les crosses. Ces cinq colonnes sont surmontées de chapiteaux qui offrent différens sujets; un lion, un cavalier monté sur un coursier fatal qui l'emporte et qu'il semble ne pouvoir arrêter. On y remarque aussi deux petits corps d'hommes qui se courbent et se réunissent en une seule tête. Les colonnes, les chapiteaux et les tailloirs supportent un joli clocheton divisé en deux ordres. Le premier est composé de petites colonnettes; le second qui repose sur une rangée de modillons, est percé de plusieurs ouvertures flanquées de colonnettes, dont les chapiteaux sont lisses, ce second clocheton n'est point surmonté par une petite flèche; une vieille tradition rapporte que les Anglais l'avaient rasée aux temps de leur conquête, afin d'inscrire un signe de leur puissance au front de ce noble édifice, afin de faire savoir à tous qu'ils avaient été libres de détruire le monastère, mais qu'il leur avait plu d'épargner son église et de lui laisser son indépendance, ses richesses; les clochetons placés ainsi à l'angle des édifices me semblent l'un des signes les plus caractéristiques de l'époque de transition.

La façade est à gauche, flanquée d'un massif où l'on ne voit que deux colonnes, sur les tailloirs des chapiteaux dont l'un est composé de feuillage, s'élance un animal. Au-dessus, s'élève une tourelle à plusieurs pans avec des arcades cintrées sans colonnes, sans chapiteaux; au deuxième étage, les ouvertures sont plus splendides; elles ont des colonnes, des chapiteaux: c'est là que s'élève une petite flèche, aux pierres imbriquées; il me semble que les deux clochetons que je viens de décrire sont moins anciens que la façade, car il a fallu couper un peu les extrémités du fronton pour leur donner une place.

L'intérieur de Saint-Jouin, qui était divisé en deux parties, l'une pour les moines, l'autre pour les fidèles, est moins remarquable que la façade. Pour y pénétrer, il faut descendre plusieurs marches. Alors on arrive dans la nef qui n'offre rien de grand ni de majestueux. Les premières travées sont en arc d'ogive, les piliers sont formés par quatre colonnes engagées sur des pilastres, dont les angles étaient originairement ornés. L'espace d'une travée à une autre présente alternativement 3 mètres 52 centimètres, 2 mètres 63 centimètres, 2 mètres 50 centimètres, 2 mètres 20 centimètres. Parmi les chapiteaux, les uns sont historiés, les autres ne le sont pas. Les piliers qui viennent après sont des prismes carrés,

refaits après l'éboulement des voûtes ou la destruction de cette partie de l'église pendant les guerres de religion. Les voûtes sont jeunes, aussi sont-elles parcourues en tous sens par des nervures rondes qui les soutiennent et forment une infinité de triangles. L'endroit où les lignes se coupent, représentent différens sujets. Là, c'est un abbé portant sa croix; ici, c'est un guerrier qui frappe son ennemi; plus loin, ce sont d'autres personnages qui portent l'un une croix, un autre un livre; cet ensemble est assez bien ordonné. Les chapiteaux de la croix sont assez anciens. Ici des oiseaux, des entrelacs, des rinceaux; là des personnages, partout des espèces de crosses. Le chœur, autour duquel circulent les bas-côtés, est, jusqu'à ses voûtes, de la première construction; les piliers qui l'entourent sont formés de colonnes groupées par quatre; elles sont séparées les unes des autres par des espaces qui varient. C'est ainsi que l'on trouve alternativement 2 mètres 63 centimètres, 3 mètres 43 centimètres, 2 mètres 2 centimètres, 2 mètres 45 centimètres, 2 mètres 30 centimètres. Les corbeilles des chapiteaux sont composées de larges feuilles, dont quelques-unes sont roulées en boule sur elles-mêmes. Les tailloirs sont lisses, les arcs qui retombent sur eux sont en plein cintre. Au-dessus, s'élève un autre ordre, accompagné de petites colonnes, dont les chapiteaux sont diversement ornés. Les voûtes ont été refaites; elles sont sillonnées, comme celles de la nef, par des nervures rondes qui forment un grand nombre de triangles et présentent différens sujets au point de leur intersection.

La crypte de Saint-Jouin est très petite; elle est carrée. Dans des jours de loisir ou d'ennui des moines se sont plu à y inscrire leurs noms; on y lit, par exemple, en caractères tracés avec du charbon, ces deux mots: *Dom Anatase*. Cette crypte peu intéressante renferme un puits, dont les eaux furent regardées comme sacrées.

Les trois chapelles ou absides qui terminent l'église sont en partie vieilles comme le monument; les voûtes ont été refaites. Dans l'une des absides, on voit le style ogival qui commence à s'introduire dans les constructions pour les envahir bientôt. La partie inférieure du mur des absides se distingue par une petite colonnade, dont les chapiteaux sont presque tous de feuillage; quelques-uns sont historiés.

Les murs des bas-côtés sont faits d'une manière irrégulière; ils penchent

repoussés, fatigués par le poids des voûtes; cependant ils ne se sont pas écroulés. Le mur latéral du nord est soutenu par des colonnes sans chapiteaux; à une certaine hauteur, elles sont ornées par des moulures d'où s'élancent des colonnes géminées, dont les chapiteaux sont formés de rinceaux. Des arcades simulées sur le mur sont enveloppées dans les entrecolonnemens d'un ruban de rinceaux qui disparaît presque sous une couche épaisse de badigeon. Les voûtes en berceau sont soutenues par des arcs-doubleaux; de ce côté les fenêtres sont bouchées, et le mur sert d'appui au seul côté des cloîtres qui subsiste encore.

Dans le latéral de droite, à une certaine hauteur, les colonnes sont surmontées par deux autres colonnes, dont les chapiteaux et les tailloirs sont couverts de moulures qui se distinguent par leur variété. Chaque fenêtre est encadrée par une ceinture de rinceaux qui descend pour suivre un moment une ligne horizontale, bientôt il se relève en courbe au-dessus d'une autre fenêtre, il en descend pour remonter encore. Ce type est bien remarquable, on ne le voit guère que dans les églises de nos contrées; aussi doit-on le regarder comme le cachet qui distingue notre architecture; il prouve que chaque province est douée pour ainsi dire de son individualité. A cette époque, la nôtre est plus brillante que les autres; elle se distingue par la richesse, la variété de ses détails qui se développent sur des parties tout-à-fait nues dans l'architecture de quelques contrées. La longueur de Saint-Jouin est de 71 mètres, la largeur de 14 mètres et la hauteur des voûtes de 15 mètres.

Le mur du nord ne paraît point à l'extérieur, il est caché par les cloîtres. Les absides sont bien remarquables, malheureusement elles sont dégradées par les constructions militaires qui les surmontent; partout des colonnes qui se groupent, partout des nervures qui les séparent. Ce n'est pas sans dessein que l'artiste n'a pas réuni ces colonnes; il lui fallait de l'espace pour tracer sur la pierre les ornemens de son époque si riche et si variée. Là, des nervures prismatiques, des boules, des cercles qui se touchent par la circonférence; partout, de petites arcatures, des colonnettes, des corniches, des pieds-droits; partout, des feuilles, des fleurons, des billettes, des têtes de diamans, puis d'autres ornemens qu'il est difficile de définir. Pour rendre d'une manière complète toutes les moulures dans lesquelles les artistes se sont complu



Baugier del. *Impr Robin et Comp. à Niort.* *E. Conte lith.*

ABSIDE de S.t-JOUIN des MARNES.

au temps de la période romane, il faut attendre que la langue ait acquis plus de mots, qu'elle ait fait des conquêtes nouvelles. Du pied de cette abside la vue est magnifique, elle s'étend sur des plaines, des prairies et des bois. De là on aperçoit le magnifique donjon de Montcontour, qui donna son nom à l'une des batailles les plus célèbres du seizième siècle.

Le mur du midi est l'une des parties les plus belles de cette église. L'ornementation de toutes les fenêtres se compose de dessins très variés. Les chapiteaux, les archivoltes, les tailloirs sont richement ornés. On y voit de larges feuilles, des moulures, des nervures prismatiques, des tores ou boudins, des rinceaux. Toutes ces fenêtres ont à peu près 1 mètre 46 centimètres de largeur; je n'ai pu en mesurer la hauteur. La septième fenêtre est beaucoup plus grande que les autres, elle descend plus bas. Pour elle point de colonnes, point de chapiteaux; mais l'archivolte retombe sur d'élégans tailloirs dont les ornemens sont pleins d'élégance et de facilité. Les trois autres fenêtres qui restent de ce côté, ont seulement pour parure des archivoltes aux profondes moulures, aux cercles tracés en creux, aux pièces d'architecture qui s'arrondissent par un bout et deviennent un peu pointues par l'autre. Les deux derniers cordons possèdent les plus élégantes moulures; elles se glissent, se contournent, s'éloignent et se rapprochent avec une grâce étonnante.

L'extrémité de la croix forme de ce côté une forteresse comme celles du quatorzième siècle, c'est une belle construction en grand appareil, elle ressemble à une tour carrée, d'élégantes consoles soutiennent de larges machicoulis, au-dessus s'entr'ouvrent de petites fenêtres et des fentes en forme de meurtrières. Des arcs-boutans aujourd'hui en très mauvais état soutiennent cette belliqueuse construction destinée à résister aux armes de l'Angleterre et aux autres aggresseurs de l'abbaye. Les moines de Saint-Jouin ne vécurent pas toujours en paix à l'ombre de leurs cloîtres, au milieu de ces livres qu'ils aimaient à conserver, à transcrire : plus d'une fois il leur fallut recourir aux armes. L'abbaye fut souvent attaquée, le seigneur de Montcontour voulut s'en emparer, mais l'abbé Raoul, ayant obtenu les secours du comte d'Anjou, repoussa son ennemi. Les seigneurs de Marnes lui ont aussi cherché des querelles; mais l'abbé André retrouva le courage de son prédécesseur

et conserva ses possessions dans toute leur intégrité. Il n'en fut pas toujours ainsi; au temps du protestantisme, l'un des abbés de Saint-Jouin, Arthur de Cossé, renonça à la religion de ses pères, il devint calviniste, pilla le monastère, vendit ses biens; c'est à cette époque que la science fit des pertes irréparables, le cartulaire fut détruit, les livres, les manuscrits disparurent. Depuis, l'abbaye fut réparée par un abbé commendataire qui s'empressa d'y introduire la réforme de saint Maur. Alors pour la dernière fois, les sciences et les arts revinrent à Saint-Jouin, alors des mains pieuses composèrent des tableaux, dont quelques-uns sont à Niort dans l'église de Saint-André; d'autres sont restés à Saint-Jouin. Les moines ne firent pas seulement des tableaux, ils réunirent des chartes, des livres qui furent pour la plupart dispersés et perdus pour jamais dans un jour de destruction plus grande. Avec eux les moines s'enfuirent, ils partirent pour ne plus revenir; car alors on avait oublié les immenses services rendus par les Bénédictins: ils avaient promené leurs infatigables charrues dans les forêts des Gaules, dans les champs de la science; mais à la révolution, le savoir était répandu parmi la foule, la terre, fertilisée par eux, fournissait sans eux d'abondantes moissons; ils subirent les lois d'une impitoyable nécessité; le présent qui n'avait plus besoin de leurs bras oublia le passé. Malgré les services qu'ils avaient rendu à la science et qu'ils voulaient rendre encore, leur ordre fut détruit. Maintenant leurs églises chancellent et les cloîtres s'écroulent sous la main du temps qui les heurte, sous la main des hommes qui regardent souvent d'un œil de convoitise leurs pierres si belles, si bien taillées. Et pourtant quand les cloîtres, les châteaux, les églises auront disparu, que restera-t-il à cette noble France énervée, épuisée peut-être par une civilisation trop grande? Que restera-t-il pour rappeler la puissance, la force et l'énergie de ces vieux temps où l'on créa tant de choses?

Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux.

Des souvenirs de tous les genres se rattachent à cette église; d'après les uns, c'est une œuvre d'expiation, c'est une fille du repentir. Elle



Baugier del. Lith. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

Façade de l'église de Parthenay-le-vieux.

fut érigée, dit-on, par un seigneur de Parthenay, au retour d'une chasse malheureuse dans laquelle il foula sous les pieds de son cheval un enfant; sa douleur fut si grande qu'il érigea l'église de Saint-Pierre au lieu même du fatal événement. Des imaginations plus vives et plus crédules attribuent cette église à la fée Mellusine. Pour bâtir cette façade, pour élever ses voûtes et son clocher, que lui fallut-il? Trois nuits. Le jour l'ayant surprise à la fin de ses travaux, elle partit au galop, et son cheval en fuyant laissa l'empreinte de ses fers sur la pierre qu'elle voulait fendre; c'était la dernière. Vainement depuis, les maçons ont voulu combler le vide qui restait, la pierre posée par eux tomba toujours, sa place ne fut jamais remplie.

La façade de l'édifice auquel se rattachent ces fabuleux souvenirs est divisée en deux ordres: le premier qui est certainement plus ancien, est orné de trois arcades; celle du milieu seule fut ouverte. Elle est flanquée de colonnes cylindriques, les entrecolonnemens sont décorés, de l'un et de l'autre côté, par des étoiles et des feuilles qui se recourbent par leurs extrémités et sont le commencement de ces crochets que l'on voit avec tant d'abondance dans toutes les constructions des quatorzième et quinzième siècles. Les pieds-droits sont garnis de moulures en creux. Les chapiteaux de droite sont historiés, on y remarque deux cavaliers montés sur des chimères ou capricornes; on y voit aussi des animaux avec de grosses queues. Les chapiteaux de gauche portent des oiseaux, dont le bec est retourné sur le dos. Les tailloirs ont des feuilles qui, à gauche, recouvrent par le milieu du corps de petites bêtes, dont les têtes aplaties ressemblent à des chats. Les voussures qui retombent sur ces tailloirs sont unies. L'archivolte intérieure est garnie de petits animaux qui ressemblent à des rats ou plutôt à des cochons. Ils sont debout, leurs pattes de devant sont levées, ils semblent se regarder et vouloir jouer ensemble. L'archivolte extérieure porte des bustes de femmes qui ont des voiles attachés sur le sommet de la tête. Ces figurines, la tête un peu levée, sont tournées l'une vers l'autre; elles s'approchent et semblent vouloir s'embrasser.

L'arcature non ouverte de gauche renferme un cheval monté par un seigneur dont les pieds touchent presque à terre. Le cavalier est tourné vers ceux qui le regardent; il tient dans l'une de ses mains la bride de son

coursier et sur son poing un faucon, signe de la puissance et du droit de chasse dont la noblesse pouvait user en tout temps. Sous les pieds du cheval dont le travail est grossier, on voit un enfant dont la tête écrasée rappelle la vieille histoire dont j'ai parlé déjà. La première archivolte qui encadre ce curieux tableau se distingue par une suite de femmes nues dans de petites baignoires. Sur la deuxième s'allongent des oiseaux affrontés, leurs pattes se terminent en volutes. Les voussures sont unies; elles retombent sur des tailloirs que les tailleurs d'images ont orné de bêtes à figures aplaties et couvertes en partie par des palmettes. Les chapiteaux des colonnes sont historiés, excepté un seul; on y voit des chats ou des tigres qui s'appuient sur leurs pattes de devant, on y remarque un homme qui cherche à repousser des bêtes fantastiques, des espèces de serpens; la guirlande qui entoure les archivoltes est composée de feuilles palmées.

Le tympan de l'arcade de droite est rempli par un cavalier monté à nu et sans bride sur un animal fougueux: c'est Samson voulant, à l'aide d'un bâillon, dompter un lion qui se cabre. Sur les archivoltes s'étendent des feuilles épanouies ou palmées; quelques-uns des chapiteaux sont historiés, sur l'un sont quatre lapins dans des draperies, deux se touchent et sont face à face. Les colonnes sont séparées par des losanges et des têtes de diamans. Le cordon de l'arcade est garni de petites bandes qui passent l'une sur l'autre. La corniche qui sépare l'ordre inférieur de l'ordre supérieur, est ornée de têtes de chats et supportée par des corbeaux à têtes d'hommes et d'animaux. Les colonnes de la façade présentent, à la hauteur de cette corniche, des chapiteaux avec des bêtes et des oiseaux.

L'ordre supérieur est plus jeune: au milieu s'entr'ouvrait une grande fenêtre, aujourd'hui maçonnée. Ses voussures et ses archivoltes sont lisses. Les chapiteaux sont presque sans ornemens, il n'en est pas ainsi à l'arcade de gauche; à droite, tout a disparu dans une réparation dont les traces sont évidentes.

La façade de Parthenay-le-Vieux, qui se termine par un fronton triangulaire, est flanquée à droite par un massif épais; à gauche, par des contreforts peu saillans et par une colonne qui s'élève jusqu'à la corniche; à cette hauteur, elle est surmontée d'un chapiteau historié; au-dessus elle devient un contrefort carré et aplati.

Le mur extérieur du midi est soutenu par des contreforts qui ne sont pas très saillans; les fenêtres sont sans ornemens; les colonnettes supportent des chapiteaux aux feuilles retournées; l'un d'eux est historié. Le toit retombe sur une corniche unie, soutenue par des modillons, dont quelques-uns portent de grosses têtes.

Le mur du nord, au-dessus du cordon, a été refait; les fenêtres, sans mérite, sont petites et un peu ogivales. Les cloîtres étaient à l'extrémité du transsept nord; on voit encore des arcades, des colonnes, des chapiteaux; de ce côté, on en aperçoit de très élégans à une porte qui fut bouchée par les moines qui en ouvrirent une autre pour aller de leur pieuse retraite à leur église. Longtemps les cénobites de Saint-Pierre furent au nombre de neuf, ils obéissaient à un prieur qui relevait de l'abbaye de la Chaise-Dieu. Ce fut au onzième siècle que l'église de Parthenay-le-Vieux fut donnée à l'abbaye que je viens de nommer; les édifices religieux s'offraient alors en présent, quelquefois on les vendait.

L'abside principale est soutenue par de petits contreforts et des colonnes; l'un des chapiteaux se distingue par ses entrelacs; le cordon qui couronne les fenêtres se continue sur l'abside qu'il parcourt en entier; des têtes de diamans sont placées côte à côte sur ce cordon; des têtes d'hommes et d'animaux, des billettes, une pomme de pin sont appendus aux corbeaux qui soutiennent la corniche sur laquelle retombe la toiture. Les absides latérales n'ont rien dont on puisse parler.

Le clocher, qui s'élève à l'intersection des transsepts, est divisé en deux étages. Le premier est un gros massif; le deuxième, une tour octogone qui porte à chacun de ses angles une colonne, et sur chaque face, des fenêtres cintrées. A la révolution, lorsqu'on voulut en descendre les cloches, une tradition populaire rapporte qu'elles tombèrent sur le pavé de l'église, et qu'elles s'y engloutirent pour se dérober aux profanations de ces temps orageux.

L'édifice de Saint-Pierre est en forme de croix; il est divisé en trois parties par deux rangées de piliers composés de demi-colonnes séparées et cantonnées en croix; les chapiteaux sont de pierre calcaire et pourtant ils sont très simples; ils ont presque tous sous les angles de leurs tailloirs des feuilles retournées en boule. A leur extrémité, les voûtes de la nef

sont très élevées, semi-ogivales, en berceau, et n'appartiennent pas aux constructions anciennes; elles ont été faites au temps où l'église a été exhaussée, à l'époque où un habile architecte leur a donné la grandeur et la majesté qui la rendent digne du plus haut intérêt et la classent parmi les églises les plus importantes de l'époque de transition. Dans la nef, ce qu'il faut remarquer encore, ce sont les colonnes de face qui sont beaucoup plus élevées que les autres et montent jusqu'à la retombée des voûtes. Il faut distinguer à la dernière travée de la nef, aux deux premiers faisceaux qui soutiennent la coupole, deux chapiteaux dont les larges et longues feuilles se détachent parfaitement et se recourbent avec beaucoup d'élégance. Les chapiteaux des transsepts sont bien plus soignés que les autres; ils sont pour la plupart historiés. La corbeille de l'un d'eux, placée au commencement de l'abside principale à droite, est ornée de deux femmes nues jusqu'à la ceinture; elles se terminent en queue de poisson : ce sont des syrènes ou des Mellusines; les autres chapiteaux présentent différens sujets. Au centre de l'édifice, s'élève une coupole très ordinaire; dans le transsept de gauche on lit à la voûte la date toute moderne de 1750. A l'extrémité de l'autre bras de la croix il y a une niche sépulcrale qui a tout perdu, son tombeau, ses inscriptions.

La longueur de l'église est de 44 mètres, la hauteur des voûtes de 15, l'espace d'une travée à une autre est de 3 mètres 40 centimètres. A la cinquième travée il n'y a pas tout-à-fait 2 mètres, à cause des faisceaux qui soutiennent la coupole. Le latéral de gauche a 2 mètres 10 centimètres de large, celui de droite n'en a que 2; la largeur de la nef est de 7 mètres entre les piliers. Les fenêtres ont un mètre et un peu moins de largeur, sur 2 de hauteur. L'orientation est exacte, l'axe de l'église ne dévie pas.

Les bas-côtés sont assez élevés; sur les murs latéraux sont dessinées de grandes arcatures ogivales, dans lesquelles s'entr'ouvrent des fenêtres aussi en tiers-point; les voûtes sont remarquables dans ce sens qu'elles ne sont pas complètes et décrivent un quart de cercle, et semblent disposées de manière à contrebuter celles de la grande nef; leur sommet finit là où elles commencent. En Auvergne, les voûtes des bas-côtés sont toutes construites de cette manière. Par sa hauteur, la noblesse de ses proportions,

la grandeur de son ensemble, l'église de Parthenay-le-Vieux prélude aux magnificences de l'époque ogivale; il semble qu'elle n'ait plus qu'un pas à faire pour se métamorphoser. Nulle part l'époque de transition ne se fait aussi bien sentir que dans les monumens des Deux-Sèvres; elle est inscrite en beaux caractères dans les proportions de ces nobles édifices qui portent les noms de Saint-Pierre d'Airvault, de Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux. Cependant les tombes, les autels de cette dernière église sont détruits, ses pavés sont en partie enlevés; elle sert de grange, on la remplit de foin, on la remplit de bois. C'est dans son abside principale qu'on enterrait autrefois les seigneurs de Parthenay : le fait a été vérifié par des fouilles. « Après avoir enlevé deux pieds de terre rapportée et trois pieds de terre franche, on a mis à découvert cinq tombeaux. L'un d'eux était bâti en pierres maçonnées; il était clos aux pieds par une brique à crochet; le squelette qui subsistait encore en partie, était étendu sur le côté gauche; un enfoncement avait été pratiqué pour recevoir la tête; vers la région du cœur gisait un petit pot de terre presque noir et à l'orifice évasé. Les autres tombeaux étaient construits d'une seule pierre, et quoiqu'ils fussent moins enterrés que le premier, ils l'entouraient sans le couvrir. On n'a point trouvé de vases dans ces sépultures. La tombe décrite remonte au commencement du douzième siècle. Le pot de terre et la brique à crochets ont été déposés dans le Musée de Niort. »

(*Mémoires de la Société de Statistique*, t. IV, p. 212.)

L'abside qui recevait la dépouille mortelle des seigneurs de Parthenay est flanquée de deux autres. Au moyen-âge, ces hémicycles servaient à des usages maintenant oubliés. Dans l'un des deux on mettait le trésor, dans l'autre la librairie ou bibliothèque. Le trésor était le dépôt des vases et des bijoux sacrés; dans la bibliothèque on conservait les missels, les rituels et les saints évangiles; le trésor était à gauche, la librairie à droite. Tant que dura l'architecture à plein ceintre et l'usage de flanquer l'abside principale de deux autres plus petites, on conserva la coutume de distinguer, comme dans les premiers temps, le trésor de la bibliothèque et de les placer à droite et à gauche du chœur, dans le fond du temple. Seulement la bibliothèque prit souvent le nom de sacristie; cela dura pendant l'architecture romane, mais après il n'en fut plus ainsi. Dans l'architecture ogivale, les deux places consacrées

à la librairie et au trésor n'existant plus, il en résulta une sorte d'anarchie; dans quelques églises le trésor et la sacristie furent réunis et placés soit à gauche, soit à droite, selon que l'emplacement le permettait. Enfin dans quelques églises, fidèles à la vieille règle, on plaça le trésor à gauche et la sacristie à droite, le plus près possible de la chapelle de la Vierge, c'est-à-dire dans la position la plus analogue à celle qui lui était assignée par les anciens canons (LUDOVIC VITET). Il est donc tout naturel de ne pas trouver de vieilles sacristies, puisque l'ecclésiastique qui devait dire la messe s'habillait dans l'une des chapelles. D'ailleurs, les monastères touchaient aux églises, par conséquent, les religieux qui les desservaient, s'habillaient avant d'y entrer. Les sacristies ne sont devenues en usage qu'après la sécularisation du clergé et après l'abolition des sacristies placées dans l'une des chapelles intérieures de l'église.

L'église de Parthenay-le-Vieux a été un peu réparée il y a quelques années; la couverture a été refaite, l'une des absides a été restaurée par les soins du Conseil général des Deux-Sèvres et par ceux du Conseil municipal de la ville de Parthenay ; puissent de plus grands travaux nous conserver ce monument précieux pour l'étude de l'art au moyen-âge. Le meilleur moyen de le sauver, c'est de le rendre au culte; la prière c'est la vie des églises. Son importance est si grande que le gouvernement dans un temps peu éloigné, ne pourra s'empêcher de venir à son aide; il lui faudra boucher les lézardes de la façade, rapprocher les voussoirs de l'arcade du deuxième ordre qui menace ruine, et consolider le mur du midi qu'il a déjà fallu soutenir par des contreforts posés vis-à-vis les transsepts.

Un grand souvenir se rattache à l'église de Parthenay-le-Vieux. Au commencement du douzième siècle, saint Bernard, cet illustre représentant de la chrétienté, s'y rendit. Il y vint avec plusieurs évêques et de pieux personnages, afin d'engager le duc du Poitou à renoncer au schisme qui désolait l'Aquitaine. Wilhem répondit qu'il pourrait bien consentir à rentrer dans l'obéissance du pape Innocent, mais qu'il ne voulait pas rétablir les évêques qu'il avait chassés de leurs siéges, que d'ailleurs il avait juré de ne faire aucune paix avec eux. « Tandis que des deux côtés on s'attaque tour à tour par une multitude

« de paroles, saint Bernard s'approche de l'autel pour offrir le saint « sacrifice : alors tous ceux auxquels il était permis d'assister aux divins « mystères entrèrent dans l'église de Saint-Pierre, le comte de Poitiers « se tint hors des portes. Quand la consécration fut achevée, et que la « paix donnée au diacre eût été transmise par lui au peuple, saint Bernard « se montrant plus qu'un homme, place le corps de notre Seigneur sur « la patène, l'emporte avec lui, et, le visage en feu, les yeux enflammés, « sort des portes non plus en suppliant, mais dans une attitude menaçante « et interpelle le prince par ces terribles paroles : « Nous t'avons prié et « tu nous as refusé avec mépris. Maintenant le fils de la Vierge, le chef et « le maître de l'église que tu persécutes vient à toi ; devant toi est ton « juge dans les mains de qui tombera ton âme, oseras-tu bien le mépriser, « le dédaigner. » Tous les assistans fondaient en larmes, tous les esprits « suspendus semblaient pressentir que quelque chose de divin allait « éclater d'en haut. Le comte du Poitou, voyant saint Bernard s'avancer « animé par l'esprit de force et portant le très saint corps de notre « Seigneur dans ses mains, devient roide de frayeur, sent ses membres « brisés par la crainte et se roule par terre comme s'il eût perdu l'esprit. « Relevé par ses chevaliers, il retombe la face contre terre, ne pouvant « ni prononcer une seule parole, ni prêter la moindre attention à quoi « que ce fût ; inondant sa barbe de sa salive et ne respirant qu'à travers « de profonds gémissemens, il semble frappé d'épilepsie ; alors l'homme « de Dieu s'approche plus près de lui et poussant du pied ce cadavre, lui « ordonne de se lever, de se tenir debout sur les pieds, et d'entendre la « sentence de son Dieu ; puis il dit : « Réconcilie-toi avec lui par une « sainte alliance et replace-le toi-même sur son siége. Satisfaisant ensuite « à Dieu, rends gloire à son saint nom, et dans toute l'étendue de ta « principauté ramène les dissidens et les fauteurs de la discorde à l'unité « de la charité. Soumets-toi au pape Innocent, suis l'exemple de toute « l'église, et, comme elle, obéis à un si grand pontife, le véritable élu du « Seigneur. » Le comte, entendant ces paroles, n'ose ni ne peut répondre ; « sur-le-champ il court au-devant de l'évêque de Poitiers, l'admet au « baiser de paix, et, de la même main avec laquelle il l'avait rejeté de son « siége, il le replace au milieu des acclamations de joie. Le saint abbé, « prenant ensuite avec le comte un langage plus amical et plus doux,

« l'avertit paternellement de ne plus se porter désormais à des excès si « impies, si téméraires; de ne plus irriter la patience de Dieu par des « crimes si énormes et de ne violer avec qui que ce soit la réconciliation « qu'il venait de jurer. » (*Vie de saint Bernard*, traduite dans la Collection Guizot.)

Saint-Pierre d'Airvault.

La façade de cette belle église n'a rien d'imposant; mais le reste de l'édifice captive les regards et mérite la plus vive attention. Les archivoltes de la grande porte sont curieuses, la zône inférieure présente le dessin angevin, à la suivante ce sont les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse sur autant de pierres symétriques; ils ont une coiffure décorée en réseau. Au milieu de l'archivolte, on voyait autrefois Dieu le Père; il était assis dans un médaillon, dont la base seule existe. Les deux portes latérales n'ont rien de remarquable; cependant il faut jeter un regard du côté gauche pour voir une élégante ornementation chargée de perles. Au-dessus des portes se dessinent trois arcades; celle du milieu est ogivale, celle de droite est insignifiante, mais nous nous arrêterons un moment devant celle de gauche : c'est là que se voient les restes d'un énorme cheval portant un cavalier; les jambes de derrière sont éloignées l'une de l'autre et très roides. Comme dans les autres églises de nos contrées, ce cavalier a beaucoup souffert; cependant la partie inférieure du buste existe encore, la jambe gauche n'est pas détruite; elle doit son salut à son incrustation dans le mur; les débris d'une robe élégante et d'un manteau tombent et flottent près de la jambe, dont la pointe du pied est plus élevée que le talon. La longue robe fait dire aux habitans d'Airvault que ce cavalier est une dame et qu'elle représente sans doute la fondatrice, Aldéarde d'Aunay, ce qui me semble très douteux; en effet dans les vêtemens, la pose et la tournure de la statue, rien n'indique une femme de préférence à un homme. Ce qui ferait pencher en faveur d'un homme, c'est qu'on voit un éperon au talon qui subsiste encore. La tradition du pays insiste pour une femme à cause de la longue robe, mais il est à noter que ce costume était celui des grands dans les



Baugier del. Impr Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

St. - PIERRE D'AIRVAULT.

jours de cérémonie. Si l'on voit des hommes en blouse, c'est qu'ils appartiennent aux rangs du peuple. La partie supérieure de la façade a été refaite; elle est flanquée de colonnes aux chapiteaux ornés; elles sont surmontées de deux petits clochetons, indices de l'époque de transition.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de l'église d'Airvault, il faut s'arrêter sous son beau vestibule ou narthex qui se compose de trois parties qui correspondent à la nef et aux parties latérales. A l'intérieur de ce narthex, les arceaux de la voûte principale se composent de pièces alternativement arrondies et taillées en creux. Parmi les chapiteaux qui surmontent les colonnes, quelques-uns sont historiés, les autres sont feuillés. C'est ainsi que les églises romanes sont souvent précédées d'un vestibule qui rappelle les antiques usages de la primitive église. Dans ces temps on interdisait aux néophites, aux cathécumènes le droit de le franchir : c'est là que restaient aussi les excommuniés, ceux à qui l'entrée de l'église avait été interdite. Le narthex d'Airvault n'a sans doute jamais servi aux cathécumènes; quand il fut construit, toutes les conversions étaient faites, ce n'était plus qu'un souvenir des temps qui les avaient précédées. Les archivoltes de la porte qui conduit dans l'église, sont ornées de tores et de moulures que l'on ne rencontre pas très souvent; c'est une pièce ronde d'un côté, et qui de l'autre se termine presque en pointe. Sur les tailloirs de gauche, des branches et des feuilles de vigne se roulent et se mêlent les unes avec les autres; les tailloirs de droite sont également ornés de moulures.

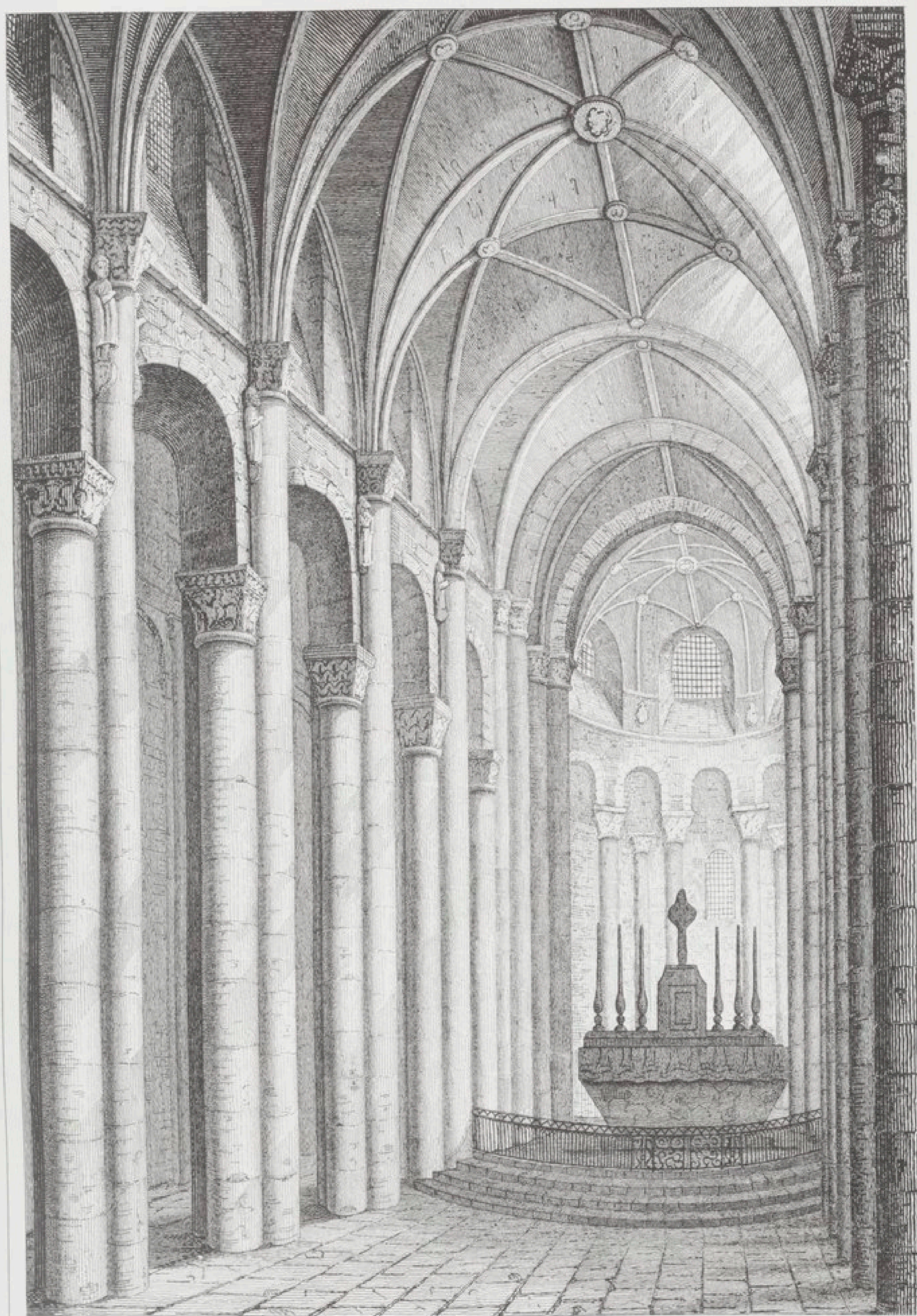
L'intérieur de l'église d'Airvault présente un noble ensemble : les piliers de la nef sont groupés avec art; ils se distinguent par la hauteur à laquelle ils s'élèvent, par la richesse, la variété des chapiteaux, par l'élégance des voûtes suspendues à une belle hauteur. A une certaine distance, ces piliers abandonnent leur ligne droite et se courbent pour former un demi-cercle autour du chœur qu'ils semblent enlacer de leurs curieuses compositions. Jusqu'aux transsepts, les piliers sont quatre demi-colonnes qui se groupent les unes avec les autres. Quand on est placé dans la nef, ces faisceaux de colonnes rappellent une idée mystique comme il y en a tant dans les constructions du moyen-âge. En effet, par leur disposition, par leur différente hauteur, ces colonnes forment quelque chose qui par la pensée ressemble à une croix. Les bras sont

formés par les chapiteaux des colonnes latérales qui ne sont pas aussi élevés que les demi-colonnes qui supportent les voûtes et qui forment par conséquent la partie supérieure de la croix.

Les différens chapiteaux des rangées de la nef, à droite, sont composés de statuettes d'animaux, de feuilles qui se recourbent à leur extrémité. Là des entrelacs, ici des monstres affreux qui ouvrent la gueule, montrent les dents, tirent la langue, et appuient les pattes sur d'autres animaux, qui se retournent à l'angle des chapiteaux et mordent dans leurs queues; ils sont détachés de la corbeille presque en entier; plus loin, ce sont des feuillages, des bêtes qui ouvrent aussi la gueule pour montrer d'énormes dents.

Dans la rangée de gauche, les demi-colonnes sur lesquelles retombent les arcs qui réunissent les piliers, sont également remarquables par des feuillages, des boules, des pommes de pin et des têtes en relief, séparées par des moulures qui s'entrelacent. Le chapiteau le plus intéressant représente des homnes qui voyagent; ils vont tranquillement au pas sur leurs chevaux; ils sont vêtus de jaquettes et portent des éperons qui ne sont que des pointes de fer; en effet, ce n'est que dans le treizième siècle que les éperons reçurent des molettes. Les chapiteanx, sur lesquels retombent les voûtes, sont aussi dignes d'attention; on y voit des hommes debout, des animaux étranges, des grosses figures, de larges feuilles, des hommes qui sont à table et qui festoient ensemble; c'est une représentation de la scène. Ici c'est une âme juste, tourmentée par l'esprit immonde; plus loin c'est un combat entre deux hommes armés de longs boucliers.

Dans les Deux-Sèvres, ce n'est que dans l'intérieur de la nef de l'église d'Airvault qu'on peut voir de chaque côté de la colonne qui supporte les voûtes, des statues debout qui portent des livres, et sont soutenues, le long des colonnes, par des monstres qui grimacent comme ceux que nous avons trouvés dans la nef. Parmi ces horribles consoles on distingue un serpent, des lions qui dévorent des hommes; les voûtes de la nef sont beaucoup plus jeunes que le reste de l'église, elles sont parcourues par des nervures qui forment un grand nombre de triangles; les nervures se réunissent autour de plusieurs modillons, qui représentent différentes scènes de l'Ancien Testament.



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

INTÉRIEUR DE St.-PIERRE D'AIRVAULT.

Les tailloirs des chapiteaux sur lesquels s'appuient les voûtes, sont unis; ceux des autres chapiteaux offrent à la curiosité des archéologues des cercles qui s'enchaînent, des rinceaux, des entrelacs.

Les piliers des transsepts sont formés par quatre colonnes qui s'engagent sur des pilastres; les chapiteaux sont couverts de feuilles recourbées. A l'une des extrémités de la croix, se trouve dans une niche un tombeau très ancien; il est orné, de l'un et de l'autre côté, de neuf saints avec des auréoles. A l'une des extrémités, l'on voit une croix de Malte; à l'autre, ce sont des maisons avec des pignons élevés. La niche qui renferme ce tombeau est cintrée; elle est surmontée d'un rang de modillons. Les cendres de la fondatrice de Saint-Pierre, qui avaient été déposées dans une autre église, ont été, dit-on, transférées dans celle-ci au douzième siècle. D'après cette tradition, on est tenté de croire que ce curieux tombeau est celui d'Aldéarde.

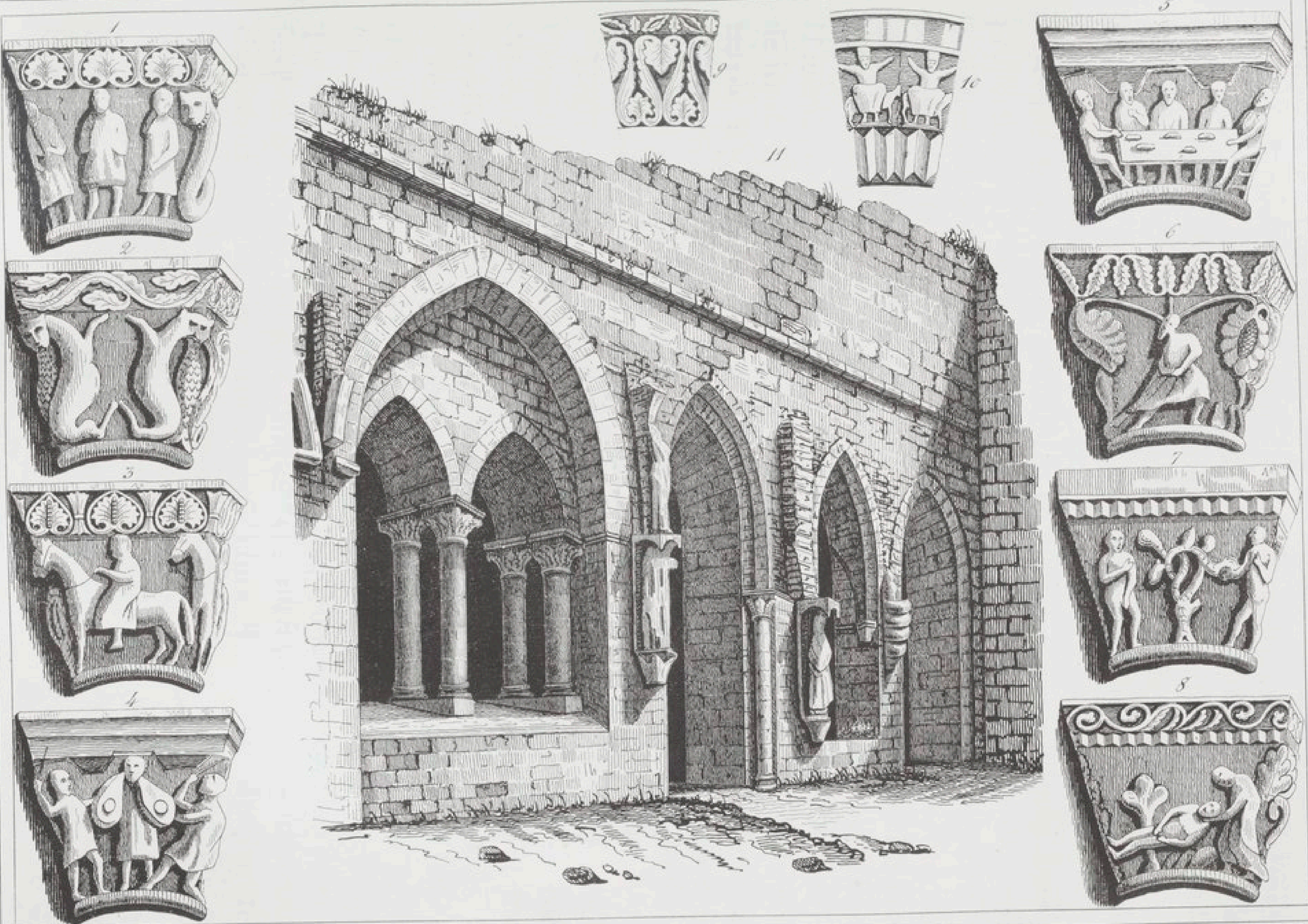
Les quatre faisceaux de colonnes, qui soutiennent le clocher, sont, en grande partie, plus jeunes que ceux de la nef; les chapiteaux sont moins anciens; ils sont de feuillage et d'un beau travail. Les assemblages de quatre colonnettes, qui les suivent et qui se groupent et s'élancent avec une grâce étonnante, appartiennent au treizième siècle; les voûtes indiquent aussi le commencement de cette époque. Dans cette partie de l'église, les arcs sont en ogive, ce qui est à l'appui de ma pensée. Les colonnes, qui viennent après, sont romanes, elles ont de curieux chapiteaux; deux d'entr'eux offrent un douloureux épisode : c'est celui d'Adam et d'Ève, maudits et chassés du Paradis terrestre; ils partent, ils fuient pour trouver, tout à côté, la mort représentée par un homme que l'on voit étendu. Dans le chapiteau voisin, la fatale histoire recommence: c'est un homme qui travaille, il est déchu; des arbres tombent sous sa main; il creuse et bêche la terre. Près de là, l'on aperçoit un autre symbole : c'est un cheval, des armes, un drapeau. C'est ainsi que les artistes d'Airvault ont rapproché l'un de l'autre le travail et la guerre, ces funestes conséquences de la faiblesse de nos premiers parens. Les colonnes et les chapiteaux du chœur étaient autrefois peints en rouge. Cette couleur, qui était, d'ailleurs, sans éclat, disparaît aujourd'hui sous une couche épaisse de badigeon.

L'église est terminée par trois chapelles; celle du milieu présente aux regards des colonnes, des chapiteaux variés, des tailloirs unis. Les murs des bas-côtés penchent, mais cela vient des voûtes qui les ont

surchargés. Aujourd'hui l'effort est fini. L'arcature simulée, la plus voisine des transsepts, dans le latéral de gauche, renferme de curieux débris : ce sont des ornemens en creux, des restes de la première église qu'on a voulu conserver; ce sont des entrelacs et différens animaux. De ce côté, s'entr'ouvre une fenêtre ogivale; mais après, toutes les arcatures sont bouchées. Les unes sont parcourues, de la base au sommet, par des colonnes, dont les chapiteaux sont surmontés d'une bande très ornée, qui accompagne le mur dans toute sa longueur. Les voûtes des bas-côtés sont cintrées et en berceau. Le latéral du midi est plus remarquable. Les colonnes inférieures, qui ont pour unique ornement, à leur sommet, un élégant cordon, sont surmontées de deux autres colonnes, aux chapiteaux historiés ou de feuillage. Les fenêtres ne sont point flanquées de colonnes; mais à leur sommet, au-dessus des claveaux, s'arrondit une fort jolie guirlande que rien ne peut interrompre. Aussi lui faut-il, à tout instant, suivre une ligne droite, monter et descendre. Au-dessus de ces ornemens, et sur la même ligne que les tailloirs des colonnettes, règne un long bandeau très orné. De ce côté, il y a une grande fenêtre ogivale ouverte, sans doute, pour donner plus de jour. M. Mérimée, inspecteur des monumens de la France, ayant visité nos contrées, a été frappé de la beauté de nos églises : pour le constater d'une manière éclatante, il a fait obtenir à celle d'Airvault une somme assez élevée, qui a fourni à l'habile architecte du département les moyens de faire déblayer les absides dominées par les terres. La porte, où les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse sont si mutilés, sera également réparée par ses soins. La statue équestre, qui se trouve dans l'arcade de gauche, ne sera pas oubliée; on lui donnera, autant que possible, sa physionomie première.

Le clocher, qui fut sans doute érigé au treizième siècle, est composé d'un seul étage recouvert par une flèche octogone sans nervures, sans crochets; elle est flanquée de quatre petits clochetons. La tour carrée, qui supporte la flèche, est percée, sur chaque face, par des ouvertures très longues et peu larges. Des faisceaux de colonnettes y sont surmontés de petits chapiteaux sur lesquels retombent des cintres et des ogives. A partir du pavé des transsepts, la flèche a 55 mètres de hauteur.

Il faut visiter ensuite le jardin du presbytère, pour examiner la façade du midi. Parmi les ornemens des fenêtres, il faut compter des colonnes, des chapiteaux presque tous historiés, des rouleaux qui sont les uns sur les



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

AIRVAULT.

1.2.3.4.5.6.7.8 Chapiteaux de la Nef. 10 Archivolte de la porte principale.
9. Archivolte des fenêtres de la façade. 11 Ruines du Cloître.

autres, des tores, des dents de scie, des chaînettes, des feuilles, des billettes, en un mot c'est un ensemble des plus riches et des plus variés.

Saint-Pierre est l'un des types les plus complets de l'époque de transition : nulle part les caractères de transformation ne sont plus évidens. Ce n'est plus le roman fleuri avec une infinité de détails tous plus soignés les uns que les autres, c'est quelque chose de plus grave, de plus imposant : c'est la noble élégance de l'architecture nouvelle, qui bientôt va produire des chefs-d'œuvre dans le genre ogival.

Avant de quitter ce bel édifice, je vais indiquer quelques-unes de ses proportions. Le narthex a 9 mètres de longueur, 1 mètre de largeur, et 5 mètres 60 centimètres de hauteur. L'église a 58 mètres 90 centimètres de longueur; sa largeur est de 15 mètres 60 centimètres. Les voûtes de la nef sont à 16 mètres de hauteur; celles du chœur à 15, et celles des bas-côtés à 12 mètres 80 centimètres. La largeur et la hauteur des fenêtres n'est pas toujours la même; quelques-unes ont 1 mètre de large, sur 2 mètres 70 centimètres de haut. L'espace compris entre les piliers varie également. A la première travée, il y a 1 mètre 77 centimètres; à la seconde, 3 mètres 50 centimètres. Les travées suivantes ont la même largeur. Du huitième au neuvième pilier, il y a 4 mètres 65 centimètres; du neuvième au dixième, 2 mètres 42 centimètres; du dixième au treizième, la distance est pareille.

L'église, dont je viens de décrire la forme et de faire remarquer l'importance, était celle d'une abbaye d'Augustins, dont les bâtimens s'élevaient du côté du midi; le cloître lui touchait. A l'extrémité du transsept méridional, on peut visiter les restes de la salle capitulaire où les moines se réunissaient pour délibérer. C'est là qu'ils retrouvaient leur liberté et qu'ils pouvaient donner des avis, des conseils au chef qu'ils avaient nommé. Du cloître on entrait dans cette salle par une porte plus haute que les deux arcatures latérales, dans lesquelles sont inscrites deux petites fenêtres géminées, qui sont flanquées et soutenues par des colonnettes et des chapiteaux de feuillage d'une rare élégance. Les voûtes du chapitre sont supportées, de distance en distance, par des piliers octogones, d'où partent de grosses nervures rondes; les chapiteaux sont de feuillage.

Une grande partie des cloîtres d'Airvault avait été refaite au quinzième siècle, comme l'attestent les arcatures qui subsistent encore. A cette époque, les contreforts de l'église n'ont pas été épargnés; on les a mutilés pour

établir la galerie claustrale, inscrite dans le mur de l'église, et dont la partie inférieure appartient à l'époque primitive. Les cloîtres ont été détruits par l'amiral Coligny, après sa défaite à la bataille de Montcontour.

Ce fut en 971 que la première église d'Airvault fut fondée par Aldéarde, vicomtesse de Thouars, femme du vicomte Arbert. Ce fut pour l'amour de Dieu et le salut de ses parens qu'elle bâtit cette église; elle la dota de plusieurs possessions, elle lui donna entr'autres la terre d'Irai avec quatre familles de serfs qu'elle exempta de la milice et de toute espèce de charge, afin qu'ils ne fussent employés qu'au service de la nouvelle église. Il leur fut donc enjoint de consacrer tout leur temps à la culture de ses terres. Pour que le service de Dieu fut rempli convenablement, elle y mit des chanoines et elle donna à chacun d'eux des revenus. Bientôt il arriva d'étranges abus. A la mort de ces chanoines, leurs parens se mirent à usurper les biens destinés à la fondation d'Aldéarde; aussi la désolation de son église fut bien grande. Chaque jour elle perdait ses biens, et le service ne s'y faisant plus d'une manière convenable la discipline se relâcha parmi des chanoines, qui, chaque jour, se mêlaient aux hommes du siècle. L'évêque de Poitiers, Pierre Ier, songea donc à une réforme qui eut lieu à la fin du onzième siècle, et à la demande du vicomte de Thouars; c'est alors que les chanoines devinrent réguliers, qu'ils suivirent l'institut de saint Augustin et furent guidés par des abbés qu'ils furent libres de choisir eux-mêmes. C'est quelque temps après que l'église actuelle fut faite, il y avait eu déjà une autre reconstruction en 1063.

Par la suite des temps, cette abbaye fut mise en commende, c'est-à-dire qu'il fut permis à ses chefs de n'y pas résider. Le titre de commendataire était singulièrement agréable; il fut inventé au temps de Léon X et de François Ier, pour donner aux hommes du siècle d'immenses bénéfices, de magnifiques redevances; aussi les titres de prieurs et d'abbés commendataires furent souvent la récompense des grands artistes. Ainsi Marie de Médicis accorda à l'architecte des Tuileries, Philibert de l'Orme, les abbayes de Saint-Éloi de Noyon et de Saint-Serges d'Angers.

L'un des derniers abbés d'Airvault fut le célèbre Dubois; il ne sera pas sans intérêt de faire connaître quelques parties du serment que prononça, lors de sa nomination, ce fils d'un apothicaire de Brive, devenu cardinal, premier ministre à force d'habileté, de souplesse et d'intrigues.

« Moi, Guillaume Dubois, perpétuel commendataire du monastère de Saint-Pierre d'Airvault, ordre de saint Augustin, fidèle jusqu'à ce jour à Dieu, au bienheureux Pierre, à la sainte Église romaine et au seigneur, notre maître, le pape Innocent XII, je promets d'être, en toute circonstance, le protecteur des chanoines d'Airvault. Je leur donnerai toujours les conseils que je croirai convenables. J'aurai soin d'agrandir et d'augmenter les hommes, les priviléges et l'autorité de notre saint Père le pape et de ses successeurs. Je tâcherai qu'il ne soit rien fait contre l'Église romaine. S'il arrivait quelque chose de sinistre, je m'y opposerai autant que je le pourrai. J'observerai les règles et les décrets du saint Père, les ordinations, les provisions et les mandemens apostoliques, et je tâcherai de les faire observer par les autres. Je poursuivrai et je combattrai les hérétiques, les schismatiques et les rebelles à notre seigneur le pape et à ses successeurs. J'irai au synode, à moins d'en être empêché. Je ne mettrai rien en fief; je n'aliénerai rien, pas même avec le consentement de mon monastère, sans consulter le pontife de Rome. Ainsi que Dieu m'aide. »

(*Archives du presbytère d'Airvault.*)

Tout près de l'église d'Airvault, s'élevait autrefois un château; mais après sa déroute, l'amiral Coligny le livra aux flammes; ses restes n'offrent rien d'intéressant. Près d'Airvault, sont également des ponts qui passent, dans le pays, pour avoir été construits par les Romains; c'est une erreur. L'appareil de ces constructions est beau, mais il est impossible d'y rien voir du ciment qui rendit les édifices du peuple-roi si solides.

Notre-Dame de Bressuire.

Ce fut à la fin du onzième siècle, vers 1098, et à la demande d'un de Beaumont, seigneur du château de Bressuire, que des moines de l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marnes vinrent à Bressuire pour y desservir un prieuré conventuel. Leur église, connue sous le nom de Notre-Dame, a subi beaucoup de changemens; mais il reste encore quelque chose de ses vieilles constructions.

La porte principale de Notre-Dame comprend pour ainsi dire la largeur de l'ancien édifice; les colonnes qui la flanquent sont nombreuses, les

chapiteaux qui les surmontent et qui s'appuient chacun sur deux colonnes, sont formés de pierres très tendres; aussi sont-ils pour ainsi dire effacés. Cependant l'on peut y reconnaître encore quelques personnages avec des nimbes et des ailes; l'on y découvre également quelques restes de monstres. L'arcature qui retombe sur les chapiteaux, est alternativement composée de tores ou boudins, et de nervures triangulaires ou prismatiques.

La partie supérieure de la façade est ouverte par une fenêtre cintrée, dont les parois sont accompagnées de deux colonnes; les chapiteaux sont ornés de feuilles retournées; le tout est terminé par un pignon triangulaire, simple et uni.

Le long de la nef, le mur septentrional qui est flanqué de contreforts assez saillans, appartient sans doute, dans sa partie inférieure, à l'église première. La partie supérieure est d'un appareil plus grand et plus soigné, ce qui indique des constructions moins anciennes. La corniche unie qui se trouve à son sommet, est supportée par des consoles grimaçantes. La portion de mur qui vient après, renferme une petite porte encadrée par deux pinacles ornés de crosses. Au sommet de cette porte s'élève un triangle garni de feuilles et terminé par un bouquet. De ce côté, le reste des constructions appartient au quinzième siècle. Les contreforts du chevet de l'église se relèvent en triangles garnis de crosses; des clochetons s'élèvent sur trois de ces contreforts. Les fenêtres sont ogivales : deux d'entre elles ont des nervures trifoliées; celle du milieu a des compartimens en cœur.

La façade méridionale, dans la partie du quinzième siècle, présente aux regards des contreforts, des clochetons, des crosses, des fenêtres ogivales, des frontons triangulaires, des bouquets, des gargouilles. On y voit également une porte ornée de feuilles retournées; elle est flanquée de deux pilastres qui portent l'ornementation de leur époque. A sa gauche, le mur est du onzième et du douzième siècle. La partie inférieure est d'un appareil peu régulier; la portion du haut est beaucoup mieux construite. C'est de ce côté que l'on voit la porte de l'ancienne église; c'est le roman pur; ce sont des colonnes arrondies, des chapiteaux feuillés ou historiés, des tailloirs garnis de moulures qui s'entrelacent; ce sont des zigzags, des tores, des palmettes, des étoiles et des cercles. Ce qui prouve, d'une manière évidente, que la partie supérieure du mur a été refaite, c'est l'appareil qui est différent, ce sont les fenêtres qui se trouvent au-dessus de la porte, mais un peu

en côté, et qui, par conséquent, ne sont pas en harmonie avec elle, mais avec la disposition générale de l'édifice actuel.

Le clocher est au midi, tout près de la porte principale; il a 56 mètres 20 centimètres de hauteur. Il est divisé en plusieurs parties par des saillies. Le premier étage est éclairé par de longues fenêtres cintrées, garnies de moulures légèrement indiquées, et qui sont alternativement rondes et prismatiques. Les contreforts qui se retirent sur eux-mêmes en s'élevant, sont, à leur partie supérieure, surmontés de petites aiguilles à crochets. Au deuxième étage s'entr'ouvrent des fenêtres carrées. Celui qui s'élève au-dessus, fut sans doute longtemps le dernier; il est éclairé par des fenêtres disposées deux à deux. L'étage supérieur est une tour ronde, soutenue par de petits contreforts; c'est une construction du seizième siècle, comme le prouvent la balustrade, le dôme grâcieux et la corniche qui le supporte. L'espèce de lanterne qui s'élève au sommet est plus jeune encore. En effet, le 16 juillet de l'année 1728, par un orage violent, la foudre tomba sur celle qui existait alors et la brisa. Les pierres s'écroulèrent; plusieurs, arrêtées par le dôme, s'y accrochèrent; aussi la cloche y resta couchée sur le côté. Le reste des matériaux tomba sur la charpente de l'église qui en fut fracassée en plusieurs endroits. Ainsi la destruction de 1728 prouve que le sommet de la tour de Bressuire appartient à des temps rapprochés de nous. Ce fut dans la portion qui existait à la fin du quatorzième siècle, au temps des guerres avec l'Angleterre, que l'on jeta un grand cri d'alarme. Les Anglais, ayant brûlé la ville de Saint-Maur qu'ils avaient promis de remettre, prirent leur course pour se rendre à Bressuire. Indigné de leur conduite, Duguesclin déclara qu'il s'en vengerait sur-le-champ. Je ne veux, dit-il, manger que trois soupes au vin rouge avant d'accomplir ma promesse. Sa marche fut si rapide qu'il arriva sous les murs de Bressuire peu de temps après les soldats de l'Angleterre. Ces derniers, après beaucoup de peine, avaient obtenu de passer par la ville au nombre de cinquante, chaque jour; mais quand on aperçut les étendards de Duguesclin, le tocsin sonna dans la grande tour de l'église, et le guetteur cria : Trahi! trahi! fermez la porte, Bertrand arrive. Aussitôt les portes furent fermées, et les Anglais, qui avaient cru pouvoir passer à Bressuire, et de là se rendre à Fontenay et à Niort, restèrent sous les murs de la ville. Attaqués par toute l'armée française, ces vaillans soldats ne reculèrent point devant un combat

désespéré; ils se défendirent avec courage; mais, accablés par le nombre, ils périrent presque tous. Les prisonniers ne survécurent que quelques instans à leur défaite : au moment du partage, quand les chefs de l'armée victorieuse voulurent s'en emparer, il s'éleva des querelles qui effrayèrent à un tel point Duguesclin et Clisson, qu'ils ordonnèrent de massacrer, sans exception, les malheureux restes de la garnison de Saint-Maur. Au bas de la tour de granit, d'où partit le signal de leur mort, on découvre, sous une couche de chaux, l'inscription suivante : Parachevée en l'an, par L. Gendre Odonnet, MV^{cccc}XLII.

La nef de l'église de Bressuire, qui a 9 mètres de largeur, 29 de longueur et 14 de hauteur sous les clefs des arcs-doubleaux, est éclairée par quatorze fenêtres, ayant une hauteur moyenne de 6 mètres, sur 1 mètre de largeur, dont une est placée au-dessus de la porte d'entrée, et six de chaque côté. Les trois premières travées sont séparées par des groupes de colonnes qui s'engagent à demi; la plus saillante est assez grosse, mais les autres le sont moins; les demi-colonnes sont séparées par les angles des pilastres, sur lesquels elles s'engagent. Les chapiteaux de feuillage sont très élégans et ressemblent au galbe corinthien, les tailloirs sont également ornés; sur eux retombent les arcs-doubleaux et les arêtes des voûtes qui sont composées de trois moulures arrondies. L'espace compris entre les groupes de colonnes est occupé par une grande arcature simulée, dont l'intérieur est percé de deux fenêtres en plein cintre. Cette partie de l'église fut faite à une époque de transition très avancée et représente la fin du douzième siècle par son élégance et sa perfection. Ce qui appartient à la première époque de cette église, ce sont les colonnes, les chapiteaux de la portion qui est à l'extrémité de la nef. Toute l'ornementation est romane et du onzième siècle.

En sortant de la nef, on entre dans une portion beaucoup moins ancienne : c'est un parallélogramme de 23 mètres 30 centimètres, sur 22 mètres 65 centimètres. Les piliers sont composés de nervures prismatiques qui s'élèvent jusqu'aux voûtes que parcourent des nervures triangulaires. Les voûtes des bas-côtés, car il y en a dans cette partie de l'édifice, sont soutenues par les piliers du chœur et par ceux qui s'engagent à demi dans les murs extérieurs. Ces demi-piliers sont composés, comme les autres, de nervures prismatiques qui montent et s'épandent sur la surface des voûtes. Les fenêtres du collatéral de gauche et celles de droite sont ogivales.

Dans le tympan de la fenêtre du chevet qui se trouve à présent bouchée, on a placé les quatre Évangélistes avec leurs attributs. Ce travail est médiocre. La première statue tient un rouleau, la deuxième un livre, la troisième, qui porte également un livre, semble improviser; la quatrième a une plume à la main et un livre sous le bras. Les fenêtres du chevet sont bouchées, leurs tympans sont remplis de nombreuses moulures. Les différentes ouvertures de l'église renfermaient autrefois de belles verrières. En 1735 elles existaient dans leur entier; aucune figure n'était dégradée. La vivacité des couleurs était toujours la même; aussi furent-elles un objet d'envie pour la cathédrale de la Rochelle qui les demanda, mais vainement. On refusa de les lui vendre. *(Affiches du Poitou de* 1773*)*. Ces verrières n'existent plus : elles ont été détruites pendant les guerres de la Vendée.

Après l'église de Bressuire, il faut citer celle du Cormenier, près Beauvoir ; malheureusement cet édifice a été ruiné presque en entier ; la nef a disparu; celle qui existe est moderne. Le chœur et l'abside seuls conservent quelque chose du cachet primitif. A l'extérieur, parmi les colonnes qui servent de contreforts du côté du midi, il en est qui montent et s'élancent d'une manière parfaite. La pierre a été dégradée par le temps; les ornemens des fenêtres sont mutilés.

Eglises de Saint-Symphorien, de Marigny, de Pamproux, de Melleran, de Siecq, de Prahecq, de Mauzé, de Saint-Rémy et de Villiers-sur-Chizé.

Après avoir indiqué aux archéologues l'abside de Marigny, les chapiteaux de Saint-Symphorien, les clochers de Pamproux et de Melleran, ainsi que les piliers qui soutiennent le clocher de Prahecq et les quelques détails de l'église de Siecq et de Mauzé, il faut parler un peu de l'abside de Saint-Rémy, de sa jolie fenêtre et des chapiteaux qui surmontent les demi-colonnes qui s'engagent dans les murs. Parmi les consoles, il en est qui sont ornées de losanges horizontaux et de losanges perpendiculaires taillés alternativement en creux et en relief.

Les ruines de l'église de Villiers-sur-Chizé rappellent l'époque du roman fleuri; elles conservent à l'abside de jolies fenêtres et une porte avec des

chaînettes et des têtes de diamans; tant il est vrai que parmi nos églises de campagnes, même les plus modestes, toutes, pour ainsi dire, ont conservé des débris qui méritent d'être étudiés.

Pendant cette période romane des onzième et douzième siècles, si belle et si riche dans nos contrées, il semble que tout le monde fût maçon; il fallait du moins qu'il y en eût un bien grand nombre pour ériger des églises, toutes si voisines, et la plupart dignes de la plus grande attention. S'il y avait beaucoup d'ouvriers, il fallait aussi beaucoup d'architectes; presque tous appartenaient à l'ordre monastique; souvent les chefs d'abbaye faisaient les plans de leurs églises et guidaient les ouvriers de tous les genres qui devaient les construire. L'édifice qui s'élevait était pour les constructeurs l'objet d'une surveillance empressée, c'était leur idole et leur culte; ils y veillaient avec un soin religieux. D'abord on en jetait les fondemens, puis on élevait les murs, les piliers et le chœur, afin de le consacrer et d'y commencer le plus promptement possible le service divin. Ensuite on songeait à la façade, dont l'ornementation se faisait la dernière. Quand on érigeait les portes, on leur donnait seulement des archivoltes unies; les corbeilles des chapiteaux restaient quelquefois longtemps lisses, mais ensuite quand on avait trouvé d'habiles tailleurs d'images, on voyait des échafauds s'élever, des hommes se hisser le long des colonnes, autour des chapiteaux et des fenêtres. Les marteaux frappaient de tous côtés; la pierre se transformait, se polissait; alors, partout des feuilles, des fleurons, des perles, des rinceaux, des statuettes et des symboles qu'il est si difficile d'expliquer. Le retard dans quelques parties de l'ornementation explique comment les façades semblent souvent plus jeunes que le reste de l'édifice par la disposition, le fini du travail.

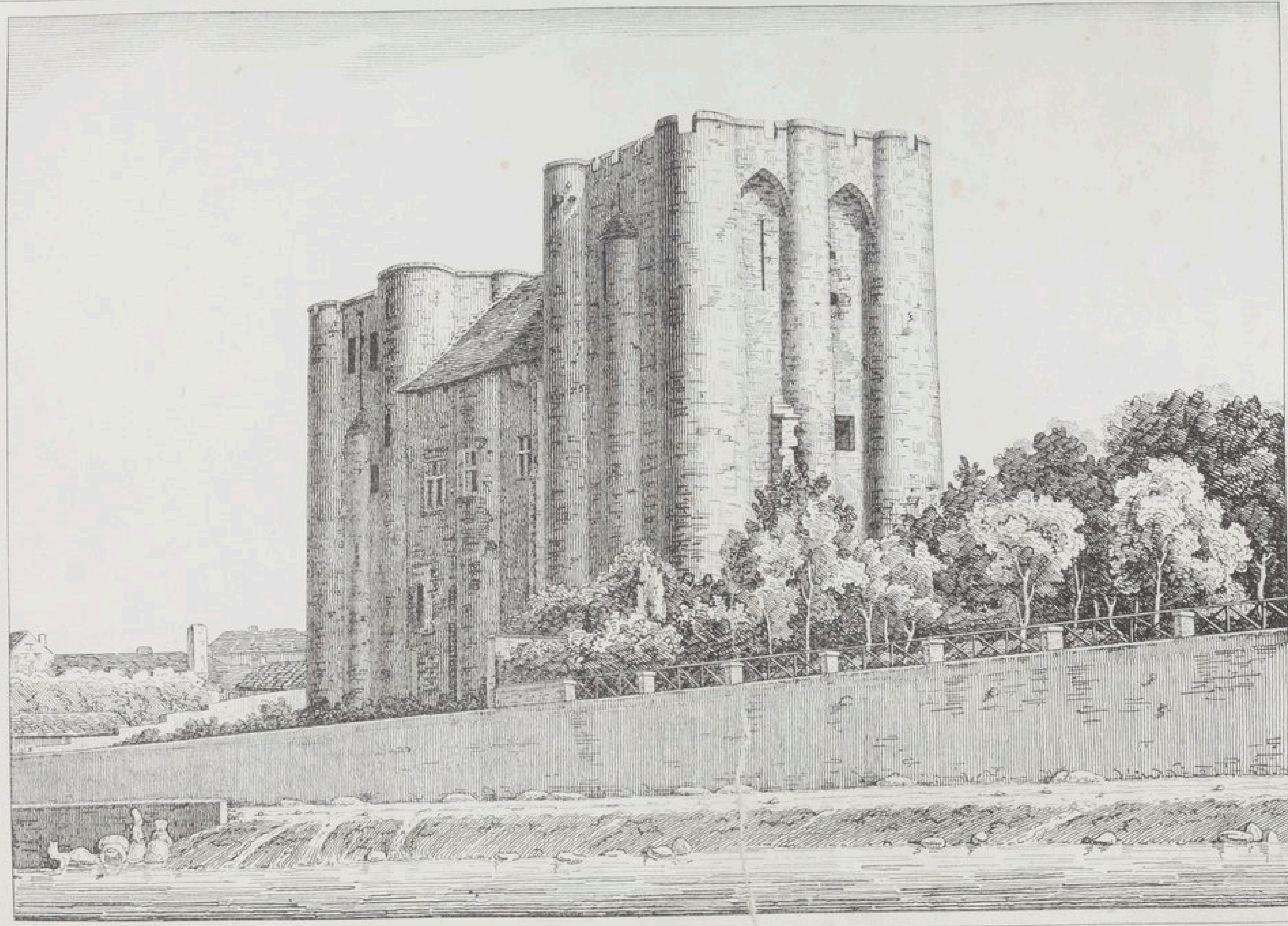
Pour bâtir tant d'églises, presqu'à la même époque, il fallait que nos ancêtres possédassent des ressources, dont nous n'avons qu'une idée imparfaite. D'ailleurs, on sait maintenant que la prospérité de la France était assez grande au onzième et au douzième siècle. (Sismondi). Ensuite le zèle était immense; tout le monde donnait pour les églises: les uns de l'argent, du bois, des pierres; les autres leur temps, leurs forces et leur courage. Quand on apprenait qu'une maison de Dieu se bâtissait, on y venait travailler de tous côtés, pour obtenir, à force de prières, de patience et de résignation, des indulgences et l'oubli de ses actions

mauvaises. Quelquefois les hommes de ces temps héroïques se confessaient publiquement : on les voyait ensuite s'attacher à des charriots, porter des pierres et des poutres, voiturer du sable et des terres. De là vient qu'avec des ressources pécuniaires que nous connaissons à peine, nos ayeux firent de si grandes choses et donnèrent au département des Deux-Sèvres des monumens dont les belles dispositions, dont la belle sculpture remplissent d'enthousiasme tous les archéologues qui viennent les visiter.

D'où vient, parmi nous, cette perfection dans l'architecture et la sculpture aux onzième et douzième siècles, c'est que notre département fit partie du Poitou où les lettres et les arts furent honorés par les comtes, qui jetèrent tant d'éclat par leur puissance et leurs lumières. Au temps où nos églises s'élevaient, leur lyre nous léguait les chants les plus anciens de la France, tant il est vrai que les arts et les lettres jouissent souvent d'une faveur commune et marchent d'un pas égal.

En parlant de toutes nos églises romanes, je n'ai pas cité le nom d'un seul architecte ; cela vient de l'oubli, de l'indifférence des chroniqueurs, et surtout de ce que les édifices de cette époque étaient, pour ainsi dire, l'œuvre de la foule. Chacun leur consacrait avec joie son temps, sa sa fortune, son génie.

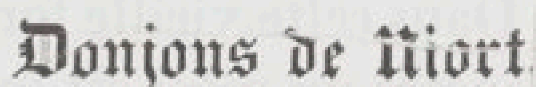




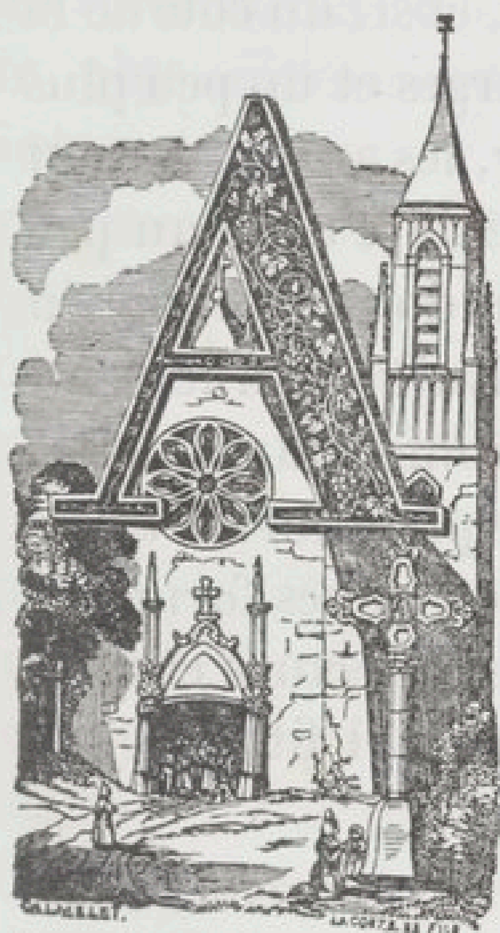
Impr. Robin et Comp. à Niort. *E. Conte lith.*

DONJON DE NIORT.

Donjons, Tours et Châteaux du douzième au quinzième Siècle.



Donjons de Niort



Au neuvième siècle, les Normands répandaient de fréquentes alarmes sur les côtes occidentales de la France; leurs flottes remontaient la Sèvre; c'est alors qu'on éleva des forts à l'embouchure des rivières, c'est alors que fut élevé le premier château de Niort, dont l'existence, vers ces temps, est certaine. Une partie de cette forteresse fut brûlée en 1104 *(Chronicon sancti Maxentii*, p. 217*)*. L'historien qui rapporte ce fait, ne dit pas si ce fut l'œuvre de la guerre ou l'effet d'un accident. Cet événement d'ailleurs ne doit pas surprendre. Alors son enceinte était formée par de simples palissades ou des poutres fichées en terre, et son donjon en partie composé de bois ne pouvait opposer qu'une faible résistance aux

fureurs de l'incendie. C'est à Henri II, roi d'Angleterre, qu'on attribue généralement la construction de ce bel édifice. Je pense qu'il fut plutôt bâti par son fils Richard. Dans le courant de l'année 1170, ce jeune prince réunit à Niort son premier parlement, et quand son frère Henri eût cessé de vivre en 1183, il déclara la guerre aux seigneurs poitevins, déjoua leurs projets d'indépendance, détruisit leurs forteresses et fit élever à cette époque une forteresse, à Niort, pour en imposer non seulement à ses habitans et à la noblesse des environs, mais encore pour y cacher ses trésors et y loger ses agens, qui de là pouvaient braver en paix ceux qui auraient voulu briser la puissance de l'Angleterre. Le château de Niort, une fois construit, resta pendant quelque temps sans domaine, sans puissance féodale. Mais un jour tout changea; après la confiscation du Poitou, après sa réunion à la couronne par Louis VIII, il échut à l'autorité royale; alors il eut le titre de châtellenie et devint féodal. Depuis cette époque, il fut possédé tantôt par le roi, tantôt par les princes, apanagistes du Poitou.

La forteresse principale, qui existe encore, est composée de deux donjons. Celui du midi est un parrallélogramme accompagné, à ses angles, de tours semi-sphériques, et, sur chacune de ses faces, d'une autre tour moins grosse et quelquefois moins élevée. Dans cette vieille forteresse, le jour devait être bien sombre, car la grande fenêtre du midi est moderne, et si, du côté de la rivière, les ouvertures les plus basses sont un peu plus larges et un peu plus hautes que celle de la tour, dans laquelle circule l'escalier, les autres ne sont plus que des fentes longues et étroites. Le sommet de l'édifice a été un peu réparé. On ne voit point de porte à sa base; elle était, sans doute, du côté du nord, et élevée de beaucoup au-dessus du sol. On y arrivait par une pente rapide, ou par un escalier mobile qu'on enlevait au moment du danger. Le magnifique donjon de Richard, que couronnent une plate-forme et des créneaux, aujourd'hui bouchés, prouve par la perfection de ses formes et de son ensemble qu'il appartient aux beaux temps de l'architecture et qu'il fut construit par un digne fils de ce Henri d'Angleterre, qui fit élever de si curieux monumens.

Le corps de bâtiment qui réunit les deux donjons est moins ancien; du côté de l'occident, il est éclairé par de grandes ouvertures cintrées et par des fenêtres divisées en quatre par de fortes traverses. Dans cette

partie de la forteresse, le faîte n'a pas été achevé, ou il a été descendu; il est plus probable qu'il n'a pas été fini.

Le donjon du nord est ouvert, du côté du couchant, par plusieurs fenêtres. Sous le rapport de l'ensemble, il est fait comme celui de Richard; mais sous le rapport de l'art, il lui est très inférieur. La partie supérieure a été reconstruite à une époque qui n'est pas sans doute éloignée de nous, excepté cependant la tour qui renferme l'escalier. Celle qui se trouve à l'angle nord-ouest, a été rebâtie en entier et dans des jours de décadence architecturale; elle est d'un travail médiocre et mal liée avec le reste de l'édifice, dont elle semble vouloir se séparer. Cette partie de la forteresse est évidemment moins ancienne que l'autre. En effet, les fenêtres des premiers donjons furent d'abord cintrées, puis ogivales. Ce n'est que plus tard qu'on les fit à angles droits, comme on les voit partout même à la tour de l'escalier, qui n'a été refaite qu'à son sommet.

A l'intérieur, le donjon primitif renferme à sa base un grand magasin qui servait pour les armes et les vivres. Dans l'appartement supérieur, dont la cheminée est assez vaste, la voûte est soutenue par un arc-doubleau semi-ogival. Celui qui est placé au-dessus, n'a point de cheminée; il est couvert d'une voûte cintrée et percée par des fenêtres qui sont évasées à l'intérieur et n'offrent à l'extérieur qu'une petite ouverture. A l'étage le plus élevé, l'on voit une fenêtre bouchée par les constructions intermédiaires, ce qui prouve que cette portion de l'édifice général a été réellement faite à une époque antérieure. Le donjon de Richard est plus élevé que l'autre; il semble qu'il en soit ainsi pour rappeler sa royale origine. Du sommet de sa plate-forme, la vue s'étend au loin; aussi le guetteur pouvait facilement découvrir l'ennemi et jeter le cri d'alarme.

A l'intérieur, ce qui réunit les deux donjons, n'offre rien que l'on puisse signaler. Dans le donjon septentrional, les salles ne sont point voûtées. Les fenêtres carrées à l'extérieur, sont à l'intérieur en anse de panier; partout des portes cintrées et des fenêtres qui prouvent par leur forme et leur grandeur qu'elles ne sont pas du douzième siècle; à l'une d'elles, on voit les petits bancs sur lesquels se reposaient les arbalétriers. Le dernier étage est couvert d'une voûte; c'était indispensable pour soutenir la plate forme, dont les créneaux sont bouchés comme à l'autre.

Quand il était complet, le château de Niort formait un ensemble considérable; son enceinte comprenait le quartier neuf tout entier; les murailles avaient plus de 2 mètres d'épaisseur; elles suivaient la rue Royale, celles du Collége et de Pelet; au nord-ouest, elles étaient baignées par la Sèvre. C'est au sommet de ce mur d'enceinte, qui était accompagné de plusieurs tours, que se mettaient les soldats qui défendaient la place; c'est de là qu'ils lançaient à l'ennemi des flèches, des pierres et des dards. La porte de l'enceinte, qui était placée tout à côté du marché au blé et qui était flanquée de deux tours, était fermée par des portes bardées de fer. Il y avait aussi des herses ou des grilles que des hommes placés au-dessus faisaient à volonté monter ou descendre. La muraille de l'enceinte renfermait une grande cour qui formait une place d'armes, dans laquelle se trouvait une eglise dédiée à saint Gaudent; elle fut détruite au seizième siècle, pendant les guerres du protestantisme. Après la place d'armes, venait la seconde enceinte; c'est là que s'élevaient, à l'extrémité de la place, les donjons que je viens de décrire.

Plusieurs événemens se sont passés dans le château de Niort. C'est là qu'en 1199, naquirent les grandeurs et les libertés de la Rochelle. Car c'est là qu'Aliénor, la dernière princesse d'Aquitaine, signa la charte qui permettait à cette ville de fonder la commune qui devait un jour devenir si célèbre, si puissante. Dans les premières années du treizième siècle, Savary de Mauléon le défendit victorieusement contre les attaques de Philippe-Auguste. Mais Louis VIII, plus heureux que son père, après avoir soumis Poitiers, Montreuil, le rebelle Parthenay, vint à Niort, riche en vins; il s'empara de son château où il avait mis des hommes d'armes pour s'assurer la possession du pays. *(La Philippide, p.* 228, *t. XII, de la Collection* GUIZOT*)*. Un comte de Poitiers, un frère de saint Louis, Alphonse de France, y vint ensuite. C'est dans ces appartemens qu'une longue lettre, qui renfermait les priviléges dont jouissait la ville de Poitiers, lui fut présentée. Par un singulier contraste, il la signa dans un donjon, jadis élevé contre les grands et le peuple.

Un siècle après, Tassart de Bassignan était châtelain de Niort. En effet, le 31 mai 1356, Gaucher de Vannes, trésorier du comte de Poitiers, ordonna à Nicolas Odde, receveur général de la langue d'Oc, de lui payer 100 deniers d'or à l'écu, donnés par le chef du Poitou. Le même jour,

Tassart de Bassignan reçut la somme qui lui était accordée; la quittance existe encore. *(Archives* de M. BRIQUET*).*

Les habitans de Niort étaient obligés de monter la garde au château; il n'en fut pas toujours ainsi. En 1367, le prince de Galles les délivra de cette obligation. Cependant la vieille coutume fut bientôt reprise. En 1372, époque où l'on creusa le canal de navigation, connu sous le nom de Rivière-Neuve, les habitans du nouveau port obtinrent exemption du guet et de garde au château.

Au quatorzième siècle, le célèbre Chandos fut gouverneur de Niort, au nom de l'Angleterre. En 1440, le duc d'Alençon, frère du roi de France, remplissait les mêmes fonctions, il faut donc les compter parmi les chefs de la forteresse, où veillèrent tant de fois les habitans de nos contrées.

Vers ce temps, le château possédait plusieurs fiefs. Parmi eux, on peut citer à Niort ceux de Latour, de la Mothe-de-Méré, de Fontaine-Épinette, de Crémault, de Chaumont, de Barbezière. Il en avait ensuite à Saint-Maxire, à Sainte-Pezenne, à Souché, à Saint-Hilaire-la-Palud, à Prahecq, à la Charrière, à Benet, aux Moutiers-sur-le-Lay, à Fors, à Dampierre, à Chef-Boutonne, à Échiré, à Brulain et à Aiffres. *(Archives de Poitiers.)* Les droits seigneuriaux sur les maisons de la ville et des faubourgs étaient assez considérables, ils furent toujours payés; seulement les habitans furent exemptés par une ordonnance de Charles VII, confirmée par ses successeurs, et dans les derniers temps par Louis XV, du droit d'ensaisinement et de celui des lots et ventes.

A la fin du quinzième siècle, on fit quelques réparations au château de Niort: le mémoire existe encore dans les Archives de M. Briquet. Dans ce compte, l'on voit que Pierre de Pontbryand, escuyer, eschanson du roi et capytaine du chasteau de Nyort, certifie à Messeigneurs des comptes du roi à Paris et à Tours, que les réparations qui étaient très nécessaires être faictes au dict chasteau et salles, avaient été par son ordonnance et commandement bien et profitablement faictes, et au profit du roy. Dans ce curieux mémoire, l'on trouve ce que les ouvriers gagnaient alors : il était dû à Jehan Basty, menuisier, la somme de 70 sols, pour avoir fait un banc, une table et deux tréteaux, et deux escabeaux. A Mathurin Carradieu, serrurier, la somme de 66 sols 3 deniers tournois, pour avoir fait au pont-levis du fort Foucault deux grands liens de fer et une serrure avec la clef à la porte ès laquelle on

saute au port de Nyort; aussi pour avoir abillé les chaînes des ponts-levis du dit chasteau et plusieurs loquets, ardivelles et gonds. A lui, la somme de 16 sols 6 deniers, pour avoir fait un lien au pont-levis dudit chasteau estant devers la ville, et pour avoir ferré ce que a fait le menuisier.

En 1588, par une nuit obscure, Saint-Gelais pénétra dans la ville de Niort : cependant les habitans tinrent bon; mais à la mort de plusieurs de leurs chefs, ils se découragèrent, prirent la fuite, et quelques-uns allèrent demander un asile aux remparts du château dans lequel Malicorne s'était déjà retiré avec ses soldats et quelques chevaliers. Le lendemain, la garnison ayant été obligée d'accepter les conditions qui lui furent faites, on livra de part et d'autre des ôtages. A son arrivée, Henri de Navarre confirma le traité et il permit au chef du château d'y prendre tout ce qui lui appartenait et de l'emporter où bon lui semblerait. Saint-Gelais, le héros de cette journée, fut nommé gouverneur de Niort, et Parabère fut chargé de veiller à la garde de sa forteresse et d'y commander à la garnison, composée des huit compagnies qui formaient le régiment de Henri de Navarre.

En 1628, la duchesse de Rohan et sa fille, n'ayant pas voulu être comprises dans la capitulation de La Rochelle, elles furent retenues captives dans le château de Niort « sans l'exercice de leur religion et si étroitement qu'elles n'avaient qu'un domestique pour les servir: ce qui néanmoins ne leur ôta ni le courage, ni le zèle; la mère ayant mandé au duc de Rohan, son fils, qu'il n'ajoutât aucune foi aux lettres qu'on lui porterait de sa part, pour ce qu'on pourrait les lui faire croire par force. » (*Mémoires de* SULLY). Après la fille et l'épouse des Rohan, on renferma dans le château de Niort deux cent soixante-six prisonniers anglais; le 28 janvier 1780, ils furent mis en liberté. Au moment où l'on ouvrait les portes pour les confier au détachement du régiment Royal-Picardie, qui devait les conduire jusqu'à Mauzé, ils poussèrent trois acclamations en l'honneur du roi. A cette époque, le château de Niort, qui était ordinairement occupé par une compagnie d'invalides, avait un commandant par commission qui jouissait des fossés et des jardins de la forteresse, et qui recevait en outre 2,000 livres d'appointement. En 1716, cette sinécure était possédée par M. de Castellane, ambassadeur à la Porte. Il y avait pendant un temps un simple capitaine, avec 50 livres de gages.

A la révolution, le château devint propriété nationale. La municipalité

de la ville ayant demandé à l'acheter, il lui fut adjugé par le directoire du district pour une somme de 68,033 francs. Cette vente eut lieu le 16 mai 1791. La même année, le général Dumouriez, qui vint passer l'hiver à Niort, y occupa les appartemens des gouverneurs. Il dit dans ses Mémoires que c'est là le seul temps de tranquillité dont il ait joui depuis la révolution. (*Mémoires de Dumouriez*, t. II, p. 129.)

Quelque temps après, le château de Niort fut témoin d'un fait héroïque : deux cents prêtres y étaient renfermés; ils devaient bientôt partir et porter à l'étranger leur vie condamnée. A cette époque de terribles passions, le châtiment de l'exil parut trop doux à des jeunes gens de Montauban, qui s'emparèrent d'une pièce de canon pour procéder au massacre des détenus. A cette nouvelle, Rouget et les deux Guillemeau, membres de la commune, se précipitent à la porte des donjons, et déclarent aux jeunes soldats, dont l'exaltation est à son comble, qu'ils sont prêts à mourir et qu'il faut passer sur leurs cadavres avant d'arriver aux proscrits. Frappés par tant d'héroïsme, ces hommes égarés s'arrêtent; au moment même, la générale battit; il leur fallut donc se préparer sur-le-champ à un départ qui sauva les malheureux proscrits.

Bientôt après la place d'armes du château, remplie en partie par un jardin potager, inspira à M. Jozeau l'idée d'en faire un jardin botanique. En 1798, ses projets furent mis à exécution. Sur les bords de la rivière, on creusa un bassin entouré par deux rangs de peupliers d'Italie; la grande tour que baignaient les eaux de la Sèvre devint un amphithéâtre. Les autres tours voûtées, qui s'élevaient de distance en distance, formèrent des cabinets d'étude. Chaque bâtiment reçut une destination spéciale; la chapelle devint une orangerie. A l'entrée du jardin, qui était vis-à-vis le collége, on mit les attributs de l'agriculture et du jardinage. A gauche, en entrant, était un quinconce, et, plus loin, une plantation d'arbres à fruits. Sur la droite, il y avait une butte qui s'élevait en colimaçon ; plus loin, se creusait un vallon planté d'arbres, dont les allées étaient bordées de peupliers d'Italie, de platanes, de sycomores, de frênes de Virginie. On y trouvait un labyrinthe, dont les sentiers tortueux présentaient aux regards des jasmins, des lilas, des rosiers. En parcourant ces belles promenades, on rencontrait une pépinière, deux grands carrés employés à différens essais de culture; il y avait également tout près de la rivière un espace assez vaste,

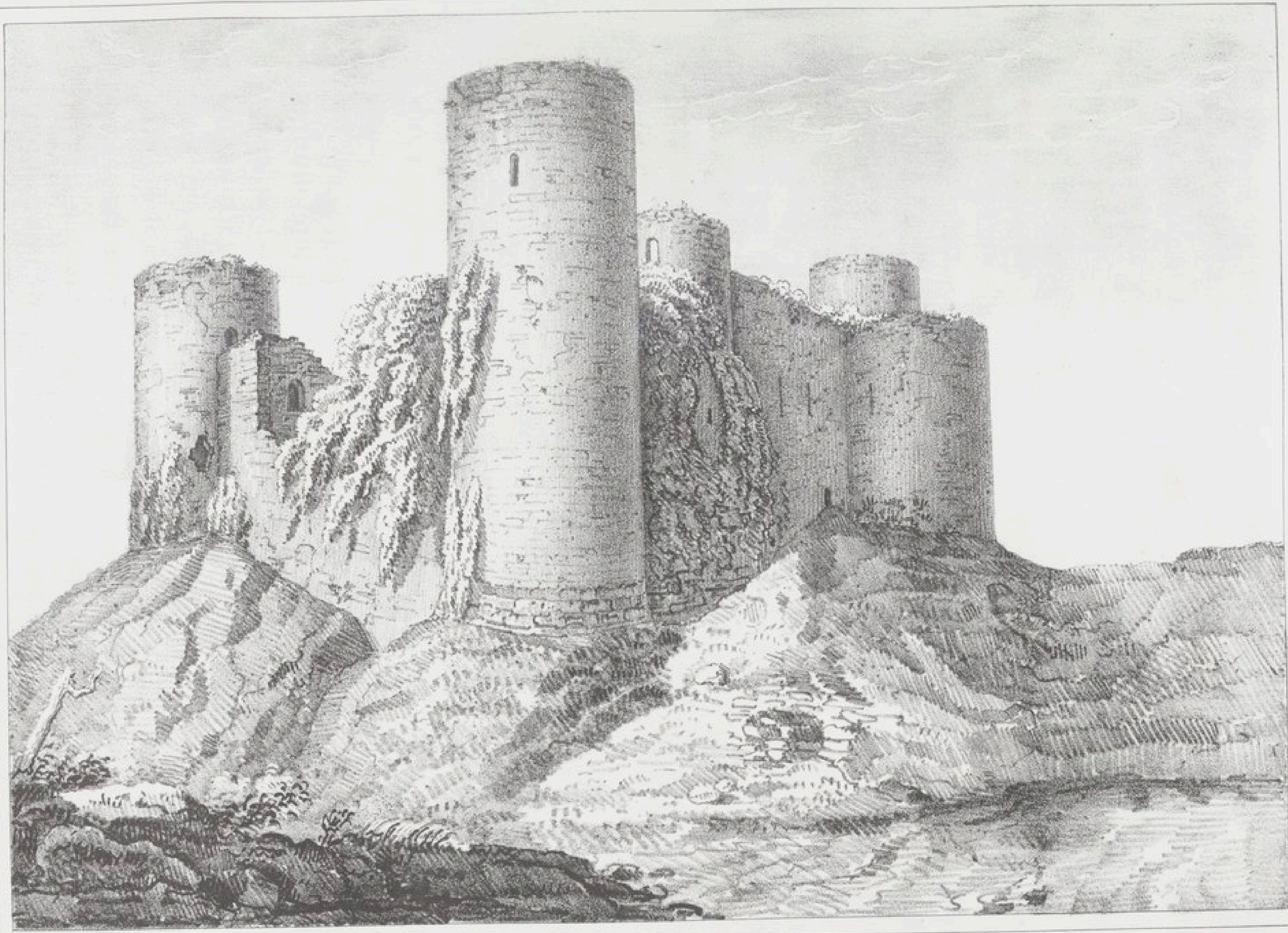
où M. Jozeau, professeur de botanique, rassembla un grand nombre de plantes. Ce jardin, dont la superficie avait 14,630 mètres, renfermait aussi des bains et une école de natation pour les élèves du collége. Lors de son passage à Niort, le célèbre antiquaire Millin voulut connaître le château et le curieux jardin qui se trouvait dans son enceinte. Pendant sa visite, qui, pour lui, fut remplie de charmes, il entendit une romance chantée d'une voix douce et tendre, mais sans art; c'était une malheureuse fille qui avait été arrêtée, parce que son passe-port n'était pas en règle, et qui trompait ainsi son ennui sur la plate-forme du château. (MILLIN, t. IV de son *Voyage en France*.)

En 1815, l'on fit des préparatifs de guerre à Niort. On établit des redoutes, des chemins couverts, et l'on plaça des canons sur les tours et les remparts du château. Ce fut peu de temps après qu'on détruisit son enceinte et le jardin que Millin regardait comme l'une des plus jolies promenades de France. Le terrain qu'il occupait fut vendu; à sa place on a élevé la préfecture et un quartier solitaire, qui ne valent pas les bosquets détruits, les murailles et les tours renversées.

Tours du Prévôt et du Prince de Galles, à Thouars.

Parmi les monumens de Thouars, il faut citer deux tours qui furent construites à peu près à la même époque que le château de Niort, c'est-à-dire au temps où les drapeaux de l'Angleterre flottaient sur nos contrées. La tour Grenetière ou du Prince de Galles, qui fut quelque temps habitée par les enfans de Henri II, roi d'Angleterre, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable prison dans laquelle on renfermait autrefois les contrebandiers et les faux-sauniers; mais depuis que Thouars a perdu son tribunal, elle ne sert plus que de dépôt pour les détenus de passage.

La porte au Prévôt, qui ressemble à un donjon et qui servit, aussi elle, de prison, est tout-à-fait abandonnée; c'est une tour carrée, accompagnée de deux autres. Au-dessus de l'édifice s'élevait, il n'y a pas longtemps encore, une lanterne de 3 mètres de hauteur, mais elle était ainsi que la couverture dans un état déplorable; cependant il était facile pour la ville de Thouars de la réparer, de la garder encore; mais, dans son indifférence,



Lith Robin et Comp. à Niort.

CHÂTEAU-SALBAR.

elle a mieux aimé briser et détruire que de porter à son budget de quoi réparer un monument qui contribuait à conserver, dans son sein, les traditions du passé : au-dessus de la porte, on voit les coulisses par où les herses montaient et descendaient. Il y en avait deux : l'une à l'entrée, l'autre un peu plus loin. Si les soldats ennemis étaient assez heureux pour éviter la première, ils étaient arrêtés par la seconde ; et bientôt la première venant à s'abaisser, ils étaient renfermés dans une prison de fer où il fallait ou mourir ou se rendre. La porte, pour pénétrer dans le donjon, est très élevée au-dessus du sol : on y montait par un escalier aujourd'hui encombré d'immondices. Du côté de la ville, on aperçoit des restes de mâchicoulis, et, du côté de l'escalier, des trous qui annoncent qu'il y avait, sans doute, une galerie de bois. La tour au Prévôt a renfermé longtemps une grosse cloche que l'on sonnait pour avertir les habitans et la garnison de l'arrivée de l'ennemi.

Château Salbart.

Au bas d'un coteau, dont le sommet est occupé par le village de Ternenteuil, s'élèvent de belles ruines qui formaient avec le château de Niort la couronne féodale des rives de la Sèvre. Le château Salbart était, comme toutes les forteresses du moyen-âge, composé de deux enceintes. La première était au couchant et commençait par une cour que l'on ne reconnaît plus qu'à des amas de pierres et à quelques pans de murs tout couverts de lierres. La seconde enceinte, qui forme un parallélogramme qui s'étend du nord au midi, est entourée de douves profondes, et flanquée de six tours qui diffèrent entr'elles par la hauteur et la grosseur. Assises sur leurs bases coniques, ces belles pyramides qui conservent une étonnante majesté, ressemblent à de vaillans chevaliers mutilés, mais debout, restés là pour la défense de la forteresse, dont l'ancienne porte existe encore. Elle est dans la tour qui se trouve placée au milieu de la façade occidentale. Cette porte, qui est en ogive, sans ornement et placée assez haut, a conservé la retraite où venait s'emboiter un pont-levis, et le passage par où descendait et montait la herse destinée à défendre son entrée. Avant d'arriver à l'extrémité de l'allée ou corridor qui traverse toute la tour, on a d'un côté un petit appartement qui servait

peut-être de corps de garde, et de l'autre deux escaliers dont les marches sont détruites; tout est encombré; aussi l'on ne peut plus monter dans l'étage supérieur ni descendre dans les souterrains qui s'étendent sous les pieds de la tour. Il est facile d'arriver à toutes les autres par un chemin couvert, dans lequel on a placé de distance en distance des meurtrières. En suivant à gauche ce chemin de ronde, on arrive à la tour nord-ouest qui renferme au rez-de-chaussée une salle assez grande; la cheminée est curieuse, son manteau était soutenu par des colonnettes dont les chapiteaux sont de feuillage. Dans cette salle se creusent de profondes excavations ogivales à l'extrémité desquelles s'entr'ouvrent des ouvertures peu larges, mais assez longues, qui sont traversées dans leur milieu par une petite fente horizontale, ce qui forme des meurtrières si bien disposées, que là, où les deux ouvertures se coupent, les arbalétriers pouvaient lancer des flèches dans toutes les directions.

La tour du nord-est n'était destinée qu'à la défense. Pour elle point de cheminée, mais des murs de plus de 5 mètres d'épaisseur y forment de longues embrâsures, semblables à des corridors, qui conduisent à des meurtrières disposées comme les autres. Cet appartement est voûté et surmonté d'un autre, qui forme le rez-de-chaussée de la petite tour superposée.

La tour qui vient après et qui se trouve placée au milieu de la façade orientale, présente au rez-de-chaussée un appartement sans fenêtres, sans meurtrières; la voûte qui le couvre est ouverte à son centre. Il y a trois portes; deux d'entr'elles donnent dans le chemin couvert qui fait le tour de la forteresse, l'autre conduit à un escalier qui servait à monter dans l'étage au-dessus. Cette seconde salle est de forme carrée. La voûte, qui ressemble à une élégante coupole, est parcourue par des nervures qui reposent sur des chapiteaux ornés de feuillages et de trèfles. Dans la tour placée au sud-est, l'appartement du rez-de-chaussée est sombre et triste, point d'ouverture; mais la salle supérieure à laquelle on arrive très difficilement est bien différente, elle est éclairée par une fenêtre ogivale d'où la vue s'étend sur les prairies de la Sèvre. De chaque côté de la cheminée, s'entr'ouvrent deux petites armoires, placées dans l'épaisseur du mur. La voûte est élevée et soutenue par des nervures, qui retombent sur des pilastres, dont les chapiteaux sont ornés de feuilles retournées. Dans la tour du sud-ouest,

l'appartement du rez-de-chaussée est percé de trois meurtrières et couvert par une voûte dont les nervures massives reposent sur des chapiteaux grossiers. A l'étage supérieur, les moulures des voûtes retombent sur des chapiteaux un peu plus soignés que supportent des tronçons de colonnes, soutenues par de gros modillons, dont les figures sont à peine dégrossies. Dans toutes les tours, l'escalier qui va du rez-de-chaussée au premier étage, continuait ensuite pour arriver aux plates-formes qui se trouvaient au sommet. Chaque salle du premier est percée d'une porte qui conduisait sur les murs; ainsi l'on pouvait facilement faire de deux manières le tour de la forteresse, et par le chemin couvert, et par celui qui se trouvait au haut des remparts. Les débris que l'on voit amoncelés çà et là dans l'enceinte attestent qu'il y avait autrefois plusieurs constructions, des magasins, des servitudes.

Le château Salbart n'est pas moins intéressant à l'extérieur qu'à l'intérieur; la tour elliptique qui appartient tout autant à la façade du midi qu'à celle du levant, est magnifique de grandeur et de majesté. C'est un géant dont les pieds se posent fièrement sur leur base de rochers; malheureusement son front découronné a perdu ses créneaux. Au milieu de la façade orientale, s'élève une autre tour beaucoup plus petite; elle est dans son milieu tristement ébréchée. La tour nord-est, qui est elliptique et peu élevée, est surmontée d'une autre tour en retraite qui servait, sans doute, à la sentinelle chargée de veiller à la sûreté de la place. Les tours du couchant sont rondes toutes les trois; à celle qui est à l'extrémité nord-ouest, s'entr'ouvre une fenêtre géminée; celle où se trouve la porte d'entrée en a une autre. Il n'y en a point à la tour la plus voisine de la rivière; on n'y voit que des meurtrières en forme de croix. Le mur d'enceinte, qui unit les tours les unes aux autres, est dans un état déplorable; au couchant, il a été en grande partie mutilé, renversé par le temps ou la guerre. La portion qui subsiste encore présente une fenêtre ogivale. Du côté du midi et du levant, les remparts sont percés à leur base de deux ouvertures ou poternes destinées à conduire dans les fossés. La muraille du nord est très mal construite et ne se lie pas plus que les autres aux belles tours de la forteresse : ce sont de mauvaises reconstructions.

Malgré les pierres qui s'écroulent et qui tombent de toutes parts, les ruines de tous ces anciens monumens vous saisissent et vous frappent; aussi, le hardi visiteur ne craint pas d'y venir pour voir les antiques

appartemens, les épaisses murailles qui jadis renfermaient des hommes bardés de fer. C'est là, dans les longs corridors, dans les chambres voûtées que résonnaient autrefois les sons du cor, le bruit des chevaliers qui venaient, qui passaient. C'est là qu'on voyait suspendus les armes des ayeux et les trophées gagnés dans les batailles. Quand on évoque tous ces souvenirs, l'imagination se transporte et s'émeut, puis bientôt ces images s'effacent et l'on parcourt d'un mélancolique regard ces tours déchirées, solitaires; on plaint leur abandon, on songe à ceux qui les ont construites, à ceux qui ne sont plus. On voudrait voir passer devant soi les maçons infatigables qui donnèrent tous leurs soins pour tailler et poser les pierres qui forment aujourd'hui leurs débris poétiques; on voudrait savoir tous les événemens dont ils furent les témoins; on voudrait connaître le puissant seigneur qui disait à ses hommes de creuser leurs fossés, d'élever leurs tours majestueuses. Malheureusement celles de Salbart n'ont presque rien à dire : pas de dates, pas de nom.

Cependant en considérant l'ensemble de la forteresse, en étudiant la magnificence des tours, la forme de ses portes, de ses fenêtres où l'arcature ogivale se présente partout, on peut dire qu'elle appartient à l'époque où les monumens passèrent du plein cintre à l'ogive, c'est-à-dire qu'elle fut construite dans les dernières années du douzième siècle, ou mieux encore au commencement du treizième. Ce que l'on sait encore, c'est que la châtellenie du Couldray-Salbart est plus ancienne que celle de Niort. Elle existait dans le dixième siècle, relevait de Parthenay et formait les limites de la Gâtine, dont cette petite ville était la capitale. L'on sait ensuite que, quand le duc de Bretagne, Jean V, fut tombé dans les embuscades des Penthièvre qui voulaient s'emparer de son duché, Salbart reçut, pour quelques instans, le malheureux prisonnier. D'abord il avait été détenu à Saint-Jean-d'Angély; mais ensuite, quand on voulut le conduire à Clisson, petite ville sur les rives de la Sèvre-Nantaise, on le fit passer par le château de Fors et par celui du Couldray, dont les tours gigantesques ont perdu leurs autres souvenirs, et n'ont gardé pour leur gloire que la magnificence de leurs débris, que la pensée de Mellusine. Les habitans du pays racontent que cette fée le construisit en trois nuits, au clair de la lune, et qu'elle porta, sans fatigue, dans les pans de son tablier, ses tours et ses murailles; aussi, les pierres qui le composent, sont, pour ainsi dire, sacrées;

personne, à Ternanteuil, ne voudrait y toucher; d'ailleurs, qui oserait, après le coucher du soleil, pénétrer dans cette enceinte, visiter ses sombres appartemens, parcourir ses longs corridors? Mélusine est là, qui veille sur son géant mutilé; vers le soir, on entend quelquefois aussi des bruits étranges, des cris lamentables; qui voudrait approcher?

Les guerres du quinzième siècle ayant obligé les différens seigneurs du Poitou à prendre les armes, quelque fut le parti auquel ils appartinssent, on rapporte que ce fut à cette époque que le Couldrai-Salbart subit les rigueurs d'un siége; il fut pris, dit-on, par Louis Châteigner, écuyer, seigneur de Mallevaut et de Bourgneuf. *(Mémoires d'*Allard de Laresnière, *pour la commune de Cherveux.)*

Le château Salbart appartenait, en 1419, à Jean l'Archevêque, seigneur de Parthenay, qui avait alors plusieurs forteresses dans le cœur du Poitou, telles que Vouvent, Mervent, Secondigny; il fut ensuite possédé par les ducs de Longueville. Le dernier représentant de cette famille étant mort abbé d'Orléans, le château Salbart et ses dépendances furent réunis au domaine de la couronne par arrêts du conseil royal du 9 mars 1694 et 28 février 1696. Aujourd'hui il est possédé par la famille des Dufay la Taillée; on ignore l'époque de sa ruine.

Avant de passer à d'autres monumens, je vais dire quelques mots sur la manière de défendre et d'attaquer ces vieilles forteresses, dont l'aspect rappelle tant de prospérités, tant de malheurs. Le système d'attaque et de défense était, au douzième et au treizième siècle, semblable à celui des Romains. On avait des catapultes, des balistes, des mangoneaux, des espingards, pour lancer des pierres et des dards. Afin d'atteindre les hautes murailles des châteaux, plusieurs hommes, à l'aide d'une machine qui les protégeait contre les flèches et les pierres qu'on pouvait leur lancer, s'approchaient des fossés pour les combler. Ensuite on tâchait de conduire au pied des remparts des tours de bois, égales par la hauteur à celles qu'on voulait attaquer. Pendant que les soldats, placés à leur sommet, combattaient la garnison, qui les attendait sur les plate-formes, des mineurs s'attaquaient aux murailles; si, à force de persévérance, on parvenait à faire une brèche, on courait à l'assaut. De leur côté, les assiégés, pour repousser ces attaques, lancaient sur l'ennemi des pierres, des poutres, et s'efforçaient d'incendier les machines, à l'aide desquelles

on venait les inquiéter de si près. Si le bélier se heurtait contre les murailles qui leur servaient d'abri, ils tâchaient de s'en emparer avec des cordes qu'ils retiraient de toutes leurs forces; si des échelles se dressaient le long des remparts, on avisait à toutes les ressources pour les renverser ou les détruire. Quelquefois aussi l'on creusait des mines, dans lesquelles venaient s'ensevelir les préparatifs d'une attaque longtemps méditée.

Tour de Melzéard.

Après le château Salbart, construit probablement au commencement du treizième siècle, nous n'avons plus aucun monument qui remonte à cette époque. Aussi, pour trouver de nouveaux édifices militaires, il faut arriver au quinzième siècle, époque à laquelle Charles, dauphin de France, s'étant réconcilié avec le duc de Bretagne, Pierre de Frottier, dut songer, par prudence, à se construire une retraite contre les ressentimens des ducs de Bourgogne et de Bretagne; en conséquence, il alla dans ses terres, où il lui fut permis d'élever une forteresse, mais à condition de rendre hommage au comte du Maine, qui jouissait alors de la châtellenie et de la seigneurie de Melle.

La tour que Pierre de Frottier fit élever à Melzéard, existe encore. Elle commence par un caveau, dans lequel il y avait un puits maintenant comblé; il était là pour servir, en cas de siége, aux besoins des soldats qui veillaient à la défense de la forteresse. Les autres appartemens, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, ne sont point séparés par des voûtes. L'édifice se termine par une galerie circulaire, dans laquelle on est à couvert. Cette allée ou chemin de ronde, que défend un parapet, est soutenu par des consoles espacées, de manière à laisser des jours, par où l'on pouvait lancer du plomb fondu, de l'eau bouillante et des pierres. Quelquefois aussi les assiégés attachaient au bout d'une chaîne des morceaux de plomb ou de petits blocs de pierre, qu'on lançait sur la tête des assaillans, et qu'on retirait aussitôt pour les laisser retomber, de tout leur poids. La charpente, qui soutient une couverture conique, est faite avec beaucoup d'art; elle est d'une étonnante propreté, d'une remarquable conservation.



Baugier del. Lith. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

TOUR DE MELZÉARD.

La tour de Melzéard, qui se distingue par quelques meurtrières à canon, et sur le parement extérieur de laquelle on croit reconnaître l'empreinte des boulets, fut longtemps habitée; le nom de son fondateur est oublié depuis longtemps; à sa place, les habitans du pays ont substitué celui de Melusine. Répandue presque partout, cette merveilleuse légende parle bien haut en faveur de nos vieux monumens. Elle prouve que leur construction n'est plus aujourd'hui possible, le peuple l'a si bien compris qu'il a trouvé tout naturel d'attribuer à une puissance surhumaine les châteaux, les églises, qui nous restent.

Pierre de Frottier s'étant rendu à Poitiers pour le couronnement du dauphin devenu roi de France, Charles aurait bien voulu conserver près de lui cet ami dévoué, mais Richemont, avant d'accepter l'épée de connétable, exigea sa proscription définitive. Quand le constructeur de Melzéard, qui avait conseillé l'arrestation du duc de Bretagne, fut obligé d'abandonner la cour, il se retira près de Melle, dans la forteresse érigée par ses soins. C'est alors, sans doute, qu'il fit construire la chapelle récemment découverte, tout près de la grande tour. Son architecture est sans intérêt; mais, à l'intérieur, de curieuses peintures y représentent les quatre évangélistes et leur chef, dont les mains sont étendues et ouvertes, il semble les présenter à la foule; les traits de sa figure sont grossièrement indiqués; le manteau qui le couvre, seulement d'un côté, et la robe qui enveloppe le bas de son corps sont rouges. La ceinture est rouge et blanche. Dans le bas du tableau, on aperçoit deux petits personnages debout. Je crois aussi avoir reconnu, dans un coin, un diable avec des griffes.

En 1452, Préjent Frottier, le fils de celui qui fonda Melzéard, obtint, par des lettres-patentes du mois de juin, le droit d'exercer dans son fief les droits de haute, moyenne et basse justice, à condition que les jugemens, rendus au nom de la haute justice, seraient soumis par appel à la juridiction de Melle. L'établissement de toutes ces justices est bien ancien; il remonte à la division territoriale de la France; alors des différends dûrent s'élever et s'élevèrent parmi les vainqueurs. Les hommes de la conquête, brouillons et querelleurs, s'adressèrent d'abord au chef inférieur; mais, peu satisfaits, ils en appelèrent à un autre; mécontens encore, ces fiers soldats du Nord, finirent par demander pour juge le chef le plus élevé.

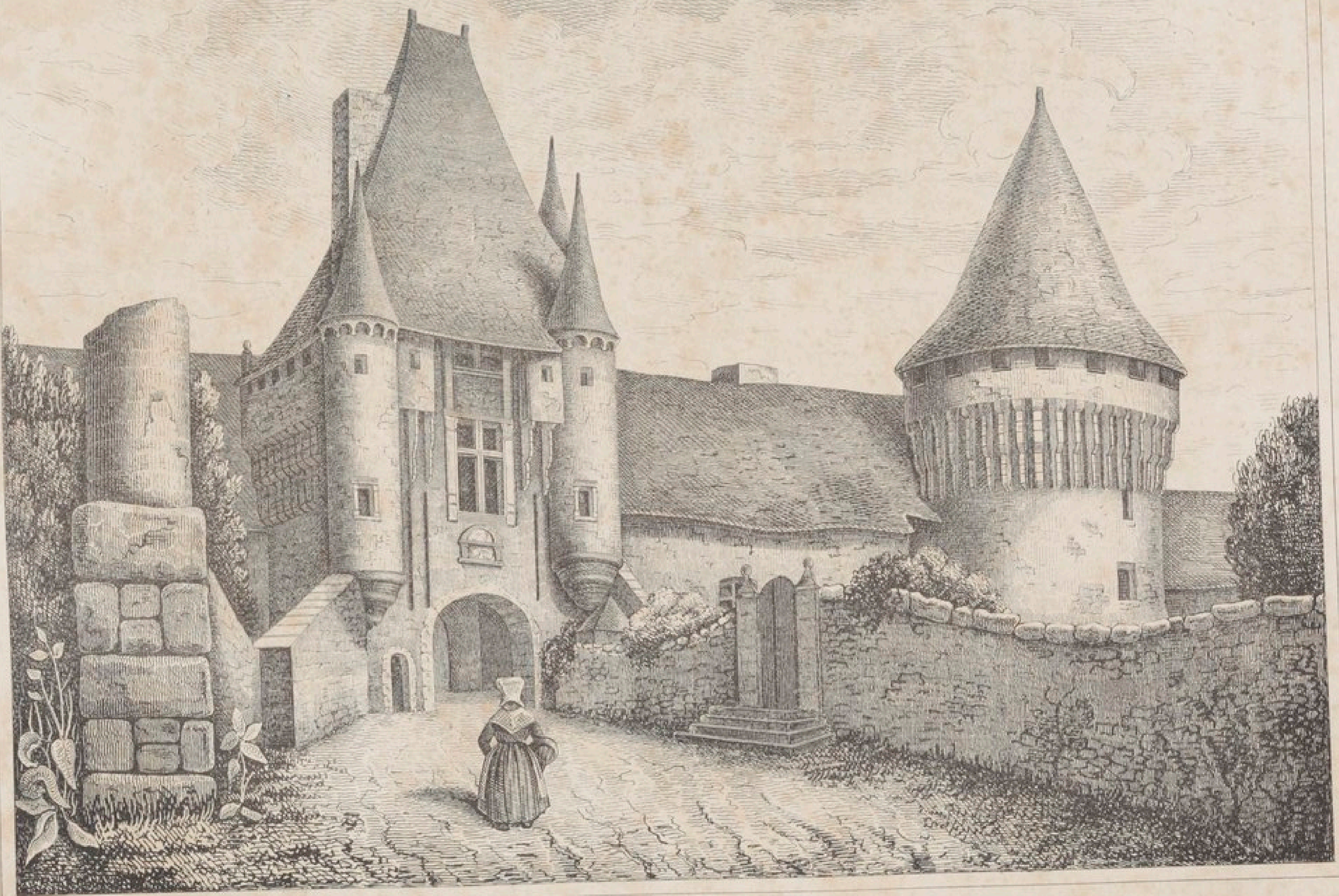
C'est ainsi que s'établirent peu à peu les différentes justices qui couvrirent par milliers le sol de cette France où souvent les mêmes hommes, les mêmes terres étaient, suivant les circonstances, différemment justiciables.

Château de Javarzay.

Ce qui existe aujourd'hui du château de Javarzay, n'était autrefois que l'entrée de cet édifice. Le propriétaire m'a dit qu'il avait achevé de faire démolir douze tours rondes, de diverses grosseurs, et sur l'emplacement desquelles on voit aujourd'hui des prairies et des peupliers arrosés par les eaux de la Boutonne. Ces douze tours, bâties sur un plan à peu près régulier, formaient l'ancien château de Javarzay.

A la fin du quinzième siècle, ou peut-être au commencement du seizième, on a élevé ce qui subsiste aujourd'hui : c'est là que demeurait l'intendant ou régisseur. Les deux tours de grande dimension, qui sont placées à l'extrémité des constructions actuelles, sont bien. L'une est cylindrique; de longues consoles y forment des machicoulis, surmontés par une galerie et par un parapet, sur lequel repose une couverture, dont la forme conique s'élance d'une manière parfaite. La tour n'est point assez haute; elle manque, par conséquent, d'élégance. Les toits coniques, que l'on voit au sommet des tours, étaient souvent surmontés de girouettes; il paraît que cet accessoire était un signe de noblesse, dont tous les seigneurs n'avaient pas le droit d'user. « Il y avait aussi, pour le nombre des tours « et l'établissement des donjons, une jurisprudence qui n'est pas bien « connue : tout seigneur ne pouvait pas élever un château pareil à celui « du comte ou du baron dont il relevait. » (DE CAUMONT).

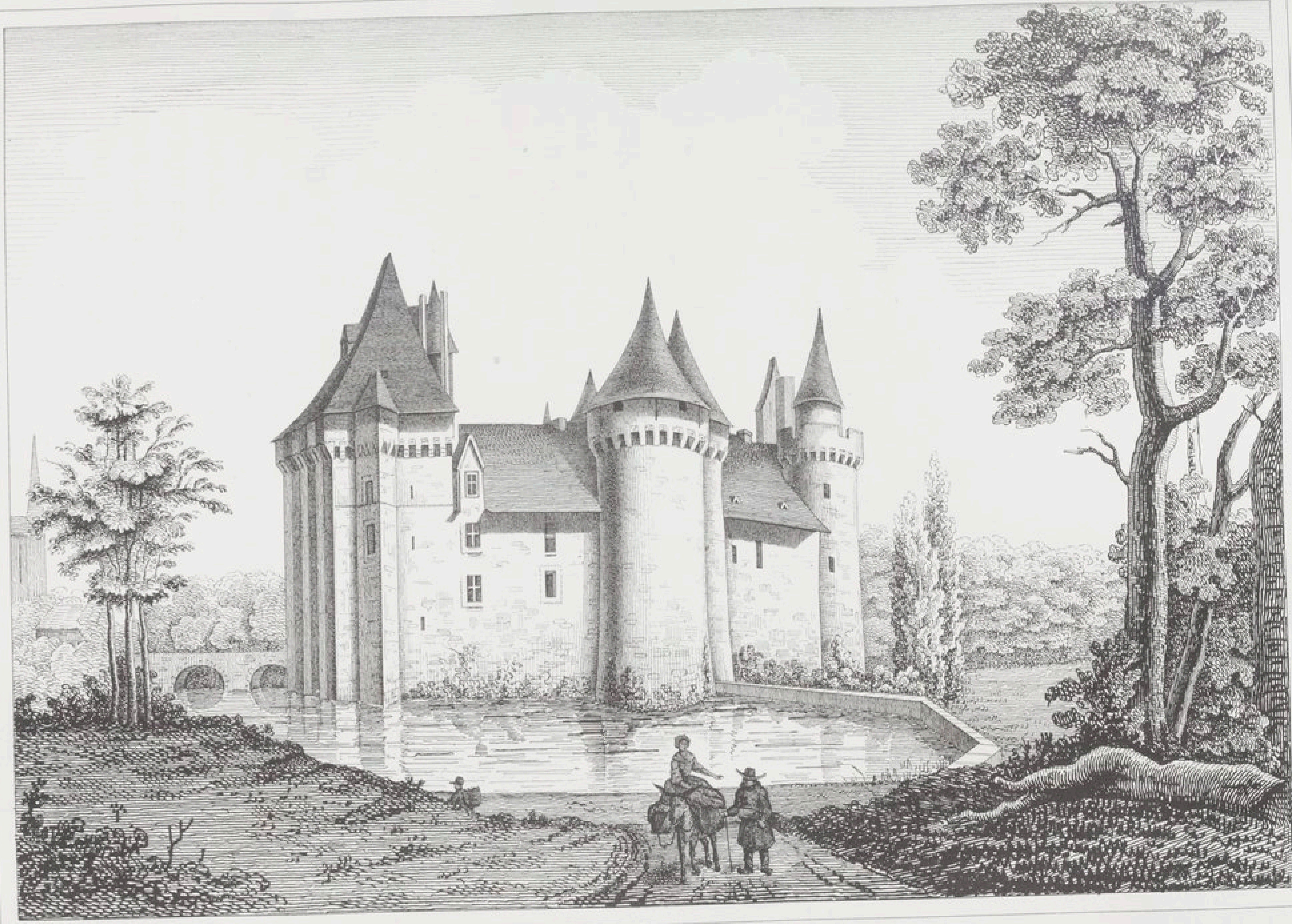
A Javarzay, la tour carrée est flanquée de petites tourelles en encorbellemens, à toits coniques, soutenus par une arcature cintrée, à modillons feuillés. L'espace, compris entre les deux tourelles, est occupé par deux fenêtres superposées et flanquées de machicoulis. De jolis pilastres encadrent ces ouvertures, ce qui pourrait indiquer le commencement du seizième siècle. Cette tour, qui est surmontée d'un toit quadrangulaire très élevé, est, à sa base, entr'ouverte par une porte, surmontée d'un arc surbaissé sans ornement. La façade, qui donne sur la cour, est gracieuse.



Bauquer del. — *Lith. Robin et Comp. à Niort.* — *E. Conte lith.*

CHÂTEAU de JAVARZAIS.

(Deux-Sèvres).



Baugier del. — Impr. Robin et Comp. Niort. — Conte lith.

CHÂTEAU DE CHERVEUX.

Au-dessus de la grande porte, par laquelle on y arrive, s'ouvrent des fenêtres divisées par des croix, et formées par des pilastres remplis d'élégance. Ces fenêtres sont surmontées d'une niche, qui se creuse en forme de coquille; le travail en est soigné. De ce côté, se montre une tourelle, qui porte, à son sommet, une couverture élancée, qui se termine en pointe, comme celles que l'on voit à l'entrée du château.

La chapelle, placée à gauche, en entrant dans la cour, appartient au commencement du seizième siècle : la porte est assez jolie; elle est en cintre surbaissé. Les fenêtres sont ogivales; un seul meneau perpendiculaire les traverse.

La célèbre famille des Rochechouart habita longtemps l'ancien château de Javarzay; ce fut Jean de Rochechouart qui, après avoir été capitaine du château de Tonnay-Charente, en devint seigneur par sa femme Anne de Chaunay. Devenu chambellan du roi Louis XI, par lettres du 3 avril 1467, il y termina sa carrière, sur la fin de l'année 1477. Catherine de Rochechouart y rendit aussi le dernier soupir (ANSELME, t. IV, p. 657). C'est dans la même demeure que vinrent au monde, en 1498 et 1499 Marguerite et Jeanne de Rochechouart. Le château de Javarzay fut également possédé par la famille des Malesherbes.

Château de Cherveux.

Le château de Cherveux, qui appartient probablement au quinzième siècle, est de forme irrégulière. Quand on a franchi le pont qui conduit à une porte, dont le sommet se courbe en forme de cintre; quand on a traversé le corridor voûté, qui n'a pas de herse, ce qui prouve la nouveauté de sa construction, on arrive dans la cour, autour de laquelle se dessine la curieuse forteresse. A l'une de ses extrémités, on aperçoit la tour irrégulière qui rappelle les donjons des anciens châteaux. C'est seulement à l'aide d'une échelle qu'on peut arriver à sa porte, qui est ornée à son sommet, et surtout à sa base, de fort jolis détails : ce sont des branches de chêne avec des feuilles et des glands. Chaque étage de cette tour, qui est dévastée de sa base à son sommet, renferme deux appartemens et un cabinet pratiqué dans l'épaisseur du mur. Les cheminées sont très grandes; de petits bancs sont placés

dans les embrasures des fenêtres qui s'ouvrent au midi. Au-dessus des machicoulis, il y a quelques meurtrières à canon qui servaient à de petites pièces d'artillerie; à la révolution, elles furent demandées par les habitans de Niort : on les leur envoya.

Tout prouve que le donjon de Cherveux n'est qu'une imitation des temps passés; en effet, du rez-de-chaussée on ne peut pénétrer dans l'appartement inférieur que par une trappe, mais il existe, au niveau de la cour, une grande porte pour arriver dans les servitudes placées dans la partie inférieure de la tour.

La portion du château, placée à gauche du donjon, est flanquée de deux tours qui servent de cage d'escalier; elles sont à pans coupés. L'une d'elles est accompagnée d'une tourelle en encorbellement; la partie inférieure est ornée de feuilles de vignes, travaillées avec beaucoup de soin. La porte, par laquelle on pénètre dans l'une des tours, est surmontée d'une arcature ogivale, garnie de feuilles frisées.

Dans la tour, dont le sommet a été détruit il y a quelques années seulement, se trouvent la prison, dont la porte est très épaisse, et dont la voûte est très bien faite. De là on descend par une trappe dans le cachot placé au-dessous. Ainsi des tours élancées, avec des douves profondes, des ponts-levis, des créneaux, des machicoulis, des meurtrières; ainsi des salles élevées, de sombres caveaux, de vastes cheminées, des ouvertures peu nombreuses; telles étaient, au quatorzième et au quinzième siècle, l'ensemble des demeures où se pressait, pendant la guerre, l'élite des preux, et où l'on voyait, au moment de la paix, des femmes grâcieuses se réunir en foule pour former des cours élégantes et parées.

De trois côtés, la muraille qui forme l'enceinte a été abaissée. A l'angle sud-ouest, il n'y a pas de tours; les constructions, qui s'y trouvent, sont moins anciennes. Durant les guerres, cette partie du château avait été détruite; les châtelains, qui voulurent y demeurer pendant la paix, firent élever la porte, le corridor et la portion de l'édifice que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de corps-de-garde. Les murs sont de construction très médiocre et n'ont rien que l'on puisse comparer au reste du monument. On rapporte que ce fut Louis de Lezignem-Saint-Gelais, seigneur de Cherveux, qui présida à ces réparations. A l'extérieur, cette habitation féodale présente un bel ensemble; le donjon, qui est un assemblage d'angles

rentrans et saillans, est composé de pierres taillées et posées avec un soin remarquable. Les consoles qui soutiennent la balustrade, la toiture qui couvre l'édifice, la fenêtre des combles avec ses pilastres, ses anges, ses écussons, ses oiseaux, ses feuilles retournées; tout est bien. Aussi cette portion de l'édifice est la plus belle; on croit voir resplendir autour d'elle quelque chose d'une majesté toute chevaleresque; il semble qu'elle ait conservé, dans la fierté, dans la noblesse de sa pose, quelque chose de ses anciens maîtres.

La façade du levant est éclairée par des fenêtres, qui sont moins anciennes que la muraille dans laquelle elles sont placées : elles ont été ouvertes au temps où le château fut réparé, c'est-à-dire après les guerres du seizième siècle. Les tours, qui viennent ensuite, sont toutes les deux pareilles; elles sont fort belles et surmontées de machicoulis, d'un chemin de ronde et d'un parapet avec des meurtrières à canon.

Pendant la guerre, les habitans voisins du château avaient la permission de s'y établir avec leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles et leurs troupeaux. Ils étaient libres de demander un peu d'ombre et de repos à ces murailles épaisses qu'ils avaient sans doute élevées à force de peine et de labeur. Les seigneurs qui s'empressaient ainsi d'ouvrir les portes de leurs châteaux, rappelaient les beaux temps de l'époque féodale où tous les hommes, unis par des liens sacrés, étaient obligés de se protéger, de s'aider les uns les autres. Sans doute des exactions, de crians abus s'établirent par la suite des temps; mais il faut avouer que le système féodal fût à son origine admirable d'ordre, d'union et de prospérité. En échange de la protection que les châtelains de Cherveux accordaient à leurs vassaux, ceux-ci étaient obligés de contribuer aux réparations de la forteresse et d'y monter la garde. Quand un seigneur avait ce droit de guet prouvé par des actes, il pouvait l'exiger toujours; mais en temps de paix, il ne lui était plus possible de parler au nom de la sûreté des intérêts de tous. Alors, s'il n'avait pas de titre pour appuyer ses prétentions, les hommes de la châtellenie étaient libres de ne pas obéir à ses demandes, à ses ordres.

Différens hommages rendus le 9 juillet 1571 et le 2 mars 1661 par des seigneurs de Rouvres à Louis et Charles de Lezignem-Saint-Gelais, châtelains de Cherveux, prouvent d'une manière évidente qu'ils furent longtemps les chefs de cette curieuse forteresse. Pendant les guerres avec



l'Angleterre, elle avait beaucoup souffert; aussi fut-elle, en partie, reconstruite au quinzième siècle. On augmenta les fortifications, en y ajoutant une cour extérieure, renfermée par des murailles et des tours. Il fut convenu entre les seigneurs et les habitans que la nouvelle enceinte ne serait point fermée et qu'on y mettrait des portes seulement pendant la guerre. C'est ce qui arriva au seizième siècle.

A cette époque, l'histoire n'a pas oublié le château de Cherveux. Lors du siége de Niort, en 1569, du Lude songea tout d'abord à l'attaquer avec une armée de 5,000 hommes, quatre pièces de canon et quelques coulevrines: quand il se fut emparé de la forteresse, il en fit passer la garnison au fil de l'épée. Au bout de quelques jours, du Lude, obligé de lever le siége de Niort, fut heureux de pouvoir passer par Cherveux pour se rendre à Saint-Maixent, et de là gagner Poitiers. Lezignem-Saint-Gelais ne tarda pas à reprendre le château de ses pères; mais en 1574, après la prise de Saint-Maixent, il tomba entre les mains des catholiques, commandés par le duc de Montpensier. Saint-Gelais s'étant, de nouveau, rendu maître de la forteresse qu'élevèrent, sans doute, ses ayeux, ne songea plus qu'à se venger des incursions que les Niortais faisaient sur ses terres. Ce fut lui qui surprit cette ville dans la nuit du 26 au 27 décembre 1588, et la réduisit au pouvoir du roi de Navarre. Lezignem-Saint-Gelais établit ensuite à Cherveux l'exercice de la religion protestante; il fit même élever un temple qui fut détruit par les ordres du roi parce qu'on l'avait construit trop près de l'église qui servait au culte des catholiques.

A l'époque de la révolution de 1793, le château de Cherveux et les domaines qui en dépendaient, furent confisqués sur Mme de Narbonne-Pelet au profit du gouvernement et vendus par l'administration du district de Saint-Maixent, le 12 frimaire an III. L'article 8 du contrat de vente portait que la république se réservait le droit de faire démolir, quand elle le jugerait à propos, les tours et les autres bâtimens. Heureusement que ces clauses ne furent point exécutées.

Les mains du temps et du propriétaire ont seulement dégradé quelques parties du château de Cherveux; l'ensemble de la forteresse est debout. Les murailles, les tours, les machicoulis, les créneaux qu'on y voit encore, suffisent pour rappeler à tous les regards l'ancienneté de son origine, la puissance de ses chefs.

Château de Bressuire.

L'enceinte de cette forteresse, qui s'élève à l'ouest de la ville, sur le bord d'un ruisseau, et qui comprend environ 700 mètres de développement, était défendue par plusieurs tours d'inégale grosseur, et par une muraille, au sommet de laquelle s'étend un chemin de ronde d'environ un mètre de largeur. L'entrée principale était protégée par un fort assez considérable, par deux ponts-levis, par une porte bardée de fer et par deux herses, dont on aperçoit encore les coulisses. Dans le massif de cette porte, à droite, en entrant, se trouve un cachot où l'on descendait les détenus pour les enchaîner au moyen d'un appareil en fer que l'on voyait encore au moment de la révolution. C'est dans cette partie de la forteresse que se trouve, dit-on, l'ouverture d'un souterrain qui, après avoir traversé le château, passe sous la rivière et va sortir dans le faubourg Saint-Cyprien.

Quand on est arrivé dans l'intérieur de la première enceinte, quand on a traversé la place d'armes ou grande cour qui n'est plus aujourd'hui qu'un verger, on rencontre la forteresse principale dans laquelle on pénètre par une petite porte très élevée au-dessus du sol. Une fois arrivé dans la cour intérieure, on voit autour de soi des remparts qui tombent, et les déplorables restes de la féodale demeure qu'habitaient autrefois les seigneurs de Bressuire. Les appartemens, qui sont encore debout, rappellent une habitation commode sans être bien grande, ce qui prouve qu'en la construisant on n'avait point voulu nuire à l'importance de la place. Les cheminées qu'on rencontre dans ces lieux dévastés, sont faites avec soin, et les fenêtres par où les rayons du soleil venaient éclairer les seigneurs de la vieille cité présentent des compartimens qui attestent les progrès de l'art. De chaque côté de leur embrasure, il y a des bancs de granit, où venaient s'asseoir pendant la paix les habitans de la demeure seigneuriale. Du côté de l'est se trouve un grand appartement avec une cheminée, dont le tuyau en pierres de taille et de forme arrondie s'élève d'une manière pittoresque au-dessus des ruines qui l'environnent.

A l'autre extrémité des constructions qui furent habitées, sont également placés les débris d'un escalier qui conduit à une porte semi-ogivale,

entourée de deux tores séparés l'un de l'autre par une nervure triangulaire. Tout fait croire que c'était l'entrée d'une chapelle; l'arcature de la porte et les restes de deux contreforts sont les seuls débris qui fassent soupçonner un édifice religieux. Ce qui favorise cependant cette assertion d'une manière presque certaine, c'est qu'il y avait toujours une église dans les anciens châteaux pour servir à leurs puissans chefs, dont les passions tumultueuses avaient bien souvent des faveurs à demander, des pardons à obtenir. Autour de la cour, il y avait d'autres constructions, comme le prouvent les restes d'une cheminée, dont on aperçoit seulement le manteau.

Il est probable que le premier château de Bressuire fut en partie détruit après les guerres avec l'Angleterre, par des seigneurs qui voulurent une demeure plus agréable, plus commode. Il est certain qu'on n'a rien conservé ou qu'il n'est rien resté des premières constructions, si ce n'est une partie des piliers qui soutiennent les voûtes de l'entrée, qui était placée au levant. De ce côté, l'extrémité du château était terminée par un pignon triangulaire, garni de crochets ou de feuilles recourbées. Cette façade orientale présente à sa base une porte semi-ogivale surmontée d'une grande arcature, dont le centre est percé d'une petite fenêtre. Cette arcade est plus ancienne que la partie supérieure et appartenait au premier château, comme semble le prouver la muraille qui y est adossée, et qui sert à soutenir un balcon d'où les seigneurs pouvaient apercevoir tout ce qui se faisait dans la grande cour.

Au bas de la façade dont je viens de parler, est une galerie sous laquelle il était facile de passer à cheval pour pénétrer dans l'intérieur du château. Ce passage était défendu par deux herses, placées à 10 mètres l'une de l'autre. Les arcades qui forment les voûtes ont été construites à différentes époques. La plus voisine de la seconde herse est plus moderne que les deux autres.

Après l'érection de la partie du château autrefois habitée, on a tâché d'harmoniser avec elle les tours et les murs d'enceinte de la cour intérieure, ce qui s'annonce par la maçonnerie en briques, les corniches en granit et même en tuf qui couronnent ces tours, ainsi que par l'enduit dont elles sont revêtues, tandis que rien de semblable ne se trouve dans les murs et les tours de l'enceinte extérieure. Du côté du couchant, les tours de l'enceinte principale sont déchirées, entr'ouvertes; plusieurs dérobent leurs blessures à l'aide des lierres qui semblent vouloir

les enlacer et les défendre. Du côté du levant, les murs sont soutenus par des tours; l'une d'elles est beaucoup plus grosse que les autres. C'est près de cette grande masse circulaire que s'est écroulée, il y a trois ou quatre ans, l'une des tours de l'enceinte, car jamais le soleil ne se couche sur le pays de France, sans qu'il n'y tombe quelques-unes de nos vieilles pyramides. C'est près de là qu'on rencontre la tour qui servait de prison; elle a 20 mètres d'élévation, et les murs ont environ 3 mètres d'épaisseur. Le diamètre de cette tour, ainsi que celui de la plupart des autres, est d'environ 12 mètres. Sous ce massif, au niveau du fossé, s'étend une nappe d'eau vive auprès de laquelle se trouve un timbre. Quoique l'arrivée de cet abreuvoir paraisse difficile, les chevaux du château pouvaient cependant y descendre. La construction de la partie basse de cette tour fait penser qu'elle a dû autrefois servir d'entrée au château : une ancienne et vaste porte murée, donnant sur le fossé, où l'on voit l'emplacement qu'a dû occuper une herse, vient à l'appui de cette assertion. La tour du Trésor faisait partie de l'enceinte extérieure; sa hauteur est de 20 mètres; elle est ornée d'une corniche en tuf, placée sur une maçonnerie de briques, dont la hauteur dépasse un mètre. A 17 mètres d'élévation, il existe dans cette tour un appartement voûté qui est encore assez bien conservé; on y monte, mais avec beaucoup de difficultés et à l'aide d'échelles. C'est là qu'étaient renfermés les chartes, titres et papiers concernant la châtellenie.

Avant de laisser la forteresse de Bressuire, il ne faut pas oublier de descendre au bas du rocher, sur lequel elle s'élève. C'est de là qu'on la voit assise sur sa base puissante, dont les flancs décharnés et nus saisissent les regards. C'est de là qu'on aime à voir la tourelle élégante qui s'élève à droite, qu'on aime à contempler celle qui se trouve à gauche, et qui semble ne vouloir rien laisser du mamelon sur lequel elle s'avance; debout sur un rocher à pic, sans meurtrières, sans créneaux, sans machicoulis, elle semble dire qu'elle n'avait rien à craindre de l'ennemi le plus audacieux, le plus entreprenant. Aujourd'hui, le château de Bressuire est solitaire; les flots, qui murmurent à ses pieds, remplacent pour lui la veillée des soldats, le choc des armes, les cris des vaillans chevaliers; aujourd'hui, des arbres croissent dans ses fossés, dans les cours, sur les tours et les murailles qui virent les exploits du vaillant Duguesclin. Après la prise de Bressuire, en 1370, le connétable voulut attaquer son château; mais les

troupes étaient si fatiguées et avaient tant besoin de prendre des alimens, que la chose fut impossible. On partagea le butin, et la nuit fut donnée au repos. Le lendemain matin, on se disposait à donner l'assaut, lorsque la garnison, intimidée par ce qui s'était passé la veille, s'empressa de capituler, on ne sait à quelle condition ; mais si l'on en croit la tradition, le commandant du château fut pendu par ordre de Duguesclin sur la tour massive, vis-à-vis des prairies de Saint-Cyprien. (La Fontenelle.) Après la prise du château, Duguesclin y fit faire quelques réparations et y laissa une garnison capable d'en imposer aux ennemis de la France.

Ce fut un siècle plus tard, que la partie de la forteresse, qui servait de lieu d'habitation, fut construite par Jacques de Beaumont, seigneur de Bressuire. Ainsi le monument que je viens de décrire appartient à deux époques : son enceinte extérieure et sa chapelle sont du douzième siècle; le reste est du quinzième. Son principal constructeur, Jacques de Beaumont, était un ingénieur habile, car Louis XI le chargea, en 1472, de construire les tours et les remparts qui défendaient la petite ville des Sables-d'Olonne. Le château de Bressuire fut possédé pendant longtemps par la famille de Beaumont. On ignore jusqu'à quelle époque cette seigneurie est restée dans ses mains. En 1777, elle fut vendue à M. Dabbadie, alors président au parlement de Pau. Son fils, M. Dabbadie, ancien député, qui reste alternativement à Pau et à Saint-Loup, est propriétaire du château de Bressuire. Les vieillards les plus âgés l'ont toujours vu dans le même état de ruine et de dégradation. Les guerres de religion ont probablement contribué à sa destruction. Avant de passer à une autre notice, je dois m'empresser d'adresser des remercîmens à M. Aubin, président du tribunal de Bressuire, qui a eu l'obligeance de me fournir des notes dont je me suis souvent servi textuellement.

La Baupinay.

Quand on sort de la petite ville d'Argenton-Château, où l'on a gardé le souvenir du célèbre Comynes, on traverse une petite rivière dont les rives encaissées sont hérissées de rochers. Le pays présente partout des sites pittoresques, des chemins bordés d'arbres ; quand les ravins et les

bois finissent, quand on arrive dans les landes, dans ces vastes déserts occupés seulement par des bruyères et de rares bestiaux qui font entendre le bruit de leurs grelots, on rencontre le château de la Baupinay, dévasté, mais debout. A l'extérieur, les murailles et les tours sont intactes; les mâchicoulis existent encore, mais les flammes allumées par les guerres de la Vendée ont dévoré les portes, les fenêtres, les planchers.

Au-dessus des machicoulis, qui forment une belliqueuse ceinture, il y a, du côté du midi, des fenêtres, traversées par des meneaux en croix et surmontées de frontons, dont les lignes produisent un effet pittoresque, que favorise singulièrement la position du château, qui s'élève au milieu des arbres, dans un pays qui rappelle à chaque instant les guerres de la Vendée.

Tour de Cerizay, Château de Saint-André.

La tour de Cerizay, seul débris du château de ce nom, est dans un état déplorable; une brèche profonde, qui s'entr'ouvre jusqu'au sommet, doit, avant qu'il soit longtemps, entraîner sa ruine complète. La base de la chancelante pyramide, où l'on aperçoit encore des restes de cheminées, est en grand appareil de granit; aussi dans la pose des pierres, il y a quelque chose de cyclopéen. Le château de Cerizay rappelle les souvenirs du maréchal de Maillé-Brézé qui brilla tant de fois sur nos champs de bataille. Non loin de là, on rencontre le château de Saint-André, près de Saint-Mesmin; la porte est flanquée de deux tourelles, auxquelles on arrive par un pont, jeté sur des douves assez profondes. Après avoir traversé une petite cour bien triste, il faut visiter la grande pyramide qui se distingue par sa masse et sa hauteur. Le rez-de-chaussée est éclairé par deux fenêtres, dont l'une est cintrée et l'autre ogivale. La voûte est parcourue par des nervures qui retombent sur des têtes de granit. Les étages supérieurs sont complètement dévastés. Il n'y reste plus que les murs, les cheminées, des fenêtres divisées par des meneaux, et de vastes embrasures, qui pourraient former des appartemens. La belle tour de Saint-André est, à son sommet, entourée par un chemin de ronde, d'où l'on pouvait lancer des projectiles sur l'ennemi qui venait l'attaquer. Au-dessus des machicoulis, s'élève encore une tourelle, où l'on monte

par un petit escalier. Arrivé à son sommet, d'où l'on domine la Vendée militaire, on aperçoit, de tous côtés, des bouquets d'arbres, des chemins que bordent les vieux chênes de la Gaule.

La façade, qui donne sur le ruisseau, est également soutenue par deux tours, dont l'une a conservé sa couverture. C'est à cette pyramide svelte, élégante, que l'on voit une fenêtre ornée de quelques moulures. De ce côté comme de l'autre, les murs sont couverts de lierres, où les oiseaux viennent, en hiver, chercher leur nourriture et un asile contre les frimas. C'est ainsi qu'aux quatorzième et quinzième siècles, dans tous les bourgs, dans tous les villages, qu'ils fussent placés dans les plaines, au fond des vallons et des bois, ou au sommet des montagnes, on voyait des donjons, des châteaux, des tourelles; on en voyait toujours, qu'on fût jeune, qu'on fût vieux.

Tour de Saint-Loup et du Château Germain.

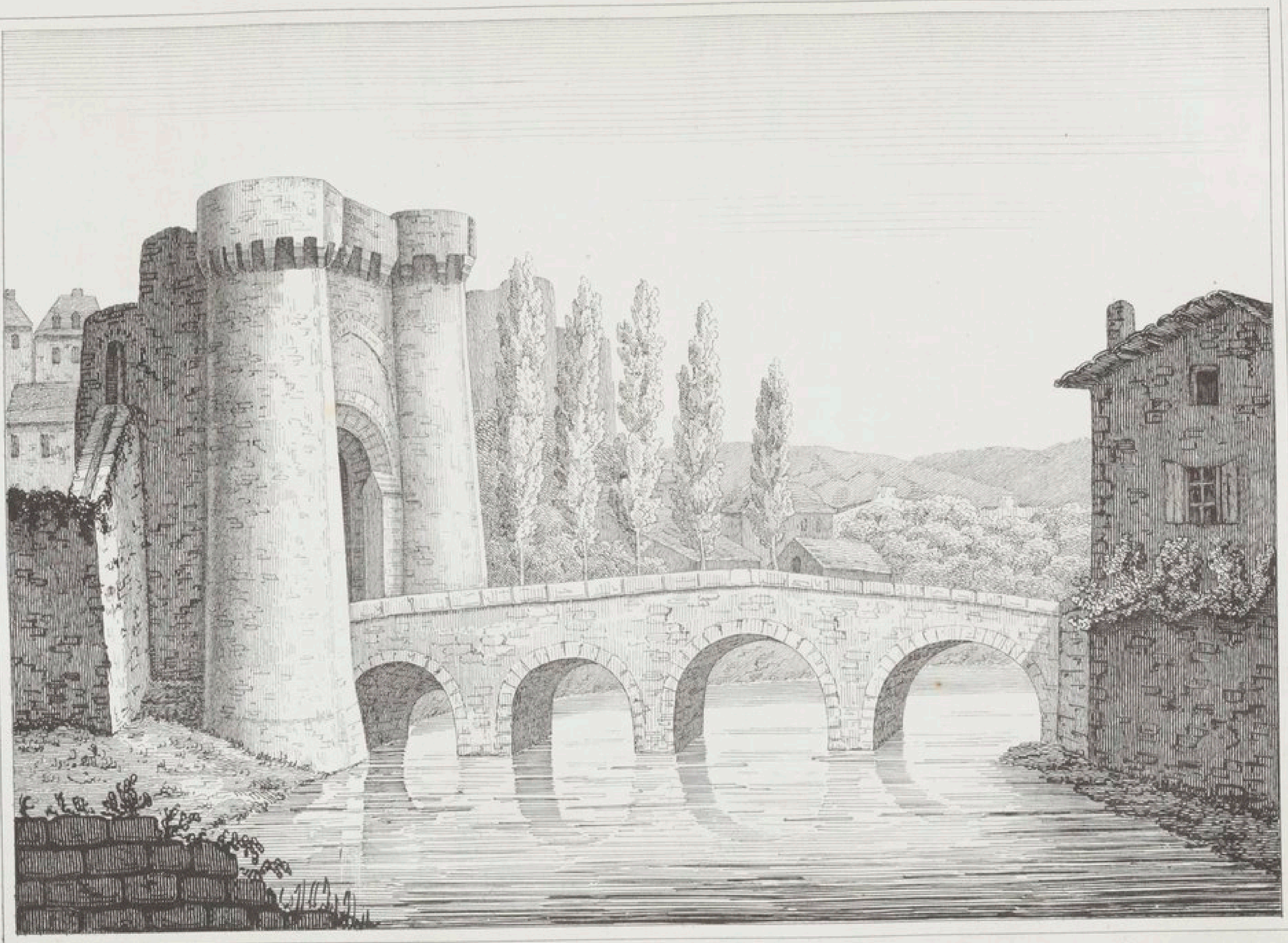
A Saint-Loup, s'élève une haute tour à machicoulis; elle fit sans doute partie de l'ancien château qui fut remplacé par l'élégante construction bâtie par le cardinal de Sourdis. Au sommet de cette tour, les pierres sont en relief, ce qui annonce la fin du quinzième siècle ou même les premières années du seizième. La tour du château Germain, près de Lezay, qui de loin semble assez belle, présente à son faîte des machicoulis, des créneaux; mais, quand on approche, on reconnaît, à la médiocrité de l'appareil, la dégénérescence de l'art; les pierres sont mal réunies, les assises ne sont pas même toujours en ligne. Le château Germain relevait, dit-on, de l'évêque de Poitiers.

Porte Saint-Jacques, et les restes du Château, à Parthenay.

La porte Saint-Jacques est flanquée de deux tours elliptiques, surmontées par des machicoulis et des créneaux; les consoles qui les supportent, diffèrent par le nombre. Cet édifice est rempli de noblesse et de gravité; il donne une idée parfaite de ces anciennes villes ceintes de hautes murailles, et dans lesquelles on ne pouvait pénétrer que par de rares issues.

Le château, qui appartenait probablement à la même époque, a été

(Deux-Sèvres)



Baugier del. Impr. Robin et Cie Niort. Conte lith.

PORTE St.-JACQUES À PARTHENAY.

complètement ruiné, il y a peu d'années. La tour de l'Horloge est l'ancienne porte extérieure de cette forteresse; elle était défendue par une double herse et par deux tours elliptiques placées du côté de la ville. Elles sont l'une et l'autre percées par des meurtrières. Il reste aussi quatre tours, plus ou moins mutilées : l'une d'elles est crevée, lézardée; celle qui est assez bien conservée, sert de poudrière. Les ruines du château de Parthenay rappellent la ruse et la mort du sieur d'Harcourt, qui voulut s'en emparer et en chasser les anciens seigneurs, les Parthenay-l'Archevêque. Tous les monumens militaires que je viens de citer, ne peuvent pas être antérieurs aux dernières années du quinzième siècle; car Charles VIII fit détruire, en 1485, tous ceux qui se trouvaient à Parthenay; il le fit pour punir la cité poitevine d'avoir pris part à la rébellion du duc d'Orléans et de Dunois.

A son arrivée, les défenseurs de la ville commencèrent à parlementer, « et, ce dit jour, rendirent la ville et le château, moyennant que le roi leur pardonnât, et s'en allèrent les bagues sauves. » Mais, plus tard, les chefs de l'insurrection n'ayant pas voulu se soumettre, ce fut alors que le roi fit détruire le château et les remparts de la ville conquise.

Tours de Joué et de Picadoré.

La belle tour de Joué, placée dans les environs de Chef-Boutonne, appartient à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième. C'est un parallélogramme surmonté par des consoles, des machicoulis et des créneaux. Les fenêtres sont toutes carrées; celles des combles sont surmontées d'un fort joli fronton. Il est facile de voir que la tour de Joué ne fut point réellement une forteresse; elle fut, sans doute, construite pour rappeler qu'elle était le chef d'un fief. On n'y voit pas une seule meurtrière; les murs sont peu épais; les chambres sont assez spacieuses, et toutes renferment des cheminées. C'est ainsi que les seigneurs, qui regrettaient les donjons, les murailles féodales, tâchèrent de les rappeler pour quelque temps encore, par des constructions qui n'étaient pourtant que les faibles images d'un passé qui leur échappait chaque jour.

La tour du Picadoré, placée sur le chemin de Chantemerle à Moncoutant, est la seule que je connaisse de cette forme. D'un côté, elle est ronde,

et l'extrémité opposée est triangulaire. La porte, qui était assez élevée au-dessus des douves, conduit à un rez-de-chaussée, où se trouvent un puits et un lavoir. Tous les étages, qui sont éclairés par des fenêtres carrées, sont occupés par deux appartemens : l'un est assez grand, et l'autre, qui est beaucoup plus petit, est dans l'angle de la tour que surmontent des machicoulis, mais point de galerie, point de créneaux. La tour de Picadoré ressemble à celle de Joué ; ce n'est plus qu'une pâle imitation.

En effet, à la fin du quinzième siècle, les seigneurs donnèrent à leurs habitations quelque chose de moins belliqueux ; les murailles devinrent moins hautes, les fenêtres plus nombreuses, les communications plus faciles. D'ailleurs, à l'époque dont je parle, la France était gouvernée par un prince ennemi des idées féodales. Louis XI, qui voulait régner sans chefs capables d'inquiéter son autorité, contraria, autant que possible, non seulement l'établissement des forteresses, mais encore la réparation de celles qui existaient depuis longtemps. Si l'on voulait, sous cette main puissante, reconstruire les murailles d'un ancien donjon, souvent le bailli déclarait qu'il s'y opposait. Plus d'une fois ce ne fut qu'après de grandes difficultés qu'un seigneur parvint à rétablir la forteresse qu'avait élevée la puissance de ses ayeux.

« D'ailleurs, ce qui contribua à rendre les châteaux du quinzième siècle moins formidables que les autres, ce fut l'usage des armes à feu et de l'artillerie, qui se répandit partout. Les hautes tours et leurs machicoulis ne pouvant plus rien contre les boulets, on attacha moins d'importance à ce qui avait fait auparavant la force des places et des maisons féodales. Cependant bon nombre de châteaux de la seconde moitié du quinzième siècle étalent encore, à l'extérieur, une certaine apparence de force ; l'entrée est défendue par des tours, des herses et des ponts-levis : les murs sont garnis de tours et de machicoulis. Mais si l'on vient à examiner de plus près ces murailles, on reconnaît bientôt qu'elles sont moins épaisses qu'auparavant, et faites plutôt pour en imposer aux yeux que pour garantir d'une attaque sérieuse. Ainsi nos ancêtres, accoutumés à attacher l'idée de la grandeur et de la puissance aux châteaux qui déployaient un appareil militaire, voulurent que leurs habitations offrissent l'apparence d'une maison forte, lorsqu'à l'intérieur, ce n'étaient plus que des fabriques élégantes et fastueuses. » (De Caumont).

Château d'Argenton-Château.

La petite ville d'Argenton-Château, dont la baronie échut, en 1473, à Philippe de Comyne, par son mariage avec Hélène de Chambes, fille du seigneur de Montsoreau, vit s'élever, à la fin du quinzième siècle, un beau château qui est détruit presque en entier; mais il faut en parler, car il fut bâti par Philippe de Comyne; il fut visité par le roi Louis XI, qui, plus d'une fois, contribua de ses deniers à l'achèvement de la splendide demeure. Ce fut en 1481 qu'il y revint pour la deuxième fois avec Adam de Fumée, Regnault des Noyers et l'un de ses secrétaires. A cette époque, Louis XI était malade : ce fut, sans doute, pendant le séjour d'un mois qu'il fit chez son célèbre ami, qu'il se plut aux chansons de nos contrées. Plus tard, Louis XI s'en souvint : renfermé dans son château du Plessis-les-Tours, il fit dire à Comyne de lui envoyer des jeunes gens du Poitou pour lui chanter les airs de leur pays.

Ce fut dans sa demeure d'Argenton que Comyne acheva ses mémoires et qu'il termina sa carrière, le 15 août 1509, à l'âge de 64 ans. Le château de Comyne, où l'on voyait autrefois sa statue et celle d'Hélène de Chambes, son épouse, ainsi que celle de Jeanne de Comyne, leur fille unique, comtesse de Penthièvre, est en ruines; on n'y rencontre plus que quelques appartemens dépouillés et détruits en partie. On ne voit plus, autour d'eux, que des remparts et des tours qui s'écroulent, et dont les pieds s'appuient avec un reste d'orgueil sur les rochers élevés qui bordent l'Argenton.

Château de la Forêt-sur-Sèvre.

Sur les bords de la Sèvre-Nantaise, à quelques lieues de Bressuire, on trouvait, à la même époque, un remarquable château; il exista longtemps dans son entier; mais un jour le vent des révolutions passa sur lui : tout disparut pour ainsi dire. Si j'en parle, c'est qu'on y voit encore quelques-unes de ses vieilles tours; c'est qu'il fut habité par un homme dont la renommée remplit son siècle. C'est de là que Duplessis-Mornay, chassé de son gouvernement de Saumur, voulut un jour écrire au chef de

la France, pour lui demander la faveur de sortir de son pays, et d'emporter les ossemens de ses pères; il ajoutait : Il se trouvera peut-être quelqu'un qui gravera sur ma tombe : « Cy gist qui aagé de soixante et treize ans, après en « avoir passé quarante et six au service de deux grands roys, fut contraint, « pour avoir fait son devoir, de chercher son sépulchre hors de sa patrie. »

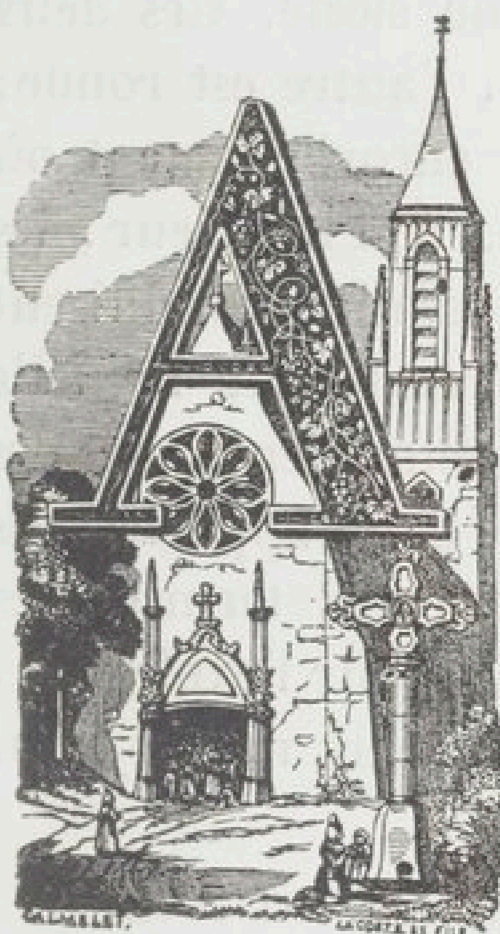
Dix-huit mois après, Duplessis tomba malade. « Son indisposition et sa faiblesse s'accroissant de jour en jour, sans diminution de la force et fermeté de son esprit, il se tint coï en sa maison de la Forêt-sur-Sèvre, s'appliquant à de saintes méditations et aux exercices de patience, jusqu'au mois de novembre 1623, auquel advint le jour de sa délivrance. Perdant peu à peu sa vie terrienne et animale, la parole lui manqua sur le minuit; l'ouie, deux heures après; le souffle, entre six et sept heures du matin, qui fut le point qu'il rendit son esprit à Dieu, son créateur *(Vie de Duplessis-Mornay)*. La mort ne put séparer Duplessis de son noble château; il resta près de lui sous une tombe longtemps respectée; mais un siècle après, on s'empara du cercueil de plomb, qui renfermait ses restes, pour le faire fondre et l'employer aux réparations du château.

Pendant quelques années, les descendans de Mornay possédèrent la baronnie de la Forêt-sur-Sèvre, qui passa ensuite à la famille de Jaucourt et à d'autres. Le château, brûlé pendant les guerres intestines de la révolution, fut rebâti sous les Bourbons de la branche aînée. Après la révolution de juillet, il fut acheté par le marquis de la Roche-Jaquelein, qui le céda, peu de temps après, au comte de Rohan-Chabot, petit-neveu du célèbre Rohan-Soubise. Ainsi le propriétaire actuel appartient à la famille de ces fiers gentilshommes, qui pouvaient inscrire sur leurs bannières: « Roi, ne puis; prince, ne daigne; Rohan, je suis. » Le château de la Forêt-sur-Sèvre, qui est presque aujourd'hui entièrement moderne, excepté les quelques tours dont j'ai parlé, renferme une galerie de portraits historiques.

Maisons du quinzième Siècle.



Hôtel du Président, à Thouars.



u quinzième siècle, dans notre département, surtout dans la partie du nord, les maisons de bois étaient très nombreuses; il est facile de s'en convaincre en visitant la ville de Parthenay, ancienne capitale de la Gâtine. Cependant, dans nos vieilles cités, on voyait aussi quelques maisons de pierre; celles que l'on y rencontre se distinguent par leur élégance et leur disposition. A Thouars, on peut rencontrer encore l'une de ces constructions qui nous représente une image assez fidèle de ces temps dont nous nous éloignons de plus en plus. Cet édifice, qui n'appartient pas à une époque aussi reculée qu'on l'a prétendu, se nomme l'Hôtel du Président, parce qu'il avait été donné par Louis XI à un président du

parlement de Bordeaux, nommé Linteau. Cet édifice attire l'attention par une tour à pans coupés, dont les portes avaient autrefois des pilastres et des feuilles frisées. Cette tour est surmontée par des machicoulis et flanquée d'une tourelle en encorbellement.

Dans les combles, il faut signaler une fenêtre à angles droits, ce qui annonce que le monument n'a pas été construit avant le quinzième siècle; jusqu'à cette époque, en effet, les ouvertures avaient été ou cintrées ou ogivales.

Les Tours de l'Evèché, à Melle.

On trouve aussi à Melle les débris d'une ancienne maison, dont l'on voit encore la façade, les tours et une jolie porte encadrée par des pilastres et surmontée d'une ogive garnie de feuilles frisées, ce qui prouve d'une manière évidente que les édifices publics à cette époque présentaient les mêmes ornemens que les édifices religieux.

La façade, qui donne sur des jardins, est accompagnée de deux tours très élégantes dont les fenêtres sont divisées par des traverses qui forment des croix. On aperçoit à leur sommet un commencement d'accolade, ce qui indique d'une manière incontestable le quinzième siècle. Ces deux tours sont dignes d'attention : l'une est à pans coupés, l'autre est ronde; elles sont toutes les deux flanquées d'une tourelle en encorbellement où l'on voit des ouvertures d'une élégante construction. A l'intérieur, les tours de l'évêché ne présentent pas moins d'intérêt; les escaliers conduisent à de jolies voûtes, soutenues par une colonnette ronde sur laquelle viennent se reposer de nombreuses nervures qui retombent sur des consoles de formes différentes. Au-dessus se trouvent de petits appartemens dont la voûte est formée par la couverture de pierre qui termine les tours. On ignore d'où leur vient leur dénomination; pour l'expliquer, on ne pourrait donner que de vagues conjectures, il vaut mieux n'en pas parler.

(Deux-Sèvres).



E. Conte.

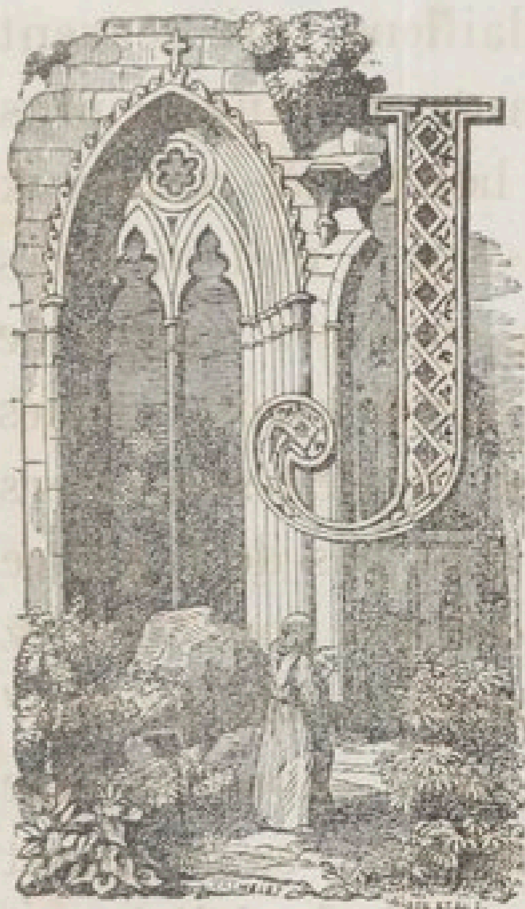
Imp. Robin et Comp. Niort.

CLOCHER DE NIORT.

Eglises du quinzième Siècle.

❖

Notre-Dame de Niort.



Je vais maintenant parler de nos églises de l'époque ogivale, et commencer par celle de Notre-Dame dont l'origine remonte à une époque bien éloignée; elle se rattache à la fondation de la puissante et riche abbaye de Charroux, en Poitou; aussi était-elle déjà vieille au quinzième siècle. Vers ce temps elle fut refaite, comme le prouve l'inscription en caractères gothiques qui se trouve dans le mur de l'abside :

Le 26e jour du mois de mey
Mil quatre cent IIII^{XX} et onze

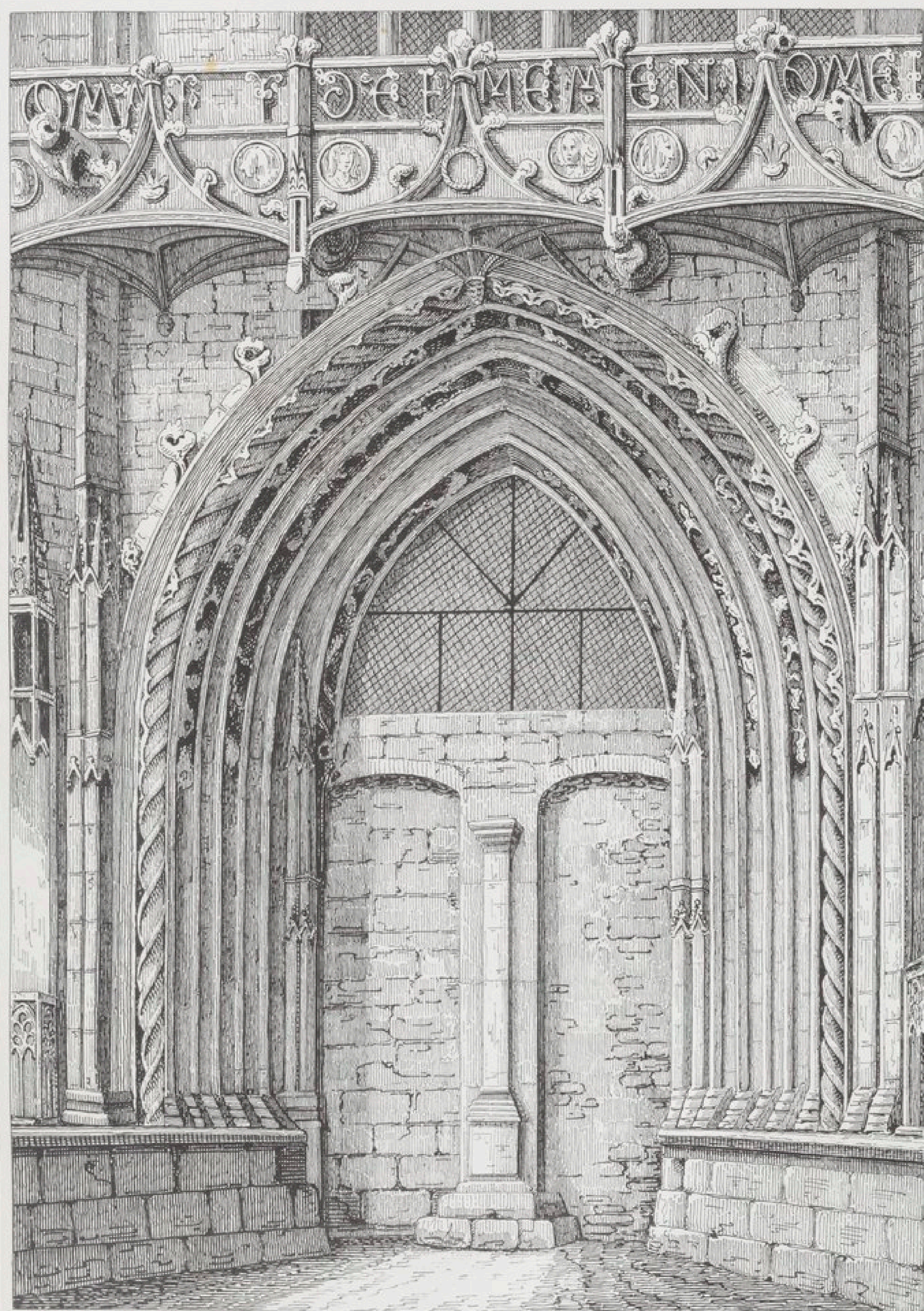
A l'honneur du souverain roy
Et de Marie en grand triomphe
Firent cet euvre commencer
Pierre Sabourin et Jehan Richer
De l'église lors fabriqueurs
Pries Dieu qu'il oye leurs clameurs.

A cette époque, l'expulsion des Anglais est consommée, l'épée de Duguesclin les a chassés de nos contrées; et pourtant une vieille tradition répète à qui veut l'entendre : « Le clocher de Niort est l'œuvre de l'Angleterre. » C'est une erreur puisée à une source peu patriotique; lorsque les clochetons, les dentelles et les gargouilles de Notre-Dame s'élevaient sur leur base, les sentinelles de la nuit, debout sur les remparts de la cité poitevine, répondaient *France!* au *qui vive* de la France.

Placée au nord, l'ancienne porte d'entrée, celle qui servait jadis aux moines, se distingue par beaucoup d'élégance et de grâce. Sa forme est ogivale, son linteau est orné de quelques moulures, son tympan est vide, ses voussures sont garnies de quatre statuettes et de feuillages au-dessus d'une gorge assez profonde; puis des torsades qui tournent et retournent sur elles-mêmes, au milieu de grâcieux festons malheureusement dégradés; l'archivolte ou dernière arcature est garnie de feuilles frisées. De chaque côté sont placées des niches vides aujourd'hui; leurs dais ou couronnemens sont terminés par des pinacles mutilés. L'ornementation de la galerie est digne d'attention : ici, des médaillons qui servent d'encadrement à plusieurs têtes en relief; là, d'élégantes nervures; plus loin, des arcs aigus garnis de crochets; à chaque bout, des animaux fantastiques en gargouille, et des giroflées sauvages qui se mêlent à ces œuvres de l'homme ; puis des balustres dont les contours variés se réunissent, se rapprochent et s'éloignent pour offrir aux regards étonnés ces quelques mots: *O Mater Dei, memento meî!* Ainsi, modestes ouvriers des temps passés, pour prix d'un chef-d'œuvre, ce n'est pas de la gloire qu'il vous fallait, ce ne sont pas de fastueuses inscriptions que vous songiez à graver, mais une humble prière: *Mère de Dieu, souvenez-vous de moi!*

De chaque côté ensuite, le long des parois du mur, dont la face extérieure s'élève au milieu des pinacles et des crochets, se trouvent deux niches dont les dais percés à jour étalent aux regards de délicieuses

(Deux-Sèvres).



Baugier del. Impr Robin et Cie à Niort. Conte lith.

PORTE LATÉRALE DE NOTRE-DAME DE NIORT.

broderies; elles sont intactes. Au-dessus s'entr'ouvre une fenêtre divisée par des meneaux qui forment cinq petites ogives: mais leurs contours ne s'arrêtent pas là ; ils montent plus haut pour se séparer, se mêler encore, et former des compartimens à quatre lobes et des cœurs. Cette arcade ogivale est surmontée d'un triangle flanqué de deux clochetons garnis de crochets.

L'intérieur de Notre-Dame est divisé en trois parties par deux rangs de piliers sans chapiteaux: c'est le type du quinzième siècle. La nef est sans perspective, sans grandeur ; le chœur n'y est point indiqué. Les voûtes sont divisées par des nervures qui vont s'accoler à des écussons sans armes. Les bas-côtés, flanqués de plusieurs chapelles, sont soutenus par les piliers de la nef et par les piliers latéraux, qui sont engagés aux trois quarts. Dans ces pilastres à nervures prismatiques, commencent les arcs-doubleaux qui unissent les murs extérieurs avec le reste de l'église. Dans le collatéral du midi, quelques-unes des nervures s'appuient seulement sur des encorbellemens garnis de feuillage. Dans cette aile, les voûtes sont plus parfaites, elles offrent aux regards un ensemble, une harmonie qui ne se rencontrent pas dans le reste de l'église.

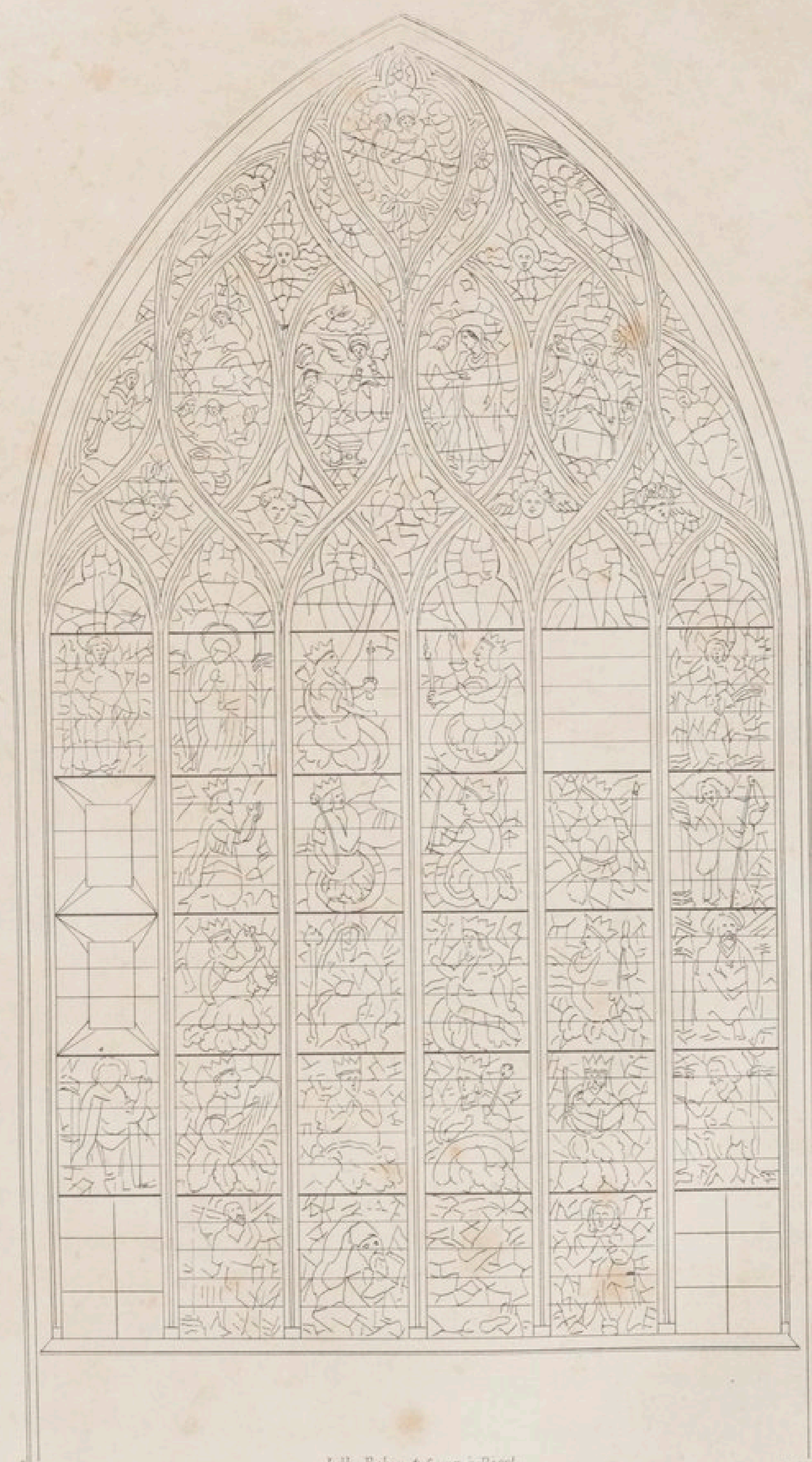
Vis-à-vis l'ancienne porte d'entrée, au fond du transsept méridional, s'élève une tribune dont la partie inférieure est ornée de caisses très profondes et de pendentifs lourds et sans goût, quoiqu'ils appartiennent à la renaissance.

Du côté du couchant, l'église est fermée par un grand mur, au milieu duquel on peut remarquer une fenêtre arrondie, ou rose, qui, le soir surtout, étincelle aux rayons du soleil. Elle est composée de plusieurs compartimens. Cette partie de l'église donna lieu à de longues contestations.

En 1534, l'église était ouverte; la vieille muraille n'existait plus; çà et là des pierres amoncelées, un mur qui commence à poindre, des ouvriers et leur chef, Mathurin Berthomé, qui se plaignent et murmurent; les fabriqueurs se plaignent aussi ; car les fossés destinés à recevoir les contreforts sont vides, et le maître-maçon, qui convint de les élever en même temps que le grand mur, refuse de le faire. Afin de terminer ces différends, on appela pour arbitre l'un des ouvriers de Maillezais, dont l'église était alors si pompeuse et si belle, maître Blaize, qui répara si souvent les clochers; les festons de la vieille abbaye, du puissant évêché;

maître Blaize vient à Niort, il se rend, avec Mathurin Berthomé et les fabriqueurs de l'église, pour visiter les constructions. C'était un dimanche; la foule était nombreuse, elle était impatiente, car le vent balayait les dalles de son église. Bientôt, au milieu de l'assemblée, maître Olivier Roy, procureur de la fabrique, s'adressant à Berthomé, lui dit: « Ne va pas bien, maître Mathurin, du côté du prieuré : pourquoi ne « construisez-vous pas les piliers? — Je ne puis faire autrement, dit « Berthomé; le prieur est à craindre : je redoute ses poursuites : d'ailleurs, « les pierres sont prêtes pour élever les piliers intérieurs; c'est ce qu'il « faut. — Non, non, répond maître Blaize; pour le profit de la besogne « et contre-pousser aux voûtes, les piliers se doivent asseoir en dehors « de l'église; au dedans ils ne serviraient de guères. » Enfin, poussé à bout par plusieurs paroissiens, Mathurin Berthomé consentit à remplir ses promesses; mais ce ne fut pas sans se plaindre et sans dire qu'il ne besognerait point s'il n'avait des hommes pour le garantir des atteintes du prieur. La contestation finie, le grand mur s'éleva; malgré toutes les querelles qu'il avait suscitées, il fut fait avec soin, comme il est facile de s'en convaincre, puisqu'il existe encore. A l'une des extrémités, du côté du midi, on aperçoit des arrachemens qui prouvent que là venaient s'appuyer les constructions du prieuré si redoutable.

L'abside de Notre-Dame est formée par un mur qui ressort de quelques pieds ; on y voit une grande fenêtre ogivale divisée par des meneaux trilobés, dont les contours forment ensuite des quatre-feuilles, et d'autres nervures trilobées comme les premières. La verrière de cette fenêtre représente la chronologie de la Vierge; du corps de Jessé s'élève l'arbre généalogique qui remplit la fenêtre, et d'où naissent les chefs de la Judée avec leurs manteaux de pourpre, leurs sceptres et leurs couronnes. A l'extrémité, c'est la Vierge en prière; c'est l'Annonciation; c'est la visite chez Élizabeth. Enfin, dans le dernier compartiment, Marie brille avec son fils au milieu d'une gloire qui les illumine de ses rayons. Le reste de la fenêtre est occupé par des gloires, des chérubins, des apôtres. Ce tableau remarquable appartient à une époque où la peinture sur verre était encore belle. Il fut fait au commencement du dix-septième siècle, comme le prouve une inscription que l'on voit au bas de la fenêtre, et qui renferme ces mots :



Beaugier delin. — Lith. Robin & Comp à Niort. — E. Conte lith.

Vitrail de Notre-Dame de Niort.

L. Devilliers et A. Delaunay
Procureurs fabriqueurs
En l'an 1615 firent refaire ce vitrail des
Deniers de la fabrice.

Aujourd'hui, on aperçoit à peine la grande verrière de Sainte-Marie. Puisse un jour cette œuvre remarquable s'offrir aux amis des arts dans tout son éclat, dans toute sa pompe !

Placée pour ainsi dire à côté de l'église, la tour de Notre-Dame, qui remonte à l'an 1520, est d'une sévérité peut-être sans égale ; dans toutes ses lignes, dans tous ses contours, elle rappelle la pureté du style grec ; à sa base, percée par une porte ogivale, l'on doit remarquer un dais richement ciselé. Les parois latérales sont garnies de nervures unies et de moulures en torsade. Cette porte est encadrée dans un fronton garni de feuilles en guirlande, et dont l'extrémité se relève en pyramide terminée par un bouquet. Au milieu de ces festons, on aperçoit des statuettes et de bizarres créations. De chaque côté s'élèvent des pilastres, dont les nervures prismatiques, groupées en faisceaux, sont divisées et surmontées de petites aiguilles garnies de crochets. La tour de Notre-Dame est flanquée de contreforts qui s'élèvent jusqu'aux galeries, et le long desquels gravissent en retraite des clochetons engagés ; leur face apparente est couverte à ses angles de nombreux crochets ; les statues qui les terminent, représentent les quatre Évangélistes ; elles sont couronnées par des dais au-dessus desquels dominent des aiguilles. L'étage où sont les cloches est percé de petites fenêtres entourées d'arcatures à crochets et flanquées de pilastres qui, du côté du couchant, reposent sur deux têtes assez bien travaillées. La plate-forme est environnée de petites tourelles ou clochers, de gargouilles, d'arcs-boutans et d'une balustrade qui présente des compartimens en forme de losange. C'est de là qu'elle s'élève avec ses fenêtres en ogive, ses quatre-feuilles et ses fentes allongées, cette flèche magique qui plonge comme un glaive au milieu des nues. C'est donc là qu'il faut s'arrêter pour voir ses feuilles retournées, ses nombreux triangles et leur pensée mystique. A la vue de tant d'élégance et de tant de majesté, il faut un souvenir pour ces maîtres maçons qui ne songeaient qu'à Dieu et mouraient sans graver un nom sur ces pierres, filles de leur génie. La flèche de Niort fut si puissante sur l'esprit de nos pères, qu'ils lui donnèrent une merveilleuse

origine. Longtemps ils prétendirent que la fée Mélusine seule avait pu créer une œuvre si belle et si grande. La hauteur de la tour et de la flèche est de 75 mètres 80 cent., et la longueur de l'église de 55 mètres; les bas-côtés ont 6 mètres de large, et la nef 9 mètres 40 cent. L'espace compris entre les piliers varie de 6 mètres 20 cent. à 7 mètres 20 cent., les voûtes de la nef ont 16 mètres 10 cent. et 16 mètres 50 cent. de hauteur; celles des bas-côtés sont beaucoup moins élevées.

Les murs extérieurs de Notre-Dame, c'est-à-dire ceux du nord et du midi, sont d'un aspect misérable; ils semblent placés là pour désanchanter les yeux. Les fenêtres en plein cintre qui, du côté du nord, sont traversées par des meneaux taillés sans soin et placés au hasard, appartiennent aux années 1600 et 1601. Quelques-unes des fenêtres méridionales sont en ogives divisées par d'autres ogives à nervures trilobées.

En 1588, lors de la surprise de Niort, les prêtres de Notre-Dame furent chassés, et les tombes antiques qui reposaient sous ses voûtes furent mutilées et détruites. A cette époque, l'église fut privée, pendant dix ans, de ses pompes religieuses; mais, en conformité de l'édit de Nantes, l'exercice de la religion catholique y recommença dès le 11 du mois d'août 1598.

Au commencement du dix-septième siècle, le cloître de Sainte-Marie ne consistait que dans un préau appelé par une ancienne tradition *Bidon*, parce qu'autrefois on y donnait aux pauvres, deux fois la semaine. Ce fait est prouvé par une inscription placée dans le mur du nord, un peu après la grande porte, aujourd'hui condamnée. En 1650, l'aumône du bidon se faisait encore; car, à cette époque, le fermier général du prieuré de Niort fit apporter 905 pains au lieu des distributions: on les fit peser, et ils furent trouvés du poids de 28 onces chacun, et bien conditionnés, sauf qu'ils n'étaient qu'à demi-salés. Après qu'ils eurent été divisés en quatre parties, on donna à chaque pauvre la portion qui lui revenait. La distribution commença sur les huit heures un quart: à onze heures, le pain manqua; alors le fermier du prieuré donna cent sous en deniers; mais les pauvres se plaignirent de cette nouvelle offrande et demandèrent la première.

L'église de Notre-Dame n'était pas riche. Les dîmes vertes, qui se prélevaient sur les agneaux, les pois, les fèves et autres menus grains, lui revenaient de droit. Les dîmes novales, c'est-à-dire celles qui se

percevaient sur une terre nouvellement défrichée, lui appartenaient aussi; mais ces diverses redevances ne rapportaient guère que 150 livres environ. Ensuite, pour remplir les coffres et les greniers de la modeste église, il y avait, au territoire de Niort, quelques rentes légères payées par des maisons, des prés, des moulins et des terres. Le domaine du roi donnait aussi; mais la redevance était bien minime: elle se bornait à 120 livres seulement, pour que le curé de Notre-Dame pût représenter celui de Saint-Gaudent, chapelle détruite en 1588 par les protestans.

Le prieuré, plus heureux, jouissait de larges revenus; ses propriétés étaient considérables; il possédait les moulins de Bouzon et de Bessé, la métairie de Chambelle, la terre et la seigneurie de la Tranchée, celles de Méré et la châtellenie de Clessé, qui lui rapportaient 600 boisseaux de blé et 10,900 livres.

A la fin du dix-septième siècle, Suzanne de Beaudéan-Parabère, dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fit élever dans l'église de Notre-Dame trois magnifiques tombeaux. Sur des bases de pierre d'environ deux mètres de long reposaient des coffres de marbre rouge, rétrécis par le bas en forme d'un tronçon de pyramide renversé, ayant pour couverture des tables de marbre relevées sur les bords. Tous les côtés étaient terminés par des lignes droites, et par conséquent sans ornemens. Cette simplicité de structure laissait reposer toute l'attention sur des corps à demi-sortis de leur sépulcre et chargés d'amples suaires. A la voûte de la chapelle, un ange, que les statues semblaient regarder, dirigeait vers les tombeaux la trompette qui doit appeler les morts au jugement dernier. Sur la base des trois tombeaux il y avait une plaque de marbre noir, longue d'environ un mètre, surmontée des armes de la famille de Neuillan-Parabère.

A la révolution, les tombeaux des Parabère durent leur salut aux soins conservateurs d'un artiste distingué, du citoyen Bernard. Il les fit démonter avec soin, pièce à pièce, et transporter au Muséum, où ces marbres reposèrent en paix à l'ombre de la loyauté publique. L'ange qui sonnait de la trompette fut moins heureux que les anciens serviteurs de la vieille monarchie; il fut brisé et livré aux flammes.

A cette époque, après avoir fait de Notre-Dame le temple décadaire, on la destina aux plus tristes usages. Le 20 novembre 1793, le Conseil-général

décida que les marchands, en temps de foire, pourraient s'y réunir, y déballer et y vendre. Puis on en fit un magasin, et plus tard un marché aux grains. Enfin, le 10 messidor de l'an III (5 juin 1795), plusieurs citoyens, regrettant de ne pouvoir plus s'agenouiller sur les marches des autels qui avaient reçu leurs prières, demandèrent qu'on rendît Notre-Dame au culte des fidèles. Le département promit de la remettre aux pétitionnaires le 4 fructidor suivant (4 août 1795), mais dans l'état où elle se trouverait, et à la charge par eux de la réparer comme bon leur semblerait. Tout en se rendant à la demande qui lui était faite, le département ne put se décider à renoncer entièrement à l'église de Notre-Dame: il se réserva le droit de s'en servir encore aux jours des assemblées générales ordonnées par les lois, ou nécessitées par l'intérêt de la commune.

Les tombes des Parabère, rentrées dans leurs demeures en 1833, ont été placées au chevet de l'église, au-dessous de la grande fenêtre ogivale. Il valait mieux encore les rendre à leur antique chapelle. Le personnage du milieu est d'une assez belle exécution: ses mains sont jointes, ses yeux élevés vers le ciel; il est de grandeur naturelle et sort du tombeau, sur lequel retombent des draperies ou ses langes de mort: c'est la fille de Tiraqueau. A sa droite repose le vieux général qui lui donna son nom, et dont les regards sont tournés vers le ciel. La statue de gauche représente son fils, mort à la bataille de Lens. Son attitude est celle de l'étonnement; il soulève d'une main le drap funéraire qui le couvre et qui l'étonne, lui si jeune, lui qui ne fit que passer dans la vie.

Parmi les tableaux qui décorent l'église de Notre-Dame, il faut mettre au premier rang l'Adoration des Mages, œuvre de l'un des Boulongne; il faut distinguer ensuite la Descente de croix, du peintre Bernard.

Dans les chapelles des bas-côtés, il y a deux autres tableaux qu'il ne faut pas oublier. Dans le premier, saint Bernard, devant une nombreuse assemblée, s'entretient du schisme qui trouble la chrétienté. Dans le second, c'est une reine sur son lit de mort; c'est le manteau de sa famille, chargé de tant de gloire, battu par tant d'orages, qui s'échappe et l'abandonne; c'est une longue file de moines qui l'entourent et qui prient. La manière de ces deux toiles est grande et large; le coloris en est plein de vie.

Saint-André de Niort.

Un intendant du Poitou raconte que l'église de Saint-André de Niort était autrefois la plus grande et la plus belle de la province; son origine même, d'après un mémoire d'Arnauld, l'un de ses curés, serait plus ancienne que celle de Notre-Dame; ce qu'il y a de certain, c'est que l'église de Saint-André possède quelques restes d'architecture qui représentent une époque très éloignée. A la suite des trois premières travées, en arrivant au chœur, s'élèvent deux énormes piliers du onzième siècle. Celui de droite, où l'on voit une colonne qui s'engage à demi, est surmonté d'un chapiteau, dont la corbeille est couverte de figures d'animaux; celui de gauche, sans colonne, est orné d'une guirlande de fleurs : à ces débris, mutilés par le temps, il est impossible de ne pas reconnaître, comme je l'ai déjà dit, une époque bien ancienne.

A la suite des deux piliers romans, sur lesquels s'appuient les voûtes du chœur, l'époque du quinzième siècle commence par deux travées divisées par des piliers à colonnes prismatiques, à nervures profondes, qui se produisent, sans être interrompues par des chapiteaux, le long des arcades ogivales, et montent jusqu'au point culminant des voûtes, où elles sont réunies par des écussons. On ne remarque de chapiteaux qu'aux deux derniers piliers, engagés à gauche et à droite de l'abside. Ces chapiteaux sont formés par une guirlande de feuilles si profondément refouillées, qu'elles sont presqu'entièrement détachées des piliers; mais le badigeon les recouvre à un tel point, qu'il n'est pas possible d'en apprécier le travail. Les voûtes de cette partie de l'église sont garnies de nervures sur toutes leurs arêtes : ces deux dernières travées, quoiqu'elles n'appartiennent pas à la belle époque du style ogival, ne manquent ni de hardiesse, ni d'élégance.

L'abside est formée par un simple retrait de mur, qui clôt la grande nef à l'orient, et semble n'en être que le prolongement : cette disposition est toute anglaise. La construction de cette partie de l'église de Saint-André appartient-elle à un architecte anglais, ou n'est-elle simplement qu'une imitation; nous ne saurions le dire; mais bien certainement on y retrouve tous les caractères de l'architecture au quinzième siècle. La grande

fenêtre ogivale, qui s'ouvre dans le mur de l'abside, est assez remarquable; malheureusement elle a perdu ses anciennes traverses; on n'y voit plus aujourd'hui que des meneaux sans distinction; les verticaux sont coupés transversalement par des horizontaux, à peu près comme les grilles d'une fenêtre de prison.

Les deux chapelles, dont les pieds-droits, chargés d'arabesques, sont surmontés de grâcieuses statuettes, sont plus jeunes; à leurs plafonds chargés de feuilles, de figures et d'écussons finement et profondément refouillés, à leurs pendentifs légèrement découpés, il est impossible de ne pas reconnaître le style de la renaissance, avec ses mille caprices et le talent de détail de ses artistes. Autant qu'on en peut juger par les plafonds, tout le travail de ces chapelles était rempli d'élégance; malheureusement les pieds-droits ont subi des badigeonnages qui ne permettent plus de deviner la forme des arabesques, et leurs guirlandes fines et déliées. Tout ce que j'ai pu distinguer, ce sont quelques écussons, des fleurs et une tête de mort, emblême de la destinée humaine.

La portion du mur méridional qui clôt les chapelles latérales de droite est sans doute une construction du même temps; on y remarque deux frontons triangulaires; ils sont divisés par des contreforts ornés de gargouilles qui précipitent dans la rue les eaux pluviales. On y voit encore quelques clochetons garnis de crochets, mais d'autres depuis longtemps ont perdu leurs aiguilles; elles ont disparu comme la flèche qui paraissait de si loin, en voici la preuve :

Lors du siége de Niort, en 1569, lorsque Pluviault vint au secours de la ville menacée, il dit à ses soldats pour les encourager : « Ce mes « compagnons et bons amys, pour vous cognoistre tous gens de cœur et « de vertu je ne vous useray de longues paroles, les quelles j'employray « plus pour vous remettre en mémoire ce qu'avez à faire, que pour vous « exhorter. Somme, il nous faut entrer dans ceste ville; pour signal ayez « devant vos yeux ces grandes pyramides (c'étaient les clochers) auxquels il « vous faut aller; c'est votre rendez-vous, ce sont vos enseignes déployées, « ce sont les cornettes et drapeaux que pour vous on a mis au vent; « alors qu'un chacun s'évertue et prenne courage. » (La Popelinière.)

La flèche de Saint-André s'élevait au midi, tout près de la petite porte d'entrée, au-dessus d'un long pan de murailles debout sur les toits.

Ces vieux restes, témoins des pompes de Saint-André, le temps les a laissés pour dire à tous: C'est là qu'elle était la grande pyramide; c'est là qu'on y montait par ce mur qui tourne et s'arrondit encore. Les commencemens de l'antique escalier ont disparu pour toujours; ils étaient dans l'un des énormes piliers du onzième siècle, dans celui de droite, où l'on voit des animaux brisés, mutilés; la porte était placée vis-à-vis la chapelle du rosaire; on l'a détruite, il y a quelques années.

La splendeur de l'église de Saint-André, qui avait été en grande partie refaite au quinzième siècle, fut de courte durée: au mois de décembre 1588, les protestans arrivèrent; la surprise de Niort fut nocturne et terrible, des malheureux sans défense furent arquebusés; les lanternes qu'ils portaient les trahirent, en indiquant à l'ennemi le but qu'il avait à frapper *(Mémoires de la Ligue)*. C'est plus tard que les hommes de la religion réformée ravagèrent et pillèrent; et, comme il leur fallait détruire, toujours détruire, ils furent à Saint-André se jeter sur la tour, l'étendard de Pluviault.

Henri de Navarre vint à Niort le lendemain de la surprise; témoin de ces fureurs il aurait pu peut-être les arrêter; mais, homme de guerre, il compte les fruits de sa victoire, il songe aux remparts qu'il a conquis, au donjon, à la poudre, aux canons qu'il renferme; il nomme un maire; il donne à l'un des siens le commandement du château *(Mémoires de la Ligue)*, et il laisse ses soldats mutiler et détruire. De la pauvre église, il ne resta que les travées du chœur et deux chapelles *(Mémoires du curé Arnauld)*. Cette époque de destruction est encore écrite aujourd'hui sur les débris qui s'élèvent au-dessus de la toiture; regardez du côté du couchant, voyez le commencement de ces voûtes autrefois si pompeuses et si hautes; longtemps des chants et des parfums s'élancèrent jusqu'à elles; maintenant elles gémissent sous le vent qui les frappe, sous la pluie qui les noircit et les ronge.

Au bout de quelques années, on songea à clore ce qui restait de Saint-André: pour le rendre aux fidèles, on construisit à l'entrée du chœur une muraille, dont la place paraît encore aux angles mutilés des piliers du onzième siècle. C'est alors que la physionomie de notre église fut si changée, que la largeur en devint la longueur, et la longueur la largeur. Après les réparations, le prieuré de Niort fut obligé

de venir à l'aide de la pauvre paroisse; durant les guerres civiles, elle avait tout perdu; ses biens avaient été dilapidés, il ne lui restait peut-être plus que les trois livres d'argent, présent d'Aliénor, duchesse d'Aquitaine, aux curés de Saint-André. La ville a payé, jusqu'à la révolution, cette rente connue sous le nom de legs de la reine Aliénor.

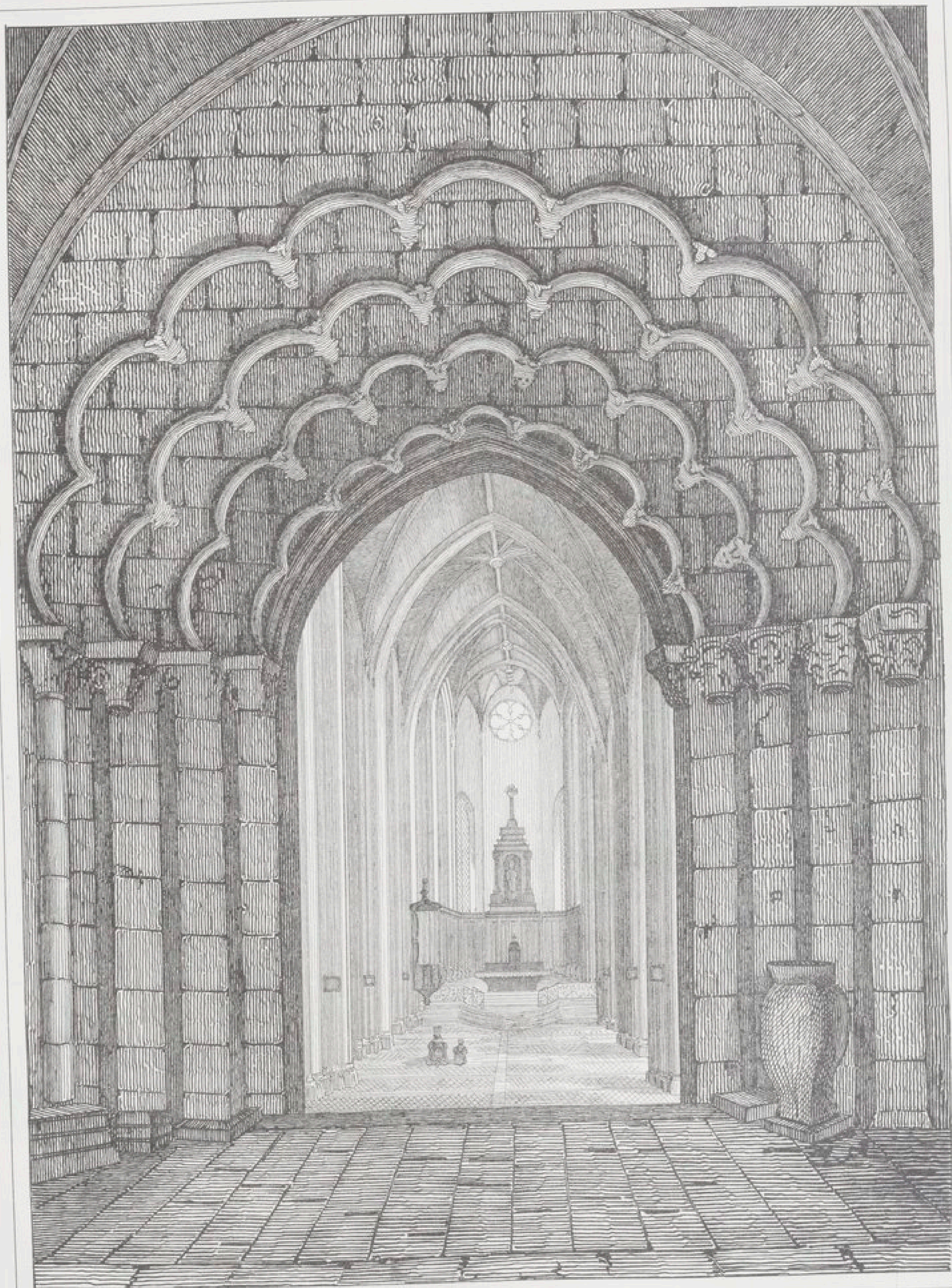
L'église de Saint-André était restée trop petite; aussi vers la fin du dix-septième siècle, Louis XIV la fit augmenter et rebâtir aux frais de l'état. A ces travaux présidèrent le chevalier de Jouslard, l'évêque de Poitiers et l'intendant de la province. Gaston, curé de la paroisse, et le marguillier Jean Herbaut y donnèrent tous leurs soins. Jean Arnauldet fut le patron, et non pas, comme je l'ai dit ailleurs, le parrain de l'église agrandie. Dans quelques endroits, on se contenta, je crois, d'en exhausser les débris; car, à l'inspection des murs, il semble que la base est plus ancienne que le sommet.

Pour honorer tous les noms cités plus haut, on fit graver sur la façade de Saint-André: *Post extinctam hæresim Calvini et Lutherii, anno* 1685, *ex ærario Ludovici Magni, Francorum regis, hanc ecclesiam ampliare et reædificare curavit Josephus Jouslard, eques torquatus, præses et proprætor curiæ Niorti, mediantibus dominis Saillant pict. et Josepho de Foucault, istius provinciæ præfecto, studio J. Gaston, rectoris istius ecclesiæ, J. Arnauldet patrono, et J. Herbaut, marg. fabricæ.*

A ces temps appartiennent, on n'en peut douter, la chapelle Saint-Nicolas et la partie lambrissée. En parlant de ces constructions, l'historien Briquet nous dit: L'église fut agrandie de 8 mètres de longueur sur 16 mètres 50 centimètres de largeur; pour le comprendre, il faut se souvenir de la ruine de Saint-André, et se rappeler que les réparations, comme je l'ai dit plus haut, en avaient entièrement changé la face; mais, quand la chapelle Saint-Nicolas eût été approfondie, quand les trois premières travées eurent été réunies au chœur, l'église reprit sa physionomie première, c'est-à-dire que la largeur redevint la longueur.

La chapelle Saint-Nicolas n'était pas autrefois plus profonde que les chapelles de la renaissance, comme on peut s'en convaincre aux arrachemens des murs qui paraissent au-dessus de ses voûtes basses et obtuses; elles sont bien peu solides, et commencent à craquer.

(Deux-Sèvres).



Baugier del. Impr. Robin et Comp. Niort. Conle lith.

ÉGLISE DE CELLES.

Parmi les ornemens intérieurs de Saint-André, il faut remarquer deux tableaux qui se trouvent au-dessus des tribunes, en entrant. Celui de droite est, dit-on, une œuvre monastique; il vient de l'abbaye de Saint-Jouin; l'évêque, qu'on y voit en habits pontificaux, est Guillaume Adhelelme; le guerrier, couvert de son armure, est un comte du Poitou; c'est Guillaume qui conduit au siége des évêques le prélat qu'il en avait chassé. Le tableau du côté gauche est beaucoup moins remarquable; il représente Jésus-Christ avec deux de ses disciples au village d'Emmaüs. Les deux disciples sont à table, et Jésus-Christ, après avoir pris du pain, l'avoir béni et l'avoir rompu, disparaît à leurs yeux.

A la révolution, l'église fut fermée; les fourrages destinés à l'armée de l'Ouest furent entassés sous les voûtes; mais plusieurs citoyens, fatigués de ne plus visiter les places où leurs pères avaient prié tant de fois, firent une pétition, le 10 messidor de l'an III, pour obtenir leur église. La demande de ces hommes pieux, d'abord admise par la commune, fut ensuite repoussée; les chefs du département prétendirent qu'il fallait garder encore un magasin si commode et si vaste (*Pièces manuscrites*).

La blanche coupole qui surmonte aujourd'hui l'édifice ne manque pas de hardiesse. Sur une pierre assez longue, qui se trouve à la base, on a gravé ces mots : *Hanc petram J*[es]*-B*[ta] de Bouillé, *ep*[s] *pict. benedixit, anno* 1828. — A. Maupiou, *rectore istius ecclesiæ*.

Eglise de Celles.

La place où s'élevait l'abbaye de Celles, qui appartenait à l'ordre de Saint-Augustin, avait été habilement choisie : elle est assise sur les bords d'un charmant ruisseau, sur les rives de la Belle; ce n'était d'abord qu'une simple celle ou cellule, relevant de l'abbaye de l'Esterp, en Limousin; après avoir reçu les munificences de Pierre, évêque de Poitiers, qui lui offrit en don plusieurs églises, elle fut érigée en abbaye au commencement du douzième siècle. Guillaume IX, duc d'Aquitaine, lui accorda la justice de Celles; et les rois d'Angleterre, aux jours de leur domination sur le Poitou, lui firent des présens considérables. Quand Louis XI, qui rendait à l'image de la Vierge, un culte superstitieux, fut venu à Celles, adresser à l'objet

de son culte ses obséquieuses prières, la vieille église, dont les dalles commençaient à s'user, lui parut trop antique. Frappé plutôt par l'idée de laisser dans cette partie du Poitou un imposant souvenir, il remplaça l'église de sa patronne par un édifice plus brillant et plus jeune : aussi les religieux de Celles se réunirent en chapitre; et, dans une réunion pleine en même temps d'enthousiasme et de gravité, ils décidèrent que tous les jours, à l'issue de la messe et des vêpres, on prierait Dieu pour le salut de cette âme généreuse.

Après s'être arrêté un moment devant la porte construite au temps de l'époque romane, après avoir vu ses chapiteaux, ses corbeilles presque détruits, après avoir considéré ses tailloirs ornés de rinceaux, sur lesquels retombent quatre rangs de moulures polylobées, qui présentent, à leur extrémité, des têtes de formes différentes, on entre par un escalier de seize marches dans l'intérieur de l'édifice, qui, par ses dimensions et son élégance, est, sans contredit, l'un des principaux monumens religieux de nos contrées. C'est tout en même temps un modèle de pureté, de simplicité architectonique : la sculpture n'a rien fait pour elle; il semble, en effet, qu'un édifice en partie dédié à la Vierge ne doive point briller par des parures trop recherchées. L'église de Celles est divisée par des piliers qui sont composés de nervures prismatiques, qui s'élancent sans interruption jusqu'aux voûtes, où elles forment les arcs-doubleaux, qui réunissent les unes aux autres les différentes portions de l'église. Les voûtes sont parcourues par des nervures rondes et prismatiques, qui vont se perdre dans d'élégantes rosaces. Les parties latérales sont occupées, de l'un et de l'autre côté, par de grandes chapelles, dont les ouvertures sont bordées par des nervures; à l'endroit où elles se mêlent et se confondent, on voit des écussons chargés de différens sujets. Au-dessus des chapelles latérales, s'entrouvent plusieurs fenêtres divisées par un seul meneau, à nervures prismatiques; toutes ces ouvertures sont absolument semblables.

La nef et les bas-côtés, dont les voûtes sont remplies d'élégance, appartiennent au quinzième siècle; c'est au transsept que commencent les réparations du dix-septième siècle. Cette partie de l'église avait été presque entièrement ruinée dans les guerres des protestans : il a fallu la refaire; mais ce n'est plus la même pureté. Les voûtes sont surchargées de

nervures, qui se coupent et se croisent sans fin, pour former une infinité de triangles. Au centre de la voûte principale, on a dessiné un octogone, dont chaque partie forme l'un des côtés des triangles, qui sont remplis par des guirlandes, des rosaces, des fleurs et des fruits. Les deux voûtes des transsepts, qui ressortent seulement de la profondeur des chapelles latérales, sont moins chargées de nervures; mais à leur point culminant, se dessine un octogone avec un pendentif, dont quelques parties ont été peintes en rouge et en vert. Les meneaux, placés au sommet des fenêtres, présentent des compartimens remplis par des quatre-feuilles.

L'abside est très prononcée, et percée, de chaque côté, par des fenêtres; celle du fond est bouchée : pour la remplacer, on a mis au-dessus d'elle une rose très modeste. La deuxième voûte de l'abside est surchargée de pendentifs, de festons, d'ornemens placés dans les petits triangles formés par les nervures : ce sont des feuilles, des fleurs et des fruits. Les boiseries n'ont rien de remarquable; on y voit encore la place des chanoines, au nombre de trente-cinq. Cette portion de l'église a été faite, comme le prouve l'inscription suivante, placée au-dessous de la fenêtre de l'abside, à gauche, par l'Italien François Le Duc, surnommé Toscane :

Constructa sub Ludovico XI,
Destructa ab hereticis,
Anno 1568, anno 1669
Restaurata.
LE DUC, dic. TOSCANE.

L'église de Celles a 60 mètres de longueur, et 18 mètres de largeur; la hauteur des fenêtres est de 6 mètres, et la largeur de 2 mètres 33 centimètres; les voûtes de la nef s'élèvent à une hauteur de 19 mètres.

La partie extérieure est insignifiante : il n'y a rien à dire de la porte; le clocher est une tour massive, et les contreforts, qui soutiennent l'édifice, sont surmontés de petites pyramides sans élégance.

A l'époque où l'église de l'abbaye de Celles fut détruite, dans quelques-unes de ses parties, par les ordres du comte de Montgomery, les lieux réguliers ne furent pas épargnés. Aussi les religieux furent-ils obligés de se contenter des plus modestes retraites : leur chef, Armand

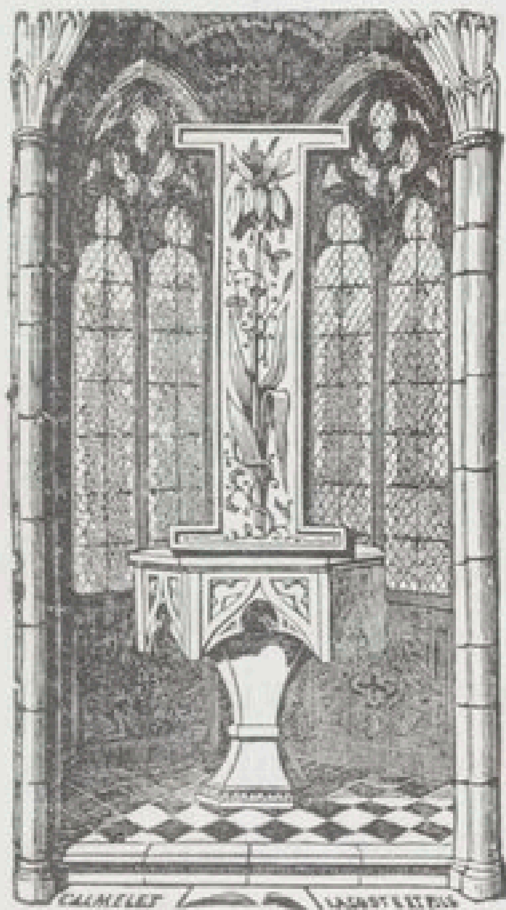
d'Estissac, se retira à Poitiers, où bientôt après les chagrins mirent fin à sa douloureuse existence. Ceux qui furent nommés après lui n'étaient plus que de simples régisseurs, que des abbés confidentiaires; les revenus appartenaient toujours aux seigneurs de Barbezières, qui les avaient reçus de Charles IX et de Henri III. En 1602, François de Barbezières fit nommer son fils Geoffroy chef de l'abbaye, pour en jouir sous son nom; sa veuve continua de s'approprier la moitié des revenus, qu'elle partageait avec Aimery de Barbezières. Après leur mort, Geoffroy eut seul les revenus de l'abbaye; mais quand il voulut se marier, il la céda à un homme dont il était sûr, afin de la conserver dans sa maison. Le cardinal de la Rochefoucault, ayant été nommé abbé de Celles en 1623 s'empressa de terminer ces désordres. La maison de Barbezières voulait toujours se conserver les revenus de l'abbaye; aussi, Louis de la Rochefoucault, évêque de Lectoure, successeur du cardinal, son frère, eut un procès considérable pour cette affaire; il fut évoqué du grand conseil au conseil privé. Louis de la Rochefoucault fut maintenu dans l'abbaye, à la charge de payer à Charles de Barbezières une pension de 3,000 liv. par année, et 36,000 liv. pour le passé. Louis de la Rochefoucault plaça dans cette maison des chanoines réguliers de la congrégation de France; ils firent refaire à neuf les voûtes qui avaient été détruites, et édifier les bâtimens qui servaient de demeure aux religieux; ils furent construits avec beaucoup de somptuosité. Ils subsistent encore aujourd'hui dans leur entier. Ce fut encore l'Italien François Le Duc qui présida à leur construction, comme l'atteste une inscription placée au sommet de l'édifice.

Après l'église de Celles, nous n'avons plus un seul monument du quinzième siècle à citer dans le département des Deux-Sèvres; cela vient de ce que la période des onzième et douzième siècles dota nos contrées de nombreux monumens. Ces édifices, remarquables par leur perfection et leur solidité, ont empêché le style ogival de faire parmi nous de rapides progrès; comment, en effet, renverser des églises témoins de tant de solennités, pour en élever de plus élégantes, de plus à la mode, mais où l'on n'aurait plus trouvé les vieilles dalles foulées par ses pères et la poussière amoncelée par les siècles, qui donnent à toutes nos églises de l'époque romane une investiture pour ainsi dire sacrée.

Monumens du seizième Siècle.



Eglise du château de Thouars.



Il est fâcheux que l'édifice religieux, qui s'élève à côté du château de Thouars, ne soit pas un peu plus long par rapport à sa largeur. Les piliers qui le partagent en trois parties sont ronds; mais leurs différentes faces présentent des nervures qui montent jusqu'aux voûtes, qu'elles sillonnent et tapissent. Les fenêtres de cette élégante église sont divisées par des moulures verticales et trifoliées.

La chapelle des princes, au fond, à droite, est ornée de trois beaux pendentifs; ils sont attachés à des arcatures, qui ne touchent point aux voûtes. Ces pendentifs, disposés en rond, étaient suspendus comme une couronne sur la tête des ducs de Thouars. Au centre, une lampe, aujourd'hui tombée,

répandait dans ce petit sanctuaire sa pieuse clarté. Tout à côté, on voit les portraits des la Trémouille parfaitement exécutés; ils sont dans une niche surmontée d'un dais garni d'aiguilles, de feuilles, de corbeilles, de coquilles : le tout est sous un dôme formé de draperies.

Le mur latéral de droite est percé de deux fenêtres : sous l'une d'elles s'entrouve une porte de la renaissance; elle est ornée des plus gracieux détails; aux pilastres, aux chapiteaux, à la frise, à l'entablement, partout de délicieuses moulures. Des niches, vides de leurs saints, sont placées de chaque côté de la grande porte; le long des deux pilastres qui l'encadrent, montent de jolis dais et des aiguilles.

A l'extérieur, la porte principale est de forme ogivale; ses parois sont garnies de moulures prismatiques, de festons, de feuilles de vigne, de raisins, de niches et de dais, enrichis par des pinacles. On remarque aussi de petites statuettes, dont presque toutes les têtes ont disparu. Les statuettes plus fortes, qui décorent cet élégant portail, ont moins souffert; quelques-unes sont presque intactes, et dénotent un travail achevé. Les personnages qu'elles représentent, ont de la barbe, des cheveux bouclés; ils sont assis pour la plupart, et couronnés par des aiguilles et des pinacles. Dans l'ornement de cette porte, il ne faut pas oublier plusieurs anges, dont la conservation est assez complète; il faut remarquer aussi, au milieu de statuettes placées en rond, un Christ qui est assis; l'une de ses mains est levée pour bénir les chrétiens qui viennent ou qui passent. Cette porte si précieuse est flanquée de deux contreforts, et dominée par une galerie, à laquelle on arrive par un escalier, qui présente un joli colimaçon. La façade est terminée par un pignon très aigu, dont les angles sont ornés par deux clochetons, et dont la base est percée par une ouverture circulaire. La porte latérale présente aussi des détails d'une bonne ornementation : ce sont des modillons, des cartouches, des pendentifs, un lion, la tête d'un bœuf, des coquilles. Les fenêtres qui se distinguent par des festons et par des arcatures ornées de feuilles frisées, se réparent aux frais du département. Sous l'église, l'on peut visiter une chapelle et le caveau qui renfermait autrefois les cercueils en plomb des la Trémouille; ils furent détruits à l'époque de la grande révolution. L'élégante chapelle du château de Thouars fut achevée, en 1503, par Gabrielle de Bourbon, qui obtint du pape Léon X une bulle sous

la date du 18 janvier 1515, par laquelle cette église fut érigée en collégiale et en corps de chapitre, à l'instar de celle de Saint-Martin de Tours et de la Sainte-Chapelle de Paris. Le pape, dans cette bulle, donne au trésorier et au chapitre le droit de préséance dans les assemblées publiques; ils n'ont jamais joui de ce privilége parce qu'ils n'ont pu justifier de l'enregistrement et de la vérification de ce titre.

Autrefois on pouvait admirer dans l'église du château de Thouars des mausolées en marbre noir et blanc. Sur l'un d'eux le cardinal de la Trémouille était représenté couché les mains jointes sur la poitrine; il avait à ses pieds un aigle qui tenait un lion dans ses serres. Sur l'une des faces du monument on avait placé les armoiries du défunt et ses ornemens archiépiscopaux. Sur l'autre face du mausolée, l'artiste avait dessiné plusieurs figures de deuil en habits monastiques, il y avait mis également une tête de mort et des os placés en forme de croix. Sur un autre tombeau on lisait : *Cy-gist le corps de très haut et illustre prince Charles de la Trémouille, qui fut tué à la bataille de Marignan, le* 13 *septembre* 1515, *âgé de* 29 *ans, et de très haute et illustre princesse de Coetivi, son épouse, qui mourut à Paris en* 1550, *âgée de* 62 *ans. Priez Dieu pour son âme.* Sur le mausolée reposaient les statues des défunts. Charles de la Trémouille avait un casque de combat, une armure, et à ses pieds un lion, symbole du courage. La statue de la princesse avait les mains jointes et la tête appuyée sur un coussin. Ce tombeau était garni de plusieurs ornemens; ici des pilastres, des chapiteaux, des têtes de mort; là dans des niches des enfans, des écussons, des lions et le génie de l'hymen.

Près de là se trouvaient Louis II et Gabrielle de Bourbon; Louis II avait son épée, son casque, ses gantelets, pour rappeler qu'il était mort les armes à la main. Les bas-reliefs étaient chargés de détails, c'étaient des arabesques, des festons, des têtes de morts et des niches, c'étaient les douze apôtres, placés entre des pilastres ornés de riches arabesques, d'oiseaux, de feuilles, de fleurs, de volutes. Sur la tablette on lisait : *Cy-gist le corps de très haut et illustre prince Loys de la Trémouille, IIe du nom, qui fut tué à la bataille de Pavie, en* 1525, *âgé de* 69 *ans, et de très noble et très haute princesse Gabrielle de Bourbon, son épouse, qui mourut à Thouars.*

Pendant les guerres de religion, Charlotte Barbantine de Nassau devint duchesse de Thouars, par son mariage avec Claude de la Trémouille. Cette femme altière, qui se plaisait à voir les festons des églises rouler dans la poussière, s'en prit un jour à l'édifice, dont les ciselures semblaient l'importuner; heureusement qu'un ministre protestant, encouragé par son amour pour les arts, parvint à persuader à la terrible duchesse, qu'il fallait respecter les colonnes et les voûtes de la noble chapelle, qui n'attend aujourd'hui, pour retrouver sa splendeur passée, que des chants, des parfums et la foule.

Saint-Maurice d'Oiron.

Le bel édifice religieux qui décore le bourg d'Oiron, n'a qu'une seule nef; les murs latéraux sont parcourus par des agroupemens de colonnes, d'où partent les nervures qui sillonnent les voûtes et les soutiennent. Dans la nef, ces nervures sont peu nombreuses et produisent le meilleur effet. Les voûtes des transsepts ne sont pas aussi simples; elles sont tapissées par de nombreuses arêtes qui vont se perdre dans des écussons placés à leur centre. Dans le transsept de droite, on distingue une chapelle avec cette légende si souvent répétée dans les édifices d'Oiron : *Hìc terminus hæret*. Toute l'ornementation est brillante d'élégance et de grâce; les pieds droits sont d'une exécution parfaite. La porte, qui donne dans le transsept de gauche, réunit aussi des sculptures très soignées qui présentent des niches, des écussons, des corniches, des guirlandes et des statuettes.

Cette partie de l'église renferme des tombeaux qui rappellent ce que les arts ont de plus achevé, de plus accompli. Dans le transsept de droite, le long du mur extérieur, on voit un corps nu, couché dans un cercueil. C'est celui du grand écuyer, de ce Claude Gouffier que l'on reconnaît à son chiffre et à sa devise, autour de laquelle on a place des têtes de mort et des os. L'ensemble de ce tombeau est digne d'un artiste; cependant il en est un autre dont le travail est incomparablement supérieur. L'art s'est complu à répandre toute sa magie sur le mausolée d'Artus de Gouffier. Les deux extrémités de cette tombe si belle sont ornées de deux anges qui portent les armoiries des Montmorency et des Gouffier. Les

niches des côtés latéraux sont occupées par des religieux, dont les têtes ont malheureusement disparu durant les guerres du protestantisme. Ces religieux, qui prient pour le puissant seigneur qui n'est plus de ce monde, portent sur leurs vêtemens des colliers, des coquilles, d'où pendent les médaillons qui ornent leur poitrine. Les pilastres qui séparent les niches sont couverts des symboles de la guerre. Ce sont des boucliers, des épées, des vaisseaux, des étendards. Le guerrier pour qui la main des arts a produit tant de choses, est vêtu d'une cotte de maille, son épée repose près de lui, ses pieds sont appuyés sur un griffon, ses mains sont dans l'attitude d'un homme qui prie, sa tête, qui repose sur deux coussins, est profondément dessinée; elle n'inspire cependant que des pensées de repos et de paix. Une longue inscription rappelle les dignités, les titres et les noms du défunt.

Dans le transsept de gauche, il faut admirer au même degré le tombeau de Philippe de Montmorency, femme de Guillaume de Gouffier. Cette femme, qui fut autrefois si puissante, est maintenant étendue sur le lit de l'éternel repos, ses pieds s'appuient sur un chien dont la tête est détruite, elle porte le costume des veuves, un chapelet descend sur sa poitrine, ses yeux sont fermés; les deux extrémités de ce splendide tombeau sont décorées par des anges et par des écussons, les faces des grands côtés présentent des pleureuses placées dans des niches: elles sont à genoux, elles prient pour la noble défunte; malheureusement leurs têtes ont été brisées après la bataille de Montcontour; les pieds droits qui sont entre les niches, sont ornés par des devidoirs, des rouets, de jolis vases, des quenouilles attachées par des rubans. Le bon goût est porté dans cette œuvre à un degré qu'il serait difficile d'égaler. Il est donc à présumer que ces deux tombeaux ont été faits par les artistes les plus habiles de leur époque. L'harmonie de l'ensemble, la richesse des détails, la perfection des draperies, et surtout les mains et les pieds des statuettes attestent que ces magnifiques choses ont été composées par des sculpteurs habitués à vaincre les difficultés de leur art. Tout à côté, le long du mur, repose l'amiral Bonivet; ses vêtemens sont couverts des armes de sa famille, la visière de son casque est levée; ses pieds reposent sur un lion, car il mourut dans un jour de bataille; son épée est dans le fourreau, puisqu'il tomba dans un jour de défaite. Le mausolée qui représente le célèbre amiral mort dans les champs

de Pavie, était en marbre noir; les médaillons qu'on y voyait autrefois étaient décorés par un ancre, un dauphin et la devise si connue : *Festina lentè*. Les tombes que je viens de décrire sont bien belles; il est donc très fâcheux qu'on ne puisse répéter, en les voyant, les noms des artistes qui leur consacrèrent leur temps et leurs veilles.

Maintenant il faut reprendre la description de l'église qui renferme tant de chefs-d'œuvres. L'abside de Saint-Maurice d'Oiron est percée de trois fenêtres, qui répandent une clarté trop vive; il est vrai que les verres, qui étaient autrefois tous coloriés, devaient arrêter un peu les rayons du jour. C'est de chaque côté du sanctuaire que se trouvent les deux chapelles qui luttent de perfection avec les tombeaux des Gouffier. La chapelle de François Ier possède de magnifiques médaillons avec des têtes, des feuillages, des fleurs et des chiffres. Là, des guirlandes, des écussons, des chiffres entrelacés, d'élégantes couronnes, ici de jolies statuettes aux ailes relevées, aux cheveux frisés, aux joues arrondies, soutiennent des écussons, et entr'autres celui d'un évêque. Tous ces détails, qui sont d'une perfection rare, d'un travail accompli, sont surmontés de larges coquilles, symboles du pélerinage qui compose la vie. La chapelle de Saint-Jérôme est un peu moins ornée, mais le travail est le même. Encore des chiffres enlacés, de petites têtes d'anges, des statuettes. Là, des médaillons, des têtes, des guerriers couverts de leurs casques; ici, des fruits, des fleurs, des oiseaux qui tiennent des guirlandes. Partout des détails exquis. Au-dessus de la frise garnie de feuillage, il y a encore un écusson surmonté d'une couronne sur laquelle s'appuient deux lions. C'est dans la partie supérieure de ce beau tableau que les artistes d'Oiron ont placé de grâcieuses statuettes, dont quelques-unes ont malheureusement perdu leurs têtes. A la vue de ces deux chapelles, il semble que la main des hommes n'ait pas été assez habile pour les dessiner, on est tenté de croire qu'elles viennent d'une inspiration divine.

Il ne faut pas sortir de l'église d'Oiron sans parler du dragon dont les restes sont suspendus aux murailles de l'un des transsepts et dont les dents, raclées avec respect par les habitans de la campagne, fournissent, à les en croire, une merveilleuse poussière qui guérit les maladies les plus graves. La tradition du pays raconte que ce reptile vivait autrefois dans un souterrain dont il sortait de temps en temps pour chercher sa

nourriture; mais un jour, surpris dans une course lointaine par les gens du pays, fatigués de ses ravages, il fut tué et l'on suspendit sa dépouille aux parois de l'église. D'autres rapportent qu'il fût détruit par un chevalier à qui cette victoire fit obtenir la main de la fille du seigneur d'Oiron. L'heureux vainqueur suspendit en forme d'*ex-voto* la dépouille du monstre dans l'église de Saint-Maurice.

La partie extérieure de ce bel édifice ne répond pas à la perfection de l'intérieur. Cependant elle est, comme le reste, dans le style de la renaissance; elle offre aux regards des colonnes canelées surmontées d'oves et de bandeaux, qui se terminent en volutes; on y voit aussi la devise du grand écuyer. La porte est flanquée de deux massifs ornés de jolies colonnettes. Le fronton qui termine la façade, est triangulaire; il renferme un écusson et un casque, d'où sort la tête d'un aigle. La tour de l'église d'Oiron, qui n'a pas été achevée, renfermait avant la révolution une curieuse sonnerie; elle était composée de six cloches.

C'est Artus de Gouffier qui fit commencer le beau monument qui accompagne si bien le château d'Oiron. L'acte de fondation est du 10 mars 1518. Il indique toutes les cérémonies qui devront être faites. Après avoir créé un doyen et sept chanoines prêtres, sachant leur plain-chant, Artus destina à sa pieuse fondation une rente de 25 livres tournois, 4 septiers de froment et 8 septiers de méture payables tous les ans, et un arpent et demi de vigne.

« La fabrice de la cure, devant être chargée de l'entretien du luminaire, des calices et de l'église collégiale, Artus ajoutait à ses revenus une rente annuelle et perpétuelle de 10 livres. Quant à la dotation des prébendes, il s'engageait à faire construire pour chaque titulaire une maison convenable, et donnait à chacun d'eux 25 livres tournois, 4 septiers de froment et 8 septiers de mouture, le tout mesure de Loudun, payable chaque année; il y ajoutait un arpent et demi de vigne. Le fondateur devait aussi faire bâtir pour le maître et les enfans de la psalette une maison à Oiron, et lui payer une rente annuelle et perpétuelle de 40 livres tournois, 12 septiers de froment et 12 septiers de mouture, mesure de Loudun; il y joignait de plus 2 arpens de vigne. Il affectait à l'accomplissement de cette prescription les fruits, revenus et émolumens des chapelles de monseigneur Saint-Jacques et de Notre-Dame, fondées

dans l'église paroissiale, à la charge de faire dire et célébrer le service des dites chapelles. »

Artus de Gouffier, étant mort en 1519, n'eut pas le temps d'achever le beau monument qu'il avait entrepris avec tant de sollicitude; mais Claude de Gouffier sut marcher sur les nobles traces de son père; non seulement il s'occupa d'appeler à Oiron d'habiles ouvriers pour suivre avec soin la construction du beau temple qu'il se fit gloire de continuer, mais il voulut aussi assurer sa dotation et enrichir par de nouveaux dons, de nouvelles offrandes, l'édifice dont l'achèvement lui avait été confié. Malgré tous les efforts de Claude, l'église d'Oiron ne fut terminée qu'en 1532 ; le 18 août de la même année, elle fut consacrée par l'évêque de Poitiers. Ce fut en 1540 qu'on fit faire la porte latérale à gauche, dont la sculpture ressemble à celle de la galerie du château.

Eglise de Saint-Aubin.

Cette église, qui s'élève au milieu de la Gâtine, appartient, elle aussi, au seizième siècle. Elle offre quelque chose de particulier; elle a une nef et un collatéral à droite, mais quand on arrive au chœur, la disposition n'est plus la même, le collatéral est à gauche. Malgré cette singularité, l'édifice offre de l'intérêt; les voûtes de la nef sont assez élancées, elles sont soutenues par de fortes nervures. A l'une des clefs, on a inscrit l'époque de 1547. Il y a dans le chœur un pilier cylindrique, accompagné de nervures qui, à son sommet, s'épanouissent pour s'étendre sur les voûtes. A une certaine distance, ce pilier ressemble à un arbre, dont la tête étale avec orgueil ses rameaux. A la chapelle de la Vierge, j'ai remarqué des quenouilles couvertes de lin et de rubans; elles étaient, au moment de ma visite, au nombre de dix; j'ai vu aussi un écheveau de fil placé aux pieds de l'autel. A une certaine époque, ces quenouilles sont déposées dans l'église pour être distribuées aux femmes pieuses, qui se plaisent à les filer, à les recouvrir de lin et à les reporter à l'autel de la Vierge pour qu'elles soient données à une autre filandière. Le fil qui provient de tous ces travaux, de toutes ces offrandes, est vendu au profit de la fabrique.

Chapelle de Menigoute.

La chapelle de Menigoute, qui sert aujourd'hui de prétoire à la justice de paix, est un joli monument du seizième siècle. L'ornementation de la porte peut offrir aux regards les plus indifférens de charmans détails; on y voit plusieurs rangées de feuillages, des niches, des dais, des trois-feuilles, plusieurs petites têtes, puis des branches de vignes avec des feuilles et des fruits. Cette porte, si digne d'attirer l'attention des archéologues, se termine par des feuilles recourbées; elle est flanquée de petits contreforts saillans, dont la partie inférieure est ornée de différentes moulures. Au-dessus s'entr'ouvrent deux niches peu profondes, surmontées de dais percés à jour et de petites aiguilles, avec des crochets. La façade, qui est terminée, dans sa partie supérieure, par un fronton triangulaire, garni de feuilles retournées, est flanquée de deux contreforts ornés de pinacles, de triangles et de crochets. C'est à gauche que s'élève une petite tour, qui sert de clocher. Elle est pentagone; elle porte, comme les autres parties de l'édifice, plusieurs crochets à ses angles.

La chapelle de Menigoute est toute entourée de fenêtres, dont deux seulement sont ouvertes; ces fenêtres sont à l'extérieur, encadrées à leur sommet de montans parés de triangles et de feuilles retournées; ces montans retombent sur des modillons divers: là un lion, ici une tête d'homme, plus loin des feuillages variés. Les contreforts qui soutiennent les murailles sont divisés en deux parties par un cordon, qui fait le tour de l'édifice; leur partie supérieure offre aux regards des dais, des triangles, des pinacles, des crochets.

L'intérieur de la chapelle n'a que 11 mètres de longueur et 9 de largeur. Dans les murs latéraux, s'engagent des colonnettes d'où partent à une certaine hauteur les nervures des voûtes, qui sont divisées en plusieurs compartimens. On voit, à deux d'entr'elles, de nombreux triangles dont les côtés ne sont pas égaux. Au midi, l'édifice est éclairé par deux ouvertures; les autres sont simulées. Dans cette chapelle, dont les murs sont aujourd'hui chargés de mauvaises peintures, on lit des inscriptions qui rappellent sa destination actuelle: obéissance aux lois,

respect aux personnes et aux propriétés; une mauvaise image de la Justice est représentée avec ses deux balances et ces mots : Code civil.

L'édifice dont je viens de vous entretenir, fut construit et doté par Jehan Boucard, seigneur des Forges. La preuve nous en est donnée par son curieux testament; je ne puis mieux faire que d'en citer quelques fragmens : « Au nom de la sainte et individue Trinité, le Père, le Fils et le benoit Saint-Esprit, je, Jehan Boucard, prebtre indigne, trésorier de l'église collégiale de Monsieur de Saint-Jehan de Menigoute, sain de corps et de l'entendement, considérant la briefveté des jours de la vie humaine et l'incertitude de l'heure de la mort, désirant pourvoir aux fins de ma conscience et aux biens desquels il a plu à Dieu me donner l'administration, recommande ma divine âme à celui qui l'a créée et rachetée de son précieux sang, à la glorieuse Vierge Marie, avocate des pécheurs, à Monsieur Michel, Archange, à Monsieur Saint Jean et à tous les Saints et Saintes du Paradis. En rémission de mes péchés et de ceux de mes parens trépassés, j'ai construit et édifié à mes dépens un oratoire ou chapelle au bourg de Menigoute, en mon domaine; laquelle chapelle je fonde et dote en l'honneur de la Sainte-Trinité, en forme de hopital ou aumonerie pour les pauvres, en la manière qui s'ensuit. J'ordonne qu'en ladite chapelle soit dite tous les jours de l'an une messe basse, à l'issue de celle qui se célèbre immédiatement après les matines de Menigoute. Cette messe sera célébrée alternativement et par ordre par les chapelains et choristes dudit collége, qui doivent être au nombre de treize. La rétribution de la messe sera par jour, pour chaque chapelain ou choriste, de 5 deniers tournois, à condition qu'ils seront plus soigneux d'assister au divin office. Je veux que à jamais et perpétuellement, trente pauvres soient nourris et alimentés jusqu'à la valeur de 10 deniers tournois par tête, chaque jour, audit hopital. Les trente pauvres doivent comprendre les pauvres ladres, s'il s'en trouve, auxquels on baillera la portion à part, ou bien avec 10 deniers tournois comptant, parce qu'ils n'oseraient se trouver à la table des autres pauvres, lesquels trente pauvres seront tenus d'assister à la messe qui sera dite en la chapelle; et à l'issue de la messe, ils trouveront leur dîner prêt, et j'entends que lesdits trente pauvres aient du vin à leur dîner. » Pour assurer l'exécution de tous ses vœux, le testateur donna des propriétés, des fiefs, des dixmes, des



Beaugier del. Lith. Robin et Cie à Niort. E. Conte Lith.

ÉGLISE DE St MARC LALANDE.

rentes et un étang, situé dans les environs de Menigoute : ces dispositions furent faites à Poitiers, le 17 octobre 1531. Non seulement Jehan Boucard fonda une aumonerie, non seulement il établit une maison pour recevoir les pauvres passans, mais encore il donna à l'église fondée par ses soins tous les ornemens nécessaires, des chapes, des chandeliers, un calice, un bassin et une boîte en argent.

La place de Menigoute, qui servait autrefois de cimetière, conserve une jolie colonne de 5 à 6 mètres de hauteur. Sa base est ronde, et sa portion la plus élevée est à cinq pans; elle est terminée par deux corniches. C'est sur la bande qui les sépare qu'on a tracé l'inscription suivante : *Govion*, *hujus ecclesiæ canonicus*, *I die aprili*, et au-dessus, *spes mea Deus*. Le monument est surmonté d'une croix de fer.

Eglises de Saint-Marc-Lalande et de Fenioux.

Aussitôt que l'on aperçoit la façade de l'église de Saint-Marc-Lalande, on est frappé de surprise et d'admiration ; nulle part en effet la perfection des détails n'est aussi complète, nulle part on ne voit des broderies travaillées avec plus de soin. La porte, qui est une grande ogive qui comprend une partie de la façade, renferme deux autres ogives secondaires, séparées l'une de l'autre par un pilastre garni de distance en distance des plus élégantes ciselures. Chaque ogive intérieure est ensuite divisée dans son milieu par un autre pilastre avec des dais et des aiguilles, dont les broderies sont d'une délicatesse étonnante; les crochets qui parent ces arcs intérieurs sont, d'un côté, des feuilles de chardon, et de l'autre des feuilles de choux. L'une des voussures présente aussi des dais ciselés à jours; tous sont parés d'ornemens si achevés, que l'on a de la peine à comprendre comment, avec tant de fragilité et de délicatesse, ils n'ont pas disparu depuis longtemps. Au sommet de quelques dais, car plusieurs ont perdu leurs couronnes, on voit de petits groupes de statuettes, dont l'une représente le roi David avec sa harpe. Les autres voussures sont ornées par d'élégans festons et par des feuillages si bien découpés, qu'ils ressemblent à des dentelles. Parmi les autres ornemens de la porte, on remarque des quatre-feuilles, des crochets, des pampres, des raisins,

des créations singulières et des écussons, sur l'un desquels sont placées trois fleurs-de-lys. Le portique de Saint-Marc-Lalande est encadré par deux charmans pilastres avec des dais, des guirlandes, de petites aiguilles et des animaux. Les deux contreforts qui soutiennent les angles de la façade, sont ornés de moulures rondes et triangulaires, surmontées de petites aiguilles; ces diverses moulures ne sont pas verticales, elles ne s'élancent pas comme celles du quinzième siècle, qui ont hâte de monter vers le ciel. Celles de Saint-Marc se contournent en légères ondulations, elles enlacent les colonnes; on dirait qu'elles ne peuvent les quitter et tremblent de s'éloigner trop vîte des grâcieux détails qui nous étalent tant de perfection.

La porte latérale se distingue par une élégante composition formée par des pilastres, des moulures prismatiques, des crochets, des animaux fantastiques, des feuilles de vigne, des choux frisés. A gauche de cette porte, il ne faut pas oublier une fenêtre dont les meneaux présentent une ornementation qui n'est pas ordinaire dans les monumens religieux, mais qui rappelle tous les caractères de l'époque de la renaissance.

L'église de Saint-Marc-Lalande était celle d'une commanderie qui appartenait à des religieux de Saint-Antoine; on y faisait chaque année des pélerinages à l'époque de la Saint-Jean; c'étaient les deux paroisses de Saint-Léger et de Saint-Saturnin de Saint-Maixent qui venaient alternativement assister à la cérémonie. La commanderie de Lalande a conservé de grands bâtimens où l'on trouve les cellules qui servaient aux religieux dont la vie devait être bien douce dans un pays où l'on rencontre à tout moment de l'ombrage et des fleurs. Aujourd'hui, l'église de Saint-Marc a perdu ses voûtes; il ne reste plus que les murailles d'enceinte et son élégante façade. Puisse celui qui la possède, la rendre au culte et assurer par conséquent l'existence d'un chef-d'œuvre! Au commencement du seizième siècle, le chef de cette église prétendit qu'il avait le droit d'envoyer dans les rues de Niort des pourceaux pour y chercher leur nourriture; mais ce droit lui ayant été contesté par l'hôtel-de-ville, il fut obligé d'y renoncer.

Saint-Marc-Lalande nous conduit tout naturellement à parler de l'église de Fenioux, qui nous a conservé les plus jolis détails de l'époque de la renaissance; on y voit une colonne et des pilastres couverts



Baugier del. Impr. Robin et Comp. Niort E. Conte lith.

ANCIEN HÔTEL DE VILLE DE NIORT.

des arabesques les plus élégantes. Parmi ces ornemens, travaillés par les mains les plus habiles, on distingue des rosaces, des têtes de morts, des têtes d'anges et de petites statuettes d'un goût parfait. Au sommet des pilastres, sont placées des statues que le temps a malheureusement mutilées. C'est à l'extrémité de l'un des transsepts que se trouvent ces précieux débris.

Hôtel-de-Ville de Niort.

Ce fut avant le douzième siècle que la Commune de Niort fut fondée, car la charte de 1203 prouve que les priviléges de la ville furent non pas donnés, mais confirmés par la reine Aliénor. En effet, l'héritière des comtes d'Aquitaine, voyant des factions puissantes s'élever et Philippe-Auguste se disposer à conquérir le Poitou, fit un appel au courage et à la fidélité des Niortais. Pour leur donner un dernier témoignage de son affection et pour leur empêcher d'abandonner son fils le roi Jean, elle confirma les priviléges de leur cité. Dans cette charte, Aliénor permet à ses bourgeois de Niort d'avoir leur Commune avec toutes les libertés et tous les priviléges qui leur appartenaient déjà, en respectant toutefois les droits de l'église et de Dieu. Cette charte a cela de remarquable, qu'elle se borne à conserver à la ville de Niort ses libertés et ses usages, ce qui semble prouver que la charte de Commune avait été précédée par une autre de simple affranchissement, en vertu de laquelle les habitans de la ville avaient été déclarés libres.

L'ancien hôtel-de-ville dans lequel se réunissaient les habitans de Niort pour s'occuper des intérêts de leur cité, était situé rue Saint-François; il n'y avait qu'un très petit espace entre lui et les remparts. Au quatorzième siècle, le palais des libertés niortaises parut trop modeste. Après que les Anglais eurent été chassés de nos contrées, le duc de Berry combla de bienfaits la ville de Niort : ce fut dans ces temps que le corps municipal, protégé d'une manière particulière par le frère du roi, fit construire une maison de l'échevinage sur la place du pilori; quand elle fut terminée, il s'éleva des contestations, et il en résulta une sentence rendue à Poitiers le 12 avril 1448 par laquelle la ville

conserva la propriété du bâtiment et de la place; mais le maire, les échevins et les bourgeois furent obligés de rendre hommage au roi pour la mairie et de payer à chaque mutation un gant ou 7 sous tournois; la Commune de Niort fut également condamnée à une amende d'un écu d'or.

L'architecture et le goût des arts au commencement du seizième siècle, avaient fait de rapides progrès; aussi la maison de l'échevinage fut-elle reconstruite à cette époque. Ce fut le maître-maçon Mathurin Berthomé qui la bâtit, de 1520 à 1530, pour 1,432 livres, monnaie du temps: les travaux de menuiserie, qui coûtèrent 250 livres, furent examinés avec soin par sept membres du corps de ville; ils les trouvèrent convenablement faits. Les grandes croisées de l'étage supérieur furent payées 100 sous chacune; elles fermaient avec des fiches; on donna 5 sous pour le vin du marché. Ces fenêtres étaient modestes, point de luxe et d'éclat, point de vitres coloriées. Les pièces manuscrites conservées dans les archives de la ville de Niort, prouvent qu'au commencement du seizième siècle l'hôtel-de-ville renfermait des armes, car on y voit qu'un serrurier réclama de l'argent pour les ferrures qu'il avait faites aux croisées de la chambre de l'artillerie. (*Note communiquée* par M. BRIQUET.)

L'édifice érigé par Berthomé est, à ses angles, flanqué de tours circulaires qui sont là pour rappeler la vieille forme des hôtels-de-ville où délibéraient jadis des hommes tout armés. La porte, à laquelle on arrive par un double escalier, est à plein cintre, forme à laquelle on revint au seizième siècle; l'écusson qui la surmonte portait sans doute autrefois les armes de la ville. Entre le premier et le deuxième étage, deux saillies ou corniches forment autour du monument une ceinture dont l'intérieur est occupé à distance égale par des losanges. Quelques-unes des fenêtres sont modernes. Les jambages des plus anciennes sont garnis, à l'intérieur, de moulures, et à l'extérieur de simples pilastres surmontés par des corniches. Ces fenêtres semblent aujourd'hui modernes, car elles ont perdu leurs traverses; ils n'existent plus ces meneaux qui, dans les tympans des fenêtres, formaient des croix; ils ont été mutilés et détruits. L'édifice est couronné de consoles sur lesquelles viennent s'appuyer, de chaque côté, des pierres en arcs de cercle; l'espace qui se trouve entre ces consoles, est percé à jour et forme des mâchicoulis. Les fenêtres des combles ou lucarnes à meneaux sont aussi larges que

(Deux-Sèvres).



Baugier del. Imp. Robin et Comp. à Niort. Conte lith.

MAISON DE CANDIE,

où est née M.me de Maintenon.

hautes; elles sont surmontées d'une espèce de fronton sur lequel repose un piédestal, base de pyramides fantastiques. L'ornementation est assez singulière; à chaque angle, on remarque des piédestaux qui soutiennent aussi des espèces de pyramides ornementées. A la lucarne de la façade, on peut distinguer des cornes d'abondance d'où l'on voit sortir des fleurs et des fruits pour indiquer, sans doute, que des libertés communales devaient découler le bonheur et la prospérité. Ces fenêtres des combles avec leurs parures produisent un bon effet; elles dérobent aux regards un toit sombre et triste. A l'un des angles du monument s'élève un beffroi, dont la base seule appartient à l'époque de la renaissance. La partie supérieure, qui fut autrefois élégante et belle, n'est aujourd'hui qu'une tour carrée et massive qui fut refaite en 1694, parce que l'ancienne menaçait de s'écrouler; elle a été réparée de nouveau il y a deux ou trois ans.

Maison où est née Madame de Maintenon.

C'est à l'extrémité de la rue des Halles, au fond d'une petite cour traversée par un passage qui porte le nom de Candie, que se trouvent à Niort les restes d'une maison probablement construite au seizième siècle; la porte est de forme semi-ogivale, la fenêtre qui est au-dessus est encadrée par des moulures qui se terminent en tiers-point. Au haut de la façade, on remarque une curieuse fenêtre: c'est un carré long, partagé en six compartimens par des meneaux très prononcés; l'espèce d'encadrement qui la couronne retombe sur deux consoles, dont l'une représente un singe et l'autre une tête de femme; malheureusement des réparations récentes ont beaucoup altéré la base de cette construction, qui est accompagnée par une tour ronde dont les différens compartimens sont séparés les uns des autres par des voûtes que soutiennent de fortes nervures.

C'est dans cet édifice, qui servit de maison de détention, que Mme de Maintenon est née, le 28 novembre 1635. La cérémonie de son baptême, auquel assistèrent le gouverneur du Poitou et Mme de Neuillan, était à peine terminée que Françoise d'Aubigné rentra sous

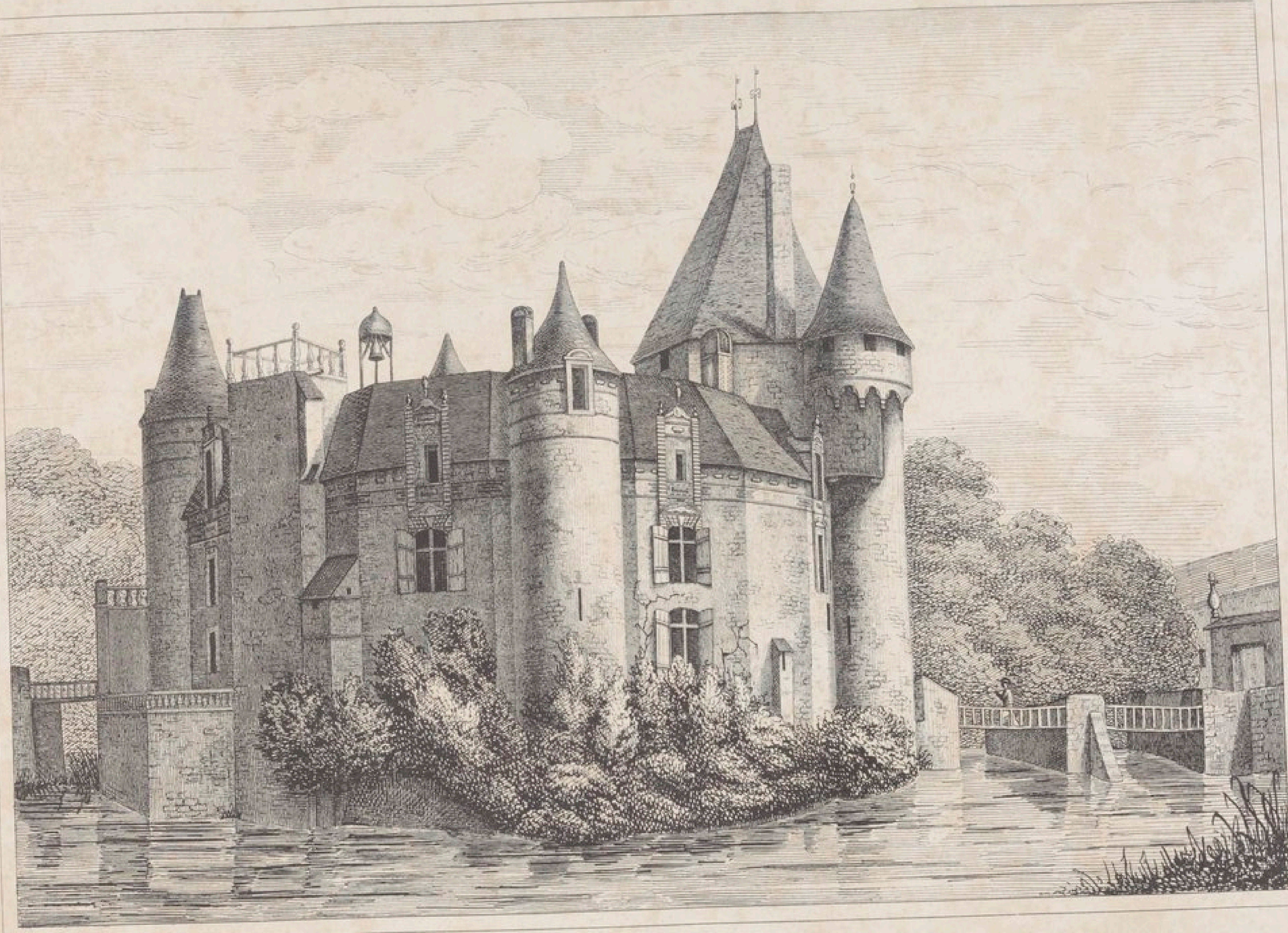
les verroux qui retenaient son père traître et faux-monnayeur; mais la fortune qui aime les grands changemens, se complut à élever bien haut la jeune fille qui naquit captive et pauvre; cependant, malgré toutes ses prospérités, Mme de Maintenon fut presque toujours grave et triste, tant il est vrai que les grandeurs ne sont souvent qu'un fardeau difficile à porter.

Un ancien Palais de Justice était placé, dit-on, tout auprès de la prison où Françoise d'Aubigné vint au monde; la porte existe encore; elle est ogivale et ne manque point d'élégance. On y remarque des feuilles frisées, des bouquets, des pilastres, de petites aiguilles.

Colonnes de Pers et d'Aiffres.

En voyant la lanterne de Pers, qui est entièrement creuse de la base au sommet et qui est terminée par un petit dôme en ruines, on est frappé d'une certaine surprise, car elle s'élève élégante et grâcieuse dans le cimetière d'une église en ruines et d'un pauvre village qui compte à peine quelques maisons; après de longues recherches, on est tenté de croire que ces colonnes creuses servaient à placer un fanal qu'on allumait à l'arrivée de la nuit pour honorer les morts. Cet usage est fort ancien. Dans le cimetière de Parthenay-le-Vieux, on voyait autrefois une colonne dans le genre de celle de Pers; ce petit monument possédait une rente pour payer l'entretien de la lampe qu'on y allumait chaque soir en l'honneur des morts. Pierre de Cluny nous apprend que cet usage existait dans le douzième siècle. Les colonnes des cimetières servaient sans doute encore à la célébration des cérémonies funèbres. Aussi l'on remarque à celle de Pers un avancement ou saillie assez prononcée; c'était peut-être la petite table d'autel où l'on disait la messe pour le salut des fidèles qui reposaient à ses pieds.

Il existe aussi dans le cimetière d'Aiffres une colonne composée de quatre autres; elle est assez élevée, elle n'est point creuse, elle est terminée à son sommet par une croix de pierre; elle est d'une époque beaucoup plus ancienne que la lanterne de Pers.



Baugier del. Impr. Robin et Comp. Niort. E. Conte lith.

CHÂTEAU DE LA MOTHE-S^t.-HERAY.

Château de la Mothe-Saint-Héray.

Dans les lieux où l'on voit aujourd'hui les restes d'une noble demeure mutilée d'une façon si déplorable, il y avait dans le onzième siècle un château féodal. En 1380, il était possédé par Tristant, vicomte de Thouars; Guy de la Trémouille ayant marié sa fille à Charles d'Albret, celui-ci vendit la seigneurie de Saint-Héray à Jean de Torsay, pour la somme de 4,000 écus d'or à la couronne et au coin du roi. En 1459, on trouve que Jonathan Sanglier vend et octroie à noble et puissant seigneur Philippe de Melun, pour le prix et somme de six vingt écus d'or, les cens, rentes et dixmes qui sont accoutumés être amassés par ledit vendeur et feu messire Jehan Sanglier, son père. Vers ces temps les habitans de la Mothe étaient obligés de fournir chaque jour quatre sentinelles pour monter la garde aux portes du château; en 1466, Jacques de Beaumont, seigneur de Bressuire, les délivra de cette obligation, mais son présent ne fut pas complet: s'il permit aux habitans de rester chez eux et de vaquer à leurs travaux, il les obligea à payer, tous les ans, à la Notre-Dame de mars, 15 deniers par feu. En 1487, Louis XI érigea la terre de la Mothe en baronie; cette belle terre passa ensuite à André de Vivonne, à Pierre de Laval, à Gilles de Laval. En 1576, Jehan de Laval consentit à la céder par échange à Louis de Saint-Gelais et à Gabrielle de Rochechouart. En 1569, le château servit d'asile au comte de Montgoméri et à ses troupes, que les soldats de Brissac, après la bataille de Jazeneuil, avaient surpris dans la petite ville de la Mothe. En 1587, Henri IV y plaça un fort détachement, mais attaqués à l'improviste par Joyeuse et Malicorne, à qui le commandant du château fournit deux pièces d'artillerie, les soldats protestans furent obligés de se rendre à discrétion; Joyeuse les fit tous massacrer. Le 5 février 1604, Jean de Beaudéan Parabère, gouverneur de Niort, lieutenant-général du Poitou, ayant acheté le château de la Mothe de Louis de Montmorency, Henri IV voulut reconnaître les services que lui avait rendus ce vaillant guerrier, il ordonna en conséquence de tenir quitte le sieur de Parabère de tous les droits de lots et ventes, quints et requints,

en un mot de tous les droits seigneuriaux dus à Sa Majesté pour l'acquisition qui venait d'être faite. Par une autre ordonnance, il lui avait accordé un délai d'un an pour rendre foi et hommage, et pour fournir l'aveu et dénombrement qu'il était tenu de faire pour la terre et seigneurie de la Mothe.

Des lettres-patentes du mois de juin 1633 accordèrent à Henri de Baudéan Parabère l'érection de sa terre en marquisat. Cette famille ne la garda pas longtemps. En 1688, elle la vendit au comte de Montaut. En 1749, le château de la Mothe passe à Charles-Louis de Carvoisin par son mariage avec Jeanne-Charlotte d'Artaguiette; à cette époque, la châtellenie devait à chaque mutation de seigneur une peau de cerf pour couvrir les livres de l'abbaye de Saint-Maixent; mais ce tribut fut aboli par une redevance de 10 livres. Antoine de Carvoisin vendit la terre de la Mothe à Joachim Murat en 1801 pour 470,000 fr. Murat, ayant été fait roi de Naples, la céda à l'empereur Napoléon, qui la donna en majorat à Georges Mouton, comte de Lobau, par un décret du 1er janvier 1810. Le comte de Lobau étant mort sans héritiers en 1838, le château de la Mothe a fait retour à l'état; il a été vendu avec ses dépendances le 9 novembre 1840.

Un beau pavillon, composé de deux tours dont le sommet est couronné par des créneaux et des mâchicoulis; à la base de ce donjon, une porte, dont la construction rappelle le style du Luxembourg à Paris, et dont l'ornementation présente une grosse figure qui tire la langue; un écusson et deux petits enfans dans un fronton au-dessus duquel on aperçoit deux statues qui portent des rameaux, voilà ce qu'il en reste, encore ces nobles débris sont-ils menacés d'une destruction prochaine. La partie renversée avait été construite au dix-septième siècle par Henri de Parabère, gouverneur de Niort; elle formait un octogone, dont chaque façade présentait alternativement des tours carrées et des tours rondes, terminées par des couvertures en forme de cône, dont l'ensemble, à une certaine distance, formait un pittoresque assemblage. Entre les tours, on voyait toujours le même nombre de fenêtres; toujours au sommet des murailles, les mêmes zônes, les mêmes ornemens, toujours des fenêtres qui traversaient les combles avec des frontons dont l'intérieur était garni d'énormes figures; il y avait aussi des vases et des figures à l'expression terrible, aux bouches

béantes, aux cheveux hérissés. Quand on était entré dans la cour intérieure, le château de la Mothe présentait six façades; tous les ornemens avaient été réservés pour les fenêtres des combles, toutes surmontées de frontons avec des palmes, des figures et des vases. Dans un angle de l'édifice, se dessinait la tour de l'horloge, où l'on apercevait un cadran dont les aiguilles n'avaient plus rien à faire. En montant l'escalier qui conduisait dans l'intérieur de l'édifice, on voyait un élégant plafond et de jolies moulures imitées de l'architecture antique; la grande salle, comme celle de tous les châteaux, présentait de grosses poutres et de petites solives très rapprochées; on y voyait une vaste cheminée avec de riches colonnes; une tapisserie en laine présentait différens épisodes tirés des livres saints. Dans la chambre ordinairement occupée par les seigneurs, la cheminée était ornée d'un remarquable tableau représentant Jean de Beaudéan Parabère, une longue vue à la main. Au plafond, l'on voyait la renommée avec sa trompette et des couronnes; dans le même appartement se trouvait le portrait de Carvoisin, dans son costume de chasse. Dans la chambre dite de Madame, on remarquait un portrait qui représentait M. d'Artaguiette, à table; cette joyeuse peinture est placée au Musée de Niort. Le chevalier d'Artaguiette, ayant fait de longs voyages, l'on montrait dans les greniers du château un coffre-fort en fer qu'il avait apporté, dit-on, plein d'or de ses courses lointaines.

Le château de la Mothe avait des alentours dignes de lui, un beau parc, une belle orangerie et une galerie parquetée, d'où la vue s'étendait sur les rives de la Sèvre.

Château d'Oiron.

C'est dans une charte de 955 ou de 956 que l'on trouve pour la première fois le nom du village d'Oiron. Cette localité, qui relevait des vicomtes de Thouars, passa vers 1390 à Pierre d'Amboise, successeur de Péronelle, vicomtesse de Thouars. Bientôt après, Louis d'Amboise le vendit à Pierre Bérart par un traité que ses enfans tâchèrent vainement de faire annuler. Peu de temps après, Charles VII confisqua sur Jean de Xaincois la seigneurie qui nous occupe; il la confisqua non pas pour

lui, mais pour son premier chambellan, Guillaume de Gouffier, seigneur de Boissy et de Maulévrier. C'est par une lettre signée le 17 décembre 1447, que la terre d'Oiron échut à la famille qui devait élever dans nos contrées cet admirable édifice. Ce fut quelques années après, que Louis XI profita du moment où il s'était rendu maître de la vicomté de Thouars pour lui conférer le droit de haute justice qu'elle ne possédait pas encore; mais ces concessions se trouvèrent annulées, quand Louis XI remit à Louis II de la Trémouille la vicomté de Thouars.

Artus de Gouffier regretta vivement cette puissance perdue. Aussi pressé par le désir de jouir en maître absolu de sa propriété d'Oiron, il fit savoir à son suzerain, le vicomte de Thouars, qu'il avait besoin d'une autorité plus grande, à cause des brigands qui ne cessaient d'infester ses terres. Louis de la Trémouille se rendit aux demandes de son vassal, et par ses lettres du 1er mars 1514, il lui concéda le droit de haute justice sur les domaines de sa seigneurie.

Émerveillé par la vue des nouvelles constructions que venaient embellir les artistes de l'Italie, Artus de Gouffier voulut, aussi lui, contribuer à la perfection des arts, dont il sut inspirer le goût à son royal élève. Cependant la vie lui manqua pour accomplir ses desseins; aussi tout fait croire que ce fut son fils, Claude Gouffier, qui exécuta les magnifiques projets conçus par son bon goût. « En effet, la tour et l'aile gauche latérale du château d'Oiron sont ornées de l'épée et du baudrier enlacés, marque distinctive de la dignité de grand écuyer dont Claude de Gouffier avait été revêtu le 22 octobre 1546. Si l'on ajoute à cette observation les dates qui figurent, l'une au milieu de la lance et de l'épée en sautoir sculptées sur la même tour (1548), l'autre sur le côté de la cheminée vis-à-vis de la promenade (1550), les droits de Claude Gouffier semblent établis d'une manière assez positive, lors même que les sculptures de la galerie ne viendraient pas les confirmer encore. Au-dessous de l'entablement extérieur et dans la frise, apparaissent les mots suivans: *Hic terminus hæret:* c'est, à n'en pouvoir douter, la devise du grand écuyer. Dans l'intérieur de la galerie, les clés de voûtes portent les écussons d'Adrien Gouffier, évêque d'Alby, cardinal de Boissy et de Guillaume de Bonnivet, l'un et l'autre oncles de Claude Gouffier, et son propre chiffre répété avec profusion. » L'œuvre de Claude est bien belle; c'est à elle qu'appartient l'aile gauche,

dont l'exécution rappelle l'élégance de l'époque de la renaissance. Cette partie de l'édifice présente à l'extérieur des colonnes torses qui se prolongent en forme de contreforts; on y voit aussi des niches dentelées qui renferment de jolies statuettes; il faut remarquer ensuite des guirlandes, des faisceaux, de riches encadremens, de célèbres portraits. Au bas de cette aile, autrefois si brillante, se trouve une galerie dans laquelle on pénètre par de grandes ouvertures cintrées, à nervures prismatiques; les voûtes sont peu élevées. L'escalier qui conduit à la salle dite de François Ier, est très élégant; les marches reposent sur une jolie colonne garnie de bandelettes qui le contournent et l'enlacent. La salle où brillèrent autrefois de vaillans chevaliers est aujourd'hui délabrée; cependant les murailles conservent encore des restes de peinture qui rappellent des épisodes de Virgile: c'est le cheval de Troie, l'incendie de la ville, c'est le départ d'Énée qui porte sur ses épaules son père Anchise. Le plafond est formé par de petits cadres qui sont en général remplis par d'agréables peintures qui représentent des oiseaux ou des fleurs.

La partie principale du château ou corps de logis, qui a été construite en grande partie à la fin du seizième siècle par Louis de Gouffier, duc de Roannes, est pleine de grandeur et de majesté: couronnée par un beau fronton qui renfermait sans doute les armes des Gouffier, elle présente aux regards émerveillés des écussons, des chiffres, des trophées, où l'on voit se presser ensemble des lances, des épées, des étendards. Debout, devant tant de magnificence, il est impossible de ne pas donner un glorieux souvenir à ces puissans seigneurs dont la vie fut si splendide, dont les œuvres sont si grandes. La vue se repose ensuite avec plaisir sur les deux pavillons d'architecture italienne, d'où partent l'aile gauche dont j'ai déjà parlé et l'aile droite qui est insignifiante; elle ne renferme que des servitudes. Ces deux ailes sont terminées par deux tours rondes, mais de style différent.

On arrive à la grande salle par un escalier dans lequel on remarque une rampe, des colonnes groupées par quatre, de jolies têtes, des écussons dévastés et la devise si souvent répétée: *Hic terminus hæret*, pour rappeler partout et à toute heure combien les choses de ce monde sont vaines et futiles. La salle dite des gardes, qui compte 27 mètres de longueur environ, sur 12 mètres de largeur, a perdu une partie de sa

splendeur; on n'y voit plus les fresques élégantes qui représentaient des fêtes et des tournois; on n'y rencontre plus les batailles où brillait la vaillance des Gouffier, cependant le plafond a conservé, avec des dorures et de riches peintures, des allégories et différens attributs.

De cette salle, on entre dans la chambre du roi, dont le plafond est orné par des encadremens formés par de grosses poutres; c'est d'une richesse étonnante, mais il y manque de la grâce et de l'élégance. Ces massifs encadremens renferment différens sujets : au milieu, ce sont les Parques avec leurs ciseaux, puis des chars et des femmes traînées par des tigres, des chameaux, des chevaux et des éléphans qui représentent les quatre parties du monde. Dans les compartîmens des angles, on voit Mars et Minerve, la chûte de Phaéton, brûlé par le soleil, la chûte d'Icare, dont les plumes semblent voler au loin, mais l'or qui couvre les poutres se détache; c'est bien là l'image d'une grandeur qui s'échappe et qui tombe.

La salle des Muses, qui vient après, est la plus élégante; la partie inférieure de ses murs présente des guirlandes, des arbres chargés de fruits. Dans l'ordre supérieur, il faut remarquer les neuf Muses avec leurs attributs. Au-dessus de la cheminée, il faut distinguer un tableau qui présente aux regards Diane, recevant un lièvre qui vient de tomber sous ses coups; ses Nymphes sont au milieu de leurs chiens, parmi lesquels on aperçoit une levrette dont la tête se relève avec beaucoup de finesse et de grâce.

Le reste du château ne renferme plus que des appartemens où l'on aperçoit seulement çà et là de faibles traces d'or et d'azur; c'est dans le pavillon de gauche que se trouve, dit-on, la chambre occupée jadis par Mme de Montespan. Pour arriver dans cet appartement, qui rappelle une fortune si haute, une chûte si profonde, il y avait autrefois un corridor orné d'un plafond de forme singulière; il était composé d'une multitude de triangles formés par de petites solives. Chaque compartîment offrait aux regards des couleurs différentes.

Comme il est facile de s'en convaincre à la description que je viens d'en faire, le château d'Oiron peut être comparé aux édifices les plus renommés de la France. Ce qui contribue encore à sa magnificence, ce sont de belles allées, de beaux arbres, une longue avenue, et un parc où l'on peut se livrer aux plaisirs de la chasse.

Louis de Gouffier, dont la brillante famille donna tout un siècle à l'embellissement de sa splendide demeure, fut l'un des seigneurs qui resta sans doute le plus longtemps à Oiron. Accusé d'avoir voulu trahir la cause des catholiques, il fut condamné à mort pour un crime qui n'était pas prouvé; alors il se retira dans ses terres. N'ayant rien de mieux à faire, il se complut à embellir la solitaire demeure qui pour lui faisait tout un monde.

Il en changea les parties orientales et méridionales, il fit bâtir le grand escalier, le pavillon du roi, et fit décorer la galerie, les salles et les autres appartemens de peintures, de dorures et de tableaux faits par les meilleurs artistes de l'époque. Ce fut Artus II, son petit-fils, qui vendit le château d'Oiron à son gendre, François d'Aubusson, duc de la Feuillade. Les nouveaux seigneurs furent dignes de la magnifique demeure qui leur était échue; ils furent fiers de contribuer à sa splendeur. Ce sont eux qui ont construit la terrasse du midi et disposé l'avant-cour qui contribue à la beauté du château. Louis d'Aubusson avait une fortune considérable, mais il la prodigua tant de fois qu'il fût obligé de vendre sa royale demeure. Qu'il dut lui en coûter pour laisser passer à d'autres cette habitation si pompeuse! Ce fut le fils de Mme de Montespan, le marquis d'Antin, qui en devint possesseur; il l'acheta vers 1700. Ainsi, le château d'Oiron ne fut point embelli par Mme de Montespan, comme je l'ai dit dans la préface. Ce n'est qu'après sa disgrâce, que cette femme célèbre acquit l'un des plus beaux châteaux que nous ayons. Aujourd'hui, l'œuvre magnifique des Gouffier est possédée par Auguste Fournier de Boisairault, fils de Gustave Fournier de Boisairault et de dame Voyer d'Argenson. Puisse ce nouveau possesseur marcher sur les traces de ceux qui l'ont précédé, et tout faire pour que le château d'Oiron soit longtemps encore la gloire de notre département!

Château de Coulonges.

Ce château dont il existe encore de beaux restes, fut commencé en 1544 et terminé en 1556; il fut sans doute construit par Louis d'Estissac, alors chambellan du roi Louis XI. Ce qui semble assurer cette

assertion, c'est que le nom de Loys se trouve répété à tout moment dans les caissons qui parent les voûtes si remarquables de l'escalier. Le château de Coulonges avait autrefois deux ailes aussi longues que la place, qui sert aujourd'hui de champ de foire. L'entrée était bien belle; il y avait un magnifique portique soutenu par des colonnes, aujourd'hui dispersées. L'aile de gauche avait un pavillon, dont la tour élevée dominait au loin.

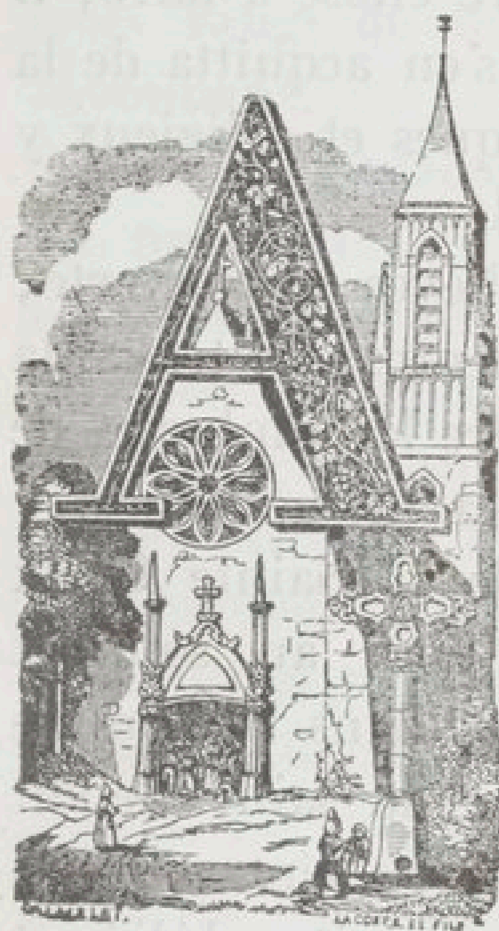
A la révolution, le château de Coulonges vit peu à peu détruire les jardins, les bosquets plantés par ses anciens maîtres; le portique, les ailes furent renversés et vendus pierre à pierre. Bientôt il ne resta plus que le corps principal, où l'on remarque un bel escalier dont les sculptures, fouillées avec un soin exquis, attestent la plus belle époque de la renaissance; malheureusement les plafonds, formés par des pierres réunies et travaillées par les artistes les plus habiles, se détachent, et sont près de tomber.

Au sommet de la tour, qui sert de cage d'escalier, se trouve la plus jolie voûte qu'il soit possible de voir. Mais si l'on ne se hâte d'y faire des réparations, il n'en restera bientôt plus qu'un triste souvenir. Les appartemens n'offrent rien de remarquable; on y voit, comme partout, de vastes cheminées; on y rencontre encore la chambre du trésor, mais vide de ces vieux titres, de ces parchemins si précieux qui renfermaient avant la révolution notre histoire tout entière. La chapelle, qui subsiste encore, forme le commencement de l'aile droite. Elle se distingue par des fenêtres, dont le travail atteste que Louis d'Estissac possédait au plus haut degré l'amour du beau et qu'il avait trouvé pour embellir son château des ouvriers qui savaient imprimer à la pierre toute la grâce, toute la perfection de leur brillante époque.

Le château bâti par Louis d'Estissac fut sans doute habité par le roi Charles IX après la bataille de Montcontour; il vint à Coulonges le 26 octobre pour attendre la prise de Saint-Jean-d'Angély, qui n'eut lieu qu'à la fin du mois suivant; le roi, satisfait de son séjour sur les bords de la Gâtine, y resta pour chasser et pour célébrer la fête de Noël. Ce ne fut qu'à la fin de décembre qu'il laissa le château dont il ne reste que trop peu de chose.

Monumens du dix-septième siècle.

Eglise de Saint-Maixent.



Au douzième siècle, l'abbaye de Saint-Maixent possédait une belle église romane. Le plein-cintre dominait dans toutes ses parties; les trois nefs devaient se terminer par trois absides; des colonnes, cantonnées en croix, portaient sans doute les voûtes de la grande nef, comme à Sainte-Croix de Parthenay, et les voûtes des bas-côtés formaient un quart de cercle ou contrefort.

Durant les guerres de religion, ce bel édifice fut exposé aux insultes des protestans; sous Jacques de Saint-Gelais, son abbé commendataire, il fut livré à ses ennemis; ses reliques furent brûlées, ses statues renversées. Cependant l'abbé de Saint-Gelais mourut paisible dans sa maison abbatiale, nommée l'Hort de Poitiers; le corps du mauvais

abbé fut mis dans un cercueil de plomb, mais des soldats, indignés de sa conduite, ouvrirent son tombeau pour en arracher son cadavre et le porter à la voirie.

Le 5 février 1580, il parut une ordonnance du lieutenant-général de Poitiers, portant que les deniers de l'aliénation du temporel de l'abbaye seraient employés à réparer les démolitions faites pendant les guerres civiles. Malgré cela elle resta longtemps encore dans un état déplorable; mais Bertrand Deschaux, l'archevêque de Tours, ayant été nommé à l'abbaye de Saint-Maixent, il fit cesser tous les désordres, en appelant dans ce monastère des religieux de la congrégation de Saint-Maur. En 1670, on se mit à l'œuvre pour relever l'église; les murs latéraux qui étaient en assez bon état furent conservés; aussi toutes les colonnes des bas-côtés appartiennent à l'église romane, elles se distinguent par des bases attiques, qui ressemblent beaucoup à celles d'Auvergne. Lors des réparations, on remplaça dans les bas-côtés plusieurs chapiteaux romans par des chapiteaux dans le style du quinzième siècle; néanmoins cette substitution n'eut lieu que pour ceux dont les moulures avaient été brisées par les destructions des protestans.

Le 21 mai, on posa la première pierre des piliers. Le duc de Mazarin, qui était à Paris, fut invité par le prieur dom Ambroise Frégeac à honorer cette cérémonie, mais le puissant ministre avait autre chose à faire; il commit à sa place le maire de Saint-Maixent, qui s'en acquitta de la manière la plus honorable: tous les corps ecclésiastiques et religieux y assistèrent en procession, et les séculiers y firent foule.

L'ouvrage marcha vite: en 1674, la nef était achevée et couverte, excepté deux voûtes qu'on réserva pour les mauvais temps; on travailla sous la toiture; les deux piliers, qui s'élèvent derrière les tombeaux de saint Maixent et de saint Léger, furent commencés la même année.

Le 14 septembre 1675, on dédia à l'exaltation de la Sainte Croix la tour du clocher qui venait d'être finie. On posa au sommet de son dôme, soutenu par des piliers, une croix, et, dans la pomme du milieu, on mit des reliques avec une médaille de saint Benoît pour servir, dit un moine, de défense contre les attaques du démon. On y mit aussi des inscriptions. Le 30 août 1682, l'église fut bénite, dédiée et consacrée par l'évêque de Poitiers, Hardouin-Fortin de la Hoguette; la

cérémonie commença sur les cinq heures du matin et fut terminée à une heure après midi. En mémoire de cette consécration, l'évêque de Poitiers accorda quarante jours d'indulgences aux fidèles présens à l'auguste cérémonie; il fut aussi prodigue de reliques, il en donna à toutes les chapelles de la nouvelle église. A l'autel des Tombeaux, il mit les restes de saint Maixent, de saint Léger, de saint Vincent et de Fortunat; cette fête eut des témoins d'une illustre naissance: on comptait parmi eux les abbés Balthazar de Crevant, d'Humières et Voyer-d'Argenson.

L'architecte qui édifia l'église de Saint-Maixent, était un artiste fort habile, puisqu'il imita parfaitement le style gothique du quinzième siècle. Dans la nef, il faut remarquer de hautes et longues ogives au-dessus desquelles reposent immédiatement et sans trifolium les fenêtres des combles; des voûtes légères, à compartîmens avec des bouquets de fleurs et de fruits placés autour de petites rosaces, surmontent ce beau vaisseau dont les bas-côtés circulent autour du chœur; le chevet est terminé par un mur droit, percé d'une rose au sommet, et plus bas, de deux fenêtres en lancettes. Quoique l'ensemble de l'église de Saint-Maixent dénote un artiste expérimenté, on remarque malgré soi que le travail n'est pas aussi parfait qu'au quinzième siècle; les chapiteaux offrent des feuillages dont l'exécution n'est pas largement traitée, l'effet est monotone. Ce sont trois rangs de feuilles à crochets; les fenêtres s'approchent du style rayonnant.

La crypte placée sous le chœur a été refaite. La coupole qui surmonte les tombeaux de saint Léger et de saint Maixent, est supportée par huit colonnes qui paraissent avoir été déplacées et qui ont des chapiteaux romans: le mur d'appui actuel est tout autour décoré de moulures ou d'entrelacs qui annoncent le onzième siècle; ils étaient probablement employés à faire une balustrade d'une autre forme autour des tombeaux. Le cercueil de saint Maixent repose sur une tablette qui porte une inscription tumulaire en lettres romanes du onzième ou du douzième siècle; cette tablette repose elle-même sur des colonnes ou piliers très courts. Le sarcophage de saint Léger est plus bas que celui de saint Maixent; il a du reste la même forme; il est porté sur des colonnes courtes à chapiteaux normands. On y lit aussi une inscription; elle est placée, comme celle du sarcophage de saint Maixent, sur la tranche de

la tablette. Ce cercueil paraît du onzième ou du douzième siècle. On y avait recueilli les os de saint Léger qu'on avait apporté de Bourgogne.

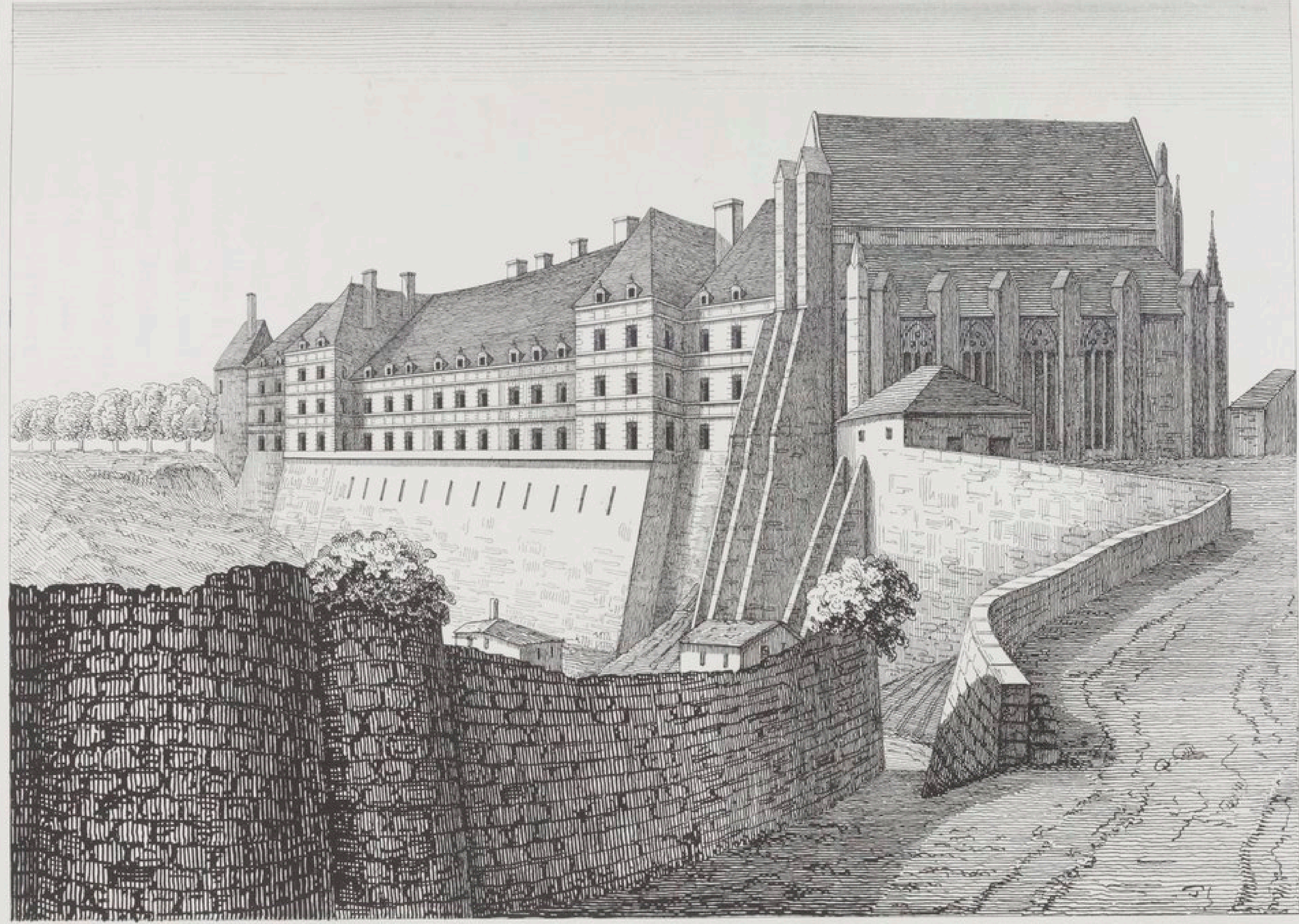
L'église de Saint-Maixent possédait autrefois un beau jubé, un grand crucifix, chef-d'œuvre du sculpteur Giroard de Poitiers : ce jubé était entouré de belles boiseries qui existent encore ; elles décorent aujourd'hui l'entrée de l'église. En 1689, André Guérin et François Bonnaud, religieux convers de la congrégation de Saint-Maur, commencèrent, pour l'église, des tableaux qui représentaient les mystères de la naissance, de la vie, de la passion, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

A l'extérieur, l'église de Saint-Maixent offre aux recherches de l'archéologue une tour avec des contreforts et des crochets dans le style gothique prismatique, et des statues travaillées avec soin. Les contreforts qui supportent les arcs-boutans sont surmontés de clochetons dans le style du temps de Louis XII ; on y voit des gargouilles gigantesques. Les murs latéraux sont très remarquables ; ils indiquent l'époque romane dans tout ce qu'elle a de plus parfait, de plus accompli. Parmi les détails, on distingue un grand nombre d'étoiles.

Eglise de Puyberland.

Le monastère de Puyberland dut sa fondation à Gabriel de Lezignem et à sa femme. Il n'était issu de leur mariage qu'une fille nommée Marie-Françoise, à laquelle Dieu inspira la vocation du cloître ; son père et sa mère qui avaient vécu longtemps dans la religion protestante, ne purent se refuser à ses désirs. Ils se déterminèrent donc à consacrer tous leurs biens à un établissement de la congrégation de Notre-Dame. En conséquence, ils élevèrent à Puyberland un monastère où Marie-Françoise se renferma pour en être la prieure perpétuelle ; elle y mourut en 1709 au milieu de ses religieuses, dont le nombre s'élevait à quatre-vingt. Maboul, vicaire-général de Poitiers, prononça son oraison funèbre.

Le monastère de Puyberland, où tout tombe et s'écroule, devait être une délicieuse habitation. Les religieuses pouvaient se promener à l'ombre des grands arbres ; elles avaient une petite terrasse d'où les regards pouvaient parcourir de rians coteaux, une fertile vallée, et contempler



Baugier del. — Impr. Robin et Comp. à Niort. — Conte lith.

CHÂTEAU ET CHAPELLE DE THOUARS.

dans le lointain la tour de Melzéard. L'église est en ruines; elle était divisée en deux parties, l'une servait aux fidèles, et l'autre aux religieuses, qui étaient séparées par un oratoire où l'on voit des draperies, des colonnes corinthiennes, des anges qui tiennent à la main une croix et un rameau. On y distingue encore une écusson surmonté d'une tête dont les cheveux forment de grosses boucles. La frise est ornée de feuilles de chêne; le fronton est brisé et coupé; malheureusement toutes ces jolies choses sont menacées d'une prochaine destruction.

Presque toutes les salles du monastère ont disparu; l'une d'elles a cependant échappé aux ravages du temps, c'est le réfectoire. La voûte est divisée en deux compartîmens; elle est cintrée, et ses arêtes sont réunies par deux écussons. Une tribune s'élève dans l'embrâsure d'une fenêtre; le pavé de la salle était formé de gros morceaux de mosaïques noires et blanches.

Château de Thouars.

Le cardinal de Richelieu qui n'était pas encore premier ministre, mais qui n'était guère moins puissant que s'il l'eût été, eut envie d'avoir une terre titrée et visait à celle de Thouars. Ayant envoyé des gens pour l'examiner et lui en apporter le plan, ils furent pris sur le fait et menés à la duchesse de la Trémouille. Marie de la Tour, femme d'esprit, mais d'un grand orgueil, ayant appris le sujet de leur voyage, fut vivement piquée contre le cardinal, dans le procédé duquel elle crut entrevoir du mépris. C'est pourquoi, dans la vue de se venger, elle fit jeter les fondemens d'un château dans l'endroit même qui avait été marqué par les émissaires du cardinal.

Le château de Thouars, qui manque d'élégance et qui n'a rien de pittoresque et de poétique, est imposant par sa position et son étendue; il a 120 mètres de longueur sur 27 mètres de largeur. La façade est à l'occident; l'escalier par lequel on arrive au premier étage est surmonté d'une élégante coupole; les rampes de l'escalier sont de marbre, les appartemens nombreux et vastes; la salle des gardes est d'une grande longueur, mais il ne reste rien de la magnificence intérieure, tous

les plafonds ont disparu. Les servitudes et les offices sont creusées dans le rocher, elles sont vastes et bien éclairées; du côté de la rivière, les appartemens sont beaucoup au-dessus du sol. De là, la vue est magnifique, les monumens de la ville, les prairies, les coteaux et les vignes, tout charme les regards. Devant la façade, s'étend une vaste cour; au midi et au nord, elle est entourée par des portiques voûtés sur lesquels on peut se promener.

Le château de Thouars possédait autrefois un beau jardin, une superbe orangerie qui renfermait 200 pieds d'orangers, et au milieu de son esplanade, occupée par un gymnase, on voyait un bassin alimenté par les eaux qui tombaient sur les voûtes de la serre. Aujourd'hui plus d'arbustes, plus d'orangers, plus de fleurs : ce sont des faisceaux d'armes qu'on y dresse quelquefois, ce sont des sergens qui commandent et punissent les recrues.

Pour bâtir le château de Thouars, pour construire la salle des gardes, pour conduire à leur terme le grand escalier, son dôme et tous les pavillons, Marie de la Tour fut obligée de tourmenter, de pressurer ses malheureux vassaux; pour eux point de grâces, de remises, aussi fut-elle maudite par les ouvriers, maudite par les laboureurs. Chaque pierre de taille qui fait partie du château ne fut payée qu'un sou le pied carré; les ouvriers ne gagnaient par jour que six sous ou un boisseau de méteil du poids de dix-sept livres. Cependant quand la besogne fut achevée, quand les comptes furent réglés, Marie de la Tour avait dépensé 1,200,000 livres, valeur du dix-septième siècle. L'érection du château de Thouars aurait pu dévorer des sommes plus élevées, mais dans son orgueil et sa prodigalité, Marie de la Tour fut presque économe. Elle prit les bois dont elle eut besoin dans son parc, situé non loin de Thouars; les tuiles, les briques, les carreaux et la chaux furent fabriqués dans des fours construits par elle. Le vieux château fut renversé, et la plupart de ses débris furent employés.

La puissance féodale du château de Thouars était immense. Il comptait dix-sept cents gentilshommes parmi ses vassaux, et il possédait un grand nombre de fiefs. Les domaines qui en relevaient ne valaient en 1740 que 30,000 livres de rente, mais à cette somme il faut ajouter les revenus produits par les ventes, les rachats, les rentes, les dixmes, les

terrages et les droits de mouvance. Le duc de Thouars avait d'autres droits; chaque charrue à bœufs lui devait annuellement vingt-et-un boisseaux de froment, si l'exploitant était roturier; s'il était noble, il n'en devait que onze. Chaque attelage à âne lui en devait neuf, chaque cultivateur à bras, six; ce droit s'appelait le fromentage. Longtemps avant la révolution de 89, il ne se payait plus. Pour se faire une idée du produit de ce droit, il faut se représenter que l'ancien duché de Thouars était divisé en bailliages qui embrassaient un terrain égal à la moitié de la province du Poitou. Que l'on veuille supputer le nombre de charrues et d'agriculteurs que l'on trouvait dans cette enceinte, et on comprendra combien de boisseaux de blé devaient chaque année se rendre à Thouars.

Chaque ferme, métairie, borderie, terres quelconques exploitées par des roturiers, devaient un certain nombre de charrois; ces corvées se rachetaient à prix d'argent. Chaque fils des habitans et vassaux dans toute l'étendue du duché était sujet au droit de guet et garde au château; vers le dix-septième siècle les vassaux se redimèrent de ce droit onéreux à prix d'argent. Chaque marchand, débitant, colporteur, se servant d'aune, devait sept sous de rente; combien y en avait-il dans toute l'étendue du duché? Chaque épicier devait une bouteille d'huile d'olive, chaque cabaretier une pinte de vin et quatre pains d'une livre. Chaque marchand de sel devait une pleine écuelle de sel; chaque charretée de bois devait une bûche ou un fagot; chaque boucher devait le morceau au-dessus du jarret de chaque bœuf qui était tué pour la consommation des habitans; chaque nouveau marié devait le meilleur plat du festin nuptial, avec une pinte de vin et un pain blanc d'une livre. Je serais trop long, si je voulais citer une infinité d'autres droits plus ou moins avantageux et dont une partie se percevait encore en 1750.

A la révolution, le château de Thouars subit la loi commune; il fut dévasté, ses meubles disparurent, on enleva les grilles, les portes, les fenêtres. Des soldats pillèrent le plomb des dalles, des fenêtres et des toits pour les vendre à vil prix. Bientôt la destruction eut été complète, si les habitans de Thouars qui faisaient partie du district, n'avaient dérobé ces nobles restes à la main des destructeurs; pour y parvenir,

ils ne trouvèrent qu'un moyen, celui de s'y transporter et d'y placer les bureaux de leur administration. Sous l'empire, le château de Thouars fut donné à Masséna. Ce château étant revenu à la famille de la Trémouille, elle l'a vendu à la ville de Thouars pour la faible somme de 25,000 fr., à la condition qu'elle veillerait à son entretien.

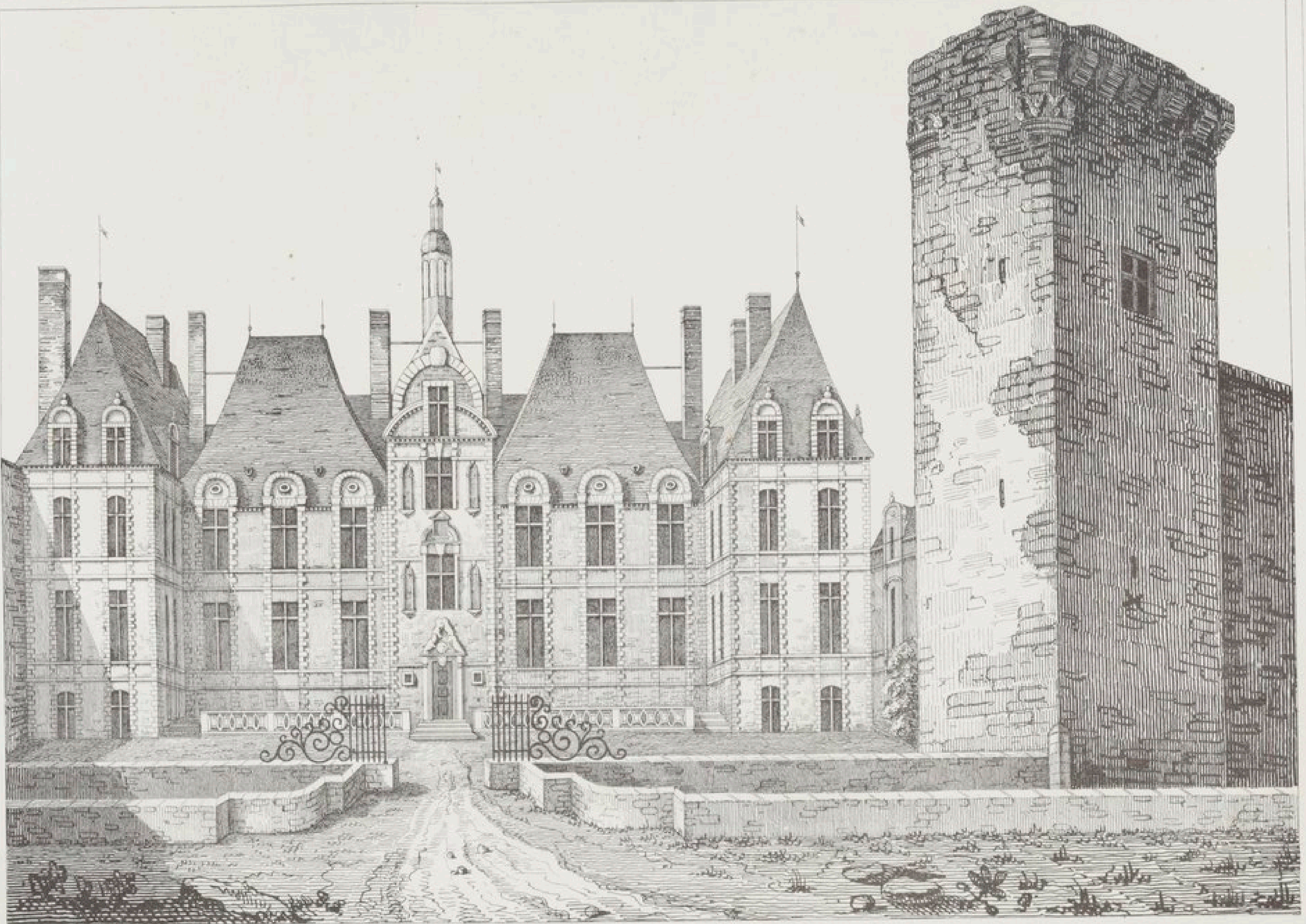
Châteaux de la Meilleraye, de Saint-Loup, de Murçay et de la Ville-Dieu.

Au centre de la forêt de la Meilleraye et à la suite d'une belle avenue, on construisit au dix-septième siècle un vaste château remarquable par six pavillons de la plus grande dimension. Dans l'intérieur, ce n'était qu'or et argent; on y voyait la statue du célèbre Mazarin, une collection de tableaux, dont plusieurs étaient remarquables. Parmi eux, l'on distinguait les portraits de cinq femmes qui, par leurs grâces et leur beauté, étaient les premières de leur siècle; toutes appartenaient à la famille de Mazarin. Le château de la Meilleraye, que l'on exploite comme une carrière, n'offre plus que des traces de sa splendeur passée: tout tombe, tout disparaît sous la main des hommes, plus impitoyables que celle du temps. On aperçoit cependant encore de hautes cheminées, des pans de murailles et quelques-uns des appartemens qui reçurent autrefois des femmes si grâcieuses et si belles.

Le château de Saint-Loup, qui fut construit à la même époque, fut élevé dans un temps où les hommes ne craignaient pas d'étaler aux yeux du monde leurs joies et leurs faiblesses. Cette élégante construction fut faite par le cardinal de Sourdis, en l'honneur de la femme chérie qui ne laissait guère de place aux devoirs que semblaient lui imposer les titres qu'il portait. Le cardinal de Sourdis, qui ne s'inspirait souvent que de folles pensées, fit peindre dans le château de la femme qu'il aimait des sujets remplis de tant de libertés, qu'ils furent effacés par ceux qui vinrent après lui. Le château de Saint-Loup renferme les archives du château de Bressuire.

Après le château de Murçay, où vivent les souvenirs de Henri IV, d'Agrippa d'Aubigné et de madame de Maintenon; après celui de la

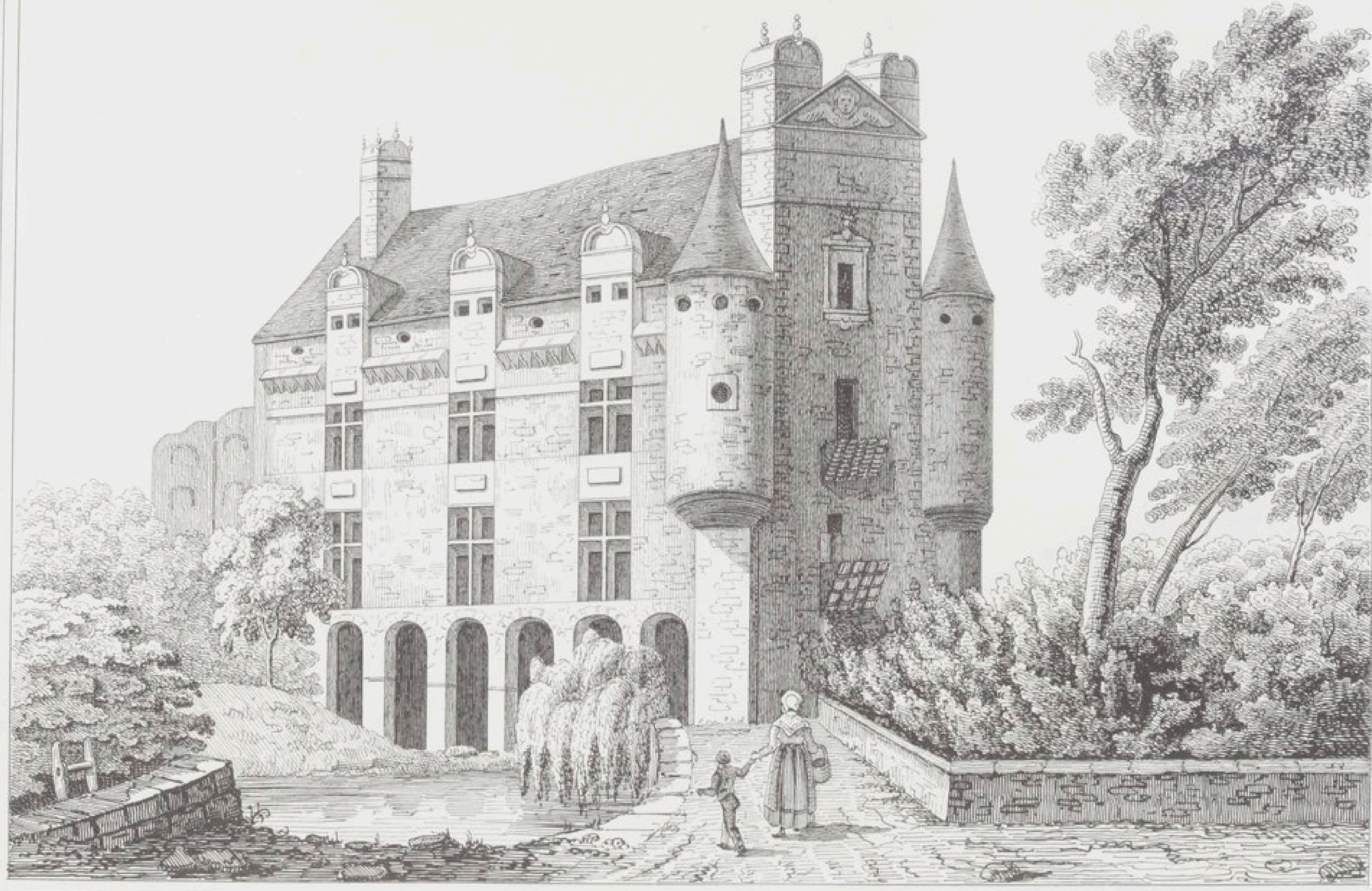
(Deux-Sèvres).



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. E. Conte lith.

CHÂTEAU DE St.-LOUP.

(Deux-Sèvres).



Baugier del. Impr. Robin et Comp. à Niort. Conte lith.

CHÂTEAU DE LA VILLE-DIEU DE COMBLÉ.

Ville-Dieu où l'on voit cette inscription accusatrice : *Si peu mais rien d'autrui*, il n'y a plus rien à citer dans le département des Deux-Sèvres. Puissent les monumens que j'ai décrits, et dont j'ai raconté l'histoire, ne périr jamais ! et puisse, grâce à eux, le travail qui m'a coûté tant de soins, obtenir la bienveillance de ceux qui les aiment, les défendent et les protègent !

+ "SY. PEV. RIEN. DAVLTRVY." en frise au dessous du tympan latéral



NOTE

Sur les Restaurations exécutées aux Églises Saint-Pierre-d'Airvault, Saint-Généroux, Saint-Maurice-d'Oyron et Verrine,

Au moyen des Fonds accordés sur les Budgets de l'État, du Département et des Communes.

De ces restaurations, les unes sont achevées, les autres en cours d'exécution. On ne pouvait songer à les terminer d'une manière complète, les frais qu'elles eussent nécessités s'y opposaient non moins que le respect dû à des monumens anciens que l'on pouvait altérer avec l'intention de les remettre à neuf. On a donc dû se borner à assainir et consolider ces édifices pour en assurer la simple conservation, sans négliger pourtant de mettre en lumière ce qui rend chacun d'eux remarquable. Quarante mille francs, fournis en plus grande partie par le budget de l'État, ont été affectés jusqu'à ce jour à ces travaux.

Saint-Pierre d'Airvault.

Son chevet, enfoui de 4 à 5 mètres sous les alluvions entassées par sept siècles et par la main de l'homme, qui voulait mettre sa mortelle dépouille sous la sauve-garde de l'édifice sacré, a été isolé des terres humides, cause incessante de destruction et d'insalubrité ; les paremens de mur mis au jour par cette opération, ont été presqu'entièrement reconstruits parce qu'ils étaient détruits ou profondément altérés ; des reprises de même espèce ont été opérées sur toute la partie supérieure de la façade méridionale, qui a reçu un couronnement analogue à ceux du reste de l'église. Une grossière tour d'escalier, construite après coup pour accéder à la tribune qui surmonte le narthex, encombrait toute une travée du bas-côté droit ; elle a été enlevée, et l'escalier établi dans l'intérieur d'une muraille. En même temps, cette tribune, que d'indignes bousillages divisaient en bouges obscurs et infects, a été déblayée et réunie au reste de l'édifice. — Les voûtes normandes de la grande nef (les seules avec celles de Saint-Jouin qu'offre cette partie de la France) étaient assombries par la clôture immémoriale des fenêtres, jadis pratiquées par-dessus les voûtes des bas-côtés qu'un même toit en tuiles recouvrait avec celles de la nef. Des terrasses, substituées à une partie de ce toit, ont permis d'introduire par ces fenêtres une lumière abondante, qui a complètement changé l'aspect intérieur de l'édifice, en permettant à l'œil de saisir tous les détails des formes et surtout des sculptures. — Enfin, un décrassage universel est venu révéler les reliefs et l'ancienne décoration polichrôme de celles-ci, successivement enfouies sous seize couches au moins d'un épais et solide badigeon ; peut-être avons-nous ainsi augmenté nos regrets pour les mutilations imprimées par le temps et les passions humaines à cette église, aussi remarquable par son étendue que par les formes de son ossature et par sa riche ornementation.

Saint-Généroux.

Le terrain qui entoure ce vieil édifice a eté acquis et déblayé sur 5 mètres de profondeur pour créer un parvis qui l'isole, l'assainit et

permet de le voir en pied. — Rétablir la voûte depuis longtemps détruite, et les paremens extérieurs, très altérés de l'abside centrale; reconstruire presqu'en entier, au moyen des anciens matériaux, les deux absides latérales dont l'une est fermée depuis un temps immémorial; ouvrir les anciennes arcades qui faisaient communiquer ces absides à la nef et à l'abside centrale; enfin, établir la sacristie dans un annexe, tels sont les autres travaux entrepris pour rendre à ce très remarquable monument sa physionomie de basilique primitive

Saint-Maurice d'Oiron.

La restitution récente des magnifiques tombeaux des deux Gouffier, de Bonnivet et de sa mère, n'était pas encore un suffisant hommage de reconnaissance pour les services rendus au pays par cette famille. Si nous n'avons pu recueillir ses cendres, jetées au vent pendant nos discordes intérieures, nous avons pu refaire du moins les plaques funéraires attestant ses talens et ses vertus, dont les inscriptions, souscrites par les célébrités littéraires du seizième siècle, nous avaient été heureusement conservées. — Des réparations considérables à la charpente, à la couverture, aux contreforts et aux soubassemens du grâcieux édifice qui contient ces richesses, assureront en outre pour un long temps sa durée, et témoigneront à nos neveux de l'intérêt que nous attachons au souvenir de nos ancêtres.

Verrines.

Ce qui nous restait encore de cette intéressante église paraissait destiné à disparaître bientôt, lorsque le remarquable caractère de cette construction a attiré sur elle la bienveillance de l'administration supérieure. Les couvertures refaites à neuf dans le système primitif, les murailles relevées et les ouvertures closes permettront d'utiliser et assureront tout au moins pour l'avenir la conservation d'un monument utile à l'histoire de l'art dans nos contrées.

(*Note communiquée par* M. Segrétain.)

RECTIFICATIONS.

A la page 18, il s'est glissé quelques erreurs: le dolmen décrit ligne 22 n'est pas la pierre kerelle, c'est un petit monument dont une moitié a été emportée et dont l'autre est dans un fossé.

C'est après que vient la pierre kerelle; elle n'est point détruite, elle existe dans toute son intégrité. C'est ensuite que se trouve un petit monument connu dans le pays sous le nom de la Peratte et que j'avais oublié dans la liste des pierres celtiques que l'on rencontre de Nanteuil à la Villedieu.

Page 75 ligne 23, Saint-Hilaire de Melle relevait de l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, il est par conséquent plus probable que le nom d'Aimery se rapporte à un abbé de ce monastère, qui vivait au commencement du onzième siècle. Aimery, IIme du nom, avait à sa disposition les immenses richesses offertes à la tête de saint Jean-Baptiste, que l'on croyait avoir été découverte en 1010. Il est donc plus naturel de penser que le puissant abbé a fait construire la partie de l'édifice où se trouve le chapiteau qui porte le nom d'Aimery.

Page 97 ligne 24, *au lieu de :* religieuses du Sacré-Cœur; *lisez :* religieuses de Chavagne.



TABLE.

